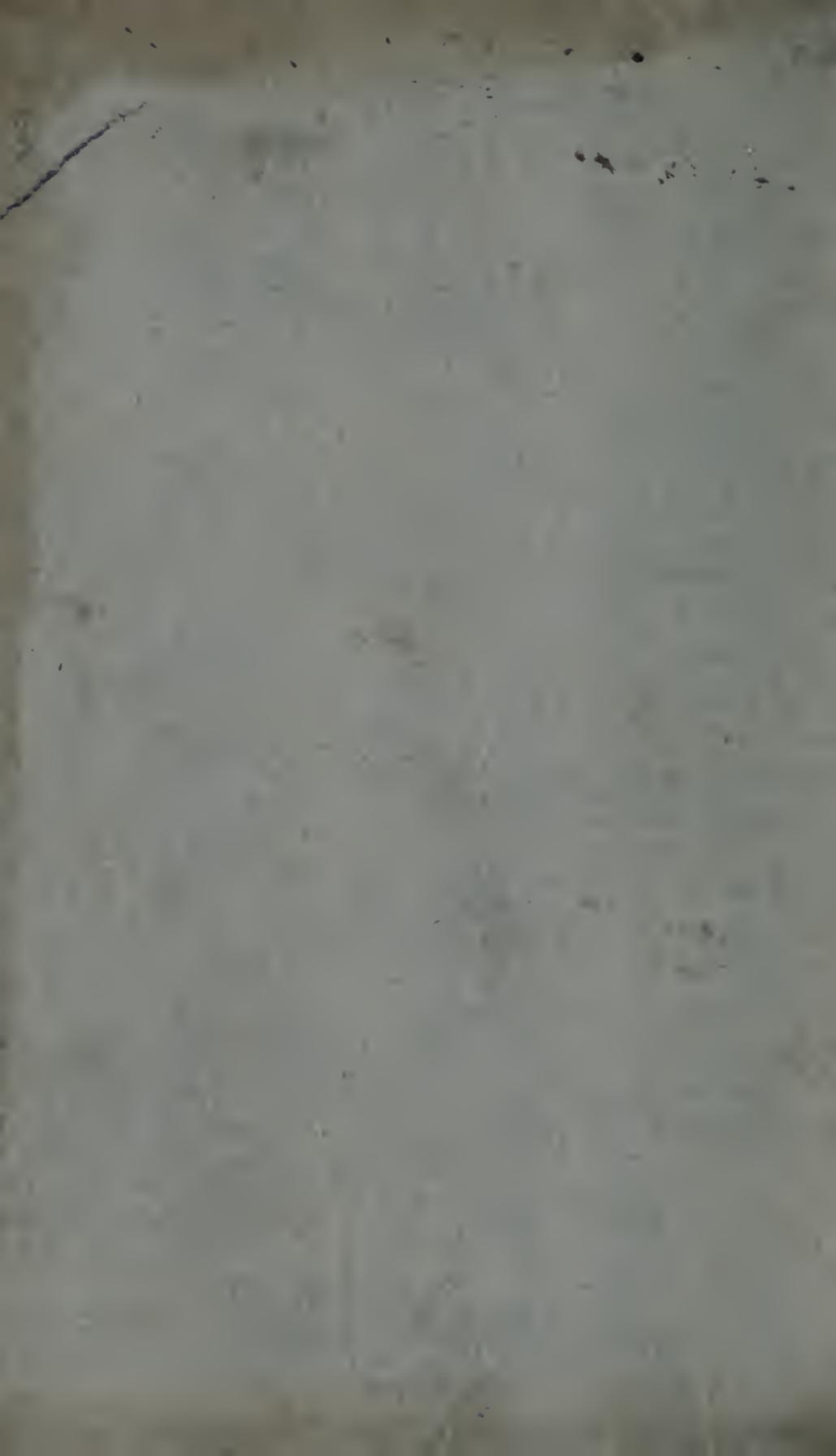


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00880289 4





LETTRES
AMÉRICAINES.

On trouve chez le même Libraire :

MÉMOIRES PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES, PHYSIQUES, concernant la Découverte de l'Amérique, ses anciens Habitans, leurs Mœurs, leurs Usages, leur Connexion avec les nouveaux Habitans, leur Religion ancienne & moderne, les produits des trois Régnes de la Nature, & en particulier les Mines, leur Exploitation, leur immense produit, ignoré jusqu'ici : par Dom Ulloa, Lieutenant-Général des Armées Navales d'Espagne, Commandant au Pérou, &c. &c. 2 vol. in-8°, 10 liv. rel., 8 liv. br.

C282k

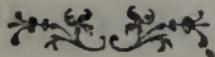
LETTRES. AMÉRICAINES.

DANS lesquelles on examine l'Origine, l'Etat Civil, Politique, Militaire & Religieux, les Arts, l'Industrie, les Sciences, les Mœurs, les Usages des anciens Habitans de l'Amérique; les grandes Epoques de la Nature, l'ancienne Communication des deux Hémisphères, & la dernière Révolution qui a fait disparaître l'Atlantide : pour servir de suite aux MÉMOIRES DE D. ULLOA.

PAR M. LE COMTE J. R. CARLI,
Président émérite du Conseil Suprême d'Economie Publique, & Conseiller privé d'Etat de Sa M. Impériale & Royale.

Avec des Observations & Additions du Traducteur.

T O M E I I.



A B O S T O N,

Et se trouve A P A R I S,

Chez B U I S S O N, Libraire, rue Haute-Feuille;
Hôtel de Coëtlosquet, N^o. 20.

M. DCC. LXXXVIII.

167996.
13/12/21

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1918
1919
1920



LETTRES

DE

M. LE COMTE CARLI,

Sur l'ancien état de l'Amérique, &c.

LETTRE XXIX.

Pour découvrir le caractère original d'une Nation, il faut confronter les Coutumes, les Usages primitifs, outre ce qui tient à la Religion. Comparaison des Péruviens & des Chinois, relativement à ces objets. -Invention du Fer, de la Monnoie, de l'Ecriture à la Chine, du temps de Fou-Hi, 2953 avant Jésus-Christ. Mots radicaux, communs dans l'un & l'autre Continent, particulièrement pour la représentation des premières Idées, telles que Dieu, Père, Mère, &c. Des premiers Héros, tels qu'Atlante, Antée, Pallas, &c.

JE COMMENCERAI cette Lettre par une réflexion très-piquante de Paw. Voici comment il débute, à la quatrième Section de la seconde Partie des *Recherches sur les Egyptiens & les Chinois* : « Quand on suppose que deux Peuples

» ont une origine commune , alors il est néces-
 » faire d'examiner quel a été, chez eux , l'état
 » des Beaux-Arts ». Il me paroît cependant fort
 difficile de retrouver les Beaux-Arts , à l'origine
 d'un Peuple. Ils ne paroissent que chez des Na-
 tions qui ont déjà une forme de Gouvernement
 Civil : dès qu'une fois ce Gouvernement est
 établi , rarement les Individus passent , en cer-
 tain nombre , dans d'autres Contrées , à moins
 que ce ne soit pour fonder des Colonies , comme
 ont fait les Tyriens , les Grecs , les Romains , &
 de notre temps , tous les Peuples de l'Europe.

Ainsi , lorsque nous recherchons des époques
 antérieures au Gouvernement Civil , c'est-à-dire
 celles de la Société naturelle , fondée sur l'éga-
 lité des rapports & des seuls besoins , la Sculp-
 ture , l'Architecture , la Poésie , l'Eloquence , &c.
 doivent être pour nous des points de vue tout
 à fait indifférents. C'est donc plutôt sur le rap-
 port des Coutumes , des Usages , de la Reli-
 gion & des premiers vestiges de Gouvernement
 que nous devons nous arrêter : car c'est-là ce
 qui constitue proprement le caractère national
 de tous les Peuples. Voltaire me paroît avoir
 raison en disant , dans ses *Fragmens sur l'Inde* ;
pag. 227 , « *Paw est un vrai Savant , puisqu'il*
» pense » ; & en ajoutant : « *L'Auteur des Réflexions*
» Philosophiques ne fait pas des réflexions indul-
» gentes. ». Je laisse de côté les erreurs dans

lesquelles il lui reproche d'être tombé au sujet des Chinois : cette discussion sortiroit de mon plan. Fixons-nous donc sur ce que l'Histoire de la Chine nous présente d'analogue à nos vues , pour raisonner sur l'ancien état des Péruviens.

L'Empereur Hoang-ti , qui vivoit 2611 ans avant notre Ere , fit bâtir le premier Temple : jusques là on avoit sacrifié à Chang-ti , c'est-à-dire à la Divinité (1) , en plain champ ou à découvert. (Accordez-moi ces époques , pour le moment : nous reviendrons ailleurs sur la

(1) On lira avec plaisir ce que M. de Pastoret a écrit sur les idées que les Chinois ont eues , de tout temps , de la Divinité ; sur le Culte qu'ils lui ont rendu. Je ne pourrois que répéter les détails , qui sont fort instructifs. Mais tous les Peuples ont d'abord adoré la Divinité en *plain champ* , c'est-à-dire dans une portion de terrain destinée au Dieu qu'on avoit adopté , ou à la figure symbolique qui le représentoit. Ces terrains , consacrés au Dieu reçu , étoient appellés *Temene* chez les Grecs , & *Templa* chez les Latins. C'étoit aussi le lieu des Assemblées publiques , d'où vient l'expression *ex-Templo* , « sur le champ » , comme nous la rendons à la lettre , pour marquer une chose qui va se faire , en conséquence d'une délibération générale ou particulière. Lorsqu'on eut bâti des Temples , on assigna des parties de terrains , proportionnées aux dépenses qu'exigeoit le Culte public. Voyez *Taylor*. Ces terrains furent nommés *Plethres* ou *Jugeres*. On consacra aussi , dans des circonstances particulières , des portions de terrains , soit à des

chronologie). C'est sous son règne qu'on commença à faire des briques de terre , & à les employer pour construire des édifices quelconques , avec de la chaux ou du mortier

Nous avons vu que les Péruviens ne bâtirent de Temples à leur Divinité *Pachacamac* , ou au Créateur de l'Univers, que sous le règne de l'Inca *Tupac-Yupanqui*. C'étoit donc un Rit religieux , à la Chine comme au Pérou, d'offrir des sacrifices à découvert , & sans Temple , sans même aucune représentation matérielle. Le Culte qu'on rendoit à la Divinité , dans les deux Empires , différoit de celui qu'on rendoit au Soleil ou au Ciel , que les Chinois appellèrent *Tien* , & les Péruviens *Ynti*. *Ynti-Ynti* correspond à *Chin-ti Hinti* : *Hinti* aura aussi désigné la Divinité comme chez les Chinois le mot *Tien* ; & , dans un sens figuré , comme nous prenons le mot *Ciel* dans ces expressions *que le Ciel* vous soit propice ; *fasse (1) le Ciel* , &c.

Divinités , soit à des Héros ; mais on les laissoit sans culture : c'étoient des lieux inviolables. Voilà donc des terrains consacrés à la Religion dans nos Continens Payens , comme en Amérique. T.

(1) De quelque manière qu'on envisage la Théologie des Chinois , on est forcé de convenir qu'ils n'ont pas même l'idée de *Spiritualité*. Ils rendent un Culte à de prétendus Êtres spirituels , & n'en croient pas. C'est , disent les Savans de cet Empire , pour maintenir le Peuple dans

On apperçoit les premières traces (1) de Gouvernement chez les Chinois, en remontant à l'an 2953 avant notre Ere, & sous le règne de *Fou-hi*. Ce fut lui qui porta les Loix relatives aux Mariages. Il commença à diviser le Peuple en cent Classes ou Familles, donnant à chacune un nom particulier. Ensuite il rendit le Mariage indissoluble. Or nous savons qu'il n'y a encore à la Chine que cent noms de Familles, qu'on appelle *Pe-sing*.

Mais c'est à *Hoang-ti* qu'on attribue la constitution plus détaillée du Gouvernement. Il forma les Villes, les Villages, & divisa les Provinces; distribua le Peuple en six Classes

l'ordre. Le *Spinofisme* est le vrai système de l'Etat. Ainsi *fasse le Ciel* est, chez eux, une expression vaine de sens. Les habitans de la Thébaidé adoroient l'Ether, sous le nom de *Cneph*: &, pour en désigner la légèreté, ils le représentoient par une figure ailée. Il est faux qu'ils eussent de la Divinité une autre idée que les Chinois. Cet Ether disséminé dans toute la Nature, en faisoit l'ame, selon tous les Anciens. Iablonski est inconséquent. T.

(1) Quoique j'eusse beaucoup d'observations à faire sur ce que notre Auteur rapporte ici & dans la suite de ses détails, relativement aux premières époques de la Chine, je me suis imposé la loi de ne rien dire; laissant au Lecteur la liberté d'en juger à son gré. Le Chevalier d'Origny a pris un parti, en apparence, plus sensé, mais qui n'a pas été le plus général. M. Gusman est à-peu-près de son avis. T.

dans chaque lieu, & par Provinces. La première comprenoit huit Familles, & fut nommée *Lin*; la deuxième en comprenoit vingt-quatre, sous le nom de *Pong*; la troisième soixante-douze, sous celui de *Li*; la quatrième, nommée *Y*, trois-cents soixante; la cinquième, *Tou*, trois mille six-cents; la sixième, *Sse* trente-six mille. Les Provinces furent appellées *Tcheou*, & chacune contenoit trente-six mille Familles. Il établit par-tout des Commissaires subordonnés les uns aux autres; de sorte que celui de *Lin* dépendoit de celui de *Pong*, & ainsi des autres, en remontant par ordre jusqu'aux *Tcheou*, nom qu'il donna aux Gouverneurs des Provinces, & qui ne devoient rendre compte de leur administration qu'à la Cour même.

C'est sous le règne de cet Empereur, selon quelque Lettré de cet Etat, que les Astronomes observèrent le peu d'accord qu'il y avoit entre l'année solaire & l'année lunaire, sur laquelle on s'étoit réglé jusqu'alors; & qu'il falloit intercaler sept lunes, dans l'espace de dix-neuf années solaires, pour corriger l'erreur. Mais cette opinion auroit besoin de plus fortes preuves pour être admise. Il est à remarquer qu'on attribue à *Siling-chi*, femme de cet Empereur, l'art de filer la soie; le coton, d'en faire des étoffes, des broderies, & de l'avoir montré aux femmes de la Chine.

L'Empereur *Uao*, 2285 ans avant notre Ere, régla l'ordre & la nature des Tributs, qui consistoient en sel, toiles, *ku-pou*, plante dont on ignore l'usage, soieries, plomb, pierres précieuses, vernis, perles, plumes, bois rares, argent, cuivre, dents d'éléphants, peaux, fer, acier, grains, &c. le tout proportionné aux produits respectifs de chaque Province.

Observons en outre que le fer fut trouvé à la Chine sous l'Empereur *Fou-hi*; & qu'on commença à en faire usage sous *Chin-nong*, 2748 ans avant notre Ere, par les soins du Gouverneur *Souan-Yuen*. On attribue l'invention de la monnoie à *Hoang-ti*, sous le règne duquel on fit quelques essais d'une écriture grossière, environ 2611 ans avant notre Ere. Jusqu'à cette époque, & même après, les Chinois se servirent de cordelettes avec différens nœuds, & de diverses couleurs, pour marquer les événemens de leur Empire, faire leurs comptes, & régler les rapports du temps. On en reconnoît l'usage, à la Chine, antérieurement à *Fou-hi*, c'est-à-dire 3000 ans au moins avant Jésus-Christ.

Après avoir lu ce que nous avons dit des Péruviens & de leur ordre Civil, ne reconnoît-on pas la plus grande conformité entr'eux & les Chinois? Les Souverains ont établi & maintenu la même Religion dans les deux Empires. Le Sacerdoce y fut pareillement réuni à la Sou-

veraineté ; ce qui les distingue (1) de l'Egypte & du Mexique. Les Empereurs ont montré , au Pérou & à la Chine , à cultiver la terre , & leurs femmes à filer , tisser , faire des habits. Ils se disoient les uns & les autres fils du Soleil , & donnoient à leur Peuple l'exemple des travaux de la campagne , en conduisant eux-mêmes une charrue. Ils ont d'abord suivi l'année lunaire , au lieu que les Egyptiens & les Mexicains suivoient l'année solaire de trois-cents soixante jours. Les Fêtes les plus sacrées se célébroient , à la Chine comme au Pérou , aux Solstices & aux Equinoxes. Enfin on se servoit , dans l'un & l'autre Empires , de ces cordelettes pour compter , conserver la mémoire des faits , des révolutions civiles & politiques , & dans le commerce familier , tandis qu'en Egypte & au Mexique on avoit adopté les signes hiéroglyphiques.

Je ne comparerai pas l'ordre que les deux Empires avoient admis dans la distribution des Classes , des Familles ; la subordination des Offi-

(1) On ne prenoit ordinairement les Rois , en Egypte , que dans la classe des Prêtres ou des Militaires. Dans ce second cas , il falloit qu'il fût initié au Sacerdoce , en montant sur le trône. Les Egyptiens , qui étoient orginairement Ethiopiens , ont du conserver l'usage que ceux-ci suivirent toujours. T.

ciers, fournis par degrés à leurs Supérieurs ; l'autorité des Gouverneurs ou Lieutenants-Généraux, qui ne devoient rendre compte qu'à la Cour. Quoiqu'il en soit, cet ordre frappe par sa conformité, on ne voit pas qu'il tienne nécessairement au caractère primitif d'un même Peuple. Les circonstances, la réflexion & autres motifs pourroient l'avoir fait imaginer chez des Peuples qui n'auroient rien de commun à leur origine civile. La distribution qu'Alfred (1) avoit faite en Angleterre s'en rapproche, à certains égards. La nature & la répartition des tributs ne doivent pas non plus être (2) considérées comme un rapport entre les deux Peuples de la Chine & du Pérou.

S'il est impossible de découvrir l'époque certaine à laquelle les Péruviens auroient eu une origine commune avec les Chinois, ou les Egyptiens avec les Mexicains, il faut cependant convenir qu'il y a entre le Pérou & la

(1) On a vu, dans une Note, qu'Alfred n'a fait que suivre les systèmes du Nord. T.

(2) M. Carli a bien vu ici. Les tributs se payoient aussi en nature à Rome, à Athènes, dans les premiers âges de ces Républiques. Il en étoit de même chez nous, sous les Rois de la première race, & même sous Charlemagne : chacun devoit, en temps de guerre, fournir tant de lances, de cuirasses, &c. comme au Pérou. T.

Chine, comme entre l'ancienne Egypte & le Mexique, la même analogie qu'on a remarquée entre les Scythes ou Tartares, & les Peuples de l'Amérique Septentrionale ; & il n'y en a pas moins entre ceux de l'Amérique Méridionale & de l'Afrique.

Paw croit qu'on ne peut établir cette analogie que par l'état des Beaux-Arts : comme il avoit intention de tout dégrader, dans les anciens Empires, il lui étoit impossible de retrouver aucun rapport entre les parties du globe. Mais son principe étoit d'ailleurs très-mal-fondé, comme je l'ai montré. La Condamine, Philosophe plus instruit, pensoit que le seul moyen de découvrir l'origine des Américains, étoit d'en comparer les Langues avec celles de nos Continens. Cette idée me paroît aussi juste, que ce projet impossible à exécuter. Quelle est en effet, dans notre Hémisphère, la Langue qui se soit conservée en totalité (1) &

(1) M. le Brigant croit que le Breton, qu'il appelle *l'ancien Celtique*, a conservé dans un des cantons de l'Armorique, ce caractère primitif, à l'exclusion de toute autre Langue. Les morceaux qu'il a produits, à cet égard, sont vraiment étonnans : je goûte son système, & je voudrois le voir démontré dans toutes ses parties. Mais il faudroit à M. le Brigant, des secours, de l'appui, qu'il attendra long-temps en vain, dans un siècle où les choses vraiment utiles sont celles qu'on laisse de côté. Je ne ferai

sans mélange? Qui pourra me montrer comment parloient les anciens Scythes, les Chinois, les Egyptiens, il y a quatre ou cinq mille ans? Quand bien même nous le saurions, seroit-il si facile de déterminer les différentes altérations qu'ont subies les Langues de l'Amérique? La Condamine a observé plus de 300 mères-Langues dans la seule traversée qu'il a faite en Amérique. Les premiers Voyageurs en ont aussi remarqué un plus grand nombre que dans notre Hémisphère. Gumilla, *Tom. II, pag. 192*, convient qu'il y a une multitude de *Langues-mères* parmi les Peuples de l'Orénoque, & une infinité d'*Idiômes* qui en sont dérivés. Laissons de côté les noms de ces Langues ou Patois étrangers. Plusieurs Nations, dont les Langues étoient

aucune réflexion sur ce que dit l'Auteur. Ce seroit un sujet de trop longue discussion. Mais il ne présente pas assez exactement le texte de Gumilla. « Il y a, dit celui-ci, » une multitude de Langues, dont les unes sont *matrices* » ou *mères-Langues*; &, lorsqu'on entend une fois celles- » ci, on n'a pas de peine à entendre les autres ». De deux seules qu'il croit Langues-mères, il déduit onze autres Idiômes, & six de la Langue Caribe. Ainsi l'on peut savoir facilement dix-sept Idiômes ou Langues, quand on en fait trois. Les trois-cents Langues dont parle La Condamine, se réduiroient, sans doute, à un petit nombre si on les analysoit. L'*Ouvrage* du docte Hervas me prouve, à certain point, que je ne me trompe pas. T.

différentes entr'elles, ont occupé successivement le Mexique. Il est même probable que, du temps de la Conquête, la Langue dominante de cet Empire, étoit le résultat de plusieurs autres. On doit penser de même à l'égard du Pérou. On s'occupoit sans cesse à Cuzco de polir & de perfectionner la Langue : or qui fait combien elle a du subir de changemens ? Il est vrai que la Langue de Cuzco devoit être entendue dans tout l'Empire ; mais les divers Peuples (1) conservoient la leur ; & il en sera résulté un langage mixte, comme il est arrivé dans tous les pays où il s'est formé différens dialectes. C'est ainsi que la Langue Italienne, si parfaite aujourd'hui, est le résultat du Latin, du Lombard & d'autres Idiômes qui se sont délayés les uns dans les autres. Denys d'Halicarnasse fait une réflexion qui peut servir de règle dans cette discussion : « C'est qu'il est absurde de dire » que les Habitants d'un même lieu n'auront » rien de commun dans leur Langue, s'ils sont » de même origine ». Il faut assurément qu'il

(1) l'Auteur a cependant dit précédemment que les Peuples conquis apprenoient la Langue de la Capitale, pour éviter la qualification odieuse d'Etrangers. Il y avoit donc une meilleure raison à donner : c'est que jamais le Campagnard ne parle la Langue des grandes Villes. Le Payfan Romain avoit, selon les Provinces, un Langage aussi grossier que le Picard ou l'Auvergnat. T.

y ait des termes originaux, qu'on doit regarder comme autant de racines: mais comment les trouver?

Hornius a cru pouvoir retrouver en Amérique des indices de nos anciens Continens, par la voie des étymologies. Il y a vu les Phéniciens, les Carthaginois, les Massagètes, les Mauritanien, les Grecs, les Syriens, &c. : mais des conjectures aussi peu fondées (1), ne nous mènent pas à l'origine que nous cherchons. Je pourrois, sur mon chemin, vous ramasser, parmi les Nations de ce vaste Continent, le mot *ome* pour homme, *agna* pour ame, *ara* pour air, *potia* pour *pectus* latin (poitrine), *pi* pour *pié*, *aya* pour *ayeu-le*, *genali* pour *genouil*, *mannati* pour *mamma* latin (mamelles), *tonimeron* pour *tonnerre*, *paune* pour *pain*, & plusieurs autres, où l'on voit certain rapport pour la lettre & pour le sens: mais où cela nous mènera-t-il (2)?

(1) J'ai supprimé une grande page de mots Américains, dont *Hornius* prétend donner les étymologies, prises des anciennes Langues de notre Hémisphère. Ceux qui voudront s'amuser de ces détails, consulteront son Ouvrage de *Originibus Americanis*, 1652. Il faut nécessairement lire son texte, pour juger de la vérité ou de l'in vraisemblance de ses réflexions. T.

(2) L'Auteur place ici une longue Note, dans laquelle il paroît étonné que les mots *lombards*, de la Langue

La Condamine dit encore , dans son *Mémoire* de 1745 , que , pour constater la conformité d'origine entre des Peuples , il faut , outre l'identité des mots dans la Langue , l'identité du (1) sens. Je n'ai jamais vu le *Vocabulaire* qu'il avoit formé de certains nombre de termes usités en Amérique. Je ne crois pas qu'il ait jamais été publié. Celui qu'il avoit envoyé de Quito a péri dans la traversée avec les autres choses qui y étoient jointes. Il nous auroit peut être donné quelques lumières.

Mais je veux au moins vous présenter quelque chose de moi dans les réflexions suivantes. Il est certain que les termes qui ont d'abord signifié des choses dont l'usage a été continué

Italienne , se retrouvent dans le Danois & les autres Idiômes du Nord. La Dissertation de Ihre de *reliquiis Linguae Geticae* , 1758 , son grand *Dictionnaire Suédois* , l'*Index* ou *Vocabulaire* que Lindenbrog a joint au *Code des Loix anciennes* , celui des termes gothiques des anciennes Loix du Nord , de Loccenius , & autres Ouvrages lui en auroient donné la raison. Les Lombards étoient une branche des anciens Theutons , issus des Goths. T.

(1) La Condamine pouvoit par-là qu'il n'avoit pas de théorie exacte des Langues. Voici un seul exemple bien frappant. *Large* , en François , se dit d'une dimension latérale ; en Espagnol il signifie *long* , en Anglois *gros* , *volumineux* : c'est cependant le mot latin *largus* : je laisse de côté ses autres acceptions. T.

soit par goût , soit par besoin , dans les différentes générations , n'ont souffert que peu de changemens. Or c'est avec ces termes que nous pouvons arriver au but qu'envisageoit La Condamine. Ainsi, lorsque je trouve , à la Chine , le mot *Chang-ti* & , au Pérou , *Hin-ti* ou *Ynti* , pour désigner le Soleil , je dis qu'il y a un rapport bien direct entre ces deux expressions ; d'autant plus que Garcilasso nous avertit que les Péruviens articuloient les (1) aspirées & les gutturales , de manière à ne pouvoir les représenter avec nos types littéraires. L'Empereur *Cham-hi* donnoit à ce mot le sens de *Dieu* ; mais la Congrégation de la Propagande décida à Rome , en 1707 , qu'il ne désignoit que le Ciel matériel.

Platon dit , dans son *Philébe* , « que le Dieu » à qui l'on attribuoit l'invention des lettres » & de l'écriture , se nommoit *Theut* en Égypte ». Peut-être est-ce le même nom que *Theos* en Grec , & *Deus* en Latin. On a interprété ce *Theut* par *Hermès* ou *Mercure* , à qui l'on attribue aussi la même invention , selon Hygin (2) , *Fable* 277 ,

(1) On ne peut se former l'idée de cette aspiration gutturale , qu'en entendant parler un Breton ou un habitant des environs de Dieppe. T.

(2) Hygin ne donne pas *Mercure* pour l'inventeur des Lettres. Il dit seulement qu'il *les porta* (*detulisse*) en

& toute l'Antiquité. Macrobe (1) prouve que Mercure & le Soleil n'étoient, chez les Anciens, qu'un même Astre. Theut, en Egypte, n'a donc signifié originairement que le Soleil. Les Mexicains avoient l'idée de la Divinité; mais ils la confondoient avec celle du Soleil. Comment cela, me direz-vous? C'est qu'ils appelloient le Soleil *Theut*, comme les Egyptiens. Le mot *Calli* signifiant *maison* dans leur Langue, *Theut-Calli* étoit pour eux la *Maison de Dieu* (2). Les Betoies, selon Gumilla, *Tom. II. pag. 205*, appellent Dieu *Theos*, comme les Grecs. Mais observez ce qui suit. Vous savez que les Hébreux appellent Dieu *Iehova*. Il me semble que ce mot se retrouve dans celui de *Iohauna*, nom de la (3) Divinité, chez les anciens

Egypte, où Cadmus les prit avec foi, pour les transporter en Grèce. Je parlerai, plus loin, de *Theut* ou *Mercure*. T.

(1) *Liv. I. Ch. XIX*. Les réflexions de Macrobe sont bien intéressantes. T.

(2) *Theut*, étant aussi le même que *Theos*, en Grec, on peut traduire l'expression Mexicaine *Theut-Calli* (prononcez *Cagli*) par *Theou-Calia*; ce qui, en Grec, signifie, à la lettre, *Maison de Dieu*. Ce rapport a quelque chose de singulier. T.

(3) Il n'est pas besoin de supposer que les Espagnols ont entendu *Iohauna* pour *Iehovah*. *Iao*, *Iaon*, *Ian* ont
Peuples

Peuples qui habitoient l'île Hispaniola, lorsque les Espagnols y arrivèrent : c'est ce qu'assure Pierre Martyr. Il est d'ailleurs possible que les Espagnols, non accoutumés à la prononciation de ces Insulaires, ayent un peu modifié le mot, & nous l'ayent ainsi transmis défiguré ; car *Cuzco*, ville, fut d'abord pour eux *Huescar*, nom d'un Inca. Ils ont toujours dit *Atabaliba* pour *Atahualpa* ; ils ont donc pu entendre *Iohauna* pour *Iehova*.

L'expression représentative de l'idée de *pere* & *mère* s'est conservée la même, presque chez tous les Peuples. *Abba*, *Papa* (1) *Babba* désigna le *Père*, chez les Orientaux, comme chez les Grecs & les Romains. *Mama* ou *Mamma* désigna la *Mère*, ensuite l'*Aïeule*, chez les Grecs, & la

désigné *Dieu*, dans toutes les anciennes Langues de notre Hémisphère. La racine est *Ioh* ou *Hoh*, être, *exister* : on désignoit donc ainsi l'*Etre par excellence*. T.

(1) Gumilla croyoit que les mots *Papa*, *Papale* se trouvoient, par pur hazard, chez quelques Nations de l'Orénoque : il se trompoit. Ce mot tient à l'origine de l'homme ; de même que *Ad*, père, *Adal*, *Athay*, *Athot*, *Ahoas*, *Athys*, *Atti*, *Atta* dans Homère, & dans la version Gorique d'Ulphilas, *Atta Unsar*, *Père de nous*, pour *Notre Père*. On trouve aussi *Ta*, *Tata*, en vieux François *Taïon* pour *Grand-Père*. Tous ces noms ont désigné la Paternité ou l'origine. T.

Mamelle, chez les Latins. Nous avons aussi vu la même chose chez les Américains. On appelloit un Prêtre au Mexique *Papa*. *Mama* étoit par excellence le nom de la *Lune*. La Condamine a reconnu ces expressions dans tout le cours de son voyage sur la rivière des Amazones. Il observe qu'en regardant même ces termes comme les articulations primitives que peuvent former les enfans à la mamelle, il restera toujours à savoir : « Pourquoi dans toutes les Lan-
 » gues d'Amérique où ces mots se rencontrent,
 » leur signification s'est conservée sans se croiser ?
 » par quel hazard, dans la Langue Omagua,
 » par exemple, au centre du Continent ou
 » dans quelque autre pareille Langue, où les
 » mots de *Papa* & de *Mama* sont en usage,
 » n'est-il pas arrivé que *Papa* signifiât Mère,
 » & *Mama* Père ; mais qu'on y observe con-
 » stamment le contraire, comme dans les Lan-
 » gues de l'Orient & de l'Europe » ? On ne peut se refuser à la justesse de cette observation. Elle suffiroit même pour prouver qu'il y a eu quelque communication entre les Peuples des deux Hémisphères.

Si nous examinons actuellement les noms des premiers Héros dont l'Histoire de l'Égypte & celle de la Grèce font mention, sur-tout les noms de ceux qu'on croyoit venus de l'O-

céan , l'Amérique nous fournira probablement quelques notions , & certains indices relatifs à nos vues. Le plus ancien est cet *Atlas* à qui l'on attribue l'invention de la *Sphere*. Contentons-nous de son nom pour le moment ; nous reviendrons à son personnage avec plus de détails. Nous voyons , à la même époque , Hercule Egyptien qui combat avec Antée.

Il y avoit , près de la province de Méchoacan , une ville qui se nommoit *Atlan*. On voyoit aussi dans ce district d'autres Villes dont le nom se terminoit de même , telles que *Guat-atlan* , *Itz-atlan* , *Cin-atlan*. Elles étoient toutes situées entre le pays de Méchoacan & Lélisco : les habitans se nommoient *Atlantides*. Une des quatre belles rues de Tlascala conserve encore le nom de *Tiz-atlan* (1). On appeloit *Antée* tout habitant des Cordillères , du nom de cette immense chaîne de montagnes qui traverse toute l'Amérique. *Ante* étoit le quarante-troisième Nome de l'Egypte : *Anteopolis* en avoit pris sa dénomination. *Tanger* ou *Tingi* , sur la côte Occidentale de l'Afrique , fut aussi la ville d'*Antée* : le pays

(1) M. Clavigéro , *Tom. I. pag. 151* , assure que c'étoit d'une Province d'Amérique , appelée *Aztlan* , que sortoient les sept Nations qui , du temps des *Chichiméches* , passèrent dans le pays d'*Anahuac* , appelé ensuite le *Mexique*.

d'*Ante* est même actuellement un des plus délicieux de la côte d'Afrique, près de la Guinée. Ainsi nous avons, en Amérique, la grande chaîne des montagnes mentionnées, la côte d'Afrique, en face de celles de l'Amérique, &, en Egypte, la quarante-troisième Province, qui nous rappellent le nom d'*Ante* (1). Pourquoi n'y joindrions-nous pas les *Antilles* ?

L'Histoire ou la Tradition de tous les âges nous apprend qu'*Uranus* fut père d'*Atlas*. Mais *Uranus* ou *Uran* est un nom qui s'est conservé jusqu'à nos jours, en Amérique, comme en Ethiopie, où l'on désigne, par ce mot, ce qui est *lumineux, perçant, élevé, embrasé*. Selon Gummilla, *Uruana* signifie, en quelques Contrées de l'Amérique, la *pointe aigüe d'une roche* (2). Je ne m'arrêterai pas à d'autres exemples. Les Filles du Sang Royal, ou considérées comme

(1) L'Auteur auroit encore retrouvé ce nom dans les *Antes*, ancien Peuple qui habitoit au-delà du Danube ; & dans *Antée*, Roi des Scythes. T.

(2) *Or* ; *Ar*. ont aussi désigné, dans notre Hémisphère, une *Pointe aigüe* : de-là *Or* montagne, ou *Oros*, en Grec. Nombre de mots des anciennes Langues qui signifient *Percer, Ouvrir* ont été appliqués à la lumière. Voilà pourquoi Apollon ou le Soleil a des *Traits perçans*, en Anglois *Arrow* : l'*Aurore* ou un *Trait d'Or* ou perçant, ouvre les portes du Soleil, dans les Poètes : de-là l'*Orient*. T.

issues du *Soleil*, se nommoient, au Pérou, *Pallas* ou *Pallades* : mais, si *Jupiter* n'est que le *Soleil*, les Anciens Egyptiens & les Grecs n'ont donc pas eu d'autre idée de la naissance de *Pallas*, lorsqu'ils nous ont appris quelle étoit son origine mystérieuse.

Les îles *Canaries* avoient probablement cette dénomination depuis très-long-temps, lorsque les Romains & les Grecs les ont connues sous ce nom : Pline en fait mention, *Liv. VI. Ch. XXXII*. Nous retrouvons le même mot dans *Canar* (1), Ville & Province de la domination des Incas, dont les Astronomes Espagnols & François allèrent visiter les ruines. Nous connoissons les *Guanches* de Ténériffe ; l'Histoire ne nous laisse pas non plus ignorer les *Guanches*, à cent lieues du Paraguay. Il y avoit aussi les *Anches*, voisins du Pérou. Si je savois le Chinois, le Japonnois & l'ancien langage du Pérou, je vous donnerois plus de détails sur les rapports des noms d'hommes ou de lieux, dans les deux Hémisphères. Cependant rappelez-vous que le *Soleil* étoit *Chang-ti* *Han-ti*, à la Chine, & *In ti*, au Pérou. Les éminences se nommoient

(1) L'Auteur devoit donc ajouter que *Canar* étoit aussi un Promontoire de la Mauritanie Tangitane. Les *Canars*, Peuple de l'Afrique, n'ont pas été inconnus. T.

Khaka, chez les Péruviens : voilà pourquoi nombre de lieux situés sur des montagnes présentent cette finale dans leur dénomination. La montagne du fameux lac, qui fut le berceau de Manco-Capac, s'appelloit *Titi-caka*. *Titi* signifie du plomb, & *caka* (1) une éminence, une protubérance ou montagne. C'étoit donc la montagne du Plomb. Mais, d'un autre côté, les Chinois disent *chakia*, & les Japonois *chaka*, lorsqu'ils veulent désigner une éminence. Voyez la Note du *Tom. V.* de l'*Histoire Générale de la Chine*, que j'ai déjà citée. Je ne me rappelle pas d'autres mots analogues parmi les anciens Peuples de nos deux Hémisphères : & je n'ai pas assez de patience pour en chercher. Je vous dirai seulement que, dans le Péruvien & le Chinois, on ne connoît pas (2) les Lettres B & D. On y supplée par les lettres F & T.

(1) Ce mot est aussi Gothique dans ce sens de protubérance, masse ronde. J'ose même assurer qu'il n'y a pas de Langue plus analogue à l'ancien Gothique, que le Chinois parlé. *Kai*, terre haute, en Egyptien ; *Ghe*, en Grec. T.

(2) C'est-à-dire, pour parler plus exactement, que ces Peuples, n'ayant pas les articulations dont B & D sont les signes, ne peuvent pas avoir ces signes ou caractères qui les indiquent. L'Auteur parle ici abusivement comme tous ceux qui ont raisonné sur l'origine du langage humain : Mais les lettres alphabétiques ne sont que les signes qui

Mais c'est assez d'avoir saisi des indices de conformité dans les Usages, les Coutumes, les Cultes Religieux, quelques origines de mots, entre les Peuples des deux Hémisphères, pour paroître bien fondé à conclure qu'il y a eu, à des époques inconnues, quelque communication réciproque, des rapports dans les idées, dans la manière d'être même ; & que les Américains ne sont pas des hommes nouveaux, mais ignorés avant la Conquête (1) des Espagnols.

Jusqu'à quel temps ont-ils donc été liés avec nous par certaine communication réciproque ? Par quel moyen cette liaison a-t-elle pu sub-

indiquent les puissances articulatives, & les puissances vocales, aussi différentes entr'elles qu'elles le sont de ces signes. Voilà pourquoi j'ose assurer qu'il n'y a aucune Nation dont l'alphabet convienne au langage d'une autre. Il ne faut donc pas dire : « Telle langue ne connoît pas telle lettre, mais telle Nation n'a pas telle puissance articulative ou vocale, & conséquemment n'a pas tel signe alphabétique d'une autre ». Je ne puis m'étendre davantage sur cet article important, que personne n'a saisi comme il devoit l'être, si l'on excepte l'Auteur Anglois de l'*Anatomie de la Langue Française*, Ouvrage excellent. Voilà pourquoi toutes nos *Grammaires* ne sont qu'un cahos. T.

(1) Nous verrons, plus loin, qu'ils étoient connus des Européens auparavant. T.

fister, vu la vaste mer qui sépare ce Continent du nôtre? Comment a-t-elle cessé? par quelle cause? Voilà, sans doute, des objets dignes de toutes les recherches d'un Philosophe éclairé. Mais je n'ai ni le temps, ni assez de lumières pour me hasarder dans cette mer pleine d'écueils, & sans savoir où arriver. Malgré cela, je vais faire quelques tentatives pour ne pas paroître avoir abusé de votre complaisance, & de l'espoir que vous aviez dans mes efforts. Reprenons donc haleine.



L E T T R E X X X.

De la conformité des anciens Usages, des Coutumes, de la Religion, il résulte que les Nations de l'un & l'autre Continens ont eu quelques relations entr'elles, à des époques très-éloignées. De l'Atlantide, située au milieu de l'Océan : Tradition conservée, à ce sujet ; dans l'un & l'autre Hémisphères. Connoissances que les Anciens avoient de l'Amérique, de ses Iles : Voyages faits, dans le moyen âge, vers ces parties du Globe. Continent de l'Amérique découvert par Colomb, avant que d'autres en ayent parlé. Anciens Monumens de l'Amérique. Les Nations des deux Continens n'ont pas pu avoir de relation entr'elles, qu'avant l'usage du Fer, de l'Ecriture & de la Monnoie, moyennant les Peuples intermédiaires, tels qu'étoient les Atlantides.

C'EST par la seule analogie des Usages, des Coutumes, des Langues & des Cultes que nous devons présumer la réalité d'une communication quelconque entre l'Ancien & le Nouveau-Monde : nous avons suivi cette marche. Mais il ne faut pas non plus oublier le souvenir, qui

s'est conservé dans l'un & dans l'autre, de quelques grands événemens. Or vous connoissez la Tradition qui passa d'Égypte à Athènes, & que Platon nous a transmise dans son *Timée*. Je fais qu'on a regardé (1) comme une fable ce qu'il nous a dit de l'antique Atlantide. Mais oserons-nous dire que Platon soit un imposteur, ou qu'il n'ait pas au moins réfléchi sur cette Tradition, qu'il nous expose encore dans son *Critias* avec les plus grands détails. Platon donne toujours pour fable ce qui l'est réellement. Mais l'expédition des Atlantides, dont il nous parle dans les deux Ouvrages cités, « *Quoi-* » *que surprenante, dit-il, est (2) absolument* » *vraie* ».

(1) Un homme, très-médiocre, a prétendu que le récit de Platon n'étoit qu'une allégorie relative au Gouvernement d'Athènes. C'est se couvrir de ridicule, que d'imaginer de pareils systèmes. T.

(2) Doit-on dire, au contraire, qu'il est absolument faux qu'il y ait eu une Ile plus grande que l'Asie & la Libye? Abram proposoit dans son *Phare* une leçon qui rendroit la description de Platon ou de Critias plus vraisemblable. Ainsi, au lieu de lire, *une île plus étendue que l'Asie & la Libye*, il propose de lire, *une île plus grande que celles de la Libye (Afrique) ou de l'Asie*. Mais les raisons qu'il allégué ensuite, l'arrêtent. Je ne puis suivre ici sa discussion : le Lecteur le consultera : il mérite d'être lu. L'habile Espagnol Feyjo avoit devancé M. Bailly au

Selon les détails que Solon disoit tenir d'un Prêtre Egyptien, « Il y avoit au-delà des » colonnes d'Hercule une très-grande Ile, plus » étendue que l'*Afie & la Libye*. Elle fut nommée » *Atlantide* d'*Atlas*, fils aîné de Neptune; & » ce nom devint commun à la mer, *intermé-* » *diaire*: Atlas eut un frère nommé *Gadir*: ces » Peuples envahirent notre Continent: *Gadir* » fit la conquête des Iles voisines des colonnes » d'Hercule; & ce pays conquis fut nommé » *Gadirique* », d'où est venu le nom de *Gaditan*.

Platon décrit ensuite le vaste pays des *Atlantides* (1), en rapporte les Usages essentiels, le Commerce, quelques Loix. Mais il paroît

Nord, dans un local bien différent, & sans prendre le contre-pied du bon sens: Voyez son *Discours XV. §. VIII. & IX. Tom. V. Théatr. Critic.* Il a au moins pour lui certaine vraisemblance, à plusieurs égards: cependant l'Histoire de tous les temps connus dépose aussi contre l'ensemble de ses idées. Suivons notre Auteur. T.

(1) J'écris toujours les *Atlantides* avec l'Auteur, & non *Atlantes*; comme M. Bailly, qui mal-à-propos a confondu ces deux Peuples. Les *Atlantes* étoient fixés dans l'Ethiopie, selon Diodore; les *Atlantides* étoient à l'Occident de l'Afrique. Proclus, sur le *Timée*, écrit toujours *Atlantins*, en parlant de ceux de Platon; & les distingue par-là des *Atlantes* Ethiopiens; ceux-ci dont parlent Hérodote, Méla, Pline, descendoient des *Atlantides*. T.

qu'à cet égard , les Prêtres Egyptiens ont plus suivi leur imagination que la vérité. Comme le reste du *Critias* est perdu , il faut (1) retourner au *Timée*. Platon y remarque que les Atlantides envahirent , d'un côté , l'*Afrique* jusqu'à l'*Egypte* , & de l'autre jusqu'à la *Tyrrhénie* : que les Peuples d'Athènes , desquels ceux de *Sais* se disoient descendus , chassèrent enfin ces Atlantides , après une longue guerre.

Hésiode fait quelqu'allusion à cette guerre , dans sa *Théogonie* , v. 608. Il dit « qu'Atlas , fils de Japet & de Climène , fille de l'Océan , s'étant réuni avec *Menœtie* , *Prométhée* & *Epiméthée* , pour faire la guerre à Jupiter , fut condamné à porter le ciel , étant sur ses pieds , à l'opposite des *Hespérides* , qui ont la voix aigüe.

Les Poètes appelloient *Enfans de l'Océan* , tous ceux qui , par Tradition , étoient censés venus du côté de la mer. Or Hésiode , ayant vécu neuf-cents trente-trois ans avant l'Ere vulgaire , on peut conclure que la Tradition de l'expé-

(1) C'étoit cependant au *Critias* seul qu'il falloit s'en tenir , pour entendre Platon. Le *Timée* n'en présente qu'un fragment : c'est ce morceau détaché qui a induit en erreur les Anciens & les Modernes. Strabon , qui croit le fait sans en suivre les dimensions , s'est contenté de dire que l'*Atlantide* étoit plus grande qu'un *Continent* (*Epeirou*) , terme vague qui ne désigne aucune limite. T.

dition des *Atlantides* est très-ancienne, & qu'elle remonte au moins à mille ans avant le siècle d'Auguste, ou à 700 ans avant Platon. Cette Tradition est encore confirmée par la *Fable des Titans*, hommes d'une stature gigantesque, qui firent la guerre en Egypte : mais que les Grecs nous ont représentés comme la faisant à Jupiter. Clément d'Alexandrie crut qu'Atlas fut le premier qui construisit un vaisseau pour s'exposer sur les flots. *Stromat. Liv. I.*

D'un autre côté, les Européens retrouvèrent en Amérique une Tradition qui confirme celle de nos Contrées. Cortez écrivant à Charles V, lui parle de cette ancienne Tradition du Mexique, & qu'il dit tenir de Montézuma lui-même. Selon cet Empereur, on croyoit, parmi les Mexicains, que plusieurs de leurs Ancêtres, s'étoient embarqués pour se rendre vers l'Orient. Montézuma, supposant même que les Espagnols étoient descendus de ces Emigrans, les reçut comme des Concitoyens, les priant de se regarder comme étant chez eux, dans leur ancienne Patrie. Herrera & Solis ont rapporté tout le discours de Montézuma : nous en produirons ce passage : « Sachez qu'on n'ignore pas, chez nous, que le » grand Prince que vous servez est issu de notre » antique *Quézécoal* (ou *Quetzalcoatl*), Seigneur » des sept Cavernes des Navatlaches, & Roi » légitime de ces Nations qui ont fondé l'Em-

» pire du Mexique. Nous vous dispensons
» même des preuves que vous pourriez en
» donner. Une des Prophéties, déposées dans
» nos Annales, nous a indiqué qu'il sortit du
» pays pour aller conquérir des terres en Orient,
» promettant que, par la suite des temps, ceux
» qui seroient issus de lui, reviendroient cer-
» tainement corriger les abus du Gouvernement
» & les Loix ». Herrera dit en outre que les
Empereurs du Mexique descendoient d'un Prince
venu de l'Orient, où ce Prince étoit même re-
venu. La Prophétie ne s'est pas trouvée juste;
car, au lieu de voir leurs Loix réformées, les
abus du Gouvernement corrigés, les Mexicains
ont vu, en peu de temps, la subversion totale
de l'Empire, & l'annéantissement presque général
de leur Nation.

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons en Egypte,
en Grèce une Tradition constante, qui nous
apprend qu'une Nation belliqueuse, venue du
côté de l'Océan, se jeta sur l'Espagne, l'Italie,
& une grande partie de l'Afrique. L'Amérique,
d'un autre côté, nous rappelle le souvenir d'une
émigration, à la tête de laquelle étoit un grand
Prince, qui vint pour faire la Conquête de plu-
sieurs Etats dans notre Hémisphère.

Mais, quand cela est-il arrivé? Nos Européens;
qui, par un orgueil commun à tous les hommes;
se regardent comme le centre de tout, ont cru

pouvoir en rechercher & même en assigner l'époque. Ils ont osé dire comment les habitans de notre Hémisphère avoient passé en Amérique. Oviédo prétend prouver qu'Atlante étoit Italien : que son frère *Hespérus* régna en Espagne après Hercule , & en fut le douzième Roi, dont elle prit aussi le nom. Ainsi les Rois d'Espagne (ou d'Hespérie), ayant un droit légitime à la succession d'Atlas, comme successeurs d'Hespérus, son frère, se sont rendu maîtres, avec justice, du vaste Continent de l'Amérique, qui étoit la *Grande-Hespérie* ; car c'est-là qu'Oviédo trouve les *Hespérides*, & non dans les *Iles Fortunées*, ou à l'Ouest de l'Afrique. Voilà donc comment Oviédo prouve son opinion.

Grotius disoit que les Peuples du Nord de l'Amérique sont originaires de Norwége, & qu'ils passèrent dans cette partie du Nouveau-Monde par l'Islande, la Frislande, la Groenlande, l'Estotiland. Il adoptoit en ceci l'opinion de Niccolo Zéno, qu'il connut par les *Lettres du Chevalier Zéno*, lequel étant allé dans la Baltique, en 1380, où il fit naufrage, y trouva dans les Iles (peut-être les Orcades) un Prince nommé *Zichini* (1), sous lequel il fit

(1) Ce détail paroîtra obscur. Mais je n'ai pas les *Lettres du Chevalier Zéno*, pour éclaircir ce fait avec

des découvertes en Groënlande, & soutint une guerre contre le Roi de Norwége. Quant aux Peuples du Midi de l'Amérique, Grotius n'hésite

l'original. Ramusio étant même insuffisant, voici quelques détails, pris de l'excellent *Mémoire* que M. Buache présenta à l'Académie des Siences, & qui se trouve dans le Volume de 1784, pag. 437. « Dans la guerre qui » s'éleva entre les Vénitiens & les Génois, au sujet de » l'île de Ténédos, Charles Zéni fut nommé Général de » l'armée Vénitienne. Il avoit deux frères, Nicolas & » Marc-Antoine. Nicolas, voyant la guerre finie, résolut » de connoître le monde & de voyager. Il fit équiper » un vaisseau à ses frais, & passa le détroit de Gibraltar, » dans le dessein de visiter l'Angleterre & les Pays-Bas. » Après avoir couru, durant quelques jours, au Nord, il » essuya une tempête qui le poussa vers l'île de *Frislande*, » & brisa son vaisseau sur la côte : ce Voyage se fit en » 1380. Cette Ile appartenoit au Roi de Norwége ; mais » un Seigneur de ce Pays, nommé *Zichini*, venoit d'y » descendre avec une armée, pour en faire la conquête. » Ce Prince possédoit les îles de *Portland*, situées au » Sud, près de *Frislande*, & qui étoient les plus riches » & les plus peuplées du Pays. Il possédoit aussi le Duché » de *Sorand*, &c.

» — Sur le bruit qui se répandit bien-tôt, à l'arrivée » d'un vaisseau étranger dans cette Ile, *Zichini* accourut » au lieu où il étoit. Il parla Latin à *Zéni* ; & , ayant » appris qu'il étoit Vénitien, il le tira des mains des » Habitans, qui se dispoisoient à lui faire un mauvais parti ; » & le prit sous sa protection, ainsi que tout l'équipage. » Reconnoissant ensuite son mérite, & ses talens pour

pas

pas à les faire descendre des Chinois, des Ethiopiens & des Africains en général.

De Laet & Hornius, que nous avons plusieurs

» la Navigation, il le fit monter sur ses vaisseaux, &
 » recommanda à son Général de ne rien faire sans son
 » conseil, &c.

» Nicolas Zéni, se voyant ainsi retenu & honoré par
 » Zichini, écrivit à Marc-Antoine, son frère, de venir le
 » joindre. Celui-ci étant arrivé, Zichini partit avec les
 » deux Zéni, sur un flotte considérable, pour aller atta-
 » quer l'Islande (*les Schotland*) qui est située entre Fris-
 » lande & la Norwége, &c. — Nicolas Zéni étant passé en
 » Groenlande, ne peut y soutenir la rigueur du climat;
 » revient à Frislande, où il tombe malade, & meurt, &c.
 » — Son frère, Marc-Antoine succède à ses dignités &
 » à ses richesses; se dispose à passer en *Estotiland* ou
 » *Terre de Labrador* ».

Voilà, dans cet extrait, ce qui concerné les deux frères Zéni. Leur *Carte*, que M. Buache a publiée à la suite de son *Mémoire*, nous présente, au Nord de Frislande, une île, nommée *Duilo*, qui fixe enfin le local de cette *Thulé* si renommée chez les Anciens, & si souvent citée avec un passage de Sénèque. Mais cette *Frislande*, qu'on a cru si long-temps submergée, comme le croit aussi M. Carli, reparoit enfin dans le *Mémoire* de M. Buache; &, vu la position & la conformité de plusieurs noms de lieux, elle devient la vraie *Fer-ôé*, ou, comme nous parlons, l'île de *Féroé*. Il a bien vu que *fer-ôé* signifioit *île de détroits*; des mots *ôé*, île, & *fer*, en Anglois actuel *ferrie*, détroit, passage. En effet il ne faut que l'inspection de ces Iles,

fois cités, ont entrevu des passages d'Asie en Amérique : ce qui fait actuellement l'objet des tentatives des Moscovites. Ainsi les Scythes, les Mogols, les Tartares, les Chinois auront pu s'y rendre, selon ces deux Ecrivains. Ils n'ont pas vu plus de difficulté pour les Phéniciens, les Carthaginois, les Cananéens, qui auront pris leur route par la mer Atlantique. Acofta,

pour voir la preuve de l'étymologie. Quand au mot *oé*, il est commun à toutes les Langues anciennes, sous plusieurs formes, pour désigner un espace de terrain *borné*, soit par *les eaux*, soit par *des limites quelconques*. On dit *ai-Gobt* ou *ai-Copt*, terre ou île de Copt, ou *Ægypte* pour *Pays de la Magie*; *ei* & *ai*, en Hébreu; *ei* ou *ein*, en Islandois ou en Gothique. Au pluriel Gothique, *cium*; en Hébreu, *eiim*; en Islandois, *eier* & *oier*. Les Langues du Nord présentent aussi pour *fer* ou *ferrie*, le mot *frith*, d'où le Latin *fretum*. *Frisland* est donc pour *ferrie's-land*, pays ou terre de détroits. Après avoir donné les détails Géographiques, relatifs à ses preuves, l'Auteur fait cette conclusion, qui mérite d'être lue, pag. 452. — « S'il paroît maintenant » démontré que l'île de *Frislande* n'est point fabuleuse ni » submergée, comme on l'avoit cru jusqu'à présent, il s'en » suit nécessairement que la *Relation* de Zéni n'est point » un Roman, mais un monument précieux, d'où l'on » peut tirer des connoissances utiles. On peut en conclure » entre autres choses, que le Nouveau-Groenland auroit » été connu avant la découverte qui en a été faite par » les Danois; que l'Amérique auroit aussi été connue & » habitée par des Européens, avant Christophe Colomb; » (comme on le voit par le voyage que le Pilote de *Frisland*

Gumilla & autres font descendre les Américains de *Cham*, des *Tartares*, des *Carthaginois*, &c.

Quelque degré de probabilité qu'on donne à ces transmigrations, de notre Hémisphère en Amérique, il restera toujours à savoir comment ces émigrans ont pu s'exposer (1) en pleine mer, avec de petites barques, sans savoir où

» fit en *Estotiland* ou *Terre de Labrador*) ; que l'histoire
 » des Colonies qu'on dit y avoir passé du pays de Galles,
 » l'an 1170, sous la conduite de *Madoc*, un des fils
 » d'*Owen-Guineih*, Roi de ce Pays, pourroit paroître
 » assez fondée ; & que la découverte de l'île d'*Icar*, men-
 » tionnée dans la *Relation* des *Zéni*, mais qui nous est
 » encore inconnue (315° longitude, 65° latitude, sur leur
 » *Carte*) pourroit être très-intéressante, & fourniroit peut-
 » être de nouvelles lumières. Il résulteroit encore de la
 » *Carte* des *Zéni*, que la *Thulé* des Anciens seroit plutôt
 » l'île de *Frisland*, autrement *Feroé*, qu'aucun des autres
 » Pays auxquels on l'a rapportée successivement ». Tel est
 l'éclaircissement que j'emprunte de ce grand Géographe,
 dont nous verrons reparoître le nom avec gloire, dans le
 cours de cet Ouvrage. T.

(1) J'ai déjà dit ailleurs que Colomb apperçut les débris d'un vaisseau sur les côtes d'une des Iles de l'Amérique, devant lesquelles il passa la première fois. Il n'étoit donc pas le premier Navigateur qui allât dans ces parages ? Or combien de Navigateurs inconnus n'ont-ils pas pu être jettés de même, malgré eux, sur ces côtes ? En voici un exemple qui prouve tout. Gumilla, dont la bonne-foi n'a jamais été soupçonnée, nous dit, *Tom. II. pag. 208* ;

ils alloient ; & comment , fans le secours de la bouffole , ils se font déterminés à quitter un pays connu , fertile , comme pouvoient l'être plusieurs Contrées de l'Afrique , de l'Europe ou de l'Asie , par le seul désir d'en trouver un plus avantageux. La difficulté devient encore bien

» Que , s'étant trouvé , en 1731 , au mois de Décembre ,
 » à Saint-Joseph d'Oruna , situé à douze lieues de l'em-
 » bouchure de l'Orénoque , il apprit qu'il y étoit arrivé
 » un bateau de Ténériffe , mais chargé pour l'île de Palma ,
 » une des Canaries , comme le prouvoit le passe-port de
 » la Douane. Ce bateau , accueilli d'une tempête , fut
 » abandonné à la fureur des flots , par les six hommes
 » qui le conduisoient. Ces gens , ayant consommé en
 » pleine mer le peu de vivres qu'ils avoient pour leur
 » voyage , qui devoit être bien plus court , furent réduits
 » à ne se soutenir qu'avec du vin. Ils abordèrent donc
 » à Saint-Joseph , épuisés , décharnés & n'attendant plus
 » que la mort. Ce fait ayant été duement vérifié , dit
 » Gumilla , qui pourra nier que cela n'ait pu arriver les
 » siècles passés » ? — D. Ulloa , qui fait aussi peupler le
 » Midi de l'Amérique par la même voie , auroit du citer
 » ce passage , pour appuyer ses conjectures. Voyez son dernier
Mémoire.

Quant au passage des animaux (pour lequel quelques Théologiens Espagnols ont fait intervenir les Anges) , les détails de M. Carli en montrent la possibilité. Ainsi ne prodiguons pas les Miracles : ils n'ont été que trop communs , au grand déshonneur des différens Cultes ; malheureusement la saine Philosophie n'avoit pas encore éclairé la Théologie. Fejjo a entrevu le vrai moyen. T,

plus grande, lorsqu'on réfléchit que, dans tous les âges connus, il y a eu des hommes assez peu frappés des révolutions des Planetes, & de la Terre en particulier, pour soutenir qu'il n'y avoit pas d'Antipodes.

Accordons, si l'on le veut, que le désir de la nouveauté ait pu déterminer plusieurs Individus à courir tous les risques qu'ils ne prévoyoyent pas, ont-ils donc amené avec eux des animaux, tant privés que sauvages, féroces comme des lions, des tigres, des ours, &c. ou des reptiles au moins aussi redoutables par leur énorme grosseur & l'activité de leurs poisons.

Ce sont donc aussi ces Aventuriers qui auront peuplé d'oiseaux, de toutes les espèces, ces Continens éloignés, où le hazard les fit arriver? D'ailleurs, comme l'observe très-sensément Gumilla, nous savons qu'il se trouve en Amérique des animaux, même susceptibles de s'appivoiser, & dont on ne connoît pas les espèces dans notre Hémisphère. Est-il donc possible de se persuader que ces Navigateurs aient amené avec eux toutes ces espèces, comme les viggognes, les alpaques, les llamas, les tominés, les sensontes & autres, tant volatiles que quadrupèdes, dont il ne restoit même pas l'idée en Europe. Gumilla ne trouve pas de réponse à cette difficulté, à moins qu'on ne suppose le miracle dont il parle. Mais nous cher-

chons les traces de la Nature. Les miracles sont hors de la sphère de la Physique ; ainsi nous ne devons pas nous en occuper.

Huet rappelle ici les voyages des Phéniciens & des Carthaginois , qui , selon lui , auront pu y être jettés par les vents. Soit. Il faut donc aussi convenir qu'ils transportoient des serpens terribles , de vingt à trente pieds de long , avec leurs femmes & leurs enfans. Un homme sensé fera-t-il de cet avis (1) ? S. Augustin trouvoit lui-même une *absurdité à supposer que quelques Individus ayent jamais passé de notre Hémisphère*

(1) Le passage des serpens & des reptiles , qui devient très-facile à comprendre dans l'hypothèse de M. Carli , s'explique de la manière la plus simple , par un fait d'Histoire Naturelle , dont personne n'a parlé , que M. le Professeur Hacquet , dans sa *Lettre Italienne au Chevalier de Borne* , & qui m'a été communiquée par M. d'Ansse de Villoison ; voici ce que j'y lis : « Outre les quadrupèdes » & les oiseaux qui changent de local , j'ai vu , avec surprise , des serpens émigrans , qui traversent le fleuve pour passer de la Slavonie & du Sirmio en Servie. D'abord je crus qu'ils alloient & venoient d'un côté & de l'autre ; mais , dans le cours de notre voyage , je les vis toujours aller au Levant. Les habitans m'ont assuré que leur passage se faisoit tous les ans en Automne ; & qu'au Printemps ces reptiles s'en retournoient à leurs trous , venant du bord de la Turquie sur le nôtre. Je leur en demandai la raison. Ils me donnèrent peut-être la véritable ; savoir que les brossailles de la Turquie , étant

au-de-là de l'Océan, de Civit. (1) Dei. Liv. XVI. Ch. IX.

Je ne nie cependant pas que, dans l'antiquité comme dans les âges intermédiaires, on ne se soit hasardé assez loin sur l'Océan, & qu'on n'ait découvert plusieurs Iles, qu'on ne retrouva plus, faute d'avoir la boussole pour se conduire. Aristote, ou l'Auteur du *Traité du Monde*, Ch. III., & Théophraste nous racontent que, peu de temps avant eux, un vaisseau Carthaginois, ayant pris le large sur l'Océan, fut porté vers une Ile délicieuse, où une partie de l'équipage resta: & que ce vaisseau, de retour à Carthage, ayant raconté cet événement, le Sénat en fit mettre à mort l'équipage restant, afin que cette découverte ne fût pas publiée. Il est plus vraisemblable qu'on obligea ces Navigateurs à garder le secret. On a déjà plusieurs fois cité Diodore de Sicile, *Liv. V*,

» plus épaisses & moins fréquentées, ces serpens pouvoient
 » y être plus tranquilles dans leurs retraites. L'espèce que
 » j'y ai remarquée est le *Coluber natrix* de Linné, &c ». Les terres dont M. Carli suppose le rapprochement, favorisoient donc ce passage d'Afrique, ou d'ailleurs, en Amérique, ou peut-être d'Amérique en Afrique. T.

(1) L'Auteur devoit au moins dire, après Gumilla ;
 » S. Augustin présuinoit que les Iles avoient été peuplées
 » par des Navigateurs », de Civit. Dei, Liv. XVI. Ch. VI.

au sujet de cette grande Ile que les Phéniciens découvrirent à une très-grande distance de la Libye, vers l'Occident. Elle abondoit, dit-il, en toutes sortes de productions, &c.

Aristote dit, plusieurs fois, qu'il est possible qu'il y ait, au-delà de l'Océan, d'autres Iles, & des Continens d'une plus grande étendue que les nôtres, mais inconnus. Pline, *Liv. VI. Ch. XXXI.*, nomme les îles Hespérides, Gorgades, Atlantides, situées toutes dans l'Océan Atlantique. Il se fonde sur les témoignages d'Ephore, d'Eudoxe, de Timosthène & autres. Il dit même, d'après Statius Sebosus, qu'il faut quarante jours de Navigation pour passer des Gorgades aux Hespérides. Il faut ce temps là (1) pour passer des Canaries ou des Iles du Cap Verd, en Amérique. Le même, dans le *Chapitre* suivant, décrit les îles Canaries avec beaucoup de précision, & les distingue par des noms particuliers. La première est *Ombrión*, la deuxième *Junonia*, la troisième *Capraria*, la quatrième *Nivaria*, la cinquième *Canaria*.

Eliendit, *Liv. III. Ch. XVIII.* que Silène apprit à Midas que l'Europe, l'Asie & la Libye étoient dans une Ile environnée par la mer; que le

(1) On peut faire ce trajet en bien moins de temps; mais nous ne savons pas ce que Pline désigne. T.

véritable Continent étoit au-de-là de l'Océan.
 « Les hommes de ce Continent (1) font , dit-il ,
 » d'une plus haute stature que nous , vivent
 » plus long-temps ; & il y a une grande quan-
 » tité d'or & d'argent ». Il en nomme même
 la ville *Machimos* ; & ajoute , sur le témoignage
 de Théopompe , que les habitans de ce Con-
 tinent passèrent autrefois dans notre Hémif-
 phère. Virgile feint que c'est de l'extrémité
 Occidentale que Didon fait venir sa Magi-
 cienne ; & il y place les Hespérides.

Oceani finem juxta solemque cadentem. Liv. IV.

Je ne rapporterai pas le passage dans lequel
 Sénèque , le Tragique , prédit la découverte de
 nouveaux Pays : il est trop connu , & ne prouve
 rien.

C'est donc dans ces Pays inconnus , que les
 Anciens plaçoient les antiques Hespérides , la
 demeure des Bienheureux , l'Elysée , sur les
 Traditions vagues qui s'en étoient conservées :

(1) Le passage d'Elie , lu en totalité , présente des
 rapports si frappans entre le Mexique & le Pérou , qu'on
 céderoit presque à l'illusion. J'indiquerai plus loin la source
 de la Tradition qu'il nous a conservée. Le Lecteur curieux
 le consultera. Si Elie , au lieu de *Machimos* , avoit écrit
Machikos , on se croiroit au Mexique , en lisant ses détails.
 α , μ sont souvent confondus dans les Manuscrits. T.

Strabon, Tzetzés & autres en assez grand nombre, le prouvent. Nous ne devons (1) tenir aucun compte du voyage que fit *Hannon* le long des côtes d'Afrique. On peut tout au plus présumer qu'il jetta l'ancre à quelques Iles du Cap Verd, où il forgea cette fable de *fleuves de feu, de tambours, &c.* dont il parle dans le *Périple* qui court sous son nom, s'il n'a pas confondu ces *phosphores marins*, très-com-

(1) Que Casaubon, dans ses savantes *Rapsodies* sur Athénée, rejette comme une fable le *Périple* d'Hannon, c'est ce qu'on peut lui passer, vu le temps où il écrivoit; mais que M. Carli en parle de cette manière, aussi bien que M. Gillies, dans son excellente *Histoire de la Grèce*, peut-être selon l'idée de Dodwell, c'est ce qui me paroît bien étrange. Je ne rappellerai pas ici les très-anciens Navigateurs qui avoient fait tout le tour de l'Afrique par mer, soit en sortant de la Méditerranée pour aller dans l'Inde, soit pour passer de la mer Rouge dans la Méditerranée. Le Lecteur consultera le savant *Mémoire* que M. de Bougainville a placé dans ceux de l'Académie des Inscriptions, *Tom. XXVI.*, les Notes de M. Brotier sur *Pline, Liv. V. Ch. I.* & l'*Histoire Générale des Voyages, Tom. II. pag. 319, in-4°*; il verra qu'Hannon n'a pas conté de fables. M. Carli est visiblement dans l'erreur sur le terme du voyage d'Hannon.

Quant à ces fleuves de feu, Hannon ne les a certainement pas confondus avec ces insectes marins, sur lesquels M. Sparrman a dit des choses très-intéressantes dans son *Voyage au Cap. T.*

muns sur ces côtes, ou ces effaims d'*insectes phosphoriques*, que Vianello di Chiozza découvrit le premier, & qu'on fit observer, en 1749, à l'Abbé Nollet, lorsqu'il étoit à Venise. Je dirai, en passant, que Nollet, de retour en France, communiqua ce phénomène à l'Académie, comme l'ayant lui-même aperçu avant tout au tre.

Diogène de Laërce dit positivement que l'École de Pythagore regardoit la terre comme un sphéroïde, & qu'il y avoit des Antipodes qui marchotent sur la terre en nous opposant les pieds : Solin assure la même chose. Cette opinion si vraie, & démontrée par l'observation, fit en quelque sorte un Martyr dans la personne du célèbre Galilée, victime de l'ignorance de la Cour de Rome & de la superstition des Réclus. La foudre du Vatican menaça même ceux qui enseigneroient cette vérité sublime & qui prouve, plus que tout autre, la toute puissance de l'Être Suprême. La rotation de la terre sur son axe & son cours annuel, furent une doctrine particulière à Philolais, selon Plutarque ; mais Aristote l'attribue (1) à Pythagore.

(1) Cette théorie & autres de Pythagore ont été bien discutées dans l'*Ouvrage* de M. Meiner, sauf quelques inadvertances qu'on doit peut-être moins lui reprocher qu'à Brucker qu'il a suivi sans l'examiner assez. T.

Pline, *Liv. VIII.*, nous raconte un fait assez singulier pour être rappelé ici : « Q. Metellus » Céler étant Proconsul dans les Gaules, le » Roi des Suèves lui envoya, comme un rare » présent, trois Indiens qui avoient été jettés » par la tempête dans un des Ports de cette » Nation Germanique ». Pomponius Méla cite aussi le même fait, que Pline a rapporté sur le témoignage de Cornélius Népos. Ces prétendus Indiens étoient tout au plus de Groenlande, dont les habitans font une même race avec ceux de la Terre de Labrador, ou avec les Esquimaux; objets vraiment propres à causer de la surprise aux Romains. Huet, qui fait mention de ce fait singulier dans son *Histoire du Commerce*, &c. pense que ces Indiens pouvoient bien être des Lapons, que les vents avoient jettés sur les côtes de l'Allemagne: ce qui me paroît plus probable.

On peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, qu'on a passé des Contrées du Nord de l'Europe, dans l'Amérique Septentrionale, à des époques postérieures. La *Relation des Zéni*, quoique mêlée de quelques détails fabuleux, donne lieu de croire que ces passages ont eu lieu. L'expédition que fit, en 1170, Madoc, fils d'Owen Guyned, Prince de Galles, est rappelée dans la *Collection* d'Hackluyt, sur le témoignage de Pawel; &, selon ces Tra-

ditions, (1) Madoc s'embarqua pour aller chercher de *nouvelles Terres*. Il prit sa route vers l'Ouest, & arriva dans un Pays abondant en or & en toutes sortes de vivres. Il laissa cent-vingt hommes dans l'endroit où il aborda, revint en Angleterre, s'embarqua de nouveau pour rejoindre ses gens: &, depuis, on n'en a pas eu de nouvelles. Pawel cite pour preuve quatre vers Gallois, d'un nommé Marédich, mais qui vivoit en 1477.

Si le Privilège qu'on cite comme accordé, le 16 Mai 834, par Louis le Bon, à l'Eglise de Hambourg, n'est pas supposé, il y a lieu de croire que l'on connoissoit alors quelques Iles du Nord, l'Islande & le Groenland: ce qui donneroit un nouveau degré de vérité à la *Relation* du Voyage des frères Zéni. En effet les

(1) J'ai donné des éclaircissémens ultérieurs sur ce Voyage de Madoc, à la fin des *Mémoires* de D. Ulloa. J'y ai cité aussi M. Reinold Forster, au sujet des Voyages des Habitans du Nord, en Amérique. Mais je dois assez d'égard à la Vérité, pour dire que, depuis, il m'a été communiqué des *Mémoires*, qui m'ont fait naître des scrupules sur les assertions de M. Forster, concernant ce qu'il appelle *Winland* & *Helleland*. Le Savant, qui s'occupe de la *Traduction Française* de M. Forster, voudra bien profiter de cet avis, & lire la *Dissertation* de M. Bicermer sur les Varéges de Russie, ou sa *Description* de la *Scandinavie*. T.

ruines d'édifices qu'on a cru appercevoir dans cette Contrée, semblent indiquer que les Européens y ont fait quelque séjour dans le moyen âge.

M. Mallet appuie aussi cette opinion par les détails qu'il fait dans son Introduction à l'*Histoire de Dannemarck*. Il nous dit qu'un siècle après la découverte de l'Islande, un Seigneur Norvégien, nommé Torwald, ayant tué quelqu'un en duel, se retira en Islande. Son fils, Eric, obligé de fuir pour une semblable raison, s'y rendit aussi; & l'un & l'autre s'embarquèrent, en 982, pour se rendre plus loin. Ils arrivèrent dans un pays qu'ils nommèrent Groenland, c'est-à-dire *Terre-Verte*, où ils établirent une Colonie Islandoise. Son fils Léif, de retour en Norwége, ayant fait un rapport avantageux de cette Contrée, le Roi Olaius Trigueson, qui avoit déjà reçu le Baptême, y envoya des Colons, qui fondèrent (1) la ville de *Garde*, ensuite *Alba*. La Groenlande fut donc tributaire de

(1) *Garde* est un mot Gothique qui signifie *enceinte*; ville. Odin fit bâtir *Asgarde*, c'est-à-dire la *Ville d'Asie*, lorsqu'il revint de Scandinavie, où il retourna en quittant *Asgarde*. C'est de ce mot que vient, en Russie, *Gorood* ou *Nowogorood*, ou *nouvelle Ville*; & le mot *cors*, *cortis*, des Latins, *court*, en François, qu'on écrit mal sans *i*. T.

de la Norwége, jusqu'en 1348. Une peste (1), ou quelqu'autre malheur, ruina la Colonie & la Ville, de sorte qu'on en perdit même les traces, jusqu'au temps où les Danois y firent de nouveaux Etabliffemens.

En 1446, arriva cette grande inondation qui submergea trois-cents villages dans la (2) Frise seule. Cette inondation aura peut-être englouti quelques-unes des Iles dont il est fait mention dans le *Récit des Zéno*. Au reste nous ne pouvons plus voir comment on auroit passé de-là en Amérique. Ainsi les Voyages (3) qu'on auroit

(1) Cette épidémie fut nommée *la Peste noire*. L'Auteur ne devoit pas hésiter; car, vers le milieu du XIV^e siècle, elle dépeupla une grande partie des Contrées du Nord. T.

(2) Rappelez ici ce que j'ai produit de M. Buache: car il ne faut pas confondre cette Frise Cimbrique avec les îles de Feroé, ni avec la Frise Hollandoise. La Cimbrique est dans le Duché de Schleswig: elle fut submergée plusieurs fois, en partie. Il sembleroit que l'Auteur voudroit parler de l'île Nordstrand, absorbée en 1634. La Langue de ces Frisons diffère de celles de tous les Pays voisins. Néanmoins je la crois la même, pour le fond, que l'ancien Islandois ou Gothique, & celle des Payfans du Nord de la Frise Hollandoise, avec lesquels j'ai souvent parlé. T.

(3) Les détails de M. Forster nous fournissent de nouvelles lumières. T.

pu faire de cette Contrée dans le Continent de l'Amérique, ne font pas encore prouvés.

Les Espagnols, jaloux de la gloire de Colomb, qui découvrit l'Amérique, disent que cet homme célèbre avoit été instruit de la réalité de ces vastes Contrées, par un Navigateur qui, faisant route vers les Canaries, avoit été poussé par la tempête sur les côtes du Continent. Ils ont avancé que ce Navigateur étoit tantôt d'Andalousie, tantôt de Biscaie, tantôt Portugais : mais ils n'en ont jamais prouvé la réalité. Si, d'un autre côté, l'on considère les difficultés qu'éprouva Colomb, lorsqu'il voulut persuader à différens Souverains de le seconder dans ses vues, on conviendra que la gloire lui en est due toute entière. En effet personne ne soupçonna pour lors que Colomb eût eu la moindre notice de l'Amérique.

Cependant voici des détails qui méritent attention. Il y a environ trente ans que je vis entre les mains du *Procurator* Foscarini, qui fut ensuite Doge de Venise, une *Carte Géographique*, rapportée à l'an 1436. On y voyoit une Ile marquée à la même position que Saint-Domingue. Le Moine Mauro semble aussi l'indiquer dans son grand *Planisphère*, qui est de 1449, & conservé dans la Bibliothèque de Saint-Michel de Murano. On me dit cependant que cette *Carte Géographique* est actuellement,

par quel hazard, dans la Bibliothèque de Parme. Mais cette *Carte* de Parme fera peut-être une autre *Carte* Vénitienne. Quoi qu'il en soit on a fait à Venise, dans les XIV^e & XV^e siècles, des *Cartes* & des *Routiers* qui indiquent les dernières Iles de l'Océan, vers les côtes de l'Amérique. Ces *Cartes* n'auroient-elles pas été faites d'après la Tradition des antiques Hespérides plutôt que (1) par la connoissance réelle du local ?

Tous ces faits réunis nous prouvent au moins qu'il y a toujours eu quelque Tradition constante d'un grand Continent au-de-là de l'Océan Atlantique. Or cette Tradition nous apprend aussi que des Peuples, venus de ces Contrées éloignées, se sont répandus dans notre Hémisphère. C'est-là ce Peuple dont le souvenir conservé par les Prêtres Égyptiens, nous a été transmis par Solon, dans le *Critias* & le *Timée* de Platon, de la manière la plus circonstanciée. Nous avons vu que cette même Tradition s'étoit conservée au Mexique.

Mais vous me presserez peut-être de vous marquer enfin l'époque à laquelle on peut fixer

(1) Il faut avouer que notre Auteur fait ici une réflexion bien singulière, & contraire aux preuves qu'il apporte. Mais nous convainquerons les plus incrédules à la fin de cet *Ouvrage*, où je renvoie le Lecteur. T.

une communication réelle entre les Nations des différens Continens? Je vous réponds qu'elle me paroît fort reculée. Paw prétend , au contraire , que les Pays de l'Amérique font nouveaux sur la surface du Globe. Pour moi , je les crois libres des eaux , & habités , de la plus ancienne date , par une Nation cultivée , mais qui fut , en partie , absorbée par l'Océan , dans un âge bien postérieur.

En effet Pline nous dit , *Liv. VI. Ch. XXXII.* avant tout autre Historien connu , qu'on voyoit , de son temps , des restes d'édifices abandonnés (1) , dans les Canariés. On trouva pareillement , en Amérique , des restes de grands édifices , antérieurs aux Nations qui l'habitoient. Garcilasso nous décrit , *Liv. III.* la vaste masse du pays de *Tihuanacu* , masse qui n'est qu'un mont fait de mains d'hommes , & de pierres les plus grosses , partagée en différens étages. Il dit

(1) Les Guanches , anciens habitans de ces Iles , disent que les l'île de Ténériffe étoit infiniment plus grande autrefois : qu'un tremblement de terre en fit crouler la plus grande partie , & qu'une éruption volcanique éleva le *Pic* à la hauteur considérable où il est actuellement. Les Voyageurs , qui ont visité les lieux , conviennent tous de la réalité de ce volcan. Voyez , sur ces événemens , l'*Histoire Générale des Voyages* , le *Fluide Electrique* de Tressan , l'*Abrégé françois des Transact. Philosophiques*. Tom. I. T.

qu'on en ignoroit l'usage dans le Pays. C'est , selon moi , une ancienne pyramide. On a aussi remarqué, d'un autre côté, les statues colossales de deux énormes géans , faites en pierres , couvertes d'une draperie qui tombe jusqu'à terre, & dont la tête porte une espèce de bonnet , que le temps a fort endommagé.

On a vu , avec autant de surprise , une longue & grosse muraille de grandes pierres , plusieurs restes (1) d'édifices extraordinaires , comme de

(1) On voit , dans plusieurs Contrées du Globe , de semblables restes d'édifices étonnans par leur masse & leur forme. Il y en a de taillés dans le roc , & d'une immense étendue , comme dans l'Inde ; d'autres sont faits de pierres , dont les dehors ont été recouverts d'une matière vraiment vitrifiée , comme dans les Iles du Nord de l'Angleterre ; d'autres sont de briques , couvertes en dehors d'une semblable matière , telles que celles que présentoient autrefois plusieurs parties de la masse énorme du Château de-Damartin , route de Villers-Cotteretz : je les ai vues plusieurs fois dans ma jeunesse. Mais il y en aussi de pierres considérables , superposées sans aucun mortier ni ciment ; tels sont les murs du Palais de Cayambé , en Amérique , ceux de ce vaste édifice de l'Agisimbe de Ptolomée , & plusieurs autres dans le Monomotapa. Cette *Agisimbe* a sans doute pris son nom de *Aï-Sen-Boa*, Contrée du tombeau d'*Hercule* ; nom de cet édifice , sur la porte duquel on voit des caractères si antiques qu'on n'a jamais pu les expliquer. Il y a lieu de conjecturer que c'est le tombeau du fameux *Hercule* Egyptien , qui s'appelloit *Sem*, *Som*, mot Egyptien , qui signifie

vastes portes, des statues d'hommes, de femmes, d'une taille ordinaire; les unes ayant un vase en main, d'autres assises ou debout, d'autres ayant un enfant à la mamelle, ou le tenant par la main. Mais, parmi ces restes d'antiquité, rien n'étonna plus qu'une maison creusée dans une (1) seule roche énorme: ce qui paroît incroyable. Les habitans de ces Contrées-là disoient eux-mêmes que ces édifices avoient

force, puissance: *bo* ou *boa*, *bu*, signifie *tombeau*, dans la même Langue; *Aï* signifie *Pays*, *Habitation*, terre *circonscrite*, *éminente*. Cette observation, que personne n'a faite, n'est pas indifférente au système de notre Auteur. Les habitans attribuent cet édifice au *mauvais Principe*, que nous appellons *Diable*, de *Di-ebli*, (Gothique & Persan) *Dicu* ou *Esprit méchant*: car c'est une sottise que de prendre ce mot dans le Grec. Au reste l'idée de ces gens est plus excusable que celle de Clément d'Alexandrie, qui prétendoit dans ses *Stromates*, Liv. I., que la *Philosophie des Grecs* avoit été inspirée par le *Diable*, tandis qu'il ramassa tout ce qu'il put de passages de ces Philosophes & des Poètes, dans son *Liv. V.* pour prouver la *Trinité*. Elle seroit plus réelle dans le *San-Pau* du Tibet. T.

(1) Les Sauvages qu'on vit à Londres, considérant le vaste édifice de Saint-Paul, pouvoient à peine se persuader qu'on eût creusé un pareil vaisseau dans une seule roche. Ils raisoignoient sans doute d'après ce qu'ils avoient vu dans leur Pays. Hérodote fait aussi mention d'édifices *Monolithes*, ou d'une seule pierre. Voyez M. Larcher, *Tom. II. T.*

été faits par des Sorciers, en une seule nuit ; & que les statues des femmes avoient été des femmes réelles, que leurs péchés avoient fait changer en pierres. Ces fables prouvent la haute antiquité de ces ouvrages, & en même temps que le *merveilleux* est toujours, en quelque pays que ce soit, la ressource de l'ignorance. On peut joindre à ces restes d'antiquité, les pyramides du Mexique, celles du Jucatan, qui ne sont certainement pas l'ouvrage (1) des Nations existantes au temps de la Conquête.

Voici enfin une observation qui nous transporte dans la plus haute antiquité, en même temps qu'elle nous oblige de ne plus penser aux voyages des Phéniciens, des Hébreux, des Chinois, &c. vers l'Amérique. On a trouvé dans ce Continent & dans les Iles, des (2) vignes

(1) Sans parler de ce qu'on vient de voir sur l'Oïho. T.

(2) L'existence de la vigne en Amérique, sur-tout dans la Floride, & en même temps l'ignorance de l'art de faire du vin, ne seroient pas une preuve d'antiquité très-reculée. Plusieurs Peuples de l'Asie viendroient à l'appui de ce que je dis. Quant à la monnoie, à l'écriture & à l'usage du fer, je placerai ici, en courant, quelques réflexions pour mettre le Lecteur, peu instruit, en état de mieux juger des preuves que M. Carli déduira dans le cours de ces *Lettres*. Ce qu'il dit ici de l'usage de la monnoie, sembleroit ne pas s'accorder avec ce qu'il rapporte du Mexique, où quelques pièces de cuivre, de toile étoient une matière représentative de la valeur des choses achetées ou, si l'on

chargées de raisins, mais sans être cultivées ; & point de vin. On y connoissoit des mines de fer ; cependant on n'a trouvé chez ces Peuples aucun instrument de ce métal, soit ancien soit nouveau. Ils employoient leur immense quantité d'or & d'argent à divers ouvrages, & n'en faisoient aucune monnoie : ils n'en avoient même pas l'idée. Enfin les Mexicains confer-

veut, échangées. L'antiquité de la monnoie ne paroîtroit pas non plus si reculée, si l'on en croyoit Aristote, qui, de son temps, la regardoit comme une invention assez nouvelle. Voyez le docte *Commentaire* de Taylor, sur les précieux *Marbres Grecs de Sandwich*. Ce Savant observe aussi que les Romains n'ont eu de monnoie (ou cuivre avec une figure) qu'après leur guerre contre Pyrrhus, c'est-à-dire trois-cents cinquante ans environ avant notre Ere. On voyoit même encore, du temps de Varron, dans la vieille Chapelle de Saturne, une des anciennes balances qui servoient à peser le cuivre, *as, deniers*, qu'on donnoit en échange. Il n'est guères possible d'en fixer la date en Grèce, quoi qu'elle y paroisse plus ancienne. Quand on remonteroit à l'époque où les Phéniciens ont commencé à exploiter les mines de Chypre & de Lemnos, ce ne seroit pas encore une date si éloignée : seize ou dix-sept siècles avant J. C. ne sont rien dans l'hypothèse de notre Auteur. La monnoie d'or ou d'argent n'étoit pas encore connue, en Grèce, avant que les Phocéens eussent pillé le Temple de Delphes : ce qui répandit dans toutes les Provinces une quantité prodigieuse de ces métaux. C'étoit même un luxe, du temps de Philippe, père d'Alexandre, que de boire dans un *gobelet de cuivre*. Philippe en ayant eu un d'or, par hasard, le met-

voient la mémoire des événemens par le moyen des Hiéroglyphes, & les Péruviens avec des *Quipos* ou *Cordelettes* garnies de nœuds : mais on n'y apperçut aucun indice d'écriture.

Je conclus donc de ces réflexions que, si ces Peuples ont eu quelque communication avec notre Hémisphère, ce fut avant la découverte du fer, l'invention de la monnoie,

toit sous son oreiller, quand il se couchoit. C'est ce qui fait un grand préjugé contre les richesses, ou l'or & l'argent, qu'on a cru voir refluer de la Colchide, de la Phrygie, de la Lydie en Grèce, par les canaux du Commerce, à des dates très-éloignées. Les *ficles* dont l'Auteur parle plus loin, au sujet d'Abraham, n'étoient pas non plus une monnoie proprement dite, mais un métal qui, quoique marqué d'une brébis, comme on a hazardé de le dire, ne se prenoit qu'au *poids* ou au *ficle* en Hébreu. C'étoit donc un métal considéré comme *pure marchandise d'échange*. Les *ficles Samaritains* qui nous restent ne sont pas plus vrais que la pièce où l'on voit la figure de Moïse. Voyez la *Dissertation* d'Olaus Celsius sur l'*Origine de la Langue Samaritaine*, & la *Lettre de Saumaise à Colvius*; d'ailleurs ils ne prouveroient rien ici. T.

L'usage du fer, si l'on en croit M. Larcher, ne remonteroit qu'à 1537 ans avant notre Ere. Il a suivi Clément d'Alexandrie : mais, malgré la sagacité de ce docte Académicien, on peut légitimement douter de cette époque. Telle Nation ne connoissoit que l'or & le cuivre, tandis qu'une autre, comme les Calybes, n'avoient que du fer. On présuamera donc sans erreur, que le métal employé le premier, fut celui qu'on trouva le premier sous la forme

du vin & de l'écriture littéraire; &, par conséquent, à l'époque la plus reculée. En effet, si quelque Peuplade de notre Hémisphère avoit passé en Amérique, elle y auroit sans doute porté l'un ou l'autre de ces usages; & il seroit

métallique: or, le plus généralement, le cuivre réunissoit ces deux avantages. Il est souvent à la superficie de la terre. Mais le fer natif se présente aussi quelquefois de même ou à peu de profondeur. Telle est cette masse singulière dont fait mention M. Coxe dans ses *Voyages au Nord*, Tom. II. pag. 369. On a donc pu l'employer dans une Contrée en même temps qu'on fabriquoit le cuivre dans une autre. Les tombeaux que j'ai cités le prouvent. Ainsi l'on ne peut fixer généralement aucune date sur le premier emploi de ces métaux.

L'écriture littéraire n'a pas d'époque plus certaine. Nombre de Peuples l'ignoroient, tandis que d'autres peu éloignés d'eux en faisoient usage. Gengiskan ne put trouver un seul Secrétaire dans les trois corps de son Armée, pas même chez ces *Tschoutes* ou *Tschoudes*, ce Peuple Astronome de M. Bailly, & qui donna son nom au second corps des troupes de ce Conquérant: il fut obligé d'en appeler de l'Igur. Il les chargea même d'écrire l'*Histoire*, & introduisit leurs caractères chez ses Sujets, par les conseils de son zélé Ministre *Leao*. Ce fut aussi l'époque de plusieurs grandes Ecoles dans ces Contrées, où Gengiskan appella les Savans de la Perse & de l'Inde. Du temps de Diodore de Sicile, on écrivoit, comme à la Chine, par colonnes, dans la Taprobane; & cependant nombre de Peuples de l'Inde & du reste de l'Asie, ignoroient l'art d'écrire, ou les lettres. L'écriture littéraire paroît remonter

arrivé ce qu'on a vu depuis le temps de la Conquête, c'est-à-dire des progrès rapides dans le changement des Arts & des instrumens, surtout à l'égard du fer & de la monnoie.

à plus de deux mille ans avant J. C. , chez les Ethiopiens ; mais la plupart des Peuples de l'Afrique l'ignoroient encore, lors des premières navigations des Européens.

Je ne fais pas ces réflexions pour diminuer l'autorité de notre Auteur, puisqu'il se fixe uniquement sur les Chinois, mais pour prévenir les objections, ou les inductions trop générales qu'on pourroit produire contre son système. T.



L E T T R E X X X I.

Recherche de l'époque à laquelle les Peuples de l'Océan ont pu communiquer avec ceux de l'Amérique & de notre Continent. Quipos ou Cordelettes en usage à la Chine plus de trois mille ans avant notre Ere. Preuves de la Chronologie Chinoise, établies ou confirmées par les Observations Astronomiques. C'est vers ces premières époques que l'usage de la Monnoie & de l'Ecriture fut introduit en Egypte. De la Chronologie Egyptienne. On prouve, contre Fréret, que la Période de trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans, consignée dans les Chroniques de l'Egypte, indique vingt-cinq apparitions de Sirius. Nombre des Eclipses enregistrées par les Prêtres de l'Egypte; ce qui confirme, à certain point, leur Chronologie. Les Observations Astronomiques sont la voie la plus certaine pour établir les époques de l'Histoire.

JE vous avoue que je suis fort embarrassé à vous déterminer l'époque à laquelle notre ancien Hémisphère a eu quelque communication avec l'Amérique, ou avec ses Iles. Il faudroit, pour

parvenir à démêler ce terme si désiré , trouver de justes rapports entre l'état actuel du Globe , la Chronologie & l'Astronomie. Mais , pour réfléchir sur cet objet , j'aurois besoin de plus de loisir , de plus de connoissances ; & , j'ose vous le dire , de meilleure volonté que je n'en ai. Néanmoins , ces *Lettres* n'étant qu'un commerce familier de vous à moi , & qui ne me contraint pas à limer tout ce que je vous envoie , ni même à garder un ordre rigoureux dans les détails de mes idées , j'espère que vous userez d'indulgence à mon égard. Nos amis communs , à qui vous les lisez , ne feront , sans doute , pas plus exigeants. Ainsi je vous fais part de mes hypothèses avec confiance. Prenez-les comme le Roman de Fontenelle , sur *la pluralité des Mondes* ; & nos amis les prendront aussi de même. Vous y verrez néanmoins des réflexions assez interressantes , à ce que je crois , pour mériter votre attention.

D'abord je considère que des milliers de siècles ne font , devant Dieu , & en parallèle avec l'Éternité , que comme le jour qui vient de passer , *tanquam dies quæ præterit* ; il n'y a pas d'inconséquence à se former l'idée d'un temps infiniment plus reculé que la première époque que Scaliger , Pétau , Ussérius assignent aux Globes Célestes qui nous servent à marquer la durée ou le temps qui s'est écoulé

depuis la Création , ou depuis le Déluge jusqu'à nous.

Moyse nous a dit aussi généralement que Dieu avoit *d'abord* ou *autrefois* , créé le Ciel & la Terre , sans nous dire quand , au moment qu'il écrivoit sa Cosmogonie. Voilà , sans doute , pourquoi S. Augustin a dit « J'avoue que j'ignore combien il s'est passé de siècles avant » que le Genre-Humain eut l'existence ». *De Civit. Dei* , Lib. XIII. Ch. XVI.

Des Hommes , moins réfléchissans que ce respectable Docteur de l'Eglise , furent cependant allarmés lorsque M. de Buffon publia le *Tome IV. du Supplément à son Histoire Naturelle*. Il étoit très-visible qu'il n'avoit eu intention que d'amuser les génies faits pour le suivre , en leur offrant un Roman digne de sa célébrité. En effet , dès qu'il prenoit l'essor dans l'immense étendue des Cieux , pourquoi n'auroit-il pas fait un voyage de quarante mille soixante-deux ans sur le Globe , comme il en pouvoit faire un de deux jours. Il a trouvé des contradicteurs , même jusques dans l'Académie de Philadelphie : on lui a nié , comme à Newton , son hypothèse & ses calculs sur le refroidissement des métaux. Mais que nous importent & l'hypothèse & les calculs qu'il proposa , ou ceux qu'on lui objecta ? Les Egyptiens ne comptoient-ils pas trente-six mille cinq-cents

vingt-cinq ans jusqu'au règne de Néctanébo ? Etoient-ils mieux fondés que les Phrygiens qui en comptoient vingt mille quatre-vingt-dix du temps d'Hérodote. Les Indiens ont encore porté leurs calculs plus loin ; ils comptoient des millions d'années , en commençant au premier des quatre âges , qui , selon leur Chronologie , étoient chacun d'un million sept-cents vingt-huit mille ans.

Mais je fais que le mot (1) *année* n'étoit que l'expression d'une révolution ou période quelconque. Il est prouvé qu'on a pris ce mot , chez des Peuples différens , tantôt pour six mois , tantôt pour trois ; ou pour une lunaison , & même pour une demie. Quelquefois même *une année* ne signifioit qu'un jour ;

(1) *Année* ne signifie qu'un *cercle* : de-là *annulus* , un petit cercle ou anneau. Les Savans ont cru voir des années d'un jour , chez plusieurs anciens Peuples. M. Larcher assure que ces années d'un jour ne se sont introduites , chez les Anciens , que d'après les idées des Juifs , qui vouloient concilier leur Chronologie avec celle des Nations étrangères , & *vice versa*. Il est certain que le mot Hébreu *iamim* , est vague , & signifie , à la lettre , *des jours* : mais je crois que M. Larcher s'est trop avancé : l'Histoire est contre son assertion. M. Bailly , de son côté , a cru voir , chez les Egyptiens , des années de *trois mois* : il falloit au moins ajouter *lunaires*. Il n'a pas fait assez d'attention au passage de Censorinus , *Ch. XIX.* , sur lequel il se fonde. Censorinus , après avoir parlé de l'année lunaire des Arca-

ou une heure. Or , en rapprochant les calculs résultans de ces diverses notions , nous appercevrons bientôt , par les résultats , des analogies surprenantes dans l'Histoire de tous les Peuples. M. Bailly a fait plusieurs de ces rapprochemens avec beaucoup de succès dans son *Histoire de l'ancienne Astronomie*. Il faut donc bien prendre garde de confondre , lorsque nous rencontrons , dans les Auteurs , des dates de quelques milliers d'années , qui donneroient lieu de croire que le Déluge est d'une date plus ancienne que celle qui est vulgairement reçue : car le trop ou le trop peu ne prouve rien.

On ne me refusera sans doute pas de supposer , comme très-probable , qu'il y a , dans la Nature , plus d'époques sensibles que celles que les Mé-

diens , dit que *quelques-uns rapportent* que cette année (*hunc annum trimestrem*) avoit été fixée , par Horus , à *trois mois* , &c. Cependant Lindenbrog a cité un assez grand nombre d'autorités , pour prouver que Censorinus se trompoit , & qu'il n'y eut , en Egypte , aucune année ni de trois , ni même de deux mois. L'année fut d'abord d'un mois , en Egypte , dit Plutarque , & ensuite de quatre. Il n'y a que trois saisons en Egypte. Diodore dit la même chose , & tous ceux que cite Lindenbrog le confirment ; *ibid.* L'année solaire étoit même , selon M. Bailly , d'usage en Egypte 2887 avant Jésus-Christ. J'ai cru cette remarque nécessaire à cause de la réduction de la grande période dont il va bientôt être parlé. T.

moires écrits nous en présentent ; & que les intervalles des temps ont aussi été plus longs qu'on ne le pense communément. Je vous laisse à déduire les conséquences de ce que S. Thomas oppofoit aux Payens. « *Quidquid Deus nunc vult quod fit , ab æterno voluit. Summ. Part. I. Quæst. 46. Art. I.* Voyez aussi ses objections , *Cap. XXXV.* du même Livre. Ce passage me rappelle ce que disoit le Tasse , en parlant des jours de la création. « Déjà étoit arrivé le commencement de ce qu'avoit arrêté de toute éternité , Dieu , qui est lui-même sans commencement & sans fin , &c. »

Pour revenir à notre sujet , je dis donc que , s'il y a eu quelque communication entre les Peuples des deux Continens , elle doit avoir eu lieu avant l'invention de l'écriture littéraire , & avant l'usage du fer & de la monnoie. Or nous avons vu , dans les *Lettres* précédentes , que le fer ne fut en usage à la Chine que sous *Fou-hi* , qui vivoit deux mille neuf-cents cinquante-trois ans avant notre Ere : l'écriture & la monnoie sont du règne de *Hoang-ti* , deux mille fix-cents onze ans avant la même Ere. En outre , l'usage des Cordelettes remonte à trois mille ans avant J. C. c'est-à-dire à une époque assez antérieure à *Fou-hi*. Ainsi l'on peut admettre que cette communication a dû précéder notre Ere , de trois mille ans.

Il faut néanmoins convenir que la Chronologie Chinoise est susceptible de plusieurs objections ; sur-tout lorsqu'on observe que les Chinois avoient consigné dans leurs archives une date de trois millions soixante-fix mille ans , comme on le dit , d'après le Livre intitulé *Jchun-tsiou-hoei*. On doit en dire autant des autres époques de *Hoang-ya* , qui montent à deux millions sept-cents soixante mille ans ; & de celles du Livre *Jchun-tsiou-yven-min-pao* , qui nous rappellent trois millions deux-cents soixante-dix-neuf mille ans : sans parler ici d'autres époques analogues. Néanmoins les tentatives heureuses qu'ont faites plusieurs habiles Astronomes pour deviner ces calculs , & vérifier les observations Astronomiques que les Chinois ont consignées dans leurs archives , ne permettent plus de douter d'aucune (1) époque.

On lit , par exemple , dans le *Chou-king* (2) ; que « sous *Jchoung-Kang* , le premier jour de » la lune , à l'équinoxe d'Automne , sept heures » du matin , hors de la constellation *Fang* , qui

(1) En les réduisant à leur vrai terme. T.

(2) L'Auteur veut , sans doute , parler ici de celle dont il s'agit dans M. Bailly , *Astronomie Ancienne* , Tom. I. , pag. 350 , & qui , selon le calcul du P. Gaubil , arriva , à cette longitude , le 12 Octobre 2155 ans avant Jésus-
» est

» est le *Scorpion* , il arriva une éclipse de
 » soleil , qui n'ayant pas été prédite par les
 » Astronomes *Hi & Ho* , ceux-ci furent mis à
 » mort ». Or cette éclipse calculée sur la la-
 » titude du pays , a vraiment du y arriver l'an
 2159 avant J. C.

Il se trouve une autre observation impor-
 tante relative à un phénomène Astronomique
 arrivé sous l'Empereur *Jchuen-hio*. Ce Prince ,
 fixant le calendrier , statua que l'année com-
 menceroit au premier jour du Printemps. « Or
 » il est marqué que , cette année-là , cinq plané-
 » tes se trouvèrent en conjonction le premier
 » jour de la première lune qui commençoit le
 » Printemps , &c. ». Le Père Maïlla , Jésuite ,
 a prouvé , dans sa réponse à Fréret , (*Lett. III.*)
 par le calcul le plus détaillé , que la Lune ,
 Saturne , Jupiter , Mars & Mercure se trou-
 voient en conjonction dans un espace de onze
 degrés cinquante-huit minutes , cinquante-cinq
 secondes , sur sept degrés de latitude à sept
 heures & demie du soir , trois jours après la
 nouvelle lune , le 9 Février deux mille quatre-

Christ. Comme il n'y a pas de correction à l'*Errata* de
 de M. Carli ni de M. Bailly , j'ai laissé les nombres de
 l'année , tels qu'ils les donnent. Notre Auteur lit aussi :
Ohu-King pour *Chou-King* , & *Ichung-Kang* pour *Chou-
 Kang* , dans M. Bailly. T.

cents soixante un ans avant (1) notre Ère. Ces années déduites de calculs Astronomiques , correspondent aux époques de l'Astronomie Chinoise.

Si donc l'Astronomie avoit fait ces progrès à la Chine , tant d'années avant notre Ère , & que les Astronomes y aient tenu leurs connoissances de leurs ancêtres , comme ils le disoient , il me semble qu'il est prouvé que c'est à des âges bien plus reculés qu'il faut remonter pour appercevoir les premiers pas de l'Astronomie considérée dans son enfance , & antérieurement à la découverte du fer , à l'invention de la monnoie , & de l'écriture.

J'ai clairement démontré , dans la première Dissertation du *Tom. I.* de mon Ouvrage sur *les Monnoies* que , du temps d'Abraham , c'est-à-dire deux mille cent quarante ans avant notre Ère , la monnoie avoit cours en Asie & en Egypte. J'ai tâché de prouver dans ma *Lettre III.* sur la Théogonie d'Hésiode , que les Lettres étoient d'usage en Egypte deux mille cent-soixante-douze ans avant J. C. Plîne *présumoit* que *l'usage des Lettres remontoit à une époque qui*

(1) Il faut encore conférer M. Bailly , *pag.* 345 , *ibid.* Il y est fait mention d'une conjonction autrement énoncée , en date du 28 Février 2449. Mais il paroît qu'il s'agit réellement de la même. T.

se perdoit dans l'antiquité. « Apparet, dit-il, *eternus literarum usus*. Lib. VII. Ch. LVI ». Cependant Pline n'étoit pas conduit à cette induction par l'autorité d'Epigène, qui ne faisoit mention que de sept-cents vingt années d'observations Astronomiques gravées sur des briques cuites. Bérofe & Critodème, qu'il cite aussi, ne parlent non-plus que de quatre-cents quatre-vingts années (1) d'observations : mais

(1) L'Auteur a raison de s'arrêter au seul soupçon d'altération, dans les nombres du texte de Pline, & de ne pas adopter les idées de Bayle, que d'autres ont suivies. La différence de quatre-cents quatre-vingt à quatre-cents quatre-vingt-dix, n'est pas ce qui fait ici la difficulté. Il s'agit de savoir si on doit lire quatre-cents quatre-vingt mille (ou quatre-cents quatre-vingt-dix mille), en supposant que le nombre *millénaire* étoit autrefois dans Pline. Daléchamp, Hardouin & M. Brotier ne l'ont vu dans aucun Manuscrit de Pline. Bianchini, qui discute ce passage contre Marsham, n'en parle pas. M. Bailly, plus heureux, dit : *Le millénaire est dans quelques Manuscrits de Pline : ce qui décide absolument la question*, Tom. I. pag. 376. M. Bailly devoit au moins, pour son honneur, en citer un seul ; car on ne donne pas un démenti public à des gens tels que ceux que je cite, sans avoir sa preuve au bout de la plume. On peut excuser M. Bailly, dont l'érudition littéraire, souvent très-superficielle, ne lui a peut-être jamais fait assez sentir ce qu'on devoit à l'autorité des exemplaires : mais le seul qui m'étonne est M. Brotier, qui introduit cette erreur dans son Texte de Pline, en convenant qu'il ne l'a vue dans aucun Manuscrit. Hardouin, Bianchini

d habiles critiques ont présumé que les nombres étoient altérés dans ce dernier passage. Ce qu'il

sur-tout, qui valoit au moins M. Bailly & M. Brotier, s'en tiennent au texte, sans supposer les *mille*.

Voyons ensuite si réellement il doit y être. Le Bérofé dont parle Pline sans qualification, peut être l'Astronome Caldéen, qui passa dans l'île de Coos, & y apporta avec lui ses Théories & ses Observations, ou Bérofé l'Historien. Si c'est l'Astronome, la difficulté s'évanouit ; parce que Bérofé, de l'aveu même de M. Bailly, étant des premiers siècles de l'Astronomie, en Caldée, & bien antérieur à Épigène ; devoit rapporter moins d'observations que lui. Critodème, qui rapporte le même nombre d'années d'observations que ce Bérofé, n'auroit fait que consigner dans son *Histoire*, que nous n'avons plus, la tradition que Bérofé auroit introduite dans la Grèce. Or je défie M. Bailly & M. Brotier de me prouver que le passage de Pline ne peut pas se prendre dans ce sens. Pline auroit donc raison de conclure que les lettres étoient bien anciennes en Caldée, puisque les observations gravées, dont Bérofé & Critodème, après lui, auroient parlé, en faisoient remonter l'usage, dans cette Contrée, à plus de deux mille ans avant notre Ere. Nous trouverons ce nombre, en ajoutant aux mille neuf-cents trois ans de Calisthène, les trois-cents vingt-quatre ans de l'époque d'Alexandre, selon M. B., avant notre Ere : ce qui fera deux mille cent vingt-sept ans. Faut-il donc supposer des *mille*, tandis qu'on se trouve d'accord, sans cette supposition ? Voyez *Pline, Liv. VII. Ch. LVI.*

S'il s'agit de Bérofé l'Historien, voyons les dates. Selon M. Bailly, Bérofé publia son *Histoire* neuf ou dix ans après la prise de Babylone, *Tome I. pag. 467.* Épigènes avoit étudié chez les Caldéens, comme Apollonius de Mynde,

y a de plus important à remarquer ici, c'est que les Hiéroglyphes ont été la première écri-

ville de la Carie, selon Sénèque, *Quæst. Natur.* Liv. VII. Ch. III. Je demande quand vivoit Epigènes? M. Bailly dit que c'étoit soixante ans après la prise & le ravage de Babylone, qui, *trente-neuf ans après la Conquête*, avoit perdu jusqu'à son nom, pag. 374. Cette circonstance suppose nécessairement que les Sciences y disparurent avant les Citoyens. A quel âge y avoit donc étudié Epigènes? Cette réflexion fit sentir à Bianchini qu'Epigènes devoit être d'une date bien antérieure à Alexandre, & tout homme sensé, bien loin de le placer soixante ans après, le dira comme lui, Voyons le raisonnement de Pline. « Son but, » dit Bianchini, (*Histoire Universelle*) est de prouver l'ex- » trême antiquité des Lettres. Or quelle seroit la conclusion, » si, après avoir dit *Litteras semper arbitror Assyrias fuisse*, » il se contentoit de l'époque qu'il peut trouver dans la » somme des années énoncées par Bérose & Critodème, » qu'il produit comme la moindre date? Il faut donc » qu'il suppose, de toute nécessité, Epigènes à une époque » antérieure au temps même de Phoronée. Alors il peut » conclure légitimement : *ex quo apparet aeternus litterarum » usus* ». M. Bailly, qui fait remonter, avec raison, l'Astronomie des Caldéens à une époque très-éloignée de notre Ere, trouvera-t-il étrange qu'Epigènes en rapporte sept-cents vingt années des premières observations gravées sur des briques, & qui servent de bâse au raisonnement de Pline?

Mais je laisse encore de côté ce raisonnement concluant de Bianchini, pour reprendre les sommes particulières. D'abord Bianchini suppose, & il peut le faire, vu l'expression équivoque de Pline, il suppose, dis-je, que

ture des Egyptiens. Les Ethiopiens en avoient même l'usage avant eux. On a sur-tout rappelé ces *antiques souterrains* de la Thébaïde , ou

Bérose & Critodème rapportent chacun quatre-cents quatre-vingt-dix ans d'observations , ce qui feroit , avec les années d'Epigènes , mille sept-cents ans. Or ce nombre nous transporte au temps même de la réforme de l'Astronomie Caldéenne , qui eut lieu seize ou dix-sept-cents ans avant notre Ere. Nous voilà donc d'accord , à cet égard , avec une circonstance bien importante. Ajoutons-y les trois-cents vingt-quatre d'Alexandre , nous aurons deux mille vingt-quatre ans , c'est-à-dire cent ans de moins que dans la première supposition. C'est donc la même époque : car *cent années* , selon M. Bailly , ne font pas un objet important à des époques si éloignées. Telle est le raisonnement d'après lequel Pline concluoit , en ajoutant les années de son âge , que les lettres avoient une origine si obscure , qu'elles paroissent *éternelles*.

En vain alléguera-t-on les passages de Diodore & de Cicéron , pour autoriser le *millénaire* dans les nombres de Pline. La première règle de critique & la plus certaine , est d'expliquer un Auteur par lui-même , sans sortir de son texte , toutes les fois qu'on peut le faire d'une manière sensée. Le texte de Pline étant formel , & ne présentant le nombre *millénaire* dans aucun Manuscrit connu , quoiqu'en dise M. Bailly , il ne faut pas s'en écarter , dès qu'on y trouve un sens d'accord avec l'idée de l'Auteur ; & , si on ne l'y trouvoit pas , il ne seroit pas permis , en saine critique , de le supposer , encore moins de l'introduire dans le texte sans manuscrit , comme l'a fait M. Brotier : ce qui est inconcevable dans un homme si éclairé. J'avoue que cette infidélité a bien diminué à mes yeux le mérite de son

ces (1) *Siringes* pleines de caractères hiéroglyphiques, qu'on croyoit même antérieurs au Déluge d'Ogygès. Ammien Marcellin, Eufébe, le Syncelle disent que ce fut l'ouvrage de (2) *Thoyth* ou Mercure ; & qu'ils furent rétablis

Pline. Comment le citer sans crainte ? Les *Variorum* que cite M. Bailly, sont des Editions trop méprisées des gens instruits, pour que j'y fasse attention. Je dois dire ici que M. Gufmann, Professeur de Physique à Lemberg, admet aussi dans ses *Mémoires Historiques & Minéralogiques sur l'Origine du Globe*, le nombre millénaire. C'est la même erreur ; car il ne cite aucun Manuscrit. Ainsi je rejette pareillement son autorité, quoique d'un plus grand poids pour moi que celle de M. Bailly. T.

(1) Ceux qui voudront des détails sur ces *Siringes* ou *Seringes*, & les colonnes qu'on y plaçoit, consulteront Jablonski. *Panth.* Tom. II. Liv. V. pag. 180. Il semble que ce mot n'a signifié que *Colonnes, Statues, Idoles* : la version Copte du Pentateuque, le met pour l'équivalent de l'Hébreu *Matseboth*, qui ne désigne que les *Statues* des Idolâtres. Mais la Tradition les a confondues avec les cavernes où elles étoient. T.

(2) Le mot *Toth* ou *Tath* désigne simplement le *principe*, l'*origine*. Les colonnes de *Toth* n'étoient donc que les pierres sur lesquelles on gravoit les *origines des choses* ou les *connoissances qu'on acquéroit*, pour les transmettre à la Postérité. M. Bailly auroit évité bien des détails inconséquens, dans son *Histoire de l'Astronomie*, s'il avoit eu la moindre teinture des Langues anciennes ; ainsi ses erreurs sont excusables. Ce mot s'est même conservé dans la Langue Ethiopienne, où, dans la quatrième conju-

après le Déluge par Agathodémon. Jamblique croit que Pythagore & Platon n'ont appris les théories mystérieuses des Egyptiens, que sur les colonnes où l'ancien Hermès les avoit figu-

raison, il forme, avec la lettre *a* caractéristique, le verbe *Atath*, qui signifie *ranger par ordre, mettre au net, &c.* ce qui n'est qu'une idée secondaire dérivée de l'usage de ces colonnes. Une troisième idée a fait de *Toth* une *Idole*, vu le respect qu'on avoit pour ces anciens monumens.

Mais il est aussi absurde d'aller chercher un homme réel dans ces colonnes, que Moïse dans *Toth*, comme le prétendent les Karaïtes Cabalistiques de nos jours. J'en parle seulement en passant; car ils ne méritent pas d'être réfutés. Jablonski a trop bien vu le mot *Toth* pour qu'on s'écarte de ses preuves. Voyez son *Panthéon*, Liv. V. Ch. V. J'ajouterai seulement, pour nos Karaïtes, que le mot *Mercuré* est un mot que les Colonies du Nord ont porté en Italie. *Merkar* est celui qui *indique, qui désigne*. Je ris quand je vois ces Docteurs, à l'aide du mince Giraudau, dériver ce mot de *Mikra*, qui n'est d'aucune Langue du monde, quoiqu'ils prétendent le prendre de *Kara* lire, en Hébreu; *Mikra* Lecteur. Mais la Grammaire se refuse absolument à la formation de leur *Mercuré* composé. Quant au mot *Hermès*, il est purement Egyptien. C'est celui d'un Roi d'Egypte, *Ermais*, qui fit la réforme de l'année, & la fixa à trois-cents soixante-cinq jours: mais, dans le cours de la période Sothiaque, elle reçoit les *fix heures* environ de surplus, comme je le montrerai. Il complota donc l'année; ce qui lui mérita le nom de *Er-meh*, *faisant-plein*. Ces profonds Karaïtes ont aussi bien réussi

rées par des Hiéroglyphes. Il ajoute qu'il étudia lui-même ces colonnes. Voyez dans son Ouvrage de *Mysteriis*, &c. comment il s'explique à cet égard. §. I. Ch. II.

en dérivant le mot *Ménès* de *Noé*. On leur a déjà dit cent fois que *Ménès*, *Osir*, &c. ne désignent d'abord que le Soleil. Il falloit donc chercher ce mot dans l'Egyptien même : le voici. *Meh-ais* : par insertion ordinaire à cette Langue, dans les composés, *Meh-en-ais* ; &, par un changement ou retranchement qui y est aussi ordinaire, devient *Meneis*, *Menès* : ce qui signifie celui qui remplit le temps, comme *Osir* est pour *Æis-iri*, celui qui fait le temps ; épithètes très-convenables au Soleil. Les Ethiopiens disoient *Ménès* pour un homme délicat, sensuel. Une colonne du Temple de Thèbes portoit une imprécation contre un *Ménès*, c'est-à-dire contre celui qui, au lieu de s'appliquer aux Sciences, se livreroit à la sensualité. Nos Hébraïsans y ont trouvé *Noé*, qui règle les plaisirs de la table après le Déluge. Ils ont oublié le troisième *Noé* : cependant il avoit élevé un tas de pierre. *Ménès*, dit-on, avoit élevé une digue pour détourner les eaux du Nil : or *Ménès* signifie repousser, détourner. C'est bien dommage qu'ils n'aient pas vu *Noé* dans cette digue. *Noé* ou *Ioneh* étant le nom du *Verseau*, dans l'Orient, ils devoient donc retrouver aussi ce Patriarche dans la Caldée, où *Décal-Noé* signifioit, à la lettre, l'urne du *Verseau* ou du *Pleur*. Les Grecs en ont fait leur *Deucalion* Scythe, sous lequel ils ont placé un Déluge, oubliant que ce Déluge arrive tous les ans, à la saison des pluies. *Noé* seroit, en outre, un marais fangeux, telle qu'étoit l'Egypte, du temps de *Ménès*, qui signifie aussi marais fangeux. T.

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut se fixer à une époque, antérieure de trois mille ans à notre Ere, pour retrouver la simplicité des observations Astronomiques, & les Hommes sans l'usage du fer, de la monnoie & de l'écriture.

Je fais qu'on oppose à cette époque celle du Déluge universel, qu'on fixe vulgairement à deux mille trois-cents vingt-neuf avant notre Ere. Mais le P. Mailla, Jésuite, s'explique ainsi dans sa Lettre VI, qui précède l'*Histoire de la Chine*: « Quelque abrégés qu'on veuille » les (*ces temps*) faire, ils iront beaucoup au-dessus du Déluge universel: *ainsi* n'est-il pas évident que le sentiment de la Vulgate sur la Chronologie, quel qu'il soit, ne sauroit se soutenir » ?

En effet, il est démontré qu'Abraham vivoit deux mille cent quarante ans avant l'Ere vulgaire: de son temps l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique étoient très-peuplées. Il y avoit des Royaumes, des Gouvernemens Civils; le Commerce se faisoit avec de la monnoie, qui, selon Moyse même, se nommoit *Sicle*. Nous voyons aussi qu'Abraham se trouva riche en troupeaux, en or & en argent, selon la *Genèse*, Ch. XIII., lorsque le Roi d'Égypte, que Moyse nomme *Pharaon*, eut rendu Sara à Abraham, après l'avoir retenue quelque temps,

auprès de foi , la croyant sœur de celui dont elle étoit la femme. S. Augustin remarque que du temps d'Abraham , il y avoit trois grands Royaumes , savoir à *Sicione* , en Egypte , & en Assyrie. Celui-ci étoit le plus puissant depuis les conquêtes de Ninus fils de Bélus. Toute l'Asie (1) , excepté l'Inde , lui étoit soumise.

La Cour d'Egypte étoit aussi très-brillante ; il y avoit des Loix généralement observées ; & le système du Gouvernement ne changea de face (2) , que du temps de Joseph , deux cents ans après Abraham. Ce Patriarche-ci étoit aussi contemporain du Roi d'Elam , qui se soumit la Caldée , le Pays de Sennaar , la Mésopotamie , la Syrie au midi de l'Euphrate. Les Chinois , de leur côté , faisoient déjà des observations exactes sur le cours des Planètes. Or est il possible qu'en trois ou quatre siècles qu'on suppose seulement , du Déluge universel

(1) Les Souverains de ce temps-là faisoient des excursions , mais laissoient aux Peuples leur liberté , se contentant de quelque tribut , comme d'un hommage. T.

(2) M. Larcher & d'autres , avant lui , ont remarqué que Joseph avoit , en Ministre tyrannique , profité de la misère du Peuple pour l'asservir à son Souverain. Ce fut sur-tout cette servitude qui inspira tant de haine aux Egyptiens contre les Hébreux. T.

au temps d'Abraham , la Terre ait eu cette grande population ; que tant de Peuples différens entr'eux par la Langue , les Usages , les Loix , la Religion ayent eu le temps de former des Corps Civils , de vastes Royaumes , & parvenir à ce degré de perfection dans les Arts , les Sciences , le Commerce & la Législation.

D'ailleurs rappelons nous l'observation des cinq Planètes que nous avons vues en conjonction deux mille quatre-cents soixante-un ans avant notre Ere , & par conséquent cent trente-deux ans avant le Déluge de Noé , fixé à l'époque vulgaire. Réfléchissons que , depuis cette observation , nous trouvons une suite non interrompue d'autres observations Astronomiques chez les Chinois , & toutes d'accord avec leur Chronologie. Il faut donc en conclure que cette époque fatale du Déluge universel , remonte à une date bien antérieure.

Le P. Riccioli (*Chronolog. reform.* Lib. VI. Ch. II.) prouve que , selon le Texte des Septante , on doit fixer l'époque du Déluge à trois mille cinq-cens quarante-trois ans (1)

(1) J'ai attentivement comparé les Septante du Texte d'Alexandrie & de Rome , & je n'y ai vu que quelque différence dans la manière d'exprimer les mêmes nombres. Ainsi Riccioli est bien fondé sur la véracité du Texte

avant notre Ere ; & il dit formellement que ce calcul est plus vraisemblable que celui de l'Hébreu. C'est avec le Texte Grec qu'il trouve

Grec. Son opinion & celle de S. Augustin s'accordent avec les *Synchronismes* de toutes les Nations cultivées. J'ai mis par ordre toutes les époques que M. Bailly présente dans son *Histoire de l'Astronomie*, laissant même de côté celles qui m'ont paru douteuses, & j'ai vu, calcul fait, que toutes les dates, sans exception, reviennent à celle de Riccioli, ou à trois mille quatre-cents ans, moyen terme. En vain nos Hébraïfians veulent-ils transporter les débris de l'Arche de Noé des montagnes de l'Arménie sur celles de la *Thébaïde*, pour trouver leurs époques dans une étymologie qui fait pitié. *Thébes* n'a pas eu son nom de *Théba*, nom de l'Arche, mais de *Theb-Ai*, deux mots Egyptiens ou Ethiopiens, qui signifient *Pays de la Science*, comme l'Egypte supérieure fut nommée *Ai-Gopt* ou *Ai-Copt*, *Pays de la Magie* ou *de la Science*, *Ægyptus*. *Magie* n'étoit pas alors un terme odieux, comme il le fut lorsque parut le Poëme sur les *Pierres*, attribué à Orphée, sous l'Empereur Valens. Un *Mage* ou un *Magicien* étoit la même chose ; & l'on voit par les *Magiciens* de l'Egypte, qui luttèrent contre Moïse, combien l'Egypte méritoit le nom qu'on lui avoit donné. Il semble même que, sans la *Puissance Divine*, Moïse n'en auroit pas su autant qu'eux. La Haute-Egypte peuplée, ne consista long-temps que dans la seule ville de *Thébes à cent portes*, ou plutôt *cent Peuplades*, chez qui le dépôt des *Sciences* ou *Thébes* s'étoit conservé. *Thébab* signifie encore aujourd'hui, en Abyssinie, *savoir, comprendre, cultiver les Sciences*. Les Grecs, qui ont toujours écrit *Thébai*, comme un nom pluriel, sous la forme de leur Langue, ont re-

le moyen de concilier les observations des Chinois & des Caldéens. Il y a donc entre le calcul de Riccioli & l'opinion générale , mille

ligieusement conservé , à la lettre , l'origine du mot composé Egyptien : car l'Ethiopien & l'Egyptien ont été la même Langue. Iablonski l'a bien vu. Il y eut ensuite une assez grande différence.

C'est dans cette Contrée que M. Bailly devoit chercher son Peuple perdu , mais qui , heureusement , n'avoit pas disparu lors de la révolution du Globe. C'est-là que s'étoient conservés ces *Sères* , mot Egyptien , qui signifie *Colonnes* ; d'où le Pays fut nommé la *Sériade* ou le Pays des *Colonnes* (de *Toth*) ou *Colonnes des Origines*. On l'a aussi appelé *Pays Syringique* pour *Séringique* , dans le même sens. Iablonski le prouve. C'est être bien ignorant en *Grammaire* , que de déduire le mot *Sériade* de *Xur-Juda* , *Syrie de Judée* , selon nos Karaïtes. *Sériade* a pour nominatif *Sérias* , chez les Grecs , comme *Hellade* a *Hellas* , Pays des *Hellènes* ; autrement on pourroit déduire *Hellade* de *Hell-Juda* , qui n'auroit de sens qu'en Allemand , & signifieroit *Judée de l'Enfer*. Voilà où mènent les doctes rêves de M. G. du Rocher , & de ses Karaïtes. M. Bailly n'a pas été plus heureux en trouvant la *Sériade* en Asie , dans le Pays des *Sères* , où ce mot signifie *jaune*. Mais il peut consulter l'excellente *Dissertation Italienne* de M. Adam Fabroni , Académicien *Apatiste* , sur l'*Origine de la Soie* , à *Pérouse* , 1782 : il y reconnoîtra son erreur. Au reste il est plus excusable que M. G. du Rocher , qui par-tout voit son Peuple Juif. M. Bailly ne fait que chercher ; mais M. du Rocher détruit tout. Son Système me feroit croire que , comme Isaac Vossius , *il croit tout , hors la Bible*. T.

deux-cents quatorze ans de différence. S. Augustin emploie deux Chapitres de sa Cité de Dieu (*Lib. XV. Ch. XIII. Lib. XVIII. Ch. XLIII.*) à différer contre l'interprétation Latine de S. Jérôme, pour prouver que le Texte des Septante est préférable. Mais il faut surtout remarquer que ce grand Docteur de l'Eglise compte mille soixante-douze ans depuis le Déluge jusqu'au temps d'Abraham, après avoir examiné la différence qui se trouve entre le calcul du Texte Grec & celui des Hébreux. Voyez sa *Cité de Dieu* Lib. XV. Ch. X. XIII. Lib. XVI. Ch. XI. Lib. XVIII. Ch. XLIII. Selon ce calcul, il y auroit une autre époque pour le Déluge, savoir, trois mille deux cents douze ans depuis Noé jusqu'à J. C. Vous voyez donc que nous avons des époques différentes auxquelles on peut rapporter cette grande révolution.

La Chronologie des Caldéens, des Chinois & des Egyptiens, fera toujours un sujet de discussion entre les savans; & peut-être ne s'accorderont-ils jamais pour établir un parallèle rigoureux (1) entre les époques assignées par

(1) M. Gufmann a cependant essayé d'en établir un. Il l'a fait, avec certain succès, sans s'écarter de Moïse: mais c'est une autre tête que celles de nos Hardouinistes Hébraïfants. T.

les Observateurs de ces différentes nations ; & celles que les Chronologistes ont admises d'après la lettre de la Bible.

Il se trouve dans le Syncelle un passage tiré des Chroniques Egyptiennes , par lequel il sembleroit qu'il se seroit écoulé *trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans* depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à Nectanébo , quinze ans avant Alexandre-le-Grand. Fréret a présenté une conjecture ingénieuse sur ce passage. Il remarque donc que ce nombre étoit mystérieux en Egypte ; comme on le voit dans Clément d'Alexandrie & Jamblique , lorsqu'ils rapportent , selon la traditions des Egyptiens , que Mercure avoit donné ou laissé ce grand nombre de points de Doctrine. Cependant Manéton cité dans Jamblique , dit que ce nombre indique celui des Livres que Mercure avoit écrits. Fréret ajoute que selon le Syncelle , ce nombre indiquoit *la restitution du Zodiaque & le retour des Signes au même lieu respectif*. Ainsi ce passage n'auroit été relatif qu'à la période ou révolution entière des fixes.

D'après cette hypothèse , Fréret suppose qu'en prenant cent ans pour chaque degré du mouvement des fixes , & admettant , chez les Egyptiens , le Cercle divisé en trois-cents soixante-cinq parties , comme chez les Chinois (après la correction du cours annuel du Soleil)

les six heures de retard nous donneront (1) vingt-cinq autres années ; & le tout fera trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans , nombre indiqué par le Syncelle. Mais ce calcul est faux de toute manière ; il suffit d'observer que la

(1) M. Carli a raison de dire que le calcul de Fréret est insoutenable. M. Bailly, qui a très-bien discuté cet article , *Tom. I. pag. 404*, remarque que l'idée du Syncelle appartenait primitivement à Proclus, qui déterminoit à trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans la révolution du mouvement des *Fixes*. Mais par quel principe les Egyptiens auroient-ils multiplié leur année Sothiaque de mille quatre-cents soixante-un ans par vingt-cinq, ou auroient-ils divisé le produit des deux par mille quatre-cents soixante-un, pour retrouver vingt-cinq, ou par vingt-cinq, pour retrouver mille quatre-cents soixante-un ? C'est ce que vraiment on ignore. Dodwell a supposé que les Egyptiens croyoient que la Lune se rencontroit, dans les mêmes rapports, avec le Soleil, tous les vingt-cinq ans de leur année vague, & qu'ainsi la même chose devoit arriver au bout de vingt-cinq fois mille quatre-cents soixante-un ans de cette même année. M. Bailly a aussi présumé très-sensément que les Egyptiens pouvoient avoir pris ce nombre vingt-cinq pour multiplicateur, en conséquence d'une période lunaire fixée à ce nombre ; parce que la Lune recommence son cours au bout de vingt-cinq ans, à une heure près ou environ, au même jour & à la même heure de l'année vague, ou de trois-cents soixante-cinq jours ; ce qui revient au même, & indiqueroit, selon lui, que les Egyptiens, comme les autres Peuples, avoient tâché, quoique sans succès, de concilier le mouvement du Soleil & de la Lune, & d'approprier à leur année vague, une

progression des fixes est d'un degré en soixante-douze ans, non en cent ans : ce qui est démontré.

Mais ce calcul mal fondé, d'un homme aussi célèbre dans la Littérature, que dans l'Astronomie, me suggère une autre idée sur ce nombre

période lunaire, qui n'appartint qu'à eux. Cette idée très-ingénieuse confirme celle de Dodwell. Voyez Iablonski, *Panthéon*. Tom. I. Liv. IV. Ch. II. pag. 197, & M. Bailly, Tom. I. pag. 405.

L'ancienne Chronique Egyptienne comptoit ce même nombre de trente-six mille cinq-cents vingt-cinq années, pour le règne du Soleil, &c. jusqu'à Nectanébo. Le Chevalier d'Origny dit, avec raison, qu'il ne conçoit pas la durée d'un empire déterminée par une période. Néanmoins il ne voit pas d'absurdité dans celle-ci, & il en donne des raisons fort sensées, *Tom. II. pag. 22*. M. Bailly a ingénieusement essayé de réduire ce nombre à des années solaires, en prenant d'abord trente mille ans pour autant de révolutions de la Lune, à l'égard des Etoiles ; ce qui les réduit, selon son calcul, à deux mille deux-cents quarante-cinq ou quarante-six ans. Par ce moyen, il trouve une analogie singulière entre ce nombre & les deux mille trois-cents ans qu'on donnoit au Temple d'Hercule, du temps d'Hérodote. Les trente mille années des Phrygiens, prises pour autant de révolutions sydérales de la Lune, rentrent aussi dans les mêmes rapports, *pag. 298*. Mais il reste encore six mille cinq-cents vingt-cinq ans, dont M. Bailly ne fait aucun emploi. Quoi qu'il en soit, son idée est fort ingénieuse. MM. Marivets & Gouffier se contentent de citer ces trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans, comme

de trente-six mille cinq-cents vingt-cinq. Il me semble qu'on pourroit également le rapporter à une autre période, fondée sur l'exacte observation des Astres.

Nous savons que l'année Sothiaque ou Caniculaire des Egyptiens commence à l'appa-

une révolution *cosmique*, admise par les Egyptiens, Tom. II.

Comme aucune de ces combinaisons ne résout la difficulté, & que d'ailleurs nous ne pouvons supposer, avec connoissance de cause, que trois révolutions de la période Sothiaque de mille quatre-cents soixante-un ans, depuis l'époque que nous assigne Censorinus, c'est-à-dire quatre mille deux-cents quarante-cinq ans avant notre Ere, en remontant depuis l'an cent trente-huit de Jésus-Christ, loin d'en supposer vingt-cinq, ne pourroit-on pas présumer, avec M. Bailly, que les Egyptiens, depuis la ruine de leur Pays, conquis par les Perses, qui détruisirent ou enlevèrent toutes leurs Archives, avoient perdu le sens de cette période de trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans? Alors on y trouveroit peut-être un sens, en disant que les anciens Prêtres, voulant avoir une suite à laquelle ils rapportassent toutes les divisions de leurs cycles, comme nous rapportons les nôtres à la période Julienne, avoient imaginé de multiplier l'année Sothiaque de mille quatre-cents soixante-un ans, par leur cycle lunaire de vingt-cinq ans; & que cela se fit à la réforme de leur *Calendrier*, lorsqu'ils combinèrent leur année civile avec l'année sacrée, pour ne pas *intercaler*; ce qui étoit un sacrilège chez eux, selon Scaliger, *Canons Isagogiq.* Liv. III. pag. 271. Quelque variation qu'on introduisît dans les systèmes Chronologiques, ils avoient,

rition (1) de Sirius , ou de la Canicule , au premier jour du mois que les Egyptiens appelloient *Toth* ; & que , tous les quatre ans , il y avoit un jour de manque à cause des six heures qui se trouvoient de moins à leur année de trois-cents soixante-cinq jours : de sorte que Sirius ne reparoissoit au même jour de *Toth* , qu'au bout de mille quatre-cents soixante-une de ces années. (On célébroit l'année de ce retour , par de grandes Fêtes). Or vingt-cinq Cycles ou retours de cette période , font ju-

par ce moyen , une suite assez longue pour y rapporter tous leurs calculs , & corriger les erreurs. Cette conjecture , que je propose , me paroît aussi bien fondée que toute autre : elle lève au moins toutes les difficultés. Les Prêtres postérieurs , ayant donc perdu la vraie théorie de cette période , dont le souvenir subsistoit , en firent , au hazard , l'application à la succession de leurs Rois. L'Auteur de la *Vieille Chronique* me paroîtroit avoir même suivi , en cela , les Prêtres de Memphis , si les trois-cents trente Rois qu'ils comptoient depuis Ménès , n'étoient pas réellement une suite Chronologique. On verroit dans ce nombre une période lunaire de douze mois , & chacun de vingt-sept jours & demi , compte rond. Les Prêtres , ayant perdu le sens de cette période-ci , en auroient fait la même application : ou ils cachèrent leur théorie à l'Historien sous cette énigme qu'ils n'expliquoient pas aux Etrangers. T.

(1) Je parlerai , plus loin , de la période Sothiaque & de Sirius. T.

stemment le nombre du Syncelle. Il semble donc qu'il n'indique pas le retour des Signes , mais celui de Sirius ; & que les Chroniques Egyptiennes ne présentoient pas autre chose.

Nous aurions par conséquent, depuis Ménès, jusqu'à quinze ans avant Alexandre, vingt-cinq Cycles de Sirius ou de mille quatre-cents soixante-un ans , c'est-à-dire trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans. Le Syncelle qui ne paroît pas s'être apperçu que le nombre de mille quatre-cents soixante-un étoit relatif à l'année Sothiaque ou Caniculaire , ajoute que « ces trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans » répondent à mille quatre-cents-soixante-un , » multipliés par vingt-cinq , ce qui indique le » retour fabuleux des Signes du Zodiaque » ; sans doute c'étoit un retour ; mais celui de Sirius au premier jour de *Toth*.

Je dirai , en passant , que Fréret reproche , au même endroit , quelque inexactitude à Diogène de Laërce , parce que cet Historien de la Philosophie comptoit quarante-huit mille huit-cents soixante-trois ans depuis Vulcain jusqu'à l'époque d'Alexandre. Mais il n'a pas lu attentivement ce passage , qui se trouve dans la Préface de Diogène. Il y auroit apperçu la remarque la plus importante ; c'est-à-dire le nombre des Eclipses lunaires & solaires qui ont eu lieu pendant cet espace. On observa ,

dit Diogène , pendant cet intervalle trois cents foixante-treize Eclipses de Soleil , & huit-cents trente-deux de Lune.

Chérémon , le Stoïcien , cité par Porphyre , *Lib. IV.* rapporte , comme témoin oculaire , que les Prêtres de l'Egypte étoient partagés en trois classes ; dont la première étoit celle des Prêtres qui observoient les Cieux , & étudioient la Théologie : la deuxième , celle des Historiens qui consacroient , dans les Archives , les événemens Civils & Politiques : la troisième étoit composée des Prêtres vêtus de *longues* (1) *Robes* ; & consacrés aux fonctions Religieuses .

Diodore de Sicile , *Lib. I.* remarque particulièrement avec combien d'exactitude les Prêtres de Thèbes & de l'Egypte notoient les (2) Eclipses de Lune. Il dit , en outre , qu'ils avoient

(1) Il est cependant à propos de remarquer ici que les Prêtres de la haute & de la basse Egypte , étoient différemment vêtus , selon les rapports du culte de chaque Divinité ; & que les uns coupoient leurs cheveux très-court en rond ; les autres étoient toujours rasés , &c. : ce qui n'est pas indifférent dans l'étude des Monumens , &c. T.

(2) Ajoutons ici le témoignage de Sénèque ; car il est important , *Quest. Natur. Liv. VII. Ch. III.* « Ce fut » Eudoxe , dit-il , qui transporta d'Egypte en Grèce la » connoissance du mouvement des *cinq Astres* ; cependant » il ne dit rien des *Comètes* ; d'où il paroît que , chez les » Egyptiens , qui s'appliquoient avec le plus de soin à

une suite non-interrompue d'observations Astronomiques , depuis les âges les plus reculés , & qu'ils y avoient noté les Tremblemens de Terre , les Déluges & les Comètes. Voyez *Lib. I. Ch. 50*, & sur-tout 81. Supposons ici qu'ils ne notoient que les Eclipses totales & bien sensibles pour eux.

» considérer le Ciel, la partie des *Comètes* avoit été négligée.
 » Ensuite Conon , lui qui fit ses recherches avec beaucoup
 » d'attention , recueillit les Eclipses de Soleil qui avoient
 » été observées par les Egyptiens : *servatas ab Egyptiis* ».

M. Bailly , qui n'est pas de cet avis , manque la pensée de Sénèque , en traduisant *conservées par les Egyptiens* ; car on ne peut pas supposer de mauvaise-foi dans ses procédés. *Servare* est un terme consacré , en latin , pour *observare* ; lorsqu'il s'agit de contempler le Ciel ou les *Astres*, ou les *Météores* , ou les *Augures*. Qu'il consulte le grand Dictionnaire de Rob. Etienne , *Edit. de Londres* ou de *Basle*. Mais voici , dans Lucain , un passage bien décisif. Il s'agit d'un homme qui observe le Ciel , pour savoir par quel astre il dirigera sa course. On y voit *servare* pour *observer*, & *servator* pour *observator* , Liv. VIII., v. 169.

Quæ sit mensura secundi

Æquoris in Cælo ; Syriam quo sidere servet ;

Aut quotus in plausro Libyam bene dirigat ignis.

Doctus ad hæc fatum taciti servator Olympi.

M. Bailly n'entend-il donc pas le Latin ? Sa prévention ou son inadvertance prouve-t-elle que Diodore & Sénèque en ont trop dit , lorsqu'ils nous ont rapporté que les Egyptiens observoient scrupuleusement les éclipses de Lune &

Voyons actuellement la remarque que fait Halley , d'après la Chronique Babylonienne de Bérofe , cité dans le *Syncele*. Ce grand Astronome y a donc apperçu que le *Sare* Babylonien étoit une période de deux-cents vingt-trois mois lunaires : or c'est justement celle du retour des Eclipses. Mais il est constant que deux-

de Soleil ? Pourquoi donc citer les Anciens , sans les entendre ? M. Bailly devoit se tromper ici moins qu'un autre , puisqu'il est Astronome. Le passage que je lui cite est relatif à sa Science : ne l'a-t-il jamais lu ?

Voyons les raisonnemens. Je ne m'arrête pas à Conon : ce qui le concerne est décidé ; mais à Hipparque , non (*Hypparque*) , & à Ptolomée , non (*Ptolémée*). Ils paroissent avoir méprisé , dit M. Bailly , les observations Egyptiennes recueillies par Conon. Mais Marsham leur reprochoit aussi leur silence , à l'égard des anciennes observations des Caldéens , & en concluoit faussement que les mille neuf-cents trois ans d'observations rapportées par Callisthène , étoient une fable. Bianchini l'a combattu sensément. Ainsi M. Bailly n'est pas fondé à objecter que , si les observations Egyptiennes avoient existé , Hipparque & Ptolomée en auroient parlé. Leur silence ; à l'égard de ces observations Caldéennes , prouve le faux de sa conclusion. J'ai déjà dit que Cambyse avoit détruit ou emporté les Archives de l'Egypte. Il est certain que les observations Astronomiques devoient s'y trouver , d'après le témoignage de Diodore , Conon , Sénèque , Hipparque & Ptolomée ne pouvoient donc plus se servir que de celles des Caldéens , qui avoient échappé à la ruine de Babylone. En outre , Bianchini observe , en Astro-

cents vingt-trois mois lunaires , notés pareillement dans Pline , *Lib. II. Ch. XIII.* selon les meilleurs exemplaires , pour le retour des Eclipses , font dix-huit années solaires , quinze jours & huit heures , selon le *Comput* Babylonien & l'Egyptien : ils font aussi dix-huit années lunaires , & sept mois (1).

nome qui entend sa Science , qu'Hipparque & Ptolomée n'ont pas parlé des anciennes observations de la Caldée , parce que ces Astronomes n'avoient besoin que de trois éclipses voisines , observées à peu de mois de distance , en se proposant de déterminer les anomalies de la Lune : ce qu'ils ne pouvoient pas faire en calculant & comparant des éclipses plus éloignées. C'est , ajoute-t-il , ce qu'on démontre dans les Théorèmes Astronomiques , &c. *Histoire Universelle* , pag. 200. Or Bianchini est ici un homme qu'on doit croire. Mais ce raisonnement est-il défavorable aux Egyptiens ? Si leurs observations existoient encore du temps de Ptolomée , on pourroit seulement en conclure que Ptolomée n'y trouva pas les conditions requises pour ses vues ; & qu'ainsi il n'en parla pas plus que des anciennes observations de la Caldée. Voilà , en bonne logique , tout ce qui doit remplacer le § XVIII , pag. 410 , de M. Bailly. Son malheureux Peuple perdu le met souvent en contradiction avec la Vérité. Si une Note me permettoit plus de discussion , j'entamerois aussi son § XIX , pour venger Aristote ; mais c'en est assez. T.

(1) Il est bon de remarquer ici que Halley donne au *Sare* une durée bien différente de celle du Syncelle , qui essaya le premier de ramener la Chronologie Babylonienne & l'Egyptienne à celle des Hébreux ; car , après avoir rap-

Revenons maintenant au passage de Diogène de Laërce. Il y compte huit-cents trente-deux Eclipses lunaires. Cette observation nous donneroit quinze mille onze années solaires , ou quinze mille quatre-cents cinquante-une années lunaires. Ce qui nous feroit donc remonter à une époque infiniment plus éloignée. Mais ce nombre ne répond aucunement aux quarante-huit mille huit-cents soixante-trois ans énoncés par Diogène. Comme il n'est pas non plus divisible par un nombre quelconque , qui puisse donner pour quotient une période connue , il faut que le nombre des Eclipses de Lune ne les désigne pas totales & arrivées (1) sous le

porté que Bérofe donne au *Sare* trois mille six-cents ans ; au *Nero* six-cents , au *Soffo* soixante , il ajoute que ces années n'étoient que des jours ; d'où il conclut que le *Sare* ne fait que neuf années , dix mois & demi : ce qui diffère beaucoup du calcul de Halley. (*Note de M. Carli.*)

(1) M. Bailly a cru appercevoir une autre théorie dans les quarante-huit mille huit-cents soixante-trois années que rapporte Diogène de Laërce. Réduisant cette somme par les mêmes principes qu'il a suivis pour réduire la période de trois mille six-cents cinquante-deux années , il trouve que ces années de Diogène indiquent la période de la durée du Monde jusqu'à Alexandre , c'est-à-dire six mille cent trente-huit ans ; & que d'ailleurs les éclipses dont il s'agit ont pu arriver en douze ou treize-cents ans. Il en fait remonter l'époque à mille six-cents ans avant notre

même point du Ciel ; c'est ce qu'on peut encore prouver par le nombre trois-cents soixante-treize des Eclipses solaires.

Ainsi la seule conclusion que nous avons à tirer du récit de Diogène, est que les Egyptiens marquoient, dès la plus haute antiquité, les Eclipses de Lune & de Soleil : à moins qu'il n'ait voulu indiquer le *Grand Jubilé* des Fixes, réglé par la suite à quarante-neuf mille ans, par (1) *Isaac Hazan*, comme on le voit dans la *Chronologie réformée* de Riccioli. C'étoit la *grande année* que plusieurs Ecrivains ont prise pour la révolution totale des Fixes. Or on a donné à cette grande année, tantôt vingt-trois

Ere. Voyez *Tom. I. pag. 300 & 410* de son *Histoire de l'Astronomie*. Ses calculs fort ingénieux ne sont pas dénués de fondement. D'autres diront qu'il vaut mieux avouer qu'on ne fait rien, quand on ne peut rien savoir ; & que c'est ici le cas. T.

(2) *Isaac Hazan*, célèbre Rabin de Séville & Astronome, qui travailla beaucoup aux *Tables Astronomiques Alphonsiennes*, par ordre d'Alphonse X, Roi de Castille. Quant à la grande année dont parle l'Auteur, il est impossible de rien déterminer sur sa vraie période. On consultera, si l'on veut, le *Mémoire* de La Nauze, *Acad. des Inscript. Tom. XXIII. Part. II. p. 82*, & *Censorinus, Ch. XV III*, ; celui-ci est même plus instructif ; on y joindra ce qu'indique *Lindenbrog* dans les *Notes*. Quelques Savants ont pris l'expression de *Virgile* pour la copie

mille sept-cents soixante ans , tantôt vingt-quatre mille , tantôt vingt-cinq mille cinq-cents vingt ans. D'autres l'ont entendue de la conjonction du Soleil , de la Lune & des Planètes , comme l'indique Cicéron dans son Livre II. *De la nature des Dieux*. Virgile semble faire allusion à cette grande Période , lorsqu'il dit :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Tous les Sages de la Grèce , qui ont préféré la vanité Nationale à l'amour de la Vérité , se sont autorisés de ces époques presque illimitées des Egyptiens. Platon assure que la guerre des *Atlantides* remontoit à neuf mille ans avant Solon , sans doute parce que leur défaite étoit , selon le même Prêtre Egyptien , une Victoire glorieuse pour Athènes. Lorsqu'il parle des anciennes Loix & des Monumens de l'Egypte ; il dit formellement : « Il s'en trouvera encore » de plus ancienne date , que de dix mille ans ;

ou la tradition d'un oracle de la Sibylle de Cumès , concernant un nouvel ordre de choses. D'autres n'y ont vu qu'une année solaire : cela peut être. Virgile seroit au moins plus excusable que Clément d'Alexandrie qui cite la Sibylle avec les rêves d'Hyfaspè ou d'Hydaspe , pour prouver la venue du Messie. On auroit peine à croire que ce docteur Grec eût donné dans nombre de rêveries semblables , si on ne le lisoit. *Mais qui prouve trop , dit M. Guérin du Rocher , ne prouve rien. T.*

» quand je dis dix mille ans (1), ce n'est
 » pas par manière de parler ; c'est bien la
 » vérité ».

Après ce court exposé de dates , plus ou moins anciennes , admises par des Ecrivains Chrétiens & autres , je crois pouvoir regarder ici comme vrai ce que je n'avois fait qu'indiquer ; & assûrer que l'époque du Déluge universel , ou celles des Déluges particuliers , qu'on admet sans balancer , sont beaucoup plus anciennes que les Chronologistes ne le disent ; & que , si ce nombre considérable d'années , supposé par les Egyptiens , les Caldéens , les Chinois , ne doit pas être admis comme une vérité démontrée , ces observations Astronomiques sont des preuves qu'on peut apporter pour fixer à des dates sûres les divers événemens dont l'Histoire fait mention. Or ces événemens sont presque méconnoissables au-

(1) Ces dix mille années que Platon donne comme une réalité , seront vraies , si on les prend pour des périodes qu'il compte par trois mois. Elles se réduiront à trois mille trois-cents & quelques années ; ou , si elles excèdent dix mille , selon Platon , elles reviendront à trois mille quatre-cents environ : ce qui rentre dans le synchronisme des Septante , & de toutes les Nations dont nous avons des époques certaines depuis la révolution du Globe. Mais toutes ces réductions sont-elles fondées ? T.

jourd'hui. La fable , la vanité , l'ignorance , ne les ont que trop altérés.

Telle est la voie que doit suivre celui qui veut fixer à des dates certaines les événemens qui remontent aux premiers âges des Habitans du Globe. Cependant on ne rencontre pas toutes les observations Astronomiques dont on pourroit avoir besoin dans chaque siècle ; ou l'ignorance des Cycles ne permet pas de les rappeler à des époques réglées. C'est sans doute ce qui me jette moi-même dans l'embarras , d'où d'autres se tireront peut-être. J'essayerai cependant mes forces , saisissant tout ce qui me donnera les lumières dont j'aurai besoin. Je vous laisse.



L E T T R E X X X I I .

Atlas, frère de Saturne, fils d'Uranus, Roi de l'Atlantide, fut le premier qui enseigna l'Astronomie. Témoignages des anciens Ecrivains & des Critiques modernes. Hercule Egyptien apprit de lui cette Science. Tentatives de Fréret & de M. Bailly pour déterminer l'époque d'Atlas avec les témoignages de Manéthon, Dicéarque, Hérodote, Diodore, &c. Preuves de l'incertitude ou de l'insuffisance des réductions que Fréret & M. Bailly ont faites des années indiquées par ces Ecrivains. Pour trouver l'époque des Atlantes, il faut d'abord fixer l'origine de l'Astronomie.

JE VOUS ai parlé, dans ma dernière Lettre, d'anciennes époques appuyés sur des observations Astronomiques; j'en suis fâché; car ce n'est qu'après vous l'avoir envoyée, que j'ai vu ce que j'avois à vous dire, & les calculs qu'il falloit faire. Je sens que je n'ai pas satisfait la curiosité de nos amis, qui veulent qu'on leur démontre tout, & qui n'ont aucune indulgence pour ceux qui hazardent légèrement de discuter un sujet si important à tous égards.

Cependant , puisque nous avons supposé que l'époque à laquelle les Peuples de l'Occident ont communiqué avec ceux de notre Hémisphère , doit se trouver aux commencemens de l'Astronomie , & antérieurement à l'usage du fer , de l'écriture & de la monnoie , c'est-à-dire trois mille ans avant notre Ere , il faut montrer comment cette communication a pu se faire.

Je m'arrête donc ici à une vérité historique : c'est le passage des Atlantides dans notre Continent. Je l'appelle *Vérité historique* , parce que les anciennes traditions s'accordent toutes pour nous prouver qu'il est venu de l'Océan (1) un Peuple qui soumit une grande portion de l'Afrique , de l'Europe , & qu'on appella *Atlantides* ; soit du nom du Pays d'où ils vinrent , soit de celui de leur Chef (2) Atlas. Ce

(1) L'Auteur omet ici un fait bien important pour ses vues , mais qu'il a déjà cité : c'est que , selon la tradition conservée dans Clément d'Alexandrie , *Stromat. Liv. I. pag. 307. Edit. Paris , 1741* , Atlas fut le premier qui s'exposa en mer sur un vaisseau. T.

(2) *Atlas* eût probablement ce nom des montagnes qu'il habitoit avec ses Peuples. Les mers où notre Auteur trouve leur Contrée submergée , mais parsemée d'Iles qui forment plusieurs chaînes de montagnes *subaquées* , prouvent que ce nom leur convenoit. Eustathe dit aussi que
 Chef,

Chef , défiguré par les Fables des Grecs , devint une Montagne , ou une chaîne de Monts en Afrique , vers l'Océan , & fut chargé de tout le Ciel qu'on lui mit sur le dos , comme nous le voyons dans Homère & Hésiode.

Les anciens critiques ont expliqué cette Fable des Grecs , en disant que cet Atlas étoit un Astronome , qui porta le premier en Egypte la connoissance de la Sphère & du mouvement des Planètes.

Cicéron en parle ainsi dans ses *Tusculanes*, Liv. V. « Atlas n'auroit pas été chargé de sou- » tenir le Ciel , si la connoissance des Phé- » nomènes du Ciel n'avoit donné lieu de faire » une Fable des observations Astronomiques ». Vitruve dit , Liv. VI. que « l'Histoire nous re-

les Peuples sans nom , qui habitoient la chaîne de montagnes qui court un peu vers le Nord , de l'Est à l'Ouest de l'Afrique , étoient connus sous le nom de la montagne (l'*Atlas*) où ils étoient retirés. Placés entre les deux Hémisphères , dans de semblables chaînes de montagnes , ils furent sans doute particulièrement connus sous ce nom qui leur convenoit si bien ; & ce nom , après la révolution du Globe , devint , par les circonstances , celui de tous les hommes qui avoient eu le bonheur d'échapper au désastre , sur les cimes des montagnes. Voyez la première Note de cet Ouvrage. On peut retrouver des *Atlantes* en plusieurs Contrées ; mais le nom d'*Atlantides* a été particulier à ceux de l'île dont il s'agit. T.

» présente Atlas comme portant le Ciel , parce
 » que ce fut lui qui enseigna aux Hommes le
 » cours du Soleil , de la Lune ; le lever , le
 » coucher des Astres ; les révolutions périodi-
 » ques du Monde , &c ». Virgile dit aussi
 qu'Iopas chanta , ce qu'Atlas avoit enseigné ;
 comme *le cours de la Lune , les Eclipses de Soleil ,*
l'Arcture , les Hyades pluvieuses , les deux Ourfes :

. . . . Docuit quæ Maximus Atlas

. . . . Errantem Lunam , Solisque labores ,

Arcturum , pluviasque Hyadas , geminosque Triones.

Plinè dit qu'Anaximandre de Milet (1) en-
 seigna le premier l'obliquité du Zodiaque ; &

(1) Linus enseigna le premier aux Grecs le cours
 du Soleil & de la Lune , selon Diogène de Laërce : il y
 joignit , sans doute , la théorie de l'Ecliptique : autrement
 il n'auroit rien ou presque rien enseigné. On a lieu
 de présumer que le cours du Soleil fut connu en
 Grèce , à une époque assez éloignée , lorsque quelques
 Colons Egyptiens allèrent s'y établir. Les premiers
 Jeux Olympiques , célébrés tous les quatre ans , rap-
 pellent une théorie que les Grecs avoient oubliée. C'étoit
 la fin d'un cycle , au bout duquel on complettoit la révo-
 lution du Soleil ou de l'année , par l'addition d'un jour :
 ce qui se faisoit avec des Fêtes publiques. Le lustre des
 Romains suppose aussi la même théorie , connue avant
 Rome proprement dite : mais on y perdit aussi de vue le
 vrai sens de cette révolution quadriennale. Les courses
 des chars , soit en Grèce , soit à Rome , tenoient , dans le

que Cléostratè eut la gloire d'avoir déterminé les constellations ; mais il ajoute qu'Atlas avoit enseigné la Sphère long-temps auparavant. Il la fit même connoître à (1) Hercule , en récompense de ce qu'il avoit pris la défense de ses

principe , à des théories Astronomiques. On en faisoit sept & douze. Les premières représentoient le cours des sept Planètes ; les douze autres la révolution du Soleil dans l'Ecliptique , pendant l'espace de douze mois. Rome avoit eu ces Jeux des Arcadiens. On y suppléa ensuite aux sacrifices humains par les Gladiateurs. Voyez Scalliger sur *Eusébe*. Les couleurs , qui d'abord étoient assignées aux différens astérismes , comme en Egypte , & dans le cycle ou siècle des Mexicains , devinrent , à Rome , celui des Factions du Cirque. De sorte qu'on ne connoit plus la raison de ces usages. S'il étoit vrai que les Mexicains eussent eu avec les Egyptiens des rapports aussi directs qu'on peut le présumer avant la révolution du Globe , on pourroit dire que le cycle quadriennal de *Toxcoalt* , dont parle de Bry , y étoit de la même époque qu'en Egypte ou dans l'Ethiopie , à laquelle une partie des Atlantides avoit fait donner le nom d'*Atlantie*. Mais on n'a point , au Mexique , la raison de cette Fête , même au temps de la Conquête ; & on l'ignoroit , à Rome , sous Domitien , à l'établissement des Agones capitulins , qu'on ne célébra que par imitation. Ovide lui-même ignoroit l'origine des anciens *Agonalia*. T.

(1) Il s'agit ici de *Dsem* ou *Sem* ou *Chon* , Hercule Egyptien , que les Grecs confondent , comme on le voit , avec leur fils d'Alcmène , dont la date est bien postérieure. T.

Filles. Diodore de Sicile parle encore plus clairement , *Liv. IV.* « Hercule , dit-il , ayant ap-
 » porté en Grèce la connoissance de la Sphère ,
 » mérita ainsi la plus grande considération ; de
 » sorte même qu'on publia qu'il avoit déchargé
 » Atlas du fardeau de l'Univers ». Cet Historien nous apprend , en outre , qu'Atlas étoit frère de Saturne , père d'Hespérus , & fils d'Uranus , qui avoit , le premier , observé le cours du Soleil , de la Lune , & fait connoître la révolution périodique de l'année.

D'un autre côté , l'Historien Joseph prétend que ce sont les fils de Seth qui , les premiers , enseignèrent l'Astronomie : qu'ayant appris d'Adam que le monde périroit par un *Deluge* , ou par le *Feu* , ils avoient gravé leurs observations sur deux (1) colonnes , l'une de

(1) Il suffit de lire Jablonski , *Tom. II.* , pour reconnoître l'erreur de Joseph. Platon , Denys le Géographe , & en général tous les Anciens qui ont précédé Joseph , accordent aux Egyptiens l'invention de l'Astronomie. Tous placent ces colonnes dans la *Sériade* où étoient ces souterrains ou cavernes qui les contenoient. Le mot *Toth* , que d'autres écrivoient *Thot* , a donné lieu à l'erreur , en ce que le *th* se prononçoit comme chez les Anglois actuels. De sorte que les uns écrivant *Toth* , les autres *Thot* ou *That* , Ceux-ci prononçoient *Sot* , *Sat*. Voilà ce qui en a imposé aux oreilles de Joseph. Ce qui prouve cette méprise , c'est que Joseph place ces colonnes dans la *Sériade* où nous

brique cuite , l'autre de pierre ou de marbre , afin que la première résistât au feu , & la seconde à l'eau. Huet pense que ces colonnes existèrent réellement , mais que les Anciens les confondirent avec celles de Mercure , & attribuèrent à l'Égypte ce qui appartenoit aux Juifs. En outre Eusèbe & Manéthon assurant que ces colonnes de Mercure étoient dans la *Sériade* , Huet en conclut que ce devoit être dans la Syrie. Il est cependant bien plus probable qu'il s'agit , dans ces Ecrivains , du Fleuve (1) *Sère* ,

avons vu celle de *Toth*. Comme Manéthon les appelle les *origines d'Ermès* , Huët eut bientôt trouvé dans la *Genèse* le Livre ou *Registre des Générations* , comme il y trouvoit tous les Héros de la Grèce : de sorte que Moÿse , qui ne vit jamais la *Sériade* , est devenue *Tauth* , ou *Mercuré l'Ethiopien* , qui n'a jamais existé que sous la plume d'Huet & de M. Bailly. Avec de pareils guides , M. Guérin du Rocher pouvoit-il manquer de trouver Moÿse dans *Toth*? Mais le savant Mursina de Berlin , de *Hebdomade Gentilium* , & Feyjo , ce judicieux Bénédictin , ont trop bien frondé les idées d'Huet & de nos Karaïtes , pour que je m'y arrête. Voyez Feyjo , *Theat. Critiq.* Tom. V. *Discurso VIII. T.*

(1) Le fleuve *Zair* ou *Ser* n'est pas inconnu. Sanfon le marque dans son *Afrique* , in-4° 1656. Il seroit même présumer que ce fleuve , qui tombe dans le lac *Zair* , du côté de *Cafres* , seroit le Nil. Seroit-ce là le mot dont on auroit fait *Siris* , qui , chez les Ethiopiens , étoit le nom du Nil? Cela est fort probable. On a donc eu bien

& de la contrée nommée *Sériaque* en Ethiopie ; où les colonnes de Mercure conservoient les Dogmes de la Théologie.

J'avoue qu'il est bien difficile de se former l'idée des connoissances Astronomiques des fils de Seth : au moins est-il certain que le Peuple Hébreu les avoit oubliés , au point de n'en plus rien retenir. Riccioli prouve que les Hébreux n'avoient aucune (1) méthode pour déterminer

tort de chercher si long-temps les sources du *Nil*. M. Bailly a consigné, dans son Tom. I., *Histoire Astronom.* pag. 396, la découverte des sources du Nil ; faite par M. le Chevalier Bruff, voyageant en Ethiopie. Ces sources ont un Culte & des Prêtres. J'observerai une erreur de M. Dupuis : c'est que le Nil n'a pas eu ce nom comme il le dit, parce que *nil* signifie *noir* ; mais parce que ses eaux *montent tous les ans*. Nil ou *Ascendant chaque année*, est la même chose. Ce fleuve avoit, en Egypte, un autre nom relatif à l'*abaissement* de ses eaux : on l'appelloit alors *Phrouron* ou *Descendant*, pour marquer cette circonstance. Virgile a bien dit : *Nigrâ sæcundat arenâ*. Ce n'est donc que de la couleur de ce limon qu'on a pu donner au mot *Nil* le sens de *noir*, chez les Etrangers ; car ces eaux ne sont pas telles. Quant à la *Sériade*, je l'ai expliquée, & je ne crois pas que ce Pays ait eu ce nom par une autre cause que les *colonnes*. L'Auteur avoit probablement écrit *Seringique*, non *Sériaque*. T.

(1) Cette assertion, vraie en un sens, peut être fautive dans un autre. Il est certain qu'on ne voit ni dans les *Livres*

les nouvelles Lunes , & qu'ils étoient obligés de tenir des Observateurs sur des lieux élevés , afin de remarquer la première apparition de ce Satellite de la Terre , & d'indiquer ainsi la Fête de ce jour.

En effet croirons-nous que cette Nation connoissoit l'Astronomie , lorsqu'on lit dans ses Archives que le Soleil & la Lune dominant sur toutes les Etoiles : que la Lune est plus

de Moÿse , ni dans les *Livres Historiques* , antérieurs à la ruine du premier Temple , aucune méthode bien claire , qui pût servir de règle à cet égard. Mais il n'est pas moins vrai que nous n'avons pas tous les Livres qui avoient été écrits , chez les Juifs , à cette époque. D'ailleurs il n'est pas hors de vraisemblance que les Prêtres ayent eu des méthodes qu'ils tenoient secrètes , de peur qu'en répandant trop de théorie sur le cours des Astres , les Juifs , si enclins à l'Idolâtrie , ne tombassent dans l'erreur du *Sabéisme* , dont toutes les Nations voisines étoient imbues. C'est peut-être pour cette raison que Moÿse a gardé un si profond silence à cet égard. Quoique les Prêtres fussent à quoi s'en tenir , ils envoyoit des gens sur les montagnes pour observer la nouvelle Lune : c'est ce dont on ne peut douter : mais il est constant que , lors du second Temple , ils avoient admis les théories d'Hiçparque , qu'ils joignoient à cette pratique ; & qu'ils régloient leurs mois lunaires aussi exactement que de nos jours : Scaliger leur rend justice en disant : *Utuntur autem anno castigatissimo & ingeniosissimo. Canon. Isagog. pag. 283.* Les Prêtres , bien convaincus qu'ils ne falloit pas choquer les

grande que les Etoiles , le Firmament solide ; qu'il soutient les eaux supérieures , & que les Etoiles y sont *fichées* : que les nuées sont des canaux par lesquels les eaux sorties d'un des réservoirs du Firmament, se répandent sur Terre : que le troisième Ciel , où réside la Divinité , est au-dessus du Firmament , & sur l'abyme des eaux. Or , voilà les Notions que nous présentent les Archives de ce Peuple. Ce n'est assurément pas dans l'Astronomie qu'ils ont puisé ces rêves par lesquels le Moine (1) Cosma

préjugés du Peuple, laissèrent subsister l'usage de régler la nouvelle Lune , *al pi haraiah*, c'est-à-dire *par l'intuition*, lors même qu'ils eurent les méthodes les plus régulières. Voilà pourquoi, même aujourd'hui, il n'y a que les Juifs de la Palestine qui soient dispensés du second jour de Fête , à la nouvelle Lune. On suppose qu'ils peuvent toujours se régler sur l'intuition, au lieu que les autres passent pour avoir lieu de douter du moment où la Lune se dégage & reparoît. Je ne m'arrête pas aux autres reproches de M. Carli. Des expressions figurées ne sont pas des traits d'ignorance ; & je suis réellement surpris de ses réflexions. Au reste on peut voir Scaliger, *ibid.* pag. 222 , 231 , 283 , T.

(1) Les persécutions que Galilée essuya en soutenant le vrai système Planétaire, son emprisonnement sont des circonstances qui prouvent combien les Reclus craignoient qu'en ne levât un coin du voile qui cachoit leurs erreurs. T.

prétendoit convaincre d'erreur Copernic & Galilée.

Mais revenons aux Astronomes. Atlas , Saturne , Hercule font les premiers que les anciens Critiques nous nomment comme tels. M. Bailly , lui-même , dit avec confiance : « Nous » croirons donc qu'Uranus & Atlas , Saturne , » ses enfans font des personnages réels , qui » furent en même-temps les premiers Astro- » nomes connus ». Huet n'a vu dans Atlas & Hercule que des Personnages imaginaires devenus les emblèmes de Moyse & de Josué. C'est ainsi qu'Eumolpe , cité par Eusébe , ne voyoit qu'Enoch dans Atlas. Cependant le même venoit de dire qu'Abraham avoit été le premier Astronome ; qu'il avoit (1) enseigné cette Science aux Phéniciens & même aux Egyptiens.

Mais nous , qui n'avons pas assez d'érudition pour Hébraïser aussi heureusement , nous suivrons la commune opinion des anciens Critiques ; & , laissant à ceux qui aiment les métamorphoses , le plaisir de l'illusion , nous dirons

(1) Abraham , dans sa vie nomade , pouvoit savoir d'Astronomie ce qu'en savent nos Bergers , & rien de plus. L'Auteur prouvera plus loin qu'on a eu tort de supposer que la période de six-cents ans , étoit connue des Patriarches Hébreux. MM. Marivets & Gouffier se sont abusés à cet égard , *Tom. II.* , comme M. Cassini & M. Bailly. T.

qu'Atlas fut le Souverain d'un vaste Pays actuellement submergé : que ce Souverain conquît une partie de l'Afrique , & l'Égypte (1) , & apporta dans ces Contrées les principes de l'Astronomie.

L'Hercule qui apprit cette Science d'Atlas , n'est pas l'Hercule Grec , fils de Jupiter & d'Alcmène. J'ai montré dans mon Ouvrage sur les Argonautes , combien on pouvoit compter d'Hercules (2) à différens âges. Hérodote voulut s'éclaircir sur ce point historique , tant en Égypte qu'à Tyr , où il y avoit un ancien Temple d'Hercule. Il conclut de ses recherches que l'Hercule Égyptien étoit beaucoup plus ancien que les autres , & qu'on le comptoit le

(1) M. Bailly convient aussi de ce fait. Bianchini ne l'a pas ignoré. T.

(2) On ne peut déterminer au juste le nombre des Hercules : chaque Pays a eu le sien. Mais Hercule étoit aussi bon Médecin qu'Astronome. Cependant , blessé à la cuisse dans le premier combat qu'il eut à soutenir contre Hippocoon , il demeura boiteux ; mais , recourant au Dieu de la Médecine , il fut guéri , & il lui consacra une tasse ou cotyle dans son Temple , pour figurer l'articulation du fémur où étoit sa blessure. Comment nos Karaites ne trouvent-ils pas ici Jacob , qui fut blessé au même endroit dans une Lutte ? C'est peut-être parce que Jacob resta boiteux. Voyez Vinck , *Amanit. Philologic.* , pages 33 , 231. T.

huitième parmi les douze Rois à qui l'on donnoit le nom de *Dieux*. Selon lui cet Hercule vivoit dix-sept mille ans avant Amasis.

Diodore écrit l'*Histoire des Atlantides* avec plus de détails. Uranus, dit-il, Roi d'une grande Ile de l'Océan, soumit une très-grande partie de la Terre. Il apprit à fixer le cours de l'année, la révolution du Soleil, & les mois Lunaires. Il eût, de sa femme *Titea*, un grand nombre d'enfans qu'on appella *Titans*. Ces Grecs firent d'Uranus le *Ciel*, & de Titée la *Terre*. Uranus & Titée eurent pour filles *Basilée* & *Rhèa*, nommée autrement *Pandore* : leurs fils furent *Atlante* & *Saturne*. Uranus étant (1) mort, *Basilée*, sa fille aînée, s'empara de la Souveraineté de ses Etats. Elle épousa *Hypérior*, dont elle eût un fils, nommé *Hélius*, & une fille, connue sous le nom de *Méné* ou de *Sé-lène*. *Basilée* fut bientôt attaquée comme usurpatrice.

(1) Dans une submerſion ou déluge, ſelon la tradition qui conſerva le ſouvenir de la ſubmerſion de l'Atlantide. Ce fait ne peut être relatif à Noé, puisqu'il échappa, ſelon Moÿſe, au Déluge univerſel. Cicéron, qui le rapporte, n'en voyoit pas la liaiſon avec l'Histoire du Globe. Lactance place auſſi, ſans en ſavoir davantage, le tombeau d'Uranus dans l'*Atlantie*, comme liſent chez lui les Savans, au lieu de *Aulatic*, qui ne ſignifie rien. Voyez *Biauchini*, pag. 99. T.

Il paroît que l'Égypte échut en partage à Hélius & à Sélène : car ce sont les premiers Souverains *Dieux*, dont on fit ensuite le Soleil & la Lune, chez les Grecs. Après la mort d'Hypérion, Atlas & Saturne partagèrent le Royaume. Le premier eut toutes les Contrées voisines de l'Océan, & Saturne une grande partie de l'Afrique, de l'Europe, de l'Italie, &c.

Diodore ajoute qu'Atlas, qui, le premier, enseigna la Sphère, eut sept filles, Maïa, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcione & Céléno. Elles épousèrent différens Princes, & devinrent la souche de plusieurs Races, dont les Individus méritèrent d'être appellés *Dieux*. C'est aussi pour cette raison que nombre d'anciens Héros, tant Grecs que Barbares, se firent gloire de descendre des Atlantides. Enée se vançoit d'être parent d'Evandre, du côté d'Electre & de Maïa : *Virgile, Liv. VIII*. Ces filles, après leur mort, furent connues, au Ciel, sous le nom de *Pléiades*.

Examinons à présent à quelle année nous pouvons fixer l'époque d'Atlas, & en quel état se trouvoit l'Astronomie, ou la connoissance qu'on avoit alors des révolutions des Astres.

Il faut avouer que M. Bailly a procédé de la manière la plus ingénieuse pour accorder les calculs des différens Ecrivains. Il observe d'abord

que Manéthon établit en Egypte cent treize successions de Familles Royales, qui ont régné trois mille cinq-cents cinquante-cinq ans, depuis Ménès jusqu'à la quinzième année qui a précédé l'époque d'Alexandre ; c'est-à-dire trois-cents trente-un ans avant notre Ere. Or ces deux sommes réunies font trois mille neuf-cents un ans. Je ne suivrai pas (1) les autres combinaisons. Le Lecteur curieux les verra dans le premier Livre des *Eclaircissemens à l'Histoire de l'ancienne Astronomie*, n^o XVIII. En voici le résultat selon les dates dont M. Bailly a fait la réduction :

Selon Manéthon <i>il y a.</i>	. 3,901 ans.
Dicéarque.	. . . 3,840
Hérodote.	. . . 3,897
Diodore.	. . . 3,910
Méla.	. . . 3,905

Il y joint. en outre :

La Chroniq. Egypt.	3,883
Diogène de Laërce.	3,893

(1) C'est moi qui retranche les calculs des réductions, qui pourroient ennuyer certains Lecteurs : on les trouvera dans le Tom. I. de l'*Histoire Astronom.* de M. Bailly. Je ne donne que les sommes : ce qui suffit pour voir les synchronismes ou l'accord des époques, T.

Ainsi, Atlas étant fils d'Uranus & frère de Saturne, on peut fixer à l'an trois mille huit-cent quatre-vingt-dix avant notre Ere, l'époque à laquelle il vivoit & enseignoit la Sphère.

Il faut convenir que voilà un accord bien surprenant entre les dates de ces anciens Ecrivains ; mais on ne doit pas moins admirer la sagacité avec laquelle M. Bailly en a fait la combinaison, en prenant expès la différence des années.

Néanmoins la réduction des années de Manéthon, d'Hérodote & de Diodore, est due aux recherches de Fréret, qui essaya le premier de faire ce rapport des différens Ecrivains dans son Ouvrage contre la *Chronologie Réformée de Newton*. Fréret avoit réduit les années de Manéthon à trois mille neuf-cents un ans, & celles d'Hérodote à trois mille cinq-cents deux ans.

Comme il est fort difficile de se persuader que l'Egypte ait conservé des époques aussi reculées, telles que dix-sept mille ans, que les Prêtres comptoient entre Hercule & Amasis, on ne me refusera pas, sans doute, la liberté de faire ici quelques remarques sur les réductions, de ces nombres ; car elles me paroissent plus ingénieuses que vraies.

Hérodote dit qu'il se rendit à Memphis, à

Héliopolis, à Thèbes pour vérifier, avec les Prêtres, uniques dépositaires des traditions, les Généalogies des Rois d'Égypte; & que tous comptoient positivement trois-cents quarante-une générations d'hommes, depuis Ménès premier Roi du règne des hommes, en Égypte, jusqu'à Séthon, au temps duquel Sennachérib attaqua cet Empire. Mais les fragmens de Manéthon, que nous présente Joseph, prouvent que l'on comptoit trois-cents cinquante deux ans, à Memphis, jusqu'au moment où il écrivoit. Or Fréret, supposant qu'Hérodote avoit compté jusqu'à lui, non des générations, mais trois-cents quarante-un Rois, tâche de concilier Manéthon & Hérodote, en ajoutant les onze Rois qui ont régné depuis le premier de ces deux Historiens jusqu'au second. Mais il est évident qu'Hérodote ne parle que de générations & non de Rois; que d'ailleurs il les comprend dans le temps écoulé depuis Ménès jusqu'à Séthon, & non jusqu'à lui. Il en fait même le calcul. « Trois-cents générations, dit-il, font » cent dix mille ans; car on compte trois gé- » nérations par siècles. Or quarante-une généra- » tions de plus font mille trois-cents quarante » ans: ainsi l'on compte onze mille trois-cents » quarante ans depuis Ménès jusqu'à Séthon ». En admettant ce calcul, il y auroit donc douze mille cent dix ans, de Ménès à notre Ere, puisqu'il faut

y comprendre les mille sept-cents soixante-dix ans (1) qui se sont écoulés depuis Sennachérib jusqu'à Jésus Christ.

Ce passage ne permet donc pas d'imaginer une réduction dans les années d'Hérodote, soit en les prenant pour des mois, soit autrement ; parce que trois générations par siècle font un compte juste, mais uniquement relatif à des années solaires de trois-cents soixante-cinq jours, & non à des mois. Une génération répond à trente-trois ans environ, & non à deux ans & neuf mois. Il vaut donc mieux douter du nombre des générations, comme en effet Hérodote en doutoit aussi.

Cet Historien joint à ces détails une observation astronomique, dont les Prêtres lui firent part. « Ils m'assurèrent, dit-il (2), que, dans cette

(1) Ce nombre de mille sept-cents soixante-dix ans, qui se trouve dans le texte de notre Auteur, est une erreur typographique, pour sept-cents soixante-dix ans : ainsi on ne doit pas la lui imputer, quoiqu'elle ne soit pas indiquée dans son *Errata*. Il y auroit, sur toutes ces dates, nombre de discussions à faire ici : mais on ne pourroit que répéter ce que M. Larcher a présenté dans ses excellentes Notes sur Hérodote. T.

(2) M. Larcher a renoncé à l'explication de cette énigme, dans laquelle il n'a pu voir rien de réel, & renvoie à la solution de l'Abbé Bélanger, conignée dans la *Chronique Egyptienne* du Chevalier d'Origny, mais
» longue

» longue suite d'années (onze mille trois cents
 » quarante ans) le Soleil s'étoit levé quatre
 » fois hors de son lieu ordinaire, & entr'autres
 » deux fois où il se couche maintenant; & qu'il
 » s'étoit couché deux fois à l'endroit où nous
 » voyons qu'il se lève aujourd'hui ». Ce qui
 indique la révolution de l'écliptique.

Ce fut Engène de Louville qui, en 1719, essaya de calculer la quantité de déclinaison de l'écliptique, en examinant les observations astronomiques de Pithéas, Eratosthène, Hipparque, Ptolomée; &, en suivant ses calculs jusqu'en 1715, il la trouva, cette année-là, de vingt-trois degrés vingt-huit secondes vingt-quatre tierces. Ainsi, calcul fait, la déclinaison est, selon lui, d'une minute par siècle: de sorte qu'en supposant l'écliptique perpendiculaire à l'équateur, il se feroit écoulé, depuis ce temps-là jusqu'à Alexandre, quatre-cents deux mille neuf-cents cinquante années, en faisant l'année Egyptienne ou Babylonienne de trois-cents soixante jours. Ce nombre ne s'éloigne que de mille ans des quatre-cents trois mille que

sans l'approuver. Voyez *Chronique Egyptienne*, Tom. II, pag. 75, & *suiv.* M. Bailly, *Tom. I. pag. 407*, propose celle de M. Gibert, consignée dans les *Mémoires de Trévoux*, 1762; mais elle ne satisfait pas davantage. T.

Diodore disoit s'être écoulés avant ce Conquérant de la Perse, depuis que les Caldéens avoient commencé à faire des observations astronomiques.

Louville n'entend pas cette déclinaison ; comme si l'on devoit croire que l'écliptique même s'approchiât ou s'éloignât positivement de l'équateur : il pense, au contraire, que c'est l'équateur qui fait un angle, plus ou moins aigu, avec l'écliptique, à des intervalles différens. Car il suppose, en outre, comme Copernic, tous les cercles *mobiles* ; c'est à-dire que le pôle de l'équateur s'éloigne ou s'approche de celui de l'écliptique ; de même que la rétrogradation de l'axe de la terre produit l'anticipation des points équinoxiaux. Louville trouve, en outre, par son calcul, qu'il faudroit encore cent quarante mille ans pour que l'écliptique fût dans le plan de l'équateur, dont elle se rapproche. Voyez *Act. Lips.* 1719, *Juin*.

Ce calcul, quelque probable qu'il paroisse d'abord, ne peut plus se soutenir, lorsqu'on lit les observations de Godin & de Cassini, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1734. Le premier prouve, en calculant le rapport avec le nœud des Planètes, que c'est l'écliptique, & non l'équateur, qui décline : le second montre que cette différence n'est que d'une mi-

rate, trois secondes, en soixante dix ans. Quelques Astronomes ont même prétendu prouver que la déclinaison ne varioit (1) jamais, quoique d'autres la croient de *deux secondes* par siècle.

Toutes ces observations nous convainquent qu'il ne faut faire aucun cas des traditions de l'Égypte, relativement à la variation extraordinaire de l'écliptique. N'oublions cependant pas un passage de Sophocle, cité par Strabon, *Liv. VII*, & dans lequel ce Poëte appelle l'Occident *l'antique Jardin de Phébus*. Nous ferons ailleurs quelques remarques à ce sujet.

Voyons seulement s'il est possible de déterminer quelque chose de vrai dans les générations qu'Hérodote présente depuis Ménès jusqu'à Séthon. Mais comment réussir, puisqu'Hérodote lui-même n'y ajoutoit pas foi. Il dit même ailleurs qu'on comptoit trois-cents trente Rois depuis Ménès jusqu'à lui. Supposé que ces Rois fussent successifs, si nous donnons, avec

(1) Le problème de la diminution de l'obliquité de l'écliptique, se trouve bien présenté par les Auteurs de la *Physique du Monde*, Tom. II. Part. II^e pag. 207: on en consultera aussi, la *Part. I. pag. 272, & suiv.* Il est essentiel de lire ces citations, pour suivre les détails ultérieurs de M. Carli. T.

Newton, dix-huit ans à chaque règne, nous aurons cinq mille neuf-cents quarante ans, en multipliant trois-cents trente par dix-huit. Ajoutons à cette somme quatre-cents quatre-vingts ans, qui se sont écoulés depuis Hérodote jusqu'à notre Ere, il en résultera six mille quatre-cents vingt ans. Si, d'un autre côté, il faut prendre ces Rois comme Souverains de plusieurs Dynasties (1) collatérales, la difficulté devient plus grande; & l'on ne peut plus rien déduire des années énoncées par Hérodote, ni des générations de Manéthon. Ainsi ces deux Ecrivains ne

(1) Le Chevalier d'Origny a tâché de prouver que cela étoit vrai. C'est même tout le plan de son Ouvrage. Mais, en voulant accorder la Chronologie Egyptienne avec le texte Hébreu de Moïse, il a perdu de vue le point important : je veux dire les observations Astronomiques qui démentent absolument ce système; & cela est si vrai que Bianchini, qui se voit forcé de placer les observations de la Chine au temps même de Sem, n'a pu se dispenser de remonter au-delà du Déluge de Moïse, selon le texte Hébreu, pour fixer la date d'une observation qu'il reconnoît pour constante à cette époque. Comment oser supposer des Observateurs à l'époque de Sem, & à la sortie de l'Arche, dans des pays où, selon le texte Hébreu, il n'y avoit pas un seul homme? M. Gufmann a aussi admis l'hyphothèse du même Synchronisme, quoiqu'avec plus de vraisemblance que M. d'Origny. Mais il pêche par le même défaut. T.

nous apprennent plus rien sur l'époque du règne de Ménes, ni sur celle d'Hercule, compagnon d'Atlas.

Mais passons à Diodore. Il nous apprend, *Liv. I.* que quelques Prêtres Egyptiens comptoient plus de dix mille ans, & même d'autres presque vingt-trois mille ans d'Osiris à Alexandre-le-Grand. Il ajoute, peu après, que les Prêtres comptoient, du règne d'*Hélius* (le Soleil) à Alexandre, environ vingt-trois mille ans. Ce nombre d'années lui paroissant incroyable, il fit les recherches nécessaires, & découvrit enfin que, selon plusieurs, on prenoit anciennement les lunaisons pour autant d'années; qu'ensuite l'année fut de quatre mois, selon les trois saisons de l'Egypte, où l'on comptoit seulement l'hiver, le printemps, l'été. C'est aussi ce que confirme Gaza, dans son *Traité des Mois, &c.*

On dit qu'Horus fut Auteur de ces divisions, & que les Grecs en firent le nom d'*Horos* (1), pour désigner l'année. Diodore dit ailleurs que les Prêtres d'Egypte donnoient dix-huit mille ans au règne des Dieux jusqu'à Horus, fils d'Osiris; mais il ajoute que ce *sont des fables*. Selon le même, le règne des hommes com-

(1) Les habitans du Nord disoient anciennement *oz* pour le temps. T.

prenoit une suite de quinze mille ans, depuis Ménès jusqu'à la cent quatre-vingtième Olympiade. Enfin les Prêtres Egyptiens comptoient jusqu'à Diodore, quatre-cents soixante-dix Rois, ou huit mille quatre-cents soixante ans.

Voilà tout ce que cet Historien nous rapporte des époques de l'Egypte, dans son premier Livre. Je ne vois pas, chez Diodore, ce que Fréret & M. Bailly après lui, font dire à cet Historien, savoir qu'il réduit toute la durée des régnes à quatre mille sept-cents ans, prenant, pour calculer les années, une période de *trois mois*. Sans doute qu'ils ont vu ce qu'ils assûrent. J'avoue que je l'ai cherché en vain dans mon édition en deux *vol. in-fol. Amsterdam, 1745.*

Il est constant (1) que, selon Diodore, les lunaïsons étoient autant d'années, sous le régime des Dieux; que, dans le second âge, elles furent de *quatre mois*, & non de *trois*. Mais les années, qui avoient même été d'une *heure* seulement, sous le régime de Vulcain, eurent douze mois sous les Rois mortels. C'étoit, sans doute, un compte bien difficile à retenir, que celui des heures, pour une révolution annuelle; mais il

(1) J'abrège ici, pour éviter des détails peu importants; qu'on a dans d'autres passages, T.

n'est pas moins certain que le nombre *millénaire* (1), n'a pu être introduit dans les calculs qu'après un très-long-temps ; car il suppose une Arithmétique déjà portée à un grand degré de perfection. Si nous joignons à l'obscurité de tous ces différens cycles, cette période de trente-six mille six-cents vingt-cinq ans, dont nous avons parlé, d'après le Syncelle, il en résulte clairement qu'il est impossible de rapporter à des dates fixes la durée des époques que les Anciens nous présentent, d'après les *Mémoires* de l'Égypte ; & les réductions quelconques de Fréret & de M. Bailly n'ont plus la bête nécessaire pour déterminer une époque aussi importante que celle d'Atlas.

Mais n'est-il donc pas possible de la déterminer ? J'en doute : car je pense que, de-

(1) Je ne vois pas pourquoi les Egyptiens n'auroient pas connu le nombre *millénaire* à une époque très-éloignée, puisque tous leurs monumens le supposent de la plus ancienne date. Que les cycles ou les périodes des Egyptiens deviennent inutiles pour fixer directement l'époque d'Atlas, cela peut être : mais cela ne suppose pas l'ignorance d'un calcul perfectionné. Je crois d'ailleurs qu'il est impossible de fixer à quelles dates on a compté ou par *heure*, ou par *jour*, ou par *lunaison*. Nous verrons bientôt qu'on comptoit par année solaire, à une époque très-éloignée de notre Ere. T.

puis Atlas ou de son temps , ou du temps d'Hercule, il est arrivé sur le globe un bouleversement qui a détruit les vrais monumens qui auroient pu nous éclairer; & que la Postérité n'a plus eu qu'une tradition vague & obscure des faits & des événemens qui ont donné lieu à des fables, à des dates supposées, par un motif d'orgueil, chez des Peuples qui vouloient paroître avoir les premiers régné & connu les Arts & les Sciences. Je ne renonce cependant pas encore à mes recherches.



LETTRE XXXIII.

Continuation des recherches relatives à l'époque d'Atlas & d'Hercule. Temps où les Nations de l'Océan communiquèrent avec celles du Continent. La recherche des Cycles ne suffit pas pour trouver l'origine de l'Astronomie. Du Cycle Sothiaque de l'Égypte ; de celui de six-cents ans chez les Caldéens ; des Chinois , &c. On ignore le commencement ou le point d'où ils partirent ; ainsi le temps est indéterminé. Opinion de Boullanger sur l'origine des Cycles. Preuves de plusieurs Cycles & Périodes. Observations Astronomiques du temps d'Atlas. Etoiles qui concouroient avec les Solstices & les Equinoxes. Premières tentatives pour déduire, par l'Astronomie, l'époque d'Atlas, laquelle remonte à quatre mille six-cents ans avant notre Ere.

L'IMPOSSIBILITÉ où nous sommes, de réduire avec fondement les années des longues périodes de l'Antiquité, est assurément un motif bien légitime pour soupçonner la fidélité des rapports que les Historiens nous ont faits de ces dates incroyables. Il est cependant vrai que Platon

assûre positivement, comme une chose certaine, que les Loix avoient été dix mille ans en vigueur dans l'Egypte, au moment qu'il écrivoit. Il reconnoît au moins un intervalle bien vrai de neuf mille ans avant Solon, dans son *Critias*. Enfin nous voyons aussi dans son *Timée* un espace de neuf mille ans, depuis la guerre des Atlantides. Hérodote dit que, si le sol de l'Egypte s'étoit (1) élevé en dix mille ans au point où il étoit de son temps, il faut croire qu'il se feroit élevé du double en vingt mille ans. Or ce raisonnement ne semble-t-il pas prouver que, parlant à ce sujet, d'années solaires de trois-cents soixante-cinq jours, ce sont aussi de semblables années qu'il indique, lorsqu'il compte onze mille trois-cents quarante ans entre Ménes & Sennachérib, sur le témoignage des Prêtres. D'un autre côté les plus anciens *Mémoires* que l'Europe (2) avoit conservés, du temps de Strabon, étoient les vers ou Poèmes de la Bétique, dont les époques

(1) M. Larcher a prouvé la possibilité de cette élévation du sol de l'Egypte, de la manière la plus évidente. Voyez son *Tom. II. pag. 168, & suiv. T.*

(2) L'Auteur a bien raison de ne pas conclure, des six mille ans environ de date dans la Bétique, que les *Mémoires* de l'Egypte n'étoient pas plus anciens. T.

remontoient à six mille ans. Voyez Strabon ,
Liv. III.

Il ne faut donc pas procéder légèrement , lorsqu'il s'agit d'estimer la valeur du nombre *millénaire des années*. En effet Platon ajoute , dans son *Critias* , qu'il étoit arrivé plusieurs Déluges ; ce qui est confirmé par le témoignage de presque toutes les Nations. Ainsi la réduction arbitraire , que Fréret & M. Bailly ont prise pour bāse des analogies qu'ils ont trouvées , est dénuée de toute vraisemblance , quelque ingénieuse qu'elle soit.

Ce seroit peut-être ici le lieu de réfuter ce que Newton dit sur l'époque d'Atlas , qu'il fixe seulement à deux générations plus loin que la guerre de Troie. Ce que j'ai dit de certain ou de douteux , suffit pour prouver le contraire. Il y auroit moins d'incertitude à s'arrêter aux cycles , & à les examiner cōme ont fait les Ecrivains mentionnés. Je ne parle pas des cycles des Persans , des Caldéens , des Chinois ou des Grecs. Je laisse aussi à d'autres le soin d'examiner si celui de Métōn , qui est de *dix-neuf ans* , a quelque rapport au Sare , qui est de *deux-cents vingt-trois mois lunaires* , pour le retour des *éclipses* ; ou si le cycle d'Enopide , qui est de *soixante ans moins un* , se rapporte à un autre de *soixante ans* , adopté par les Caldéens , &

dont Elien particulièrement nous a fait mention. *Hist.* Liv. X.

Ainsi commençons par l'Égypte, qui est notre objet principal. On y avoit fixé le premier jour de l'année au solstice d'été, c'est-à-dire au lever héliaque de Sirius : c'est ce que nous voyons dans Ptolomée & dans Censorinus, *de Die Natal.* Ch. XVIII, pag. 130, Edit. Lindenbrog. Celui-ci nous dit, en outre, que le premier jour de l'année étoit le premier du mois *Toth*. Or l'année n'étant que de trois-cents soixante-cinq jours, il y avoit environ six heures de moins que dans l'année Solaire régulière : ainsi tous les quatre ans il y avoit un jour de manque. Sirius, pour cette raison, ne pouvoit plus reparoître que le second jour de *Toth*, & ne revenoit à son premier point qu'au bout de mille quatre-cents soixante de nos années ou mille quatre-cents soixante-une années Égyptiennes.

Je ferai cependant ici une réflexion : c'est que les saisons étant fixes, comme on ne faisoit pas d'intercalation, les mois devoient suivre un ordre inverse. Je m'explique : supposé qu'à la première année du cycle, Sirius apparut le premier jour de *Toth*, il devoit, cent vingt ans après, apparoître le premier du mois *Taofi* ; & ainsi, tous les cent vingt ans, les mois chan-

geoient relativement à l'apparition de Sirius. Il résulte que, la première année, le premier jour de Toth répondoit au 23 Juillet; & que, cent-vingt ans après, c'étoit le premier du mois Taofi qui répondoit à ce jour de Juillet, & Toth alloit ainsi représenter Juin, Mai, Avril, &c. : on ne doit donc pas s'étonner, si l'on voit dans Ptolomée les observations relatives au Soleil, marquées à des temps différens dans le mois Toth, tantôt dans le Taureau, tantôt dans le Bélier, dans les Poissons, &c. Faute d'avoir fait attention à ces circonstances, plusieurs Savans se sont donné beaucoup de peine, mais inutilement, pour trouver quelque correspondance entre les mois Egyptiens, qui sont variables, & les nôtres, que nous avons toujours fixes. Les mois Egyptiens ne revenoient à leur premier point, qu'après la période Sothiaque de mille quatre-cents soixante ans : c'est ce que n'a pas apperçu Nicolas Avérani, dans sa *Dissertation sur les mois Egyptiens*. C'étoit là ce grand cycle que les Egyptiens observoient religieusement. On l'appelloit *Sothiaque* de *Sothis*, qui, dans leur Langue, signifioit *Chien* ou *Canis*, &, de-là (1), *Canicule*. On recom-

(1) J'ai dit antérieurement que je parlerois de la période Sothiaque. M. Dupuis est ici en défaut comme M. Carli, & les autres, sur l'étymologie de ce mot. Jablonski est le seul

mençoit l'année suivante une nouvelle période ; en célébrant de grandes Fêtes. Censorinus dit : « Que l'année dans laquelle il écrivit son Ouvrage étoit la centième d'un nouveau cycle » Sothiaque, qui avoit commencé l'an *deux*, du » Consulat de l'Empereur Antonin, qui tomboit » l'an cent trente-huit de notre Ere ». Le cycle

qui mérite d'être cru. Mais disons quelques mots de l'ordre de cette période, qu'on a très-mal expliqué dans son rapport périodique essentiel ; c'est-à-dire dans le rapport de l'année civile des Egyptiens avec l'année Solaire complète, telle que la nôtre ou de trois-cents soixante-cinq jours & environ six heures.

Si l'on se rappelle ce que M. Carli a bien dit sur le passage de chaque mois dans les diverses saisons de l'année civile, on voit que cela étoit une conséquence du manque d'intercalation : ce qui, tous les quatre ans, donnoit à cette année un jour de moins, auquel nous suppléons par les six heures de chaque année de cette révolution quadriennale. Il est cependant vrai que cette année n'étoit *déficiante* qu'en apparence.

Le Zodiaque a été inventé en Egypte : c'est ce qu'a prouvé M. Dupuis de la manière la plus évidente. Ce seroit sans utilité qu'on chercheroit à quelle époque l'année y fut d'un ou de quatre mois, ou lunaire de cinquante semaines, ou de trois-cents soixante jours, comme chez presque toutes les anciennes Nations, avant & après la révolution du Globe. Les Egyptiens, s'étant aperçu de l'erreur occasionnée, après la révolution, par le diamètre de l'orbite terrestre devenu plus grand, réformèrent leur année, & la commencèrent au lever *acronyque* de Sirius, lorsque le

précédent avoit du commencer mille trois-cents vingt-deux ans avant Jésus-Christ.

Or on peut demander ici combien il s'étoit passé de temps, avant que les Egyptiens s'aperçussent que Sirius reparoïssoit le premier jour du mois de Toth, au bout d'une période de mille quatre-cents soixante ans ? C'est-à-dire

Capricorne coïncidoit avec le Solstice d'été. Sirius se levoit alors à six heures du soir. M. Dupuis s'accorde avec Scaliger, dans cette dernière circonstance. L'année suivante, Sirius ne se leva qu'à minuit; la troisième année à six heures du matin; la quatrième, son lever fut cosmique à midi. En fixant le commencement de l'année au lever même de Sirius, on perdoit donc, tous les ans, six heures environ, qui n'étoient pas comptés. Comme les Egyptiens consacroient les cinq derniers jours de l'année aux Fêtes de la naissance des cinq Dieux nés de Rhéa, ils ne pouvoient ajouter un sixième jour, qui n'auroit été consacré à aucune Divinité : d'ailleurs on s'obligeoit, par serment, à ne jamais intercaler un sixième jour. Les mois devoient donc courir dans toutes les saisons. Cependant il y avoit une intercalation sourde, puisqu'on différoit de six heures le commencement de chaque année. L'année civile étoit donc toujours régulière, malgré les mois vagues, qui réellement ne faisoient que changer de nom. Chaque quatrième année étoit distinguée des autres par l'épithète d'*Héliaque* ou *Solaire*; parce que le retard de quatre fois six heures, étoit censé avoir complété la véritable année Solaire sans intercalation. Les mois vagues couroient ainsi pendant mille quatre-cents soixante années, jusqu'au jour où Sirius devoit reparoître le premier du mois *Toth*, qui

combien de fois ce cycle avoit pu commencer & finir. Si l'on en compte seulement six avant l'époque de celui que marque Censorinus, on aura huit mille sept-cents soixante ans⁽¹⁾. Ajoutons-y mille trois-cents vingt-deux ans du premier cycle qui a précédé notre Ere, nous

avoit commencé la première année de ce cycle. Mais ces mille quatre-cents soixante ans égaloient réellement le même nombre de nos années, parce que la période, comptée par le cours des mois vagues, donnoit mille quatre-cents soixante-une années de trois-cents soixante-cinq jours. M. Dupuis venge bien les Egyptiens des outrages que M. Bailly leur a faits.

Nous avons déjà parlé des cinq jours *épagomènes*, ou ajoutés à l'année par Mercure, après la partie qu'il gagna, selon Plutarque, à la Déesse Rhéa. Fréret &, après lui, M. Bailly ont cru que c'étoit à l'année lunaire. Leur idée seroit vraie par le calcul : elle est fautive par le fait ; car c'étoit aux cinq derniers jours de l'année vague de trois-cents soixante-cinq jours, qu'on célébroit les Fêtes des Dieux, à qui ces cinq jours avoient été consacrés. J'ajouterai que les Egyptiens n'intercalèrent réellement que quand ils furent soumis aux Romains.

L'étendue d'une note ne me permet pas de parler ici de plusieurs circonstances très-intéressantes, & relatives à cette période Sothiaque, que l'*Hérodote anonyme & ignorant du Peuple Hébreu trouve dans une règle de trois*. Il est incroyable combien cet homme est superficiel dans tout son Ouvrage, ou plutôt c'est le comble de l'extravagance. Voilà tout ce que je puis dire de ce *Karaïte*. T.

(1) En multipliant 1460 par six. T.

aurons dix mille quatre-vingt-deux ans. Or Platon vivoit deux-cents quatre-vingts ans environ avant notre Ere : voilà donc les neuf à dix mille ans qu'il donnoit à l'établissement des Loix en Egypte.

Le cycle des Afiatiques, qui probablement fut commun aux Caldéens, se trouve indiqué dans un passage de Joseph. Il étoit de six-cents ans. Cassini est le premier des Modernes qui y ait fait attention. Ils l'appelloient la *grande année*. Les Caldéens le désignoient sous le nom de *Néros* (1), selon quelques Ecrivains. Cette période étoit celle de la conjonction du Soleil & de la Lune. Cassini a produit ce cycle comme une des plus belles découvertes de l'Astronomie. En effet, supposons le mois lunaire de vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes, nous trouverons que deux-cents dix-neuf mille cent quarante-six jours & demi, font sept mille quatre-cents vingt-un mois Lunaires, qui nous donnent six-cents années Solaires, de trois-cents soixante-cinq jours cinq heures cinquante-une minutes cinquante-six secondes.

(1) *Néros*, période de dix fois soixante ou six-cents ans. La période de soixante s'appelloit *Sossos*. Le *Saros* égale six *Néros* ou six-cents, multiplié par six, = 3,600. T.

M. Bailly observe que Bérofe , Manéthon , Hécatée cités dans Joseph , rappellent cette période. Mais je dirai seulement ici , en passant , que j'ai des doutes bien fondés sur l'origine de cette période de six - cents ans , qu'on attribue aux Caldéens. Je dirai plus loin quelle est mon opinion.

L'année Solaire actuelle ne s'accorde cependant pas , à la rigueur , avec celle que suppose cette période. Elle est plus courte ; & M. Bailly en fixe la différence à un jour quatre heures quarante minutes trois secondes. La raison qu'on peut en donner est que l'année étoit plus longue de cette quantité , lorsqu'on déterminâ cette période , parce que la terre parcouroit un orbite plus vaste.

Quoi qu'il en soit , il est probable que la période de trois mille six-cents ans a eu cette période de six-cents pour origine , de même que le grand cycle de vingt-quatre mille ans : peut-être même celui de trente-six mille correspond-il à trois mille six cents (3,600), multiplié par soixante. Cette période de soixante ans est plus familière à la Chine. On en réunit trois pour faire un cycle ou *van* : cependant le grand *van* est un cycle de dix mille ans (10,000). Les Chinois en comptoient huit mille huit-cents soixante-trois , chacun de dix mille ans , à la fin de l'Égire 847, c'est-à-dire l'an 1444 de notre

Ere. Ainsi leurs années monteroient à huit millions, huit-cents soixante-trois mille ; mais laissons-là tous les cycles, puisqu'ils n'ont pas pour principe une époque certaine, & qu'il est impossible d'en assigner une.

Cette époque est d'autant plus difficile à établir avec certitude, que toutes les périodes semblent remonter à une origine commune : or cette origine a été la crainte, qui dura longtemps chez les Peuples ; (1) des grandes révolutions du globe, & dont le souvenir se perpétua dans des âges postérieurs. L'attente de quelque nouvelle révolution fit noter jusqu'au moindre intervalle qu'on pouvoit déterminer par le cours de la Lune ou du Soleil. Cet astre se couchoit ; mais étoit-il bien sûr qu'il reparoîtroit. La Lune paroissoit, disparoissoit en présentant différens aspects : n'étoit ce pas une irrégularité, le signe avant-coureur d'une catastrophe ? Ainsi les hommes, tantôt en proie aux plus terribles craintes, tantôt livrés à la joie, lorsque leur espoir se ranimoit, notèrent ces différens phénomènes, pour se rassûrer ou pour attendre le moment où ils alloient peut-être périr.

(1) J'étends un peu les idées de l'Auteur entre les deux parenthèses. T.

Une heure, une demi-journée, une journée, l'intervalle du lever au coucher du Soleil, ou de son lever à son apparition suivante, ou d'un coucher au coucher suivant, celui de son plus haut point d'élévation au même point le jour suivant; tous ces intervalles, dis-je, furent ensuite autant de périodes, que l'un ou l'autre des Peuples échappés à la mort, adopta, pour régler le cours de ses travaux & du temps.

Le cours de la Lune & ses phases présentoient un cycle assez facile à saisir. Un intervalle de vingt-sept à vingt-huit jours, indiquoit deux extrêmes, plus souvent renouvelés que le cours du Soleil; & les deux extrêmes furent bientôt remarqués & notés comme une période régulière. Mais l'incertitude où l'on fut d'abord sur le *temps vrai* du cours de la Lune, qu'on n'aperçoit guères que le second jour qu'elle s'est dégagée, le fit aussi régler à vingt-sept jours huit heures, vingt-sept jours & demi, & à vingt-huit).

Les hommes, ayant donc adopté d'abord le cours de la Lune comme le plus court, préférablement à celui du Soleil, observèrent sur-tout la nouvelle Lune, qui devenoit un sujet d'allégresse, parce qu'elle ranimoit l'espoir: «Sonnez de la trompette, nous dit le Psalmiste, le jour notable de votre solemnité». L'Ecclésiaste appelle aussi la Lune le *signe de la Fête*.

C'est, sans doute, au nombre des sept jours

compris dans chaque phase de la Lune, qu'il faut rapporter cette idée superstitieuse, qui fit regarder le nombre *sept* comme *mystérieux* ou *sacré*, jusques dans les moindres circonstances. C'est ainsi que, dans Virgile, *Liv. V*, 85, un serpent sortant de sa retraite

Septem ingens gyros, septena volumina traxit,

& l'on en tira un bon augure. Peut-être est-ce à ce préjugé national des Hébreux qu'il faut rapporter la sanctification du *Sabat* (1) ou septième jour; car *Sabat*, en Hébreu, signifie *sept*.

(1) L'Auteur se trompe. Le nombre *sept* s'exprime, en Hébreu, par *Sebah*; mais *Sebat* ou *Sabat* signifie *cesser, se reposer*. Le mot *Sebah* ne désigne, même à la lettre, que *compléter, parfaire*; & c'est le seul sens que Moïse attache à ce mot, lorsqu'il dit que Dieu cessa d'opérer le *septième* jour, c'est-à-dire le jour auquel *il eût complété son Ouvrage*. Moïse s'est-il réglé sur le nombre *sept* de la première phase Lunaire, pour marquer l'ordre de la Création? Cela paroît fort probable. Il n'a suivi, dans cette théorie, que les idées cycliques reçues chez les Hébreux; ajoutant le repos de Dieu comme un motif plus capable de maintenir son Peuple dans l'observation de chaque septième jour: ce qu'aucune Nation ne fit quatre fois par mois. Les Grecs consacrerent le *quatrième* de chaque mois à *Mercur*, & le *septième* à *Apollon*; mais il n'y eut chez eux aucun ordre septénaire, ni dans leurs Rits ni dans la suite des jours de leurs mois. Joseph, Clément d'Alexandrie, toujours savant, mais toujours superstitieux, & d'autres semblèrent

Les soixante-dix semaines de Daniel, les soixante-dix-sept générations de Lamech, les sept semaines, à compter depuis qu'on mettoit la faucille dans la moisson, les sept jours de la Pâque, le repos des terres marqué la septième année, le pardon des injures commandé non-

indiquer le contraire, même chez toutes les Nations. Le docte Mursina réfute solidement cette opinion dans sa précieuse Dissertation de *Hebdomade Gentium*, dont M. Bailly auroit pu profiter, pour éviter quelques erreurs à différens égards. Le septième jour ne devint cyclique, à Rome, ou *hebdomadaire*, que très-tard. Horace se moque du respect que les Juifs avoient pour ce jour. Les Peuples de l'Europe ne comptèrent par semaines que plus de quatre-cents ans après l'époque du Christianisme; & l'on ne voit pas cette distinction de semaines au-de-là de cette époque chez les Peuples de l'Asie. Elle eut son origine à Alexandrie d'Egypte, sous les Ptolomées, qui admirent les Juifs dans cette ville. En joignant à Mursina les Dissertations qu'indique Simon dans son *Lexique Hébreu*, *Édit. 1771*, & le Livre Grec, assez rare, intitulé *Theologoumena Arithmetices*, in-4°, on aura tout ce qu'on peut désirer sur le nombre *sept*. Macrobe n'a pas vu exactement les anciennes théories relatives à cet objet. Hippocrate paroît avoir accordé beaucoup d'influence au nombre *septénaire* des jours dans les maladies. Ses théories, souvent prouvées par l'expérience, montrent qu'il ne faut pas rejeter tout ce qu'ont dit les Anciens sur les effets que produit la Lune dans l'atmosphère; effets qui se font plus ou moins sentir, selon ses Phases, à tous les corps organisés. A cet égard, les Egyptiens avoient bien conçu leur Isis, T.

seulement sept fois, mais soixante-dix-sept fois sept fois, sont encore des idées cycliques. On peut y rapporter le nombre *sept* des années climatiques, le septième jour, devenu liturgique chez les Romains, & autres circonstances qui ont été développées ou notées par le nombre sept, qui, selon Macrobe, est plus fécond que les nombres *mâes* ou *impairs*, & que les nombres *féminins* ou *pairs*. S. Augustin cite le nombre *sept*, comme signifiant *génération*, & le nombre *trinaire* comme désignant la *Trinité*.

Le nombre *sept* a sans doute donné lieu aux rêves de ces Visionnaires qui prédirent la fin du monde, à l'époque de la grande semaine de sept mille ans. C'étoit ce jour terrible que la Sibylle avoit marqué, & dont on adopta même la prédiction dans la Prose du *Dies iræ*, où l'on chante encore les mots : *Teste David cum Sybillâ*. Boulanger remarque que le *Breviaire de Paris* ne présente plus cette expression : mais elle n'en subsiste pas moins dans le *Romain*; tant on fut persuadé de la vérité des prédictions attribuées à cete Prophétesse. Virgile semble aussi y faire allusion dans ce vers :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

Il est donc probable que cette attente d'une révolution funeste, soit déluge, soit bouleversement du Globe, soit tout autre malheur, fixa les

Peuples sur des jours périodiques, qui devinrent des Fêtes réitérées chaque semaine ou tous les mois, aux nouvelles Lunes, ou au premier jour des périodes annuelles. Les solstices d'été, d'hiver, les équinoxes de printemps, d'automne, qui indiquoient les changemens des saisons, furent sur-tout remarquables selon les différentes Contrées où ces changemens devenoient plus sensibles.

Mais, si les différens cycles, qui ont résulté de la crainte ou de la superstition, ont fait distinguer les jours comme heureux ou malheureux, & ont perpétué la frayeur par le retour des éclipses, les apparitions des comètes; d'un autre côté, ces circonstances ont donné lieu, directement ou indirectement, à des observations astronomiques, qui nous auroient peut-être été d'un grand secours, si elles avoient passé jusqu'à nous. Elles nous auroient procuré des dates, moyennant lesquelles nous aurions pu déterminer les époques de la plus haute antiquité : telle est celle des Atlantides, que nous avons inutilement cherchée jusqu'ici, avec toutes les hypothèses, plus ou moins douteuses, des Chronologistes modernes.

Newton, ce vaste génie, fait, comme Descartes, pour embrasser toute la Nature, a bien senti qu'il falloit recourir aux observations astronomiques pour fixer la Chronologie : mais, en

établissant même toutes les Loix du système planétaire, il fut assez peu attentif pour donner à sa Chronologie une bête ruineuse qui ne put en soutenir l'édifice. Le P. Souciet, Fréret, deux hommes également recommandables par leur sagacité, l'étendue de leurs lumières, attaquèrent, avec autant de force que de succès, l'hypothèse de Newton. Leurs calculs astronomiques, & la comparaison des différens cycles de plusieurs Nations, ont démontré ses erreurs. J'ai aussi discuté dans le *Liv. II* de mon Ouvrage sur les *Argonautes*, le fondement sur lequel s'appuyoit Newton, pour établir l'observation de Chiron; & j'ai fait connoître la cause de sa méprise.

Mais quelles sont les observations qu'on peut avoir faites du temps d'Atlas & d'Hercule. Il semble que c'est peu de chose que d'avoir enseigné la Sphère: cependant il faut que la théorie ait eu certain développement. Atlas doit avoir montré quel étoit le cours annuel du Soleil, la révolution mensstruelle de la Lune, & même les points des solstices (1) & des équinoxes.

Il semble néanmoins que les Pléiades & les

(1) L'Astronomie, dit M. Bailly, n'étoit, à sa naissance, que la théorie de la Sphère & du mouvement journalier, *Tom. I. pag. 187*. La connoissance de la Sphère suppose quelque chose de plus. T.

Hyades avoient été observées dès ce temps-là. En effet les traditions de l'Antiquité nous apprennent que sept des filles d'Atlas furent reconnues pour les Pléiades, & les cinq autres pour les Hyades. Voyez *Hygin. fab.* 192. On les plaça entre les cornes du Taureau. Les Hyades étoient *Phaësylla*, *Ambrosie*, *Coronis*, *Eudore* & *Polyxo*. On connoissoit les Pléiades sous les noms de *Maïa*, *Electre*, *Tayget*, *Asterope*, *Mérope*, *Alcyone* & *Celæno*. Si les Hyades & les Pléiades ont été reconnues de l'Antiquité pour les filles d'Atlas, il est naturel de présumer que ces constellations avoient été observées dès ce temps-là.

Virgile parlant du règne de Jupiter comme de la première époque de l'Agriculture, ajoute :

*Navita tum stellis numeros, & nomina fecit,
Pleiadas, Hyadas claramque Lycaonis Arcton.*

Plus bas, il nomme *Eoæ Atlantides*, les Pléiades & les Hyades.

Diodore de Sicile dit qu'*Hesperus*, fils d'Atlas, étant sur une très-haute montagne, fut enlevé par le vent; ce qui donna lieu de croire qu'il avoit été transporté au Ciel, & placé dans l'astre qui depuis a porté son nom. Cette tradition montre au moins que la planète de Vénus avoit été observée à la même époque que les Pléiades.

Les observations de tous les Peuples ayant, en général, tendu à fixer les points des solstices & des équinoxes, il faut croire qu'on y mettoit le plus grand intérêt. Doit-on le chercher (selon les théories de Boulanger, qui sont assez vraisemblables à cet égard) dans l'attente d'une nouvelle catastrophe du Globe, ou dans un pur motif de curiosité? Quoi qu'il en soit, les anciennes Nations se sont toutes occupées de cet objet, de même que de prévoir les éclipses de Lune & de Soleil.

« Qu'*Hitchong* aille à l'Est, disoit l'Empereur
 « Yao, 2357 avant notre Ere; qu'il examine
 « soigneusement quelle étoile précède l'équi-
 « noxe du Printemps: qu'*Hi-chou* aille au Midi,
 « & observe celle qui est au point du solstice
 « d'été: qu'*Ho-tchong* examine à l'Occident celle
 « qui est par l'équinoxe d'automne: enfin
 « qu'*Ho-chou* observe, au Nord, celle du solstice
 « d'hiver. *Hist. Gén. Chin.* Tom. I. pag. 46 ».

Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Ces Observateurs trouvèrent que l'étoile *Nias* étoit à l'équinoxe du printemps; *Ho* au solstice d'été; *Hia* à l'équinoxe d'automne; enfin *Mao* au solstice d'hiver.

Il seroit bien avantageux de savoir quelles sont les étoiles dont les noms correspondroient chez nous à ces dénominations chinoises, pour établir ensuite un calcul sur leur position

actuelle & relative aux points cardinaux, afin d'arriver, en rétrogradant, à une époque certaine. Mais je n'ai pas les *Données* suffisantes : d'ailleurs je renonce à la gloire de cette découverte, n'en ayant ni le temps ni la volonté.

Cependant, les Pléïades & les Hyades ayant été les premières constellations sur lesquelles les hommes jettèrent leurs regards pour en déduire des conséquences relatives à certains cycles, il est naturel de croire que ce fut en observant aussi les rapports où elles se trouvoient avec les points cardinaux. On lit dans Hésiode que l'on commence à s'occuper des travaux pour les femailles, lorsque les Pléïades se couchent le matin au lever du Soleil; & qu'au contraire, on commence la moisson lorsqu'elles se lèvent avec le Soleil : ce qui indique le commencement de l'été. C'étoit là ce qu'on appelloit l'*année rurale*. Fréret, M. Bailly s'occupent ici de calculs avec Pétau : mais tous les raisonnemens se réduisent à ce qui suit. La brillante des (1) Pléïades étoit, en 1750, à cin-

(1) *Maïa*, *Mao* chez les Chinois. Voyez M. Dupuis, *Origin.-Constell.* pag. 66. Il est important de consulter ici le même, pag. 9 -- 11. Je note seulement que les Pléïades se couchent, au matin, le premier jour de Novembre, & qu'elles se lèvent héliaquement en Mai. T.

quante-cinq degrés cinquante-cinq minutes de longitude ; si donc on suppose qu'elle se soit trouvée à dix degrés, au temps de l'équinoxe, il falloit qu'elle fût au vingtième degré des Poissons : or soixante-cinq degrés cinquante-cinq minutes nous donnent quatre mille sept-cents quarante-six ans : si l'on en soustrait mille sept-cents cinquante, il reste deux mille neuf-cents quatre-vingt-seize années, antérieures à l'Ere vulgaire.

On a remarqué dans Job, *Ch. XXXVIII* ; un passage qui indique cette constellation, qui y est appelée (1) *Kimah*. M. Bailly, d'accord

(1) Ce mot Hébreu & Arabe se rencontre dans Job ; *Ch. IX. v. 9. & Ch. XXXVIII. v. 31*. Les autorités que cite en note M. Bailly, *Tom. I. pag. 478*, semblent en fixer le sens. Schultens, dont le suffrage seul décideroit peut-être la question, ne s'éloigne pas du sentiment de Hyde, dans ses Notes : cependant il aime mieux, non obstant Hyde, s'en tenir, dans sa version aux termes de *sydus calidum*, comme indiquant le renouvellement de la Nature. Le terme original peut réellement désigner un astérisme congloméré, en Arabe & en Persan : mais il est aussi analogue à une autre racine qui désigne *la chaleur & la production*. Ainsi je conclus, avec lui, qu'il est impossible de rien prononcer de positif d'après ces passages. La Langue de Job a eu le temps de changer le sens des mots depuis plus de quatre mille ans, & M. Niébur ne l'ignoroit pas. D'ailleurs ce terme a été pris dans un sens bien différent par deux Savans d'un rang aussi distingué, pour qui il a désigné *une comète*. Leurs raisons

avec Goguet conjecture en faveur des Pléiades : En effet Sébastien Munster traduit sans balancer : « Lieras-tu les suaves influences des Pléiades ? » ou relâcheras-tu la force attractive d'Orion ? » ou si tu peux faire sortir *Marzaroth* à son » temps , ou conduire Arcture avec ses fils ». Les Auteurs précédens rendent le mot hébreu *Kesil*, qui se trouve dans Job , par le *Scorpion* : mais Munster l'appelle *Orion*. En effet , comme les Pléiades répandent une douce influence sur la terre , de même il paroît que le texte oppose , par un sens contraire , une constellation ayant une force attractive qui amène le mauvais temps : or c'est la mauvaise influence qu'on attribuoit à *Orion*. Virgile a dit , *Liv. I* :

Cum subito assurgens fluctu nimbofus Orion.

Voilà pourquoi Orion avoit une épée à la main.

résoudroient même plus tôt la difficulté. Voyez l'*Essai de Becker sur la Théorie Astronomique de Job* ; & Heyn , *Dissertation sur le Déluge causé par une comète , ou son Traité des Comètes*. Ces autorités l'emportent assurément sur Goguet & M. Bailly , sans même excepter Munster. Le mot *kesil*, qui signifie *stupeur*, a été appliqué à *Orion*, comme signe de l'hiver ; à la *Petite Ourse* ; à l'*Etoile Polaire* : ainsi ce mot devient aussi incertain ou aussi vague dans Job. M. Carli n'en avoit pas moins raison de citer ce passage ; d'après les idées reçues ; mais elles sont sans fondement. L'importance de l'époque m'oblige de dire la Vérité. On mettra donc à ce passage l'intérêt qu'on voudra. T.

Si, d'un autre côté, on présume que le passage de Job indique l'équinoxe du printemps, l'âge de Job remonteroit à trois mille ans avant Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, comme les Pléiades annonçoient l'équinoxe voisin du printemps, par leur lever du matin, de même elles indiquoient celui d'automne, lorsqu'elles se couchoient au lever du Soleil. La belle étoile des Hyades *Aldébaran*, pouvoit se trouver, comme elle y étoit en effet, à l'équinoxe du printemps; *Antares* ou le *Cœur du Scorpion* étoit à celui d'automne; *Régulus* au solstice d'été; & *Phomalhaut* à celui d'hiver.

Si les Astronomes Chinois, que l'Empereur Yao envoya aux quatre points de l'horizon, comme je l'ai dit, observèrent ces étoiles, il est possible que ce soient elles qu'on voit nommées dans le *Zend-Avesta*, sous le même point de vue. Mais ces étoiles, en faisant le calcul sur la position de 1750, relativement à leur vraie co-incidence au point des équinoxes & des solstices, doivent avoir changé de soixante-six degrés: ce qui donne environ quatre mille sept-cents cinquante années. Otons-en mille sept-cents cinquante, l'observation auroit été faite, trois mille ans avant J. C.

Toute l'Antiquité attribue à Atlas deux observations importantes, déguisées par la Fable. La première, qu'il enseigna la théorie des Pléiades

& des Hyades, comme deux points essentiels d'Astronomie : la seconde, qu'il inventa & fit une Sphère armillaire. Or faire une Sphère & tracer le Zodiaque (1) sont la même chose. Mais tracer le Zodiaque suppose en même temps la conséquence qui doit en résulter, savoir la division de ses parties, relatives aux saisons de l'année, aux points des équinoxes & des solstices ; car c'est à ces différens points que commencent ou finissent chaque saison. Le commencement de l'année ayant été d'abord fixé au printemps, le point de l'équinoxe fut aussi regardé comme le point de départ du Zodiaque. Atlas enseigna donc cette division & ce premier point du Zodiaque, qui devenoit celui de l'année. Si on l'appella *Père* (2) des Pléiades, c'est parce qu'il

(1) Le mot *Mazzaroth*, du passage précédent de Job, a aussi été pris pour le *Zodiaque*. Mais ce mot est encore d'une signification trop vague pour présenter ce sens. Le mot radical signifie *couronner, ceindre*. La forme pluriel *oth*, due à la Masore, peut aussi être une terminaison féminine singulière, *outh*. Ce qui rend le sens indéterminé. Je verrois plutôt *la Voie Lactée*, que toute autre chose, dans le terme Hébreu, où, en effet, on peut voir tout mouvement, toute figure circulaire. C'est sans fondement que Goguet & M. Bailly trouvent ici positivement le *Zodiaque*, quoique Schultens panche pour cet avis. T.

(2) Seroit-ce à ses enfans, établis dans l'Ethiopie, (ce que reconnoît aussi M. Bailly) que l'Egypte auroit été
 apprit

apprit à observer & à fixer l'équinoxe par le moyen de ces étoiles.

Mais comment les Pléïades pouvoient-elles annoncer le printemps par leur lever héliaque, fans se trouver au moins à dix-huit degrés & demi des Poissons? Comment d'ailleurs les Hyades indiquoient-elles l'équinoxe, fans être au moins au vingt-neuvième degré du même signe? Or ces constellations ne se sont trouvées à cette position que quatre mille huit-cents soixante-dix-neuf ans avant le moment où j'écris ceci : cette époque seroit donc antérieure de trois mille ans à notre Ere. Si, d'un autre côté, l'équinoxe concouroit avec les Hyades, ou avec le dernier degré du Taureau, favoit *les Cornes*, il est certain que cela ne pouvoit avoir lieu que quatre mille six-cents ans avant J. C. ou environ. Nous voyons cette observation rappelée dans un beau vers des *Georgiques* de Virgile. Il dit qu'il faut semer l'orge & le lin au solstice d'été,

Libra die somnique pares ubi fecerit horas. Liv. I. v. 208.

Mais il prescrit, vers 217, du même, *Liv. I;*

redevable de son *Calendrier*? Cela paroît très-vraisemblable. Les Grecs & les autres Peuples avoient donc mal saisi la tradition de sa théorie. T.

de semer le millet, & de planter les fèves au printemps :

*Candidus auratis aperit cùm (1) cornibus annum
Taurus, & adverso cedens Canis occidit astro.*

Le coucher de Sirius, au lever des Hyades, indique un temps bien antérieur à Virgile : car, à l'époque de la vie de ce Poète, la Balance correspondoit au Bélier, comme aujourd'hui, & non au Taureau. On pourroit croire que Virgile eût voulu indiquer, par ce vers, le coucher héliaque de Sirius : mais ceci n'arrive qu'à la fin d'Avril, & ne répond plus à l'équinoxe. Le commencement du printemps ne répondroit pas non plus à l'ouverture de l'année indiquée dans ce vers par les cornes du Taureau. Lorsque l'œil du Taureau concouroit avec l'équinoxe du printemps, ce n'étoit pas la constellation de la Balance, mais le cœur du Scorpion, qui correspondoit à celui d'automne. En supposant donc que l'équinoxe du printemps ait concouru avec le dernier degré du Taureau & avec les cornes, ce ne peut avoir été que 4600 ans avant J. C.

(1) Ce vers, qui a causé beaucoup de débats littéraires, est relatif, non au temps de Virgile, mais au système des anciens Égyptiens. Or c'est Hésiode que Virgile suit ici, comme dans la plupart de ses autres théories. Voyez Scaliger, *Emend. Tempor.* Liv. I. T.

Lorsqu'une fois le Zodiaque eut été divisé en quatre parties, savoir au point des équinoxes & des solstices, on a facilement pu le subdiviser en douze, comme en Egypte, selon Macrobe, ou en vingt-quatre, comme à la Chine. Macrobe nous détaille comment les Egyptiens s'y sont pris avec le clepsydre, *Somn. Scip.* Liv. I. D'après ces opérations on détermina la révolution annuelle du Soleil, celle des mois Lunaires, la division des semaines, conformément aux phases de la Lune, enfin l'accord du cours de l'année avec celui du Soleil.



L E T T R E X X X I V .

Etat de l'Astronomie en Amérique, correspondant aux Observations primitives du concours des Pléiades & des Hyades avec les points équinoxiaux, &c. Conformité des dénominations des Astres dans les deux Hémisphères. Année ancienne ; divisée en trois-cents soixante jours. Correction uniforme des cinq jours épagomènes ou ajoutés, au Mexique & en Egypte. Correction de l'année Sydérale, par les six heures ajoutées aux trois-cents soixante-cinq jours, tant au Mexique, par le cycle de cinquante-deux ans & treize jours, qu'en Egypte, par la période Sothiaque de mille quatre-cents soixante ans.

VIRGILE, faisant mention des instructions qu'avoit données Atlas, ne pouvoit donc nous les mieux présenter que dans ce passage :

. *Errantem Lunam, Solisque labores
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones.*

En effet les premières notions de l'Astronomie ; déjà réduite en une espèce de système, ont été bornées à mesurer la période Lunaire, celle du Soleil ; à connoître les points solstitiaux &

équinoxiaux ; aux divisions du Zodiaque ; à l'observation des Pléiades , de Vénus , de l'Ours , & de quelques autres Constellations ou Planètes.

C'étoient aussi les connoissances qu'en avoient les Américains , au temps de la découverte de leur Continent , comme je vous l'ai dit dans une de ces *Lettres*. Ils connoissoient les Hyades , & les appelloient *Tapyra-Kayouba* , c'est-à-dire *Tête* ou *Mâchoire de Taureau*. Les Péruviens avoient dédié un Temple aux Pléiades , qu'ils connoissoient sous le nom de *Coylur*. Ce nom Péruvien donné aux Pléiades , qui indiquent le printemps , est singulièrement curieux. Nous avons donné , dans notre Hémisphère , le nom de *Colure* à deux cercles de la Sphère , & qui la partagent précisément d'un pôle à l'autre , aux points du *Cancer* & du *Capricorne* , du *Bélier* & de la *Balance*. On n'a jamais pu deviner l'étymologie de notre mot *Colure*. Achilles Tattius dit que cela signifie *Sans* (1) *queue* , parce que ces cercles se dérobent en allant vers le pôle Antarctique. Personne n'en a donné une

(1) J'ai long-temps cherché , mais en vain , à déterminer l'origine du mot Grec *colure*. Proclus , dans sa *Sphère* , n'est pas plus heureux qu'Achilles Tattius ; & Macrobe n'apprend rien. Ces cercles ayant déterminé les quatre premières divisions du Globe , j'ai cru entrevoir le sens de

meilleure raison. Macrobe trouve l'origine de ce mot dans la « conversion imparfaite de ces » cercles », *quibus nomen dedit imperfecta conversio.*

Les Peuples de l'Orénoque, comme nous l'avons déjà dit, sur le témoignage de Gumilla, connoissoient très-bien les Pléiades, & leur donnent le nom d'*Ucasu*. Elles leur servent encore à régler le cours de l'année, qu'ils commencent lorsqu'elles se lèvent à l'Orient, au coucher du Soleil. Le mot *Ucasu* mérite (1) d'être noté.

La constellation de l'Ours n'étoit pas ignorée des Peuples de Panuco, ni dans l'Amérique Septentrionale. On lui donnoit un nom qui signifie *Ours*, comme chez nous. Je vous ai détaillé comment les Péruviens s'y prenoient pour déterminer les points des équinoxes & des solstices. N'y a-t-il donc pas quelque chose de bien étonnant dans cet accord, presque général, entre l'Ancien & le Nouveau-Monde ?

Mais nous voyons ce même accord à l'égard des mois & des années. En effet les Péruviens régloient les mois sur la Lune, & l'année par

ce mot dans *ore*, prononcé *oure*, *division*, *portion*, & *kol* ou *koul*, *astre* & *globe*. Ces mots sont du Nord, & anciens. Le Grec contient beaucoup de mots analogues à ceux du Nord. T.

(1) Je ne vois rien de curieux dans ce mot. T.

Le retour du Soleil, aux points des solstices & des équinoxes: les Mexicains, au contraire, faisoient leur année (1) de trois-cents soixante jours, & y ajoutoient les cinq *épagomènes*, ou *d'addition*, comme les Egyptiens.

Newton assure, dans sa *Chronologie Réformée*, que l'année étoit anciennement composée de trois-cents soixante jours, & *lunisolaire*. Il croit aussi qu'elle a continué, en Egypte, jusqu'au temps d'Osiris. Fréret le contredit, mais sans prouver son sentiment. Je pense que Newton a la Vérité de son côté. Les cinq jours qu'on ajoutoit à trois-cents soixante, indiquent clairement qu'ils ont été ajoutés lorsqu'on eut aperçu qu'ils manquoient pour compléter l'année Solaire. En conséquence on peut assurer que l'année a été d'abord de trois-cents soixante jours, comme le Zodiaque, l'Equateur & les autres cercles de la Sphère, ont été divisés en trois-cents soixante degrés. Les Egyptiens, au moins les habitans de Thèbes, ayant été avertis de leur erreur par (2) Theut ou Mercure, comme le dit Strabon divisèrent aussi le Zodiaque en trois-cents soixante-cinq parties. Dio-

(1.) Nous verrons que cette année étoit aussi complétée que la nôtre, & la même que celle de l'Egypte. T.

(2.) C'est-à-dire par l'Observation. T.

dore nous dit même qu'on le fit sur le grand cercle (1) d'Osimandué. Mais cette division ne fut pas long-temps conservée, & l'on reprit la période de trois-cents soixante (2) jours.

Tout semble nous le persuader. Diodore assure qu'il y avoit dans *Acaut*, au-de-là du Nil, vers la Libye, & à cent vingt stades de Memphis, un grand vaisseau dans lequel trois-cents soixante Prêtres versoient, chacun à leur tour, plein un vase d'eau du Nil : ce qui fait bien le nombre de trois-cents soixante jours. C'étoit l'année religieuse proprement dite. Le même Historien raconte qu'il y avoit dans une île du Nil, entre l'Egypte & l'Ethiopie, un Temple dédié à Osiris, où l'on voyoit aussi, rangés par ordre, trois-cents soixante vases, dont chaque Prêtre remplissoit un de lait, tous les jours. Hérodote dit positivement que les Egyptiens partagèrent d'abord l'année en douze mois de trente jours; & qu'ils en ajoutèrent cinq autres, après en avoir découvert la nécessité par les observations Astronomiques. Aristote remarque, dans un passage cité par Gaza, que la cinquième partie de l'année est de soixante-

(1) Le Chevalier d'Origny a dit sur ce cercle des choses qui méritent d'être lues. T.

(2) Cela est-il bien vrai ?

douze jours. Or soixante-douze est le cinquième de trois-cent soixante. Weidler a même prétendu prouver, par des passages de la *Genèse*, *Ch. VII.* & *Ch. VIII.*, que c'étoit le cours des années antdiluviennes, Voyez son *Histoire de l'Astronomie*, *Ch. II. n° VI.* Il s'appuie aussi du témoignage de Plutarque & de Diogène de Laërce. Pétau a voulu prouver que l'année de trois-cents soixante jours étoit lunaire : mais ce nombre, pris selon les révolutions actuelles de la Lune & du Soleil, s'écarte plus de l'année Lunaire que de l'année Solaire, presque de douze heures. D'ailleurs on ne peut nier que les Antidiluvians de la *Genèse* ne fissent leur année Solaire précisément de trois-cents soixante jours, puisqu'ils la divisoient en douze mois de trente jours. L'année des Perses & des Grecs étoit la même. En effet, lorsque les Egyptiens firent leur année de trois-cents soixante-cinq jours, les Grecs, dit Strabon, ignoroient absolument cette correction, comme bien d'autres choses.

La révolution annuelle ayant donc été de trois-cents soixante jours, dans les deux Hémisphères, on ne peut pas dire que ce fût par une erreur de calcul. Il est évident que les premiers hommes, n'ayant eu, pour observer les différens points du Soleil à l'horizon, qu'une montagne, un arbre ou peut-être une tour, ou tout autre corps grossier, interposé entre l'observa-

teur & l'horizon, ne purent exactement déterminer le même point où ils avoient fixé le Soleil auparavant; & que leurs résultats furent assez long-temps incertains. A plus forte raison ne faifirent-ils que fort tard l'intervalle des cinq jours qu'il fallut ajouter aux trois-cents soixante, qu'ils avoient admis pour le cours de l'année.

Mais, si la période de trois-cents soixante jours a été généralement adoptée pour le cours réel du Soleil, ne peut-on pas soupçonner, avec Weidler, que l'année Solaire étoit vraiment bornée à ce terme; & que la force de projection s'est accrue dans le globe de la terre, en conséquence de la révolution qu'elle aura éprouvée? ce qui aura diminué la force attractive que le Soleil exerçoit sur notre globe, & aura fait parcourir à celui-ci une ellipse, dont l'orbite exige actuellement cinq jours & environ six heures de plus chaque année. De-là, sans doute, auroit résulté l'addition nécessaire des cinq jours, & l'intercalation du bissexile, tous les quatre ans.

Nous devons nous rappeler ici qu'il y eut très-long-temps en Egypte, trois manières de compter l'année; ce qui donna lieu, 1^o à l'année *sacrée* (1) ou *sacerdotale*, la plus ancienne

(1) Voilà une des circonstances auxquelles n'a pas fait attention le docte Hérodote du *Peuple Hébreu*, lorsqu'il

des trois ; car les usages religieux se conservent plus que tout autre, soit par raison, soit par superstition : 2^o à l'année civile : 3^o à l'année astronomique.

L'année sacrée fut constamment de trois cents soixante jours ; l'année civile fut de trois-cents soixante-cinq jours, après la correction : enfin

trouvoit la période Sothiaque dans une *équation scholare*. Les Egyptiens conservoient donc, dans cette période, le cours de leur année Solaire primordiale, la correction des cinq jours épagomènes, & se régloient, en outre, sur le vrai cours du Soleil. Quelque révolution qu'il arrivât, si l'Egypte y échappoit, ils avoient, dans une seule période, trois suites, à la faveur desquelles ils pouvoient se retrouver à toutes les dates, & remonter au-de-là du terme des révolutions. Une soustraction ou une addition leur suffisoit. Dès que ces combinaisons sont certaines, il est évident qu'ils ont dû les faire. Ainsi le Prêtre conservoit son année primitive, en laissant courir les mois dans toutes les saisons, & en suivant une année astronomique sans intercaler. D'un autre côté, le Peuple ne voyoit aucun dérangement à l'ordre civil ; parce que le retard de six heures, pour chaque commencement d'année, ramenoit toujours les travaux dans les saisons convenables & régulières. Est-ce donc dans une règle de trois qu'on trouve ces combinaisons ? Sans doute il est aisé de deviner cette règle dans cet ordre ; mais il falloit le trouver. Voilà donc le savoir de ce profond Karaïte ! Je lui laisse à deviner d'autres rapports non moins intéressans. Ce que j'ai dit antérieurement, & cette note développent les détails de M. Carli, T.

on y ajouta six heures. Telles sont les périodes que nous présente Censorinus, à cet égard, *Ch. XVIII*. Cette remarque est importante; & je vous prie d'y faire attention : parce que j'espère vous montrer, dans les *Lettres* suivantes, que notre Globe a subi une révolution qui a changé la position de son axe, & l'a forcé de parcourir une ellipse d'une plus grande étendue.

On peut dire la même chose à l'égard de l'année Lunaire. En effet, s'il est constant que les plus anciens Peuples connus fixoient à sept jours chaque phase de la Lune, terme auquel ils établirent le jour de Fête, on doit convenir que le mois lunaire étoit juste de vingt-huit jours. Ainsi douze lunaisons ne faisoient que trois-cents trente-six jours : si l'on y ajoute quatorze jours, d'une demi-lunaison, l'on aura trois-cents cinquante jours. Fréret prouve que le terme de sept jours, assigné à chaque phase lunaire, est plus ancien que Moïse, qui sanctifia le septième jour, & partagea le mois en quatre semaines. Ainsi l'année lunaire étoit limitée à trois-cents trente-six jours, comme je viens de le dire.

Nous voyons, en effet, la Pâque indiquée au quatorze du mois dans le douzième *Chapitre* de l'*Exode*, & dans le premier *Chapitre* d'*Esdras*. Ce jour y est nommé la *phase* de la Lune. « Josias fit la Pâque dans Jérusalem, au Seigneur ;

» & il immola la Phase, le quatorze de la Lune
 » du premier mois ».

C'est aussi pour cette raison que les Hébreux (1) & les Grecs donnoient au mois le même nom qu'à la Lune. Les premiers l'appelloient *Iaréah*, les second *Méne*.

Néanmoins Fréret prétend que l'année lunaire étoit de trois-cents cinquante jours, chez les Anciens, & qu'on y ajouta, par correction, cinq jours épagomènes. Mais cette combinaison ne paroît pas heureuse : car trois-cents cinquante-cinq jours excèdent d'un jour, presque entier, la révolution lunaire. La phase du septième jour, auquel on célébroit la Fête, indique qu'on croyoit que la phase avoit lieu ce jour-là : autrement la Fête auroit été le huitième. La période lunaire n'étoit pas exactement de vingt-huit jours, mais de vingt-sept & quelques heures, ainsi le calcul (2) de Fréret devient encore plus incertain.

(1) C'est-à-dire que *Iaréah* signifioit *Lune & Mois*, comme *Méne*, chez les Grecs. T.

(2) Censorinus nous apprend que Numa, ou Tarquin, faisant l'année de douze mois, la régla à trois-cents soixante-cinq jours, quoique la Lune paroisse achever son cours en trois-cents cinquante-quatre jours. Mais il observe en même temps que ce fut, *per imprudentiam*, par ignorance, ou par préjugé en faveur du nombre impair.

Après avoir observé cette uniformité dans les connoissances astronomiques des anciens Egyptiens & des Américains, voyons les corrections qui ont été faites pour déterminer précisément la révolution des Planètes.

Nous avons déjà dit plusieurs fois que les Egyptiens commençoient leur année sacrée à l'apparition de Sirius, au premier jour de Toth: nous avons encore remarqué que, comme il restoit environ six heures, après les trois-cents soixante-cinq jours de l'année corrigée, il en résulroit la différence d'un jour, tous les quatre ans; & que les Egyptiens, ne faisant pas d'intercalations, avoient admis une période de mille quatre cents soixante ans, pour retrouver le lever de Sirius au premier jour de Toth. Voilà donc quel étoit le cycle des Egyptiens; au bout duquel il se trouvoit trois-cents soixante cinq jours, ou une année de reste, qui, ajouté à la période, la déterminoit à mille quatre-cents soixante-un ans.

Les Mexicains suivoient une marche toute différente. Leur grand cycle, ou siècle, étoit de cinquante-deux ans, partagés en quatre indications, de treize années chacune. Arrivés à la fin

qu'aimoient les Pythagoriciens. Je crois plutôt le premier: Voyez *Censorinus*, Ch. XX & XI, à la fin: ce qui rend l'erreur de Fréret assez singulière. T.

du cycle, ils ajoutoient treize jours, qu'ils consacroient à la pénitence (1) & au jeûne : après quoi ils recommençoient le cycle. Quelques Ecrivains l'ont regardé comme un cycle *civil* ; pour moi je le crois astronomique & imaginé

(1) Nous avons vu que cette idée tenoit à celle des anciens Egyptiens. Les détails que présente M. Carli méritent d'autant plus d'attention qu'il paroît n'avoir pas assez senti les rapports essentiels, & l'ordre du cycle des Mexicains.

Il voit, au premier coup-d'œil, que dix-huit mois de vingt jours donnent une année de trois-cents soixante jours : cela est bien sensible. On y trouve le même nombre qu'avec douze mois de trente jours. Voilà donc, au Mexique, *la première année Solaire* de nos Continens, & non Lunaire. Mais calculons avec le cycle, ou siècle, Mexicain de cinquante-deux ans ; nous aurons avec trois-cents soixante jours, multipliés par cinquante-deux, dix-huit mille sept-cents vingt jours, qui, divisés par trente (ou un mois), donnent six-cents vingt-quatre mois. Ceux-ci divisés par douze (ou un an), donnent cinquante-deux ans. Les Historiens, Carréri sur-tout, observent qu'on ajoutoit treize jours à la fin du cycle, pour corriger le bissextile. En effet treize jours, multipliés par vingt-quatre heures, donnent trois-cents douze heures, qui, divisées par cinquante-deux, donnent six heures pour chaque année, dont nous faisons un jour, au bout de quatre ans. Nous n'avons encore que des années de trois-cents soixante jours six heures : ce qui tient de la première & de la troisième forme de l'année. Ce résultat prouve donc, sans avoir besoin de témoignage quelconque, que l'année

pour corriger l'extrême différence de l'année solaire.

Nous avons aussi vu qu'ils avoient des mois de vingt jours, & qu'ils en comptoient dix-huit par an. Leur ancienne année étoit

de trois-cents soixante-cinq jours, ou l'intermédiaire, qui fut l'année civile de l'Égypte, a nécessairement été connue au Mexique. Ici l'Histoire s'accorde avec la Raison : elle nous rend les cinq jours sous le nom de *Nenontemi*, qu'on ajoutoit à chaque année, depuis la réforme qu'exigea le cours du Soleil. Carréri prétend même que ces jours avoient été liés avec la suite de l'année, de manière à ne plus paroître accessoires. On le consultera sur ces calculs.

Jusqu'ici tout est clair pour M. Carli ; mais il ne peut comprendre ce qu'ajoute Carréri ; savoir que, tous les quatre ans, l'année retardoit d'un jour. L'analogie que j'aperçois entre ce cycle & la période Égyptienne, quoique plus longue, lève la difficulté. Nous avons vu que les Égyptiens avoient en horreur l'intercalation, & faisoient serment de ne jamais la mettre en usage. En conséquence ils avoient une année vague, où les six heures paroissoient négligées, relativement au cours des mois, mais qui réellement ne l'étoient pas, puisque, tous les ans, ils commençoient leur année six heures plus tard, au lever de la canicule. Les Mexicains, dont toutes les théories tiennent à celles de l'Égypte, n'étant pas obligés de se régler sur le lever de cet astre, négligèrent absolument ces six heures, tous les ans, ne voulant pas non plus intercaler, quoiqu'ils célébassent le lustre quadriennal, comme toutes les anciennes Nations. Ainsi tous les quatre ans l'année devoit perdre un jour : ce qui leur donnoit *treize fois un*
donc

donc de trois-cents soixante jours, comme chez tous les anciens Peuples.

Ils ajoutaient, à la fin de l'année, cinq jours épagomènes, après l'expiration desquels ils recommençaient l'année suivante. Telle est la

jour au bout de cinquante-deux ans, de trois-cents soixante jours chaque, non compris ces *treize Nenontemi*, qui faisoient la correction de l'année primitive. Je conclus aussi que M. l'Abbé Clavigéro, *Tom. II*, s'est trompé lorsqu'il a dit que *le retard d'un jour*, dont parle Carréri, n'est relatif qu'à notre *Calendrier*, & non au *Calendrier Mexicain* : il est évident que ce retard y étoit réel. Il fait une autre observation plus importante ; c'est que les Toltéches, Peuples, dit-il, plus anciens que les Mexicains, (cela est-il prouvé ?) corrigeoient le bissextile par l'addition d'un jour, tous les quatre ans, plus de cent ans avant notre Ere ; mais que les Mexicains, ne voulant pas faire tomber deux Fêtes le même jour, imaginèrent de transporter le bissextile en une suite de treize jours, à la fin du cycle. Le Chevalier Boturini devient ici son garant. On peut douter de cette supposition. Quant à ce que l'Auteur cite de Fréret & de Boulanger, il a raison de rejeter leur supposition, dont il est impossible d'apercevoir la moindre preuve. Voilà donc au Mexique, comme en Egypte, l'année sacrée, de trois-cents soixante jours, l'année civile de trois-cents soixante-cinq jours, & l'année vague en apparence, mais réellement astronomique.

Les réflexions que fait M. Carli, sur les rapports du cours de la Lune, sont, on ne peut plus ingénieuses, & prouvent sa sagacité. Cependant je hazarderai une conjecture sur les *neuf jours* des Fêtes célébrées, tous les

première correction que firent les Mexicains ; lorsqu'ils eurent apperçu que la révolution du Soleil excédoit le nombre des trois-cents soixante jours qu'ils avoient comptés jusqu'alors ; la révolution du Soleil étant devenue plus longue, par une cause quelconque.

Mais leurs Astronomes apperçurent enfin une autre irrégularité : les trois-cents soixante-cinq jours ne suffisoient pas : la révolution solaire l'excédoit de six heures ou un peu moins : de

quatre ans. Je les crois relatifs à l'époque où l'année Solaire & Lunaire furent réformées, & probablement en même temps : en effet on ne pouvoit guères s'occuper de l'une qu'on ne songeât à l'autre. Les Mexicains qui, comme nombre de Peuples, avoient d'abord déterminé l'année Lunaire à trois-cents cinquante jours, (ou à vingt-huit jours & demi, par mois) s'étant apperçu de l'erreur, la déterminèrent de quatre jours plus longue. On fit donc cette addition en même temps qu'on ajouta les cinq jours *Nenontémi* à l'année Solaire ; & , tous les quatre ans, on célébra la mémoire de cette addition, pendant un Jubilé de neuf jours, dont les cinq premiers étoient peut-être consacrés au Soleil, les quatre autres à la Lune. Ainsi nous saurions, par cette conjecture, à quel terme étoit aussi fixé le cours de la Lune, à la réforme du *Calendrier* de ce Peuple. Je crois cette idée au moins aussi bien fondée que celle de M. Carli. J'évite même tout ce qui l'embarasse. Quoi qu'il en soit on est forcé de convenir que ces Peuples n'étoient pas ces Barbares que MM. Paw, Bailly & autres ont vu en Amérique, sans sortir de leur cabinet. T.

forte qu'au bout de quatre ans, il en résulteroit une différence d'un jour. Les Egyptiens avoient évité l'erreur qui en auroit été la conséquence, en admettant leur grande période sothiaque ou caniculaire de mille quatre-cents soixante-un ans. Les Mexicains, persuadés de la réalité de ce surplus de six heures par an, imaginèrent leur cycle de cinquante-deux ans, auxquelles ils ajoutèrent les treize jours consacrés à la pénitence & à la prière. Ensuite ils recommençoient leur cycle.

La preuve de cette combinaison est bien sensible. Multiplions cinquante-deux ans par six, nombre des heures excédentes de chacune des cinquante-deux années, nous aurons trois-cents douze heures, qui, divisées par vingt-quatre, nous donnent les treize jours épagomènes, ou ajoutés à la fin du grand cycle.

Carréri nous rapporte une autre circonstance qui mérite attention. Selon lui, les Mexicains commençant leur année au dix Avril, le recommençoient le neuf, après les quatre années suivantes, retrogradant ainsi d'un jour tous les quatre ans, jusqu'à la fin du cycle de cinquante-deux ans, au bout duquel ils ajoutoient les treize jours épagomènes, consacrés à leurs Fêtes lugubres & à la pénitence, pour recommencer le siècle au dix Avril.

Il me semble qu'il y a ici une véritable contradiction : car, selon cette combinaison, l'année qui suivoit les quatre premières, auroit du commencer le *onze* & non le *neuf*. Ainsi, tous les quatre ans, il devoit se trouver un jour de surplus à l'année : par conséquent la correction des treize jours épagomènes devenoit inutile à la fin du cycle de cinquante-deux ans. Si, d'un autre côté, nous admettons la rétrocession d'un jour, tous les quatre ans, la différence de l'année fédérale auroit été double au terme du cycle, c'est-à-dire de vingt-six jours.

Mais la correction des treize jours étant certaine, puisque tous les Historiens la confirment, & Carréri se trouvant le seul qui nous parle de la rétrocession d'un jour, tous les quatre ans, je soupçonne beaucoup que Carréri s'est trompé. Ainsi nous ne devons faire attention qu'à l'ingénieuse correction des treize jours qui rame-noit exactement chaque grand cycle au même point.

Mais je ne fais comment Carréri a rapporté le commencement de l'année Mexicaine au dix Avril : car les Mexicains ayant dix-huit mois, & nous seulement douze, il manque six dénominations pour être, des deux côtés, dans un juste rapport. Il a peut-être commencé à comp-

ter depuis Janvier jusqu'à l'équinoxe du printemps. Mais cette supposition prouveroit le contraire. Car nous trouverions quatre-vingts jours, ou deux mois vingt jours, de notre côté; ce qui feroit quatre mois Mexicains. L'année a toujours commencé avec le premier du mois; ainsi je ne doute pas que les Mexicains n'aient de même commencé la leur avec le mois, à l'équinoxe du printemps. La rétrogradation d'un jour tous les quatre ans, n'exista donc pas, ou ce fut une autre chose que n'a pu comprendre Carréri, dans un temps déjà si éloigné de l'époque à laquelle cette Nation avoit disparu sous le glaive des Espagnols.

Boulangier dit, dans son *Antiquité dévoilée*; Tom. III. pag. 22, & d'après Fréret, que les Mexicains avoient trouvé le moyen de corriger le biffextile, en multipliant treize jours par mille quatre-cents soixante, & que de-là il leur résultoit le nombre de cinquante-deux années; de trois-cents soixante-cinq jours chacune; ce qui formoit leur cycle, en y ajoutant treize autres jours: de sorte que la correction se trouvoit d'accord avec le nombre mille quatre-cents soixante-un, expression du cycle caniculaire des Egyptiens ou de leur année sydérale. Je ne fais si les Mexicains ont réellement

suiyi cette marche : mais Boulanger ne parle pas de la rétrogradation mentionnée dans Carréri.

Quoi qu'il en soit, ces Peuples observèrent qu'il falloit ajouter cinq jours aux trois-cents soixante, pour compléter l'année; & qu'au bout de quatre ans le Soleil étoit en retard d'un jour ; c'est-à-dire de six heures environ tous les ans : ce qui faisoit une période de treize jours en cinquante-deux ans. Or voilà les treize jours de pénitence & de prières, qui terminoient le cycle.

Mais, puisque les observations astronomiques des Mexicains nous ont paru dignes de notre attention, permettez-moi quelques réflexions sur leurs mois de vingt jours. Outre le but qu'ils avoient eu de faire toujours tomber les jours de marché le trois, le huit, le treize & le dix-huit de chaque mois, c'est-à-dire à la distance de cinq jours, comme nous l'avons déjà vu, ils ont peut-être eu aussi l'intention de corriger plus facilement le cours annuel de la Lune. Il n'est pas probable qu'ils aient apporté tant de soin à calculer la période annuelle du Soleil, & qu'ils aient négligé celle de la Lune. Le nombre de vingt-neuf jours huit heures, étant celui qui approche le plus d'une lunaison, nous avons, en prenant ce nombre, trois-cents cin-

quante-deux (1) jours pour douze lunaisons. Or ce nombre de jours approche plus de la véritable période que celui de trois-cents cinquante adopté par d'autres Nations. Néanmoins il y a une erreur de deux jours huit heures quarante-huit minutes trente-six secondes, selon notre calcul actuel. Or cette erreur fait, tous les quatre ans, neuf jours onze heures seize minutes vingt-quatre secondes. Si, d'un autre côté, nous observons qu'on a fixé jusqu'à notre temps même la période annuelle de la Lune à trois-cents cinquante-quatre jours six heures, nous trouverons qu'en prenant la somme de deux jours six heures, par an, pendant quatre ans, nous aurons neuf jours juste. Ne seroit ce donc pas pour cette raison que les Mexicains faisoient, tous les quatre ans, des Fêtes qui duroient neuf jours ? Voilà ce dont personne n'a jamais pu deviner la raison. Ainsi ne blâmons pas Acosta d'avoir regardé ces Fêtes comme un Jubilé. Malgré cela, les Historiens ne nous apprennent pas si les Mexicains célébroient ces Fêtes après quatre années lunaires ou quarante-huit lunaisons. Nous ignorons même s'ils fixoient l'année

(1) Multipliez 29 jours par 12, vous aurez 348 jours ; multipliez 8 heures par 12, vous aurez 96 heures, ou 4 jours : or $348 + 4 = 352$ jours. T.

lunaire à trois-cents cinquante-deux jours, & les lunaifons à vingt-neuf jours huit heures. Quoi qu'il en foit, de Horne, Carréri & plusieurs autres Historiens ont fu que les Mexicains ajoutoiēt cinq jours aux trois-cents foixante; ils nous ont décrit les Fêtes des neuf jours à la fin des périodes de quatre années, & celles des treize jours, après le cycle de cinquante-deux ans.

Quelques Ecrivains ont pensé qu'elles avoient pour objet la Religion, d'autres la superstition, d'autres enfin la correction & l'ordre de l'année astronomique. Mais, de quelque manière qu'on envisage ces procédés, on est forcé d'avouer que ces Américains, loin d'être des Barbares, des Ignorans &, pour ainsi dire, plus bas que l'homme, avoient des connoissances astronomiques qui les relèvent infiniment. En effet quel Peuple, dans notre Hémisphère, avoit plus exactement réglé son *Calendrier* sur le cours du Soleil & de la Lune? Ne voit-on pas qu'ils avoient fixé leur attention jusqu'aux moindres détails relatifs aux révolutions périodiques de ces deux flambeaux de notre systême? Ils connoissoient plusieurs constellations, leur avoient donné les mêmes noms que nous; ils avoient observé les Pléiades & les Hyades, pour déterminer les points des équinoxes: c'est bien peu

de chose, me dira-t-on que ces connoissances astronomiques; mais combien de Nations n'en savoient pas tant en Europe, à l'époque seule de la Conquête? Au reste leurs calculs étoient fondés sur des observations & des traditions qui remontent à plus de trois mille ans avant notre (1) Ere.

Tel fut l'état de l'ancienne Astronomie dans l'une & l'autre Hémisphères. Nous y avons vu les *Usages*, les *Rits Religieux*, l'*Ecriture Hiéroglyphique*, les *Quipos* & autres *circonstances* nous présenter une conformité frappante. Il seroit peut-être même démontré que les *Langues*

(1) L'*Edition Italienne* place ici cette Note, qui, sans doute, devoit être ailleurs: « M. l'Abbé Clavigéro, *Tom. II.* » pag. 64, voit, avec surprise, que les mois Mexicains » ne répondoient pas aux lunaisons: cependant il dit que » le mot *Metzli* signifioit *Lune & Mois*. Ainsi il croit » que les Mexicains avoient deux sortes de mois; 1^o des » mois *Religieux*; 2^o des mois *Astronomiques*. On voit » l'image du Soleil & de la Lune au centre de la figure » qu'il nous donne, comme le tableau de l'année, distinguée » par vingt représentations ».

Un ancien *Calendrier Egyptien*, publié par Bianchini, représente le Soleil par une tête d'homme, avec une couronne rayonnée, & la Lune par une tête de femme, avec un croissant, au centre. La distinction des mois, dont parle M. Clavigéro, seroit analogue aux théories de l'Egypte. T.

y ont les *mots primitifs communs*, si quelques Savans, également versés dans les *Langues* principales des deux Continens, en avoient fait une analyse exacte, pour parvenir à une comparaison fondée sur des principes. Quelques noms d'anciens Héros ou des Personnages les plus renommés se sont trouvés les mêmes, de l'un & de l'autre côté du Globe. Croirons-nous, après cela, qu'il n'y ait pas eu de communication entre les deux Hémisphères? Mais comment se feroit-elle établie, en les supposant toujours séparées par de vastes mers? Voilà le point essentiel qu'il s'agit d'examiner à présent. Il mérite l'attention de tout homme dégagé de préjugés. Ainsi je vais, bien ou mal, vous présenter mes idées. Vous y attacherez l'intérêt que vous jugerez à propos.



L E T T R E X X X V .

Récapitulation des Observations précédentes. Comment les Américains , avant la découverte du Fer , de l'Écriture & de la Monnoie , ont-ils pu communiquer avec notre Hémisphère ? Il y avoit probablement dans l'Océan Atlantique un grand Continent que la mer a submergé , mais dont les Peuples pouvoient communiquer tant avec l'Afrique & l'Europe , qu'avec l'Amérique actuelle. Objections.

TOUTES les observations que nous avons faites jusqu'à présent , semblent nous prouver qu'il y a plus de cinq mille ans qu'on s'est occupé des procédés nécessaires pour fixer les points des équinoxes & des solstices , & déterminer précisément le cours du Soleil & de la Lune. Ce dut être , comme nous l'avons vu , avant l'usage du fer , de l'écriture & de la monnoie. La période Solaire fut alors fixée à trois-cents soixante jours , celle de la Lune à trois-cents trente-six ; chaque lunaison partagée en quatre phases de sept jours , ce qui donnoit un mois de vingt-huit jours ; & les septièmes

jours furent consacrés à la (1) Religion. C'est d'après ces divisions qu'on eut la première idée d'un cercle auquel on assigna trois-cents soixante degrés. La Sphère ne tarda pas à être inventée. On y forma les cercles qu'on supposoit décrits par les corps célestes, qui sembloient rouler autour de la terre; & celle-ci fut placée au centre, conformément aux apparences. Nous parlons même comme si nous l'y supposions encore.

Mais toute l'Antiquité se réunit pour nous attester que c'est Atlas qui donna les premières instructions sur l'Astronomie, & qu'il la fit connoître à Hercule. Cet Hercule est l'Egyptien; celui qui combattit contre Antée, ou contre les Peuples qui portoient ce nom. Atlas étoit, selon la tradition, un Prince puissant qui conquiert une grande partie de l'Afrique, en même temps que son frère Saturne se rendoit maître d'une partie de l'Europe, & particulièrement de l'Italie. Enfin Atlas vint en Afrique par l'Océan, où il y avoit une île plus grande que l'Asie & l'Afrique: on l'appelloit *Atlantide*; elle fut ensuite absorbée par la mer.

Nous avons vu, en outre, que les Américains s'accordoient avec les Egyptiens & les

(1) Nous avons vu que cela n'étoit pas général, à beaucoup près. T.

autres anciens Peuples de notre Hémisphère, sur les observations astronomiques primitives, telles que la position des Hyades, des Pléiades, les points des solstices & des équinoxes, la période annuelle du Soleil & de la Lune.

Mais les corrections de l'année sydérale nous ont paru faites, au Mexique, sur des combinaisons différentes de celles de (1) l'Égypte : en effet les Mexicains faisoient leur correction après un cycle de cinquante-deux ans, en y ajoutant treize jours épagomènes. Les Égyptiens, au contraire, négligeoient l'erreur de six heures environ, pendant tout le cours de la période sothiaque, ou de mille quatre-cents soixante ans.

Je crois donc pouvoir conclure de ce différent procédé, que les Peuples des deux Continens ne communiquoient plus entr'eux au temps des corrections qu'ils firent à leur année solaire, comme ils avoient fait lorsque leur

(1) Sans doute elles différoient, tant par la longueur que par le supplément du bissextile ; mais le principe & les rapports en étoient les mêmes. Nous avons vu que les Égyptiens ne négligeoient l'erreur des six heures qu'en apparence, relativement aux mois vagues. Le lever de la canicule fut la vraie cause des différences : mais jé ne doute pas que les deux périodes ne soient dues à une des deux Nations issue de l'autre. T.

année étoit de trois-cents soixante jours chez les uns & les autres ; & qu'au lieu de fer, ils employoient des couteaux de pierre tranchante, des hiéroglyphes & des cordelettes au lieu d'écriture, & lorsqu'ils buvoient, au lieu de vin, le fluide fermenté que nous appellons généralement *biere*. De sorte, qu'à cette époque primitive, tout ce qui se pratiquoit en Amérique étoit conforme aux anciens Usages de notre Hémisphère.

Nous avons rappelé une ancienne tradition Américaine, qui nous apprend que des Peuples de l'Orient sont venus dans le Nouveau-Monde, à une époque qu'on ne peut assigner, & que réciproquement, des Peuples de l'Amérique ont quitté ce Continent pour passer en Orient. Les Conducteurs des anciens Peuples sont venus, des extrémités de l'Océan dans notre Hémisphère; en ont aussi été des Divinités. C'est peut-être pour cette raison qu'Homère appelloit l'Océan *le Père des Dieux*. Orphée (1) le chante aussi comme *Père des hommes*.

Il est inutile de nous arrêter ici à l'opinion

(1) Orphée ou *Or-phe*, c'est-à-dire, en Egyptien, *filz d'Orus* ou *Orus*, chez les Grecs, étoit *Egyptien*; ou ce fut un nom figuré, analogue aux théories de l'Égypte, & dont on a fait un personnage réel. Ce dernier sentiment semble être indiqué par l'Harpocrate Egyptien, qui se voit

de plusieurs Écrivains, qui ont cru appercevoir en Amérique des traces de différentes Colonies, forties de notre Hémisphère à des dates plus ou moins éloignées. L'analogie de quelques mots, de quelques usages ne sont pas des preuves suffisantes. Il falloit faire attention aux points essentiels, qui sont l'usage du fer, de l'écriture & de la monnoie. Cet usage n'existoit pas en Amérique. Nous y avons trouvé, au contraire, des hiéroglyphes, des quipos, des observations astronomiques, antérieures à cet usage, & qui remontent à une époque de plus de cinq mille ans; c'est-à-dire antérieure à celle que le texte Hébreu donne au Déluge universel : mais le P. Riccioli a très-bien senti l'importance du texte des Septantes.

Paw n'a pas calculé ces observations : le cycle des Mexicains étoit une combinaison au-dessus de sa portée : il semble même qu'il ne l'ait pas regardé. Il a mieux aimé prendre le contre-pied du bon sens, & altérer en tout la Vérité, lorsqu'il a parlé des usages de ces Peuples :

entouré d'animaux, comme la fable représente *Orphée*. D'ailleurs toute la tradition rappelle *Orphée en Egypte*. A la rigueur, ce ne seroit qu'un Egyptien qui auroit passé en Grèce, où il auroit même introduit les Mystères d'*Isis*, la même que *Cérès*. La tradition que cite l'Auteur pourroit donc avoir quelque fondement, T.

son intention n'étoit que de les dégrader : il ne pouvoit donc mieux faire. Cependant il n'a jamais dit ce qu'il pensoit de la communication que d'autres croyoient avoir eu lieu entre les deux Continents. Il combat, par de fortes raisons, l'opinion de ceux qui ont fait voyager les Phéniciens, les Chinois, les Tartares en Amérique, mais on ne voit pas ce qu'il en pensoit lui-même. Il convient de certaine conformité dans des usages, des coutumes, qu'il ne rapporte néanmoins pas toujours fidèlement. Mais Paw a peut-être senti qu'il étoit plus facile pour lui de détruire que de bâtir; & moins dangereux de combattre le sentiment d'autrui que d'en proposer un.

Nous sommes toujours en attendant la *Démonstration* que M. le Comte de Buffon nous promise, sur la *Manière dont les Molécules de notre Globe sont parvenues à l'Organisation, & sur-tout à l'Animalité qui leur a donné un mouvement spontané & progressif*. Comme cette grande question reste encore indécidée dans son portefeuille, nous en préviendrons la solution en disant que les Américains ont eu la même origine que tous les hommes; c'est-à-dire qu'ils ne sont pas sortis de terre comme des champignons, selon l'opinion des Corinthiens; ni de dents de serpent, comme les Bœotiens; ni de fourmis, comme les Myrmidons. Voyons à quel degré

dégré nous pourrons approcher de la Vérité ou de la vraisemblance.

Comme il n'est pas possible que les anciens Peuples de l'Amérique aient passé dans notre Hémisphère, en supposant leur Continent séparé du nôtre, tel qu'il l'est actuellement, par une vaste mer, je présume que le bassin qui forme cette barrière s'y est introduit par quelque grande révolution; & que c'est celle dont la mémoire s'étoit conservée dans les Archives de l'Égypte. Il y auroit donc eu entre l'Amérique & notre Continent, une terre de très-grande étendue.

Les Iles que la mer baigne dans cet intervalle, sont certainement des cimes de montagnes qui en surpassent le niveau (1). Ainsi j'y conçois facilement un vaste pays, comme existant, il y a peut-être plus de six mille ans; & qui, en partant des îles d'*Alvares* & de *Tristan de Cougne*, comprenoit les *Picos*, les îles de *Martin de Vaz*, de *Sainte-Hélène*, celle de la *Grande-Ascension*, les îles de *Saint-Matthieu*, les *Canaries* & les *Açores*.

Ce Continent auroit été plus grand que l'Afrique & une grande partie de l'Europe,

(1) Voyez la *Carte* ci-jointe, entre l'Afrique & les côtes du Brésil. L'Auteur donne, plus loin, d'autres détails. T.

prises ensemble : car il auroit eu quatre-vingts degrés de latitude, moitié Australe, moitié Septentrionale. Or cet espace n'a pas moins de 4,800 milles marines, à soixante par degré.

Cela posé, je dis que les Peuples de ce grand Continent confinoient autant à l'Afrique & à l'Europe, qu'à l'Amérique, si nous en exceptons un petit espace de mer, que nous pouvons supposer de chaque côté, puisque les Anciens nous le représentent comme une île immense, au tour de laquelle on voyoit quelques autres petites îles. C'est ainsi que nous comprendrons encore plus facilement, par la suite, comment les Peuples que les Anciens ont appelé *Atlantides*, ont en partie passé en Afrique & en Europe, où ils ont apporté les connoissances astronomiques & différens usages, qui s'y sont plus ou moins conservés : nous les voyons aussi facilement retourner en Amérique par la même voie ; & nous expliquer enfin l'énigme de cette analogie que nous avons apperçue entre les connoissances des deux Hémisphères.

Je sens d'avance la force de toutes les objections que vous allez me faire. Vous me direz : 1^o nombre d'Ecrivains ont traité de *fable* le récit de Platon ; 2^o il faudroit, pour prouver la réalité du local de cet ancien Pays, qu'on eût fondé l'Océan, & connu les différens fonds qu'il peut avoir, de manière à être en état de

déterminer la continuation des montagnes submergées, dont quelques éminences font les îles intermédiaires: 3° en supposant la mer assez basse pour laisser à sec ce vaste espace du Globe, le grand bassin qui forme la Méditerranée, celui de la mer Adriatique, peut-être même celui de la Baltique & autres, auroient pareillement du être sans eau: 4° la face du Globe auroit changé en grande partie; & nous ne trouverions aucune raison physique qui nous autorisât à placer ailleurs le volume énorme des eaux actuellement existantes dans ces différentes mers: 5° il faudroit assigner la cause physique d'une si grande révolution, d'un si énorme bouleversement, indépendamment du *Déluge universel*; car cette terrible catastrophe suppose qu'il seroit resté, de l'un & de l'autre côté de cette vaste mer, quelques races d'hommes, chez lesquels le souvenir des temps antérieurs & les connoissances primitives ont été conservées.

Voilà, sans déguisement, les objections les plus sensées qu'on peut faire contre l'existence de l'ancienne *Atlantide*. L'Asie fourniroit peut-être encore d'autres difficultés. Comment d'ailleurs cette hypothèse établiroit-elle une communication entre la Chine & le Pérou, séparés par une mer encore plus étendue? Permettez-moi de réfléchir sur ces différens articles: je m'expliquerai à l'Ordinaire prochain.

L E T T R E X X X V I.

Examen préliminaire des Objections. Exposé de l'Atlantide décrite par Platon. Traditions anciennes qui le confirment. A-t-elle pu exister ? A-t-elle été engloutie par la mer ? Idée de Cosmologie. Premier état de notre Hémisphère. La mer surpassa toutes les montagnes. Second état ; celui des Volcans : il eût lieu lorsque les eaux de la mer abandonnèrent les terrains qu'elles avoient couverts. On ne peut déterminer l'étendue des terrains que la mer avoit absorbés, & ce qu'elle en abandonna d'abord.

DÉCLARONS-nous ouvertement Pirrhoniens, & nions tout sans raison, ou convenons, malgré nous, que ce qu'on appelle *Foi humaine*, ne peut avoir pour bête que le témoignage combiné des Ecrivains de l'Antiquité, qui étoient de deux mille ans plus près que nous des faits qu'ils nous racontent. J'avoue, sans difficulté, que l'*Histoire Ancienne* est remplie de confusion, de fables & de faits couverts d'un voile si épais, que la crédulité y trouve toujours de quoi se satisfaire : aussi n'a-t-on pas manqué de profiter de ces avantages pour en imposer à

la Postérité. Il seroit , sans doute , bien honteux pour nous aujourd'hui , avec une si grande masse de connoissances , de nous en laisser imposer , & de ne pas pouvoir démêler le vrai du faux , que cette *Histoire* nous présente presque à chaque page. Mais gardons-nous de ces doutes mal-fondés , qui ne sont que le partage de l'ignorance. L'homme instruit fait douter jusqu'à ce qu'il ait examiné : cependant la Vérité a toujours un certain caractère qu'il n'est pas si difficile de saisir , pour peu qu'on joigne l'attention à des connoissances bien réfléchies. Le plus souvent même ce n'est pas la Vérité qui se cache , mais l'une ou l'autre hypothèse qui nous la masque.

Je demanderai donc , à présent , s'il est si difficile de distinguer de simples Ecrivains qui ont voulu flatter , de ces Philosophes qui n'ont cherché que la Vérité ; qui ont fait profession de la dire. Confondrons-nous des Mythologistes avec les Historiens qui n'ont rien omis pour s'instruire ; & l'homme sage , qui parle sans intérêt , sans hypothèse , sans prévention , qui nous assure positivement que ce qu'il dit est vrai , fera-t il digne de notre mépris ? Tout ce que nous ne comprendrons pas doit-il être rejeté , parce que nous n'avons pas assez de lumières sur les lieux , les temps , les personnages ou les choses dont il s'agit ? Justifions alors l'ignorance d'avoir persécuté les Savans , les Sages

que l'amour seul de la Vérité guidoit. Approuvons les ennemis qui accusoient Aristote, Galilée, Descartes & autres Grands-Hommes, à qui la Société doit la masse de ses lumières. Transportons-nous à deux mille ans dans l'avenir; & disons que les révolutions civiles, politiques ou physiques de nos jours, sont des fables imaginées par des esprits frivoles.

Mais revenons à Platon. Distinguons d'abord, dans les Ecrits de ce Philosophe, ce qui est ou pure spéculation, ou littérature, ou critique, ou historique; ensuite considérons son *Discours sur l'Atlantide*. Il est facile de distinguer cet Ecrit de tous les autres; car il ne leur ressemble en rien: d'ailleurs ce n'est pas son Ouvrage: il le tenoit de Solon; & nous ne voyons pas pourquoi il ne seroit pas croyable dans cette assertion. Les amis à qui il le présente n'étoient pas de ces gens qu'il étoit si facile de tromper: on n'auroit pas manqué de réclamer contre l'imposture. Si nous réfléchissons, après cela, sur le caractère & la marche de cet Ecrit, nous appercevrons, sans peine, que Solon ne peut pas l'avoir imaginé. Solon l'attribue à un Prêtre de Saïs, qui reproche à Solon lui-même & aux autres Grecs d'être encore *enfants*, c'est-à-dire peu éclairés, en comparaison des Egyptiens. Solon étoit cependant un des hommes les plus instruits de la Grèce; & de

son temps, elle ne manquoit pas d'hommes éclairés : mais le nom de Solon seul effaçoit tout ce qu'elle avoit de plus grand. Dans des siècles plus reculés on l'auroit mis au rang des Dieux. Le caractère des personnages & celui de l'Écrit ne nous permettent donc pas de regarder cette *Histoire de l'Atlantide* comme une fable.

Souvenez-vous de la tradition que l'Antiquité a toujours conservée, relativement à une terre habitée au-de-là de l'Océan ; & disons à présent quelque chose de plus particulier concernant l'Atlantide. Nous avons vu, dans la Lettre précédente, qu'en joignant, par des terres, les cimes des montagnes que forment les îles répandues, comme je l'ai dit, dans l'espace de quatre-vingts degrés, nous avons formé une île que j'appellerai l'*Atlantide*, située entre notre Continent & celui de l'Amérique.

Or voici la description qu'en fait Platon :
 « L'île étoit vis-à-vis l'emboûchure qu'on dis-
 » tingue, chez vous, par le nom de *Colonnes*
 » *d'Hercule*. Cette île étoit plus grande que la
 » Libye & l'Asie, prises ensemble. On passoit
 » de cette île à d'autres îles, & de celles-ci au
 » Continent opposé. . . . La puissance des Rois
 » qui dominoient dans cette île Atlantide fut
 » très-grande. Elle s'étendoit aussi sur beaucoup
 » de petites îles contigües, & sur une grande

» partie du Continent. Ces Peuples, ayant fait
 » irruption dans nos Contrées, conquièrent la Libye
 » & l'Europe, jusqu'à la Tyrrhénie ».

Si Platon avoit eu sous les yeux une Mappede monde qui représentât l'Océan, avec les bords opposés des deux Continens, auroit il jamais mieux désigné l'Atlantide ? N'est-ce pas là ce Pays si riche en or, que les traditions ont toujours placé au-delà de l'Océan ? Faut-il aller chercher ailleurs l'origine de la fable des Pommes d'Or du Jardin des Hespérides, situé à l'extrémité occidentale de la mer ? Le témoignage unanime de tant d'Ecrivains, qui supposoient des Pays habités au-delà de l'Océan Atlantique, maintenu pendant tant de siècles, jusqu'à la découverte de l'Amérique, n'est-il pas suffisant pour nous persuader qu'il étoit resté un monument authentique des anciennes révolutions du Globe, dans le Pays le plus éclairé, le plus cultivé de la terre, je veux dire l'Egypte.

Lucien même, au milieu de toutes ses plaifanteries, ne feint-il pas, dans son *Histoire véritable*, qui n'est que badinage, qu'il a traversé l'Océan, & s'est trouvé dans un grand Continent. Strabon, *Liv. II*, a regardé comme une chose très-probable le récit que Platon fait de l'Atlantide. Cependant il refuse d'ajouter foi à tout ce qu'Hérodote écrit sur le voyage que les Phéniciens ont fait autour de l'Afrique. Il

ne croit pas davantage ce qu'Héraclide du Pont raconte d'un Mage qui, selon lui, fit le même tour. Il regarde comme une imposture ce qu'Eudoxe (1) de Cyzique dit de sa course dans l'Inde, étant parti de la mer Rouge; & de son retour le long de l'Afrique pour se rendre en Espagne. Mais il respecte Platon.

Le point essentiel est de savoir si cette île immense a réellement pu exister; car, si la chose a été possible, la tradition rappelée par le Prêtre Egyptien, acquiert un degré de vérité, qui lui donne la force d'une démonstration géométrique. On voit en même temps s'évanouir toutes les objections, qui n'ont de fondement que dans une incrédulité aveugle, & dans l'état actuel du Globe.

Mais qui pourra me montrer quel étoit, ou quel a du être l'état primitif de ce Globe, qui est moins qu'un point dans l'Univers? Combien de fois il a changé de forme, de centre & de points cardinaux. Je me rappelle ici un des plus beaux passages des Anciens. C'est Ovide qui nous lève un coin du voile :

*Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse fretum : vidi factas ex aquore terras :*

(1) Les doutes que Strabon a eus sur ces différens voyages, ont paru assez singuliers de nos jours. T.

*Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ ;
 Et vetus inventa est in montibus anchora summis ;
 Quodque fuit campus , valde in decursus àquarum
 Fecit ; & eluvie mons est deductus in æquor.*

« J'ai vu que ce qui étoit auparavant une terre
 » très-solide s'étoit changé en mer : j'ai vu
 » des Pays découverts par la retraite de la mer :
 » des conques marines ont été abandonnées
 » loin des mers : on a trouvé une vieille ancre
 » dans le sein des monts les plus hauts. Ce
 » qui avoit été une plaine est devenu vallée
 » par l'écoulement des eaux ; & les montagnes,
 » entraînées par les flots , ont été portées dans
 » la mer : *Métamorph. Liv. XV.* ».

Ce sont des vérités qu'on ne pouvoit produire dans les siècles d'ignorance, que comme autant de blasphêmes. Malheur à celui qui les auroit soutenues , même avec les preuves que nous en avons aujourd'hui. Mais l'histoire du Globe ne pouvant se connoître qu'en examinant les phénomènes qu'il nous présente , nous avons enfin senti que la Vérité devoit l'emporter sur le Préjugé. Des Physiciens, infatigables dans leurs recherches , se sont même exposés aux plus grands dangers , pour tirer notre siècle de la léthargie des âges précédens. Ils nous ont fait connoître la structure des chaînes immenses de montagnes , qui courent de l'une à l'autre extrémité du Globe ; ils nous

ont mis sous les yeux les différentes couches des terres, leur nature, leur caractère, leur situation respective ; & enfin les preuves les plus évidentes d'une Antiquité qui se perd dans la nuit des temps. Non, le Globe n'est plus ce qu'il a d'abord été ; il a peut-être changé de formes des milliers de fois ; & il en changera encore après nous. L'eau, le feu l'ont visiblement travaillé dans plusieurs de ses plus vastes parties. Des effervescences, des fusions, des inondations, des tremblemens de terre, des volcans en ont haussé, baissé, déchiré, emporté, précipité tantôt une partie, tantôt l'autre ; & l'homme, si fier de son séjour, où il n'a pas horreur de répandre le sang de son semblable, pour un coin de terre qu'il n'est pas sûr de posséder un instant, semble n'y être que comme un être passager, voltigeant de roche en roche, pour se fauver sur les débris !

Homme, orgueilleux de tes titres & de ta puissance, voilà ta demeure ; voilà cette motte de terre que tu prétends assujettir en répandant la terreur, tandis qu'un ver de terre paroît avoir une existence plus assurée que la tienne ! Mais suivons ces révolutions.

Il faut avoir bien peu de connoissances, & une bien forte présomption pour ne voir, dans l'état actuel du Globe, qu'une révolution qui n'auroit été opérée que par un Déluge universel.

Affûrer, & *raisonner* sur des principes, font deux choses bien différentes. La mer a été sur les montagnes; tout le prouve: mais que les marques qu'elle y a laissées de son séjour soient l'effet d'une submersion générale, qui n'a duré que peu de temps, un an tout au plus, selon la tradition des Hébreux; c'est ce que dément formellement l'expérience: au moins avons-nous mille raisons de croire le contraire, sans nier la vérité de ce fait, qui n'est qu'une des révolutions du Globe. D'ailleurs Moïse nous présente lui-même une objection qui tranche la difficulté. La colombe que Noé lâcha, pour s'affûrer de la retraite des eaux, lui apporta enfin une branche d'olivier. Les arbres n'avoient donc pas été déracinés par la révolution de son Déluge. A plus forte raison, la surface du Globe n'avoit-elle pas été changée jusqu'à des profondeurs énormes. On supposera peut être ici un olivier produit par miracle: j'avoue qu'avec des miracles, on peut tout supposer; mais l'écriture ne parlant pas d'olivier produit par miracle, je dis qu'il n'y a qu'un sot qui puisse le supposer. C'est la seule réponse qu'on peut faire ici, encore par pure complaisance. Je demandois un jour à un Franciscain de Naples, pourquoi leur Patron ne faisoit plus de miracles en Italie? C'est, me dit-il sagement, parce qu'il en a trop fait. Mais suivons.

Les coquillages marins qui se trouvent partout, jusques dans le cœur des roches les plus dures, comme l'ont remarqué Sténon, Woodward, Ray, Scheuzer, font preuve de l'antiquité la plus reculée. Hérodote en avoit observé sur les hautes montagnes de l'Égypte; &, pour ne pas laisser d'équivoque, il dit « qu'il en suintoit encore un suc muriatique, qui altéroit même les pierres où il s'en trouvoit dans les pyramides ». La montagne voisine de Memphis lui ayant paru contenir du sable, il en conclut que la mer s'étoit élevée au-dessus des montagnes. Straton, Xanthe de Lydie, Eratosthène crurent aussi que la mer avoit occupé des plaines où ils virent des pierres qui ressembloient à différens coquillages marins, comme nous le rapporte Strabon.

Les corps marins, qu'on tire de la terre, sont de siècles différens. On doit, sans contredit, regarder comme les plus anciens ceux qui sont bitumineux (1), minéralisés, pétrifiés ou réunis à des matières calcaires, à des schistes argil-

(1) Plusieurs faits contrediroient cette assertion de l'Auteur, quoiqu'à certains égards, il puisse avoir raison : mais, sur ce fait comme sur tous ceux qui suivent, relativement à l'état actuel du Globe, je renvoie aux nombreux Ouvrages de Physique, de Minéralogie, d'Histoire Naturelle, que nous avons actuellement. T.

leux, limoneux, &c. sur de très-hautes montagnes : sur-tout lorsqu'ils sont d'espèces qu'on ne retrouve plus dans nos mers, comme les *Cornes d'Ammon*, les *Bélemnites*, les *Gryphites*, les *Térébratules* (1) & autres qui se trouvent dans le vaste Océan. Voilà certainement les plus anciens ; & nous ne les avons que fossiles dans nos Contrées. On doit regarder comme d'une époque postérieure, ceux qui se rencontrent dans les collines, les montagnes moins élevées, composées de gravier calcinable & de sable vitrifiable, & par couches. Ces corps marins sont mieux conservés & plus entiers : nos mers en fournissent.

Les hauts monts des Alpes, partie de la chaîne immense qui se prolonge sur tout le Globe, & qu'on peut appeller *Monts primitifs*, ont à leur cime une croûte calcaire, & présentent des couches horizontales & inclinées de schiste argilleux, ou de l'ardoise, du granit ; ce qui semble indiquer que la mer ne (2) les a point couvertes. Les plus hauts monts de

(1) Voyez Linné, *Systém. Natur.*, pag. 701, 703 ; *Edit. 1751*. Voyez, sur les Bélemnites, les détails du *Dictionnaire des Animaux*. T.

(2) Cela est encore incertain. Quant au granit, il se forme & se décompose, avec le laps du temps, se transforme en toute autre pierre, comme toutes les autres

granit ne montrent aucun dépôt marin. Quelques monts calcaires, & peut-être même tous, ont leur noyau de granit.

L'immense quantité de coquillages & de zoophytes situés horizontalement ou par couches inclinées, soit dans les montagnes, soit dans les vallées, & mêlés avec différens lits de sable ou d'argile, prouvent donc bien clairement que la mer a séjourné sur cette partie du Globe, où elle a déposé, peu-à-peu, ses propres productions, à mesure qu'elle se retiroit. Nous observons de semblables dépôts dans nos mers; & l'on en tire différentes parties de couches égales à celles qu'on rencontre sur terre, dans les montagnes & les vallées. Ce ne sont pas seulement des coquillages de différentes espèces, des poissons pétrifiés, mais des plantes marines, qui exigent beaucoup de temps pour arriver à certaine hauteur.

Quant aux dépôts de coquilles que la mer a laissées sur terre, on fait quelle prodigieuse quantité Réaumur en trouva dans la Touraine, posées en couche horizontale. Dalibard, ayant

substances terreuses. Ce ne sont que des cristallisations que la Nature fait & défait, selon les agens qu'elle emploie, & qu'elle maintient dans une action continuelle. Ainsi le granit n'a plus aujourd'hui, parmi les exacts Minéralogistes ou Physiciens, le droit de priorité. T.

fait creuser dans les terrains de Marly-la-Ville ; y remarqua les Phénomènes les plus curieux , relativement à ces différens dépôts ; & M. de Buffon nous en a donné le résultat. Le récit est trop intéressant pour ne pas trouver place ici. « A treize pieds, il trouva de la terre, & » ensuite un sable calcinable ou du gravier. » A cinq pieds , plus avant, c'étoit une marne » dure, faisant effervescence avec l'eau-forte. » A quatre pieds, au-dessous, il y avoit une » pierre marneuse ; ensuite de la marne en » poudre, suivie d'un sable très-fin, d'une couche de marne dans de la terre, & d'une autre » de marne dure, après cela du gravier. Poursuivant plus avant, à travers des lits alternatifs de sable, de gravier & de marne, il rencontra, à quarante-sept pieds, un sable très-fin, vitrifiable, mêlé de coquilles marines, qui conservoient encore leur couleur & leur émail naturel : cette couche gissoit sur du gravier. Au-dessous se présenta de la marne en pierre, ensuite de la marne en poudre, étendue sur de la pierre dure, soutenue par une couche de sable, mêlé de coquilles, sur tout d'huîtres, de spondyles, non pétrifiées. Or cette couche étoit à la profondeur de soixante pieds. Enfin on creusa à cent un pieds, &, après cinq couches de sable, mêlé » de

» de mêmes coquillages, on rencontra de petits
 » cailloux fluviatiles, & du sable ».

Il fuit bien certainement de cette observation que ces cailloux fluviatiles qui se sont trouvés à l'endroit le plus bas, y ont été roulés sur une superficie qui n'étoit couverte que par une eau de rivière, qui couloit là. Mais les couches de sable, de marne, de coquilles, d'huîtres, n'ont pu y être apportées qu'à une époque postérieure. Ainsi la mer y a séjourné après la rivière (1).

Si les Physiciens faisoient de semblables recherches sur les différentes parties du Globe, on y appercevrait certainement les signes des mêmes révolutions. Nous en avons des preuves en Italie, dans le Vicentin, le Véronois, où l'on tire si souvent de terre des corps marins, soit connus dans nos mers, soit absolument étrangers, & dont les animaux ne vivent que dans l'Océan, comme le *Limaçon* de la Chine, le *Buccin d'ivoire de Perse*, les *Patellites coniques*, qu'on ne voit qu'au détroit de Magellan, & tant d'autres que chacun a lieu d'observer

(1) Cette observation précieuse nous indique donc une révolution dont il ne reste pas de date, & qui a du être générale en Europe. La mer a donc occupé nos Contrées sur lesquelles avoient coulé des rivières. Mais quand ? T.

dans les Musées de l'Université de Padoue ; ou à Vérone , chez le Comte Canossa.

Voici l'ordre selon lequel ces corps ont été déposés. Les corps étrangers qui se trouvent dans les montagnes de troisième ordre , sont à la base ; mais les indigènes , plus haut & sur les premiers. Les monts calcaires ne présentent aucun de ces corps indigènes , sur-tout des poissons , qui aient pu appartenir à nos Contrées. Ceux qui sont particuliers à l'Océan , sont les seuls qui se trouvent sur les lieux les plus élevés.

Les os de Baleine qu'on trouve en diverses parties de l'Europe , ceux qu'on a trouvés en creusant à Rome , sont d'autres preuves évidentes du séjour de la mer dans nos Contrées. Je citerois encore les coquillages qu'on a rencontrés dans le *Monte Mario*. Kircher , qui nous a donné les figures de plusieurs poissons fossiles , a cru résoudre la difficulté , en disant que c'étoit une suite des grandes eaux de fleuves débordés. Ce raisonnement n'est applicable qu'aux poissons de rivière. Mais les coquillages marins , les poissons de l'Océan , les baleines n'y ont pas été le dépôt des fleuves où ils ne vivent pas.

Si l'on fouilloit , avec un œil assez instruit , il est certain qu'on pourroit déterminer & mesurer , pour ainsi dire , les changemens alternatifs de notre planète. Au moins pouvons-nous avancer , avec assez de certitude , que

toute la superficie actuellement découverte, a été deux fois submergée par la mer : c'est ce dont l'inspection des marbres, & des couches des montagnes ne nous permettent pas de douter. A la première époque, l'Océan s'éleva au-dessus des monts calcaires, y déposa les Cornes d'Ammon & les autres Zoophytes qui lui appartiennent. A la seconde, ce fut une irruption, comme forcée, que fit l'Océan sur la superficie de notre Hémisphère, qui avoit été abandonnée par les eaux de la première submerfion. La seconde ne s'éleva pas au-delà des collines & des monts du troisième ordre ; où les coquillages, & les poissons, déposés dans les couches qui couvrirent les anciens Zoophytes, ou délaissés çà & là, se trouvent à présent bien conservés & intacts.

La hauteur apparente des montagnes n'est pas un objet qui arrête le Naturaliste instruit : car trois mille (1) *perches* environ, que porte la hauteur de la plus haute montagne sur le diamètre de la terre, lequel est de trois mille lieues à-peu-près, correspond à une perche sur une lieue, ou à un pied sur deux mille deux-cents pieds : ce qui est une très-petite élévation. En outre, si l'on considère que la

(1) C'est l'expression de l'Auteur : *Pertiche tre mila circa*. T.

différence des *demi-diamètres* du Globe est de un deux-cents trente-unième entre celui qui passe par les poles & celui de l'équateur, à cause de l'applatiffement du pole, nous verrons que les eaux qui sont sous l'équateur sont élevées de dix-huit milles plus haut que celles qui sont sous les poles; & que conséquemment elles surpassent de plusieurs milles les cimes les plus hautes du Globe (1). Ainsi un simple changement dans la position de l'axe de la terre, peut avoir jetté toutes les eaux de l'Océan sur nos Contrées, laissant à sec autant d'espace du côté du pole Antarctique, à la première époque dont j'ai parlé.

Les plus grands Géomètres ont prouvé qu'en

(1) L'Auteur renvoye ici son ami à la *Cosmographie* de l'Abbé Frisi, *Liv. II, Part. II*; mais il n'en rapporte pas le Passage. Je ne l'ai pas sous la main. Il s'agit, dans ce Passage, du calcul ingénieux que ce savant Abbé a fait sur douze mesures des arcs du méridien, prises à différens points du Globe, pour établir, par les dimensions prises entre Tornéa & Kittis, la différence des axes de la terre. Quant à l'estimation de la différence qu'il y a entre l'axe de la terre, passant par les poles, & le diamètre de l'équateur, elle est de seize lieues, de deux mille deux-cents quatre-vingt-trois toises, dont l'axe est plus court, selon M. de Marivetz: ainsi la différence est, pour le demi-axe, huit lieues, dont le demi-diamètre de l'équateur le surpasse. *Physique du Monde*, Tom. II. pag. 72, Part. I. Il n'y en auroit que six, selon son *Dictionnaire*. T.

supposant l'axe de la terre dans sa position actuelle, & en outre le mouvement diurne & annuel du Globe conforme aux loix de gravité, il est de toute impossibilité qu'il arrive sur le Globe des changemens assez considérables pour que la mer, qui maintient son équilibre avec ce mouvement, puisse jamais s'élever à la hauteur des montagnes, & submerger les parties restées à sec, sauf quelques inondations particulières qui sortent du système général.

Mais les eaux de la mer ont submergé nos Contrées; elles y ont séjourné; elles se sont retirées. N'est-il pas naturel d'en conclure que l'axe de la terre a été dans une direction transversale, de sorte que les poles se présentoient de l'Orient à l'Occident actuel, ou à peu de distance près, & l'équateur le long du méridien? Dans cette supposition, qui n'a rien que de très-vraisemblable, la figure de la terre dut changer; le noyau de la terre fut forcé; les eaux s'élevèrent avec violence sous l'équateur; & nous voyons aussi-tôt la mer, où les observations physiques nous prouvent qu'elle a long-temps demeuré.

Si d'ailleurs nous imaginons qu'une (1) comète;

(1) Cette idée du choc d'une comète n'est pas si étrange que des esprits superficiels pourroient le croire. Elle s'est maintenue, jusqu'à nos jours, en Amérique.

par exemple, ait donné une secousse à la terre, ou s'y soit appesantie, de sorte que l'axe de la terre ait fait avec l'équateur actuel un angle de quinze ou vingt degrés, alors l'Océan, ou la grande mer, devoit abandonner son ancien lit, le laisser à sec, & aller submerger une autre partie du Globe, vu d'ailleurs l'applatiffement des poles, & l'élévation de l'équateur.

Si l'on peut, indépendamment de la position différente de l'axe, imaginer une raison physique par laquelle on expliqueroit les alternatives des révolutions de la mer, qui tantôt a couvert une partie de la terre, tantôt une autre, jusqu'à la hauteur extraordinaire où nous voyons qu'elle s'étoit élevée, & déposa ces amas prodigieux de corps marins en couches parallèles, (conséquemment par un laps de temps considérable,) je serai certainement le premier à l'admettre & à faire valoir la découverte. Mais, si cette raison, qui doit au moins avoir tous les degrés possibles de vraisemblance, & être unique, ne peut se trouver, nous n'avons plus que la position (1) différente de l'axe, pour expliquer ces grandes révolutions: car nous ne devons pas sortir

comme la cause d'une révolution que les Sauvages craignent encore. Il en sera parlé plus loin. T.

(1) Les grandes périodes de la Nature, telles que de célèbres Physiciens les supposent de nos jours, ne satisfont même pas à la difficulté; car nous verrons, par la

des termes de la Physique. Quelle peut donc avoir été la cause de ce changement? Il est certain que la force de projection persévérant toujours la même, & l'attraction du Soleil demeurant toujours dans les mêmes termes, il est impossible que ce changement soit arrivé. Donc il a fallu un choc, ou la pression d'un corps étranger qui ait ainsi forcé le globe à changer de position. Sénèque avoit bien senti la force de cette réflexion, lorsqu'il disoit : « *Non sine concussione mundi tanta mutatio est.* Quæst. Nat. Liv III. » 27. *Un si grand changement n'arrive pas sans un choc du Globe* ».

Je me contente ici de ces principes, laissant à d'autres à disserter sur cette époque à laquelle *exundabat aqua, & operiebat terram*, comme parle S. Ambroise, *Hexam. Liv. I. C. VIII.* Il me suffit, pour le présent, d'avoir montré que la mer a couvert, pendant nombre de siècles, la partie que nous habitons. Occupons-nous des effets que la mer a du produire en se retirant, à la suite d'une nouvelle position de l'axe, & voyons quelle a été la surface de la terre, que la mer a laissée chargée de corps marins, & exposée à l'action de l'air.

On imaginera facilement que la partie nou-

tradition, que la révolution doit avoir été subite, au moins très-prompte. T.

vement découverte, n'étant plus pressée par une masse énorme de fluide, l'air interne s'y est raréfié, & que la chaleur (1) centrale suscita un mouvement intestin dans toutes les substances fermentescibles que la terre enfermoit. Que pouvoit-il d'abord en résulter, que des émanations délétères, pestilentielle, des crises internes & terribles, résultantes du conflit des matières hétérogènes entr'elles, & devenues libres dans leur développement & leur action; enfin des tremblemens de terre, annoncés par les mugiffemens du Globe, des éruptions volcaniques, & des protubérances plus ou moins élevées, en raison de la force qui soulevoit la surface des terrains.

Les observations exactes qu'on a faites sur les montagnes du second ordre, & en particulier, sur la chaîne des Apennins, nous montrent assez manifestement les effets de ces éruptions volcaniques. Nous voyons que ces monts sont, en grande partie, sortis du sein de la terre, à la suite d'une effervescence interne, & qu'ils ont été long-temps des bouches de volcans. La

(1) L'Auteur n'est pas le seul qui regarde la retraite des eaux de la mer comme la cause occasionnelle des volcans dont on voit l'existence constatée dans un si grand nombre des parties du Globe. Les bornes d'une note ne me permettent pas de m'y arrêter. T.

preuve de leur existence, reconnue dans presque toute l'Europe, en Afrique, en Amérique, dans une grande partie de l'Asie; les colonnes, les prismes, les (1) basaltes, les schistes & tant d'autres concrétions & pierres volcaniques, qui nous indiquent une ébullition interne & systématique, plutôt qu'une effervescence, une *eruption* partielle & une ascension locale, sont les preuves d'un très-long séjour des mers sur les terres qu'elles ont abandonnées. Mais, d'un autre côté, les preuves constantes que les montagnes nous fournissent du séjour de la mer, démontrent aussi la cause nécessaire des volcans.

En effet la plupart des volcans qui subsistent encore de nos jours, sont ou près de la mer, ou dans des terrains baignés, de tous côtés, par les eaux, comme l'Hécla, en Islande; le Paraura, dans l'île de Java; le Gannapi, dans celle de Bandane; le Balaluano, dans celle de Sumatra, & autres dans les Moluques, les îles du Japon, les Philippines, l'île de Papoys, au Kantchatca,

(1) On voit, au Nord de l'Ecosse, des îles entières dont le terrain n'est soutenu que sur des colonnes naturelles de Basalte. Cependant d'habiles Physiciens ont pensé que les Basaltes n'étoient pas un produit du feu. *Adhuc sub judice lis est*, T.

en Sicile , aux îles de Lipari , enfin le Vésuve , en (1) Italie.

Toutes ces montagnes , & autres que je ne nomme pas , prouvent que j'ai avancé , avec raison , que les terrains abandonnés par la mer sont en conséquence sujets à des fermentations , des effervescences internes , & ainsi aux différens phénomènes que nous présente la surface de la terre , comme des lacs qui paroissent ici , disparaissent là , des monts qui s'élevent , d'autres qui s'affaissent , & quelquefois même subitement , des îles qui sortent du sein des mers , & subsistent plus ou moins de temps , des solfatares ou dépôts sulfureux , des secousses de tremblement de terre , des éruclations volcaniques , &c. &c.

Quel horrible aspect devoit présenter alors cette partie du Globe ! Combien n'a-t-il pas fallu de siècles pour que la terre se solidifiât , se purgeât ; pour que les plantes devinssent l'effet de la végétation , que les fleuves prissent un cours déterminé ; enfin pour que la surface découverte devînt habitable ! Nous ignorerons toujours la date de tant de volcans éteints. En effet Cume étoit une des plus anciennes villes de l'Italie , selon Strabon ; cependant le mont

(1) L'auteur auroit pu citer ceux des îles du Sud , dont il est parlé dans le *Voyage de Marion*. T.

sur lequel elle est bâtie, ne présente qu'une masse composée de débris, de cendres, de concrétions volcaniques, comme le *Monte Nuovo*, qui s'éleva de terre en 1538, & autres montagnes du Royaume de Naples. C'est des mêmes matières que sont formés les monts de la Romagne, du Bolonois, de la Toscane, du Piémont, des environs de Plaifance, de Padoue, de Vicence, de Vérone, &c. M. Strange assure avoir fait cinq-cents de nos *milles* en Auvergne & dans le Velay, voyageant toujours sur des laves volcaniques; & qu'il remarqua plusieurs villes bâties sur des basaltes, qui occupent, dans ces Contrées, une grande étendue de pays.

M. Desmarests en a présenté de plus grands détails à l'Académie des Sciences, en 1774. Or quel ancien Ecrivain a parlé de semblables volcans? Il faut donc convenir que leur existence & leur état d'activité se perd dans les âges innombrables du Globe. Or, en subsistant plusieurs siècles, ils ont du, proportionnement à leur différente énergie, changer la surface de la terre. Les eaux, qui se sont écoulées des montagnes, ont aussi contribué à l'irrégularité des terrains que nous voyons coupés par des collines & de profondes vallées. Telle est l'origine de cette confusion qui se remarque, pour ainsi dire, à chaque pas, & qui jette les Naturalistes dans l'incertitude où ils se trouvent,

relativement aux époques qu'on peut donner à ces révolutions. J'en ai dit assez pour mon but , sans être obligé d'examiner ici leurs discussions. Ainsi contentons-nous du coup-d'œil que nous pouvons jeter sur les époques que la Nature semble nous indiquer elle-même.

Le premier état de notre Hémisphère fut donc celui du séjour de l'eau, & le second, celui des volcans. Ce sont peut-être ces deux états qui ont donné lieu à deux systêmes : le premier est celui de Thalès (1), qui regardoit l'eau comme le principe de toutes choses. Il a eu , de nos jours , plusieurs partisans. Bourguet sur-tout en a pris la défense. Le second a reparu dans l'hypothèse d'Héraclite & de (2) Pythagore , qui disoient que le feu avoit donné

(1) C'est aussi celui de Moïse & des Brahmes. Si l'on compare même avec attention l'*Histoire de la Création*, telle qu'elle est détaillée dans le *Shaster*, avec celle de Moïse, on voit que l'un & l'autre Historiens ont puisé dans les mêmes originaux. Moïse a seulement mis l'ordre des jours conformément aux idées cycliques des pays qu'il habitoit. Il ne seroit pas étonnant qu'il eût eu les mêmes *Mémoires* que ceux qui étoient dans l'Inde. Il cite des Livres existans avant lui, & la *Ville des Archives* ou *Cariath-Sépher*, comme une ville très-connue, de son tems, chez les Cananéens. On croit même que les Livres qu'il cite existent encore dans la Tartarie. T.

(2) Ils tenoient cette théorie de l'Égypte, où l'on

naissance à toute la Nature. Léibnitz & M. de Buffon ont différemment présenté cette opinion.

Mais qui pourroit assigner jusqu'à quelles limites la mer se retira au commencement des temps : quel est le terme auquel ses flots impétueux devoient se briser sans passer outre ? *Hic conteres fluctus tuos, & non procedes amplius.* Job, XXXVIII. La Méditerranée auroit-elle été laissée, à cette époque, au milieu de nos Contrées ? L'Océan Atlantique, qui nous sépare de l'autre Hémisphère, seroit-il de la même date ? Adieu.

croyoit aussi que le monde finiroit par le feu. Les Brahmes le disent aussi ; mais ils supposent que ce sera par le choc d'une comète très-embrâlée. T.



L E T T R E X X V I I.

Les mers Atlantique & Méditerranée sont l'effet d'une nouvelle révolution du Globe. Traditions de l'Antiquité à ce sujet, sur-tout à l'égard de la submersion qui suivit la rupture des terres, qui réunissoient l'Afrique & l'Europe au détroit de Gibraltar, du temps d'Hercule. Idée Topographique de l'espace submergé par la Méditerranée, depuis le Déroit jusqu'à l'Istrie & la mer Noire, avant cette submersion.

FORTIS, à qui nous devons des détails intéressans sur les îles de *Cherso* & d'*Osero*, parle avec beaucoup de savoir & d'exactitude des os fossiles, qui forment une continuation de lits de (1) marbres dans ces îles & dans plusieurs autres, le long des côtes de la *Damaltie*. Il y remarque des signes indubitables du séjour

(1) Un Physicien a cependant regardé les marbres comme un produit des volcans. Mais l'idée des volcans a été de nos jours un peu trop généralisée. Convenons plutôt que nous ne pouvons pas tout expliquer, & que les moindres phénomènes nous en imposent, comme les Inscriptions abusent tous les jours nos Académiciens. En

de deux mers qui ont couvert ces lieux à différentes époques, & assure, avec confiance, que la Méditerranée & le Golfe de Venise sont une mer nouvelle. Les preuves qu'il en donne sont évidentes : ainsi je ne m'y arrêterai pas. D'ailleurs vous avez son Ouvrage. J'ajouterai que c'est le sentiment actuel de tous les Oryctographes (1), & des Naturalistes, tels que Ferber, Guettard, Strange, Hardouin & autres Physiciens modernes qui ont examiné la structure des collines, des montagnes, & les différens âges des Zoophytes marins qui y sont enfermés.

Si donc la Méditerranée & la mer Adriatique sont d'une époque plus récente sur la surface du Globe, il s'en suit nécessairement que le premier état de notre Hémisphère étoit celui de l'eau, le second celui des volcans, enfin que le troisième est celui d'une terre desséchée & habitée ; de sorte que les parties qui se trouvent actuellement divisées se trouvoient réunies. Je ne répéterai pas pour preuve ce que

effet comment déduire de l'effet des volcans un phénomène aussi surprenant que celui-ci, je veux dire le marbre *ployant & élastique*, qui se conserve, à Rome, dans le Palais des Princes Borghèse. Voyez *Fortis*, sur les îles de Cherzo & Osero, pag. 148, Edit. de Venise. T.

(1) Ceux qui écrivent sur les *Fossiles*. T.

j'ai dit des archives que la Nature nous présente dans les marbres, les fables, les coquillages, les poissons pétrifiés dans les collines & les montagnes.

Il y a cependant plusieurs volcans qui n'ont pas totalement cessé. Plusieurs parties du Globe nous en présentent qui produisent, de temps en temps, quelque nouveau mont, une île, &c. ; comme on vit s'élever le *Monte Nuovo*, dont je vous ai parlé ; l'île qui est vis-à-vis de Santorini. Les Anciens nous ont aussi laissé quelques détails sur de semblables monts ou îles qui ont paru & disparu soit avant eux, soit de leur temps. On consultera Strabon, *Liv. I.* & Pline, *Liv. II. Ch. LXXXVIII.*

Il s'écoula nombre de siècles après ces trois états de notre Hémisphère. La terre eut ses habitans, & se couvrit de cette nombreuse population dont les traditions de l'Égypte nous ont conservé le souvenir. Ce fut alors qu'arriva une quatrième révolution, partielle à la vérité, mais qui ne fut pas moins désastreuse pour les Contrées qui en furent englouties. Cette révolution sépara l'Europe & l'Afrique, en jettant l'Océan Atlantique entre ces deux parties de la terre. Les flots qui s'y précipitèrent paroissent avoir d'abord occupé un plus grand espace que celui qui les borne actuellement, soit dans ce vaste bassin, soit dans la Méditerranée,

ranée , la mer Adriatique, la mer Egée ; & avoir charié , avec eux , de nouveaux Zoophytes , qui se trouvent dans les collines & les vallées les plus proches de la mer , & qui , pour cette raison , sont mieux conservés que ceux des montagnes. Tel fut le cinquième état , dans lequel la terre subsiste actuellement , depuis cette irruption de l'Océan.

Mais où étoit le Genre-Humain lorsque l'Océan couvroit l'Europe , l'Asie & l'Afrique ? Malgré les calculs qu'on a faits sur la proportion des eaux de pluies , de rivières , comparées à celles qui s'évaporent de la mer , on n'a pas encore pu décider si les unes & les autres sont dans un rapport exact : on présume au moins que les rivières portent en huit siècles à la mer autant d'eau qu'il en faudroit pour former un autre Océan. Si donc l'évaporation l'épuisoit en huit siècles , & que l'eau des rivières & des pluies remplit les vastes bassins des mers , le volume des eaux se trouveroit toujours le même , sauf la quantité qui seroit supposée (1) se convertir en terre.

Il est d'ailleurs prouvé que la mer ne couvre , à peu près , que la moitié de la superficie du Globe : c'est pourquoi , si nous supposons que

(2) Grand problème , & qui sera encore long-temps agité ! T.

la mer submergea autrefois notre Hémisphère ; il semble que , d'un autre côté , l'Hémisphère opposé de l'Amérique , & les terres qui couvrent à présent la mer Pacifique , doivent avoir été à sec , & le séjour de la Nature animée sur cette surface du Globe. En effet l'Océan peut bien avoir changé de local , selon la variation de l'axe de la terre ; mais il est impossible qu'il en couvre toute la superficie : car il faudroit un volume d'eau trois fois plus considérable que celui que nous (1) y voyons ; or où chercher les deux tiers qui nous manqueroient dans cette hypothèse ; & comment , ensuite , les réduire à la quantité actuelle.

La partie la plus élevée de notre Continent est assurément la Tartarie. Voilà aussi pourquoi les Scythes se donnoient pour les plus anciens Peuples de la terre. Cependant le Pic de Ténériffe est plus haut que la Tartarie , selon les Astronomes modernes. Or c'est le point le plus élevé de notre Hémisphère. La Condamine rapporte , dans le *Journal de son Voyage* , que le Plan de Quito surpasse les cimes des Pyrénées & le Pic de Ténériffe ; qu'en outre le Chimboraco ,

(1) Ceux qui ont supposé une pareille submersion n'ont pas réfléchi que la masse énorme qu'auroit eue la terre , l'auroit fait crouler hors de son orbite, Que seroit alors devenu le système planétaire ? T.

montagne des Cordillères, s'éleve, sur ce Plan, à mille sept-cents vingt toises environ, ou dix mille trois-cents vingt pieds de France : de sorte que voilà une troisième éminence qui surpasse le Pic de Ténériffe, & s'éleve à trois mille deux-cents vingt toises au-dessus du niveau de la mer.

Si le Genre-Humain se conserva sur les lieux les plus élevés du Globe, lorsque la mer avoit pour bassin l'Europe, une grande partie de l'Asie, & de l'Afrique, on présume aussi-tôt où l'homme a du trouver sa retraite. Mais on n'a pas découvert de corps marins, ni de (1) coquilles pétrifiées sur les hautes cimes des Cordillères. Les Naturalistes conviennent qu'on ne voit aucun signe de volcan, ni de corps marins sur les plus hautes cimes de l'Afrique, ni à la Table du Cap de Bonne-Espérance.

Mais combien s'est-il passé de siècles depuis que la mer a quitté cet Hémisphère, pour submerger les terres du pole Antarctique, & depuis que les volcans ont commencé leurs éruc-

(1) J'ai observé, sur les *Mémoires* de D. Ulloa, que ce fut une erreur. Cependant l'erreur n'est relative qu'aux monts sur lesquels se sont trouvés Bouguer & La Condamine : car il est constant qu'ils n'ont pas monté jusqu'aux plus hautes cimes du second étage des Cordillères. Ainsi l'Auteur pourroit avoir raison à cet égard. T.

tations ? Par-tout on apperçoit des volcans éteints : mais depuis quand le font-ils ? Quelle date trouve-t-on dans les plus anciennes traditions du Globe ? D'ailleurs combien de temps ont-ils été embrâsés ? On croit que de tous ceux qui ont subsisté en Italie, le Vésuve est le plus moderne, & qu'il n'a commencé à faire éruption que sous Titus (1). On fait que le célèbre Pline périt dans cette terrible explosion, près de Pompéia. Son neveu nous en donne les détails dans une *Lettre* qu'il écrivit à Tacite.

Mais les fouilles qu'on a faites à Herculanium & à Pompéia ont prouvé que les éruptions du Vésuve étoient bien plus anciennes, puisqu'on a remarqué, dans ces anciennes villes, des rues entières pavées avec de la lave même du Vésuve. On a trouvé jusqu'à cinq couches de laves, séparées les unes des autres par autant de couches de terre, en fouillant au tour de Portici.

Le Chanoine Récupéro de Catane a calculé quelle pouvoit être l'antiquité de plusieurs couches de laves de l'Etna; & en a conclu que la date des plus anciennes se perdoit dans des siècles innombrables, & qu'aucune Chronologie,

(1) Il suffisoit de lire *Diodore*, pour voir la fausseté de cette époque. Il nomme, de son temps, le Vésuve comme un volcan très-ancien. Or Diodore vivoit sous Jules-César. T.

selon nos différens systêmes , ne pouvoit déterminer.

Vous savez que je trouvai des stalactites dans l'aqueduc que je découvris en 1750 , à l'Amphitéâtre de Pola ; & que ces concrétions n'avoient qu'un pied de long , sur trois pouces de diamètre , dans l'espace de mille cinq-cents ans. Vous-vous souvenez , en outre , que j'ai vu la grotte qui est sur la cime du mont Servolo , où l'on trouve plusieurs colonnes de stalactites , de la hauteur de vingt à vingt-deux pieds , sur deux ou trois de diamètre. Or, *cæteris paribus* , & , supposant même la différence qui peut résulter de la différence même des lieux , & de la quantité d'eau de neige qui y tombe , il en résulte un calcul que je n'ai pas le courage de vous présenter (1).

Quoi qu'il en soit , laissons de côté le premier & le second état de notre Hémisphère , & observons seulement , avec Fortis , que la Méditerranée & le golfe Adriatique sont une mer nouvelle. Il a plu à Fortis de me contredire sur ce que j'ai dit de l'arrivée des Argonautes

(1) Quoique M. Carli puisse avoir raison ici , je trouve qu'il a bien fait de ne pas achever le calcul. Ces concrétions calcaires se font plus ou moins vite , proportionnellement à l'ouverture par où se filtre l'eau , & selon la quantité de la matière calcaire que l'eau tient en dissolution. T.

en Iftrie, & même de leur voyage; il a pris un peu trop de plaisir à critiquer Vitaliano Donati; je lui rends néanmoins justice à l'égard de cette mer nouvelle, qui a submergé une partie des terrains desséchés.

Mais les inductions que nous pouvons tirer des observations physiques, ne seroient-elles pas appuyées par quelque tradition ancienne, chez l'un ou l'autre Peuple? Vous conviendrez, avec moi, que s'il a échappé quelque Peuple aux catastrophes dont nous avons parlé, ce Peuple a nécessairement dû en conserver un souvenir, que les âges suivans ont obscurci, tant qu'il vous plaira, mais qu'ils n'ont pu totalement éteindre. Une irruption imprévue de la mer, la submersion de tant de milliers d'habitans, de vastes pays engloutis font des événemens qui ne s'effacent pas aisément de la mémoire des hommes qui ont échappé à de semblables désastres. C'est donc ce qu'il nous faut discuter.

Nous avons déjà vu que l'Egypte avoit conservé le souvenir de la submersion d'une grande île qu'on appelloit *Atlantide*, & située au milieu de l'Océan. Ne trouverions-nous pas maintenant de semblables traditions dans l'Antiquité, concernant l'irruption que l'Océan fit par le détroit de Gibraltar; & à quelle époque on pourroit la rapporter?

Or Platon, qui nous rappelle les Archives de l'Égypte dans son *Critias* ajoute que la Grèce s'étendoit autrefois jusqu'au (1) *Po* & au *Lixus*. Presque toute cette étendue de pays étoit une plaine, qui n'offroit que quelques montagnes : il nous dit encore que dans l'espace de neuf mille ans qui s'étoient écoulés depuis l'époque des Atlantides, il étoit arrivé plusieurs déluges qui firent changer de face à l'ancien Continent. Lorsque Servius affûroit que les *Aones*, ou anciens *Bœotiens*, étoient originaires du lieu où est à présent Venise, il faisoit allusion au temps où la Grèce & l'Italie n'étoient pas encore séparées par la mer. Strabon disoit que le Pont Euxin étoit un vrai lac qui s'étoit formé des eaux qui s'y jettent par nombre de fleuves, & qu'ensuite il avoit fait une éruption dans la Propontide. Il ajoute que l'Océan, qui étoit arrêté par les terrains qui joignoient l'Europe & l'Afrique, avoit enfin rompu cette barrière, & s'étoit jetté sur nos Contrées. Voyez Strabon, *Liv. I.* C'est aussi ce que rappelle V. Flacus, dans son *Poëme des Argonautes*, *Liv. I.*

« *Nec enim tunc Æolus illis*
 » *Rector erat, Libyæ cum rumperet advena Calpen*

(1) L'Auteur devoit traduire *Eridan*, sauf à dire que c'étoit ici le *Po*. Il y a eu plusieurs *Eridans* chez les Anciens ; & c'est le terme de Platon. T.

» *Oceanus ; cùm flens ficulos anotria fines*

» *Perderet, & mediis intrarent montibus undæ.*

Comme la tradition rapportoit cette catastrophe au temps d'Hercule, la Fable a voulu que cet événement fût l'ouvrage de ces Héros. Diodore de Sicilè le dit même positivement, *Liv. IV.* Pline confirme cette même tradition, *Liv. III. Proem* : « Hercule rompit cette digue, » la mer s'y précipita & changea la face de la » Nature ». Le *Tasse* a présenté ces traditions dans son XV^e Chant.

Il y avoit donc une ancienne tradition, qui nous apprend que l'Europe tenoit (1) autrefois à l'Afrique, & que l'Océan étoit arrêté au détroit de Gibraltar, comme on le voit aussi dans Solin. Selon cette ancienne opinion, l'Asie, l'Afrique & l'Europe communiquoient ensemble par les points mêmes des mers qui les ont séparées. Justin parle aussi de cet ancien état de la terre. Mais Sénèque nous a décrit la catastrophe même. *Quæst. Natur. Liv. III. 27.* « Les hommes, dit-il, se sauvèrent, avec leurs

(1) L'Histoire fait mention de chevaux sauvages qui passoient très-anciennement d'Afrique en Espagne. Ils ne purent passer que sur des terres continues, ou qui n'étoient peut-être séparées que par une eau facile à traverser. Je pourrois citer nombre d'exemples de chevaux sauvages dont ont parlé les Anciens. T.

» femmes & leurs enfans , sur les lieux les plus
 » hauts , chassant devant eux leurs troupeaux...
 » Tout commerce , tout passage fut interrompu
 » entre ces infortunés , qui restèrent les uns d'un
 » côté , les autres de l'autre... L'onde couvrit
 » tous les lieux inclinés ; & les malheureux
 » restes du Genre-Humain s'attachoient aux
 » cimes les plus élevées , pour s'arracher à la
 » mort... Voilà l'époque de ces îles , qui ne
 » sont que la pointe des monts qui augmentent
 » le nombre des Cyclades ».

Permettez à présent que je vous mette sous les yeux l'état de l'Europe , avant cette catastrophe : au moins comme je puis le concevoir. Commençons par nos Contrées de l'Italie.

Vous savez que depuis la pointe (1) qui a le nom de *Salvori*, jusqu'au bord opposé du Frioul, il y a une chaîne de monts submergés, où la mer a peu de profondeur ; & nous disons qu'on n'a passé le Golfe qu'après avoir franchi ce trajet. De-là je conclus que l'Istrie & le Frioul étoient unis de ce côté là, & ne faisoient qu'un Continent. Le petit nombre de fleuves qui sont au tour de ce bassin actuel, tels que le Lisonzo, le Timave, le Risano, &c., étant plus élevés

(1) Ces détails importans doivent être suivis avec une Carte. L'Auteur indique celle de M. Robert de Vaugondy, 1750. T.

que les collines submergées, durent s'y jeter & y suivre leur cours; &, rencontrant ensuite les eaux d'un plus grand nombre de fleuves, tels que la Livenza, le Tagliamento, le Piave, le Sile, la Brenta, l'Adige, le Pô, & de l'autre partie opposée, le Quetto, l'Arfa & l'ancien Istro, avec les autres de la Liburnie, ils auront formé un grand lac, comme se font formés tous ces grands amas d'eau, situés de même entre des montagnes, où les eaux des pluies, des neiges & des fleuves viennent se réunir à un centre commun.

Ayez, je vous prie, sous les yeux une *Carte* qui vous présente l'un & l'autre bord de la mer Adriatique. Observez comment la mer s'est poussée entre la pointe d'Otrante & la Vallona ou Canina, ou même la pointe de Glossa & le val d'Orso, en s'insinuant dans les montagnes dont elle a intercepté la continuation, pour former ensuite ces îles nombreuses de la Dalmatie & du Quarnaro. Vous verrez, par la position de ces îles & les érosions que la mer a faites dans son cours, de quel côté ses eaux se portoient.

Figurez-vous à présent que le détroit de Gibraltar n'a pas été ouvert, & que l'Océan Atlantique, plus haut certainement que la Méditerranée, n'est pas dans le bassin qu'il a rempli; ne vous semblera-t-il pas aussi-tôt

appercevoir que le Continent étoit joint aux îles de la Dalmatie & de l'Istrie. Ne faisissez-vous pas, au coup-d'œil, la prolongation des montagnes qui sont en Italie, tant du côté de la terre d'Otrante, que de celui de Saint-Antoine, en Capitanate, lesquelles se portent, à travers la mer Adriatique, jusques dans la Dalmatie? Il faut nécessairement avoir sous les yeux une *Carte Marine* pour bien remarquer cette chaîne de monts gissans par le travers, & qui formoient un des bords du lac indiqué. Vous verrez que, depuis la Capitanate jusqu'à Curzola, il régne une chaîne de montagnes, dont les cimes, plus hautes que le niveau de la mer, forment les îles d'*Agostin-Grande*, *Augustini*, *Agosta*, *Cazzio*, *Cazza*, le *banc de Pelagosa*, *Pélagosa*, *Chianosa*, *Capara*, nommées autrefois les *îles de Diomède*, &c. Or la mer n'a que douze ou quatorze pieds de profondeur entre ces îles & le continent de Manfrédonie, ville principale de la Capitanate. Lissu, Bosso, Saint-André, Pomo auront fait, avec Liéfina, une autre chaîne correspondante.

C'est peut-être entre ces montagnes que couloient autrefois les fleuves qu'on voit sur les bords opposés de la Dalmatie & de l'Italie. Peut être même y avoit-il au lac supérieur un canal de décharge, qui, réuni aux autres fleuves, portoit, avec eux, ses eaux au-de-là du détroit

d'Otrante , dans quelque'autre lac ou mer semblable au Pont-Euxin , ou à la mer Caspienne.

Si nous passons, en descendant , du côté de Cérigo , & , de-là , dans l'Archipel , n'appercevons-nous pas aussi-tôt que les îles de Corfou , de Paxu , Antipaxu , Sainte-Maure , Cefalonie , Zante sont toutes dans la même direction , composées d'une même matière , & ont par conséquent formé autrefois une seule chaîne de monts , qui se trouvoient réunis par les autres collines , ou les îlots intermédiaires de Mégalonisi , Téaki , Curfolari , &c. à l'opposite du continent de l'Epire & de la Morée ? (Voyez bien la *Carte*) : Pourrez-vous nier que Crète , ou Candie , n'ait été unie par Capo-Spada , avec Cérigotte , & Cérigo à la pointe opposée de Saint-Angélo de Morée ; & , moyennant le cap Saint-Sidéro , avec l'île de Caso & de Scarpanto ?

Mais , si les îles de Scarpanto , Stazida , Saint-Jean , Stampalie , Amorgo , Mazia , Miconie , Tine , Andro ne sont qu'une continuation de Négrepont (l'ancienne *Eubée*) & font une ligne qui , moyennant un très-grand nombre de petites îles , devoit , d'un côté , appartenir au continent de la Grèce , du Péloponnèse , à l'île de Crète , & formoit , de l'autre , une parallèle avec les îles qui sont en face , savoir celles de Rhodes , Calmine , Léo , Lipso , Patmos , Nica-

ria, Scio, îles qui tenoient au continent de l'Asie, il paroît aussi qu'il y avoit, au milieu de tous ces monts, un canal ou grand fleuve qui, sortant, comme une décharge, de la mer Noire, & réunissant tous les fleuves qui couloient dans ce trajet, alloit enfin se jeter dans le grand bassin, vers l'Afrique. De cette manière les Cyclades appartenoient à l'Europe, & les Sporades à l'Asie : elles ne devinrent îles que depuis l'irruption de la mer extérieure.

Je m'imagine donc qu'il y avoit là un grand lac, tel que le *Pont-Euxin* ou la mer *Caspienne* ; & que ce lac étoit formé par les eaux du grand fleuve qui sortoit de la Grèce, par celles du Nil & d'autres fleuves de l'Asie. Chypre pouvoit facilement appartenir à l'Asie, au cap Anemur. Guillaume de l'Isle comptoit trente-cinq fleuves dans cette étendue, presque circulaire, de l'Asie. C'est ce que vous verrez dans sa *Carte* de 1726, publiée par son frère Nicolas. Il comprenoit parmi ces fleuves le Nil & l'Oronte. Ainsi la réunion de leurs eaux suffisoit pour former un lac très-vaste ou mer interne, si l'on y comprend le grand canal des eaux qui s'y jettoient de l'Italie, comme je vous l'ai montré.

Jettons les yeux vers l'Occident, nous appercevrons bientôt que la Sicile (1) étoit unie

(1) M. Mario Guarnacci de Volterra, dans ses *Ori-*

à l'Italie, comme tous les Anciens l'ont prétendu; que, de l'autre côté, l'île Panteléria la joignoit au cap Bon de l'Afrique, & par le moyen des îles de Malte, Linofa, Lampéduse, Kerkéni, au Cupoadia, appartenant aussi au Royaume de Tunis. En outre la Corse & la Sardaigne, qui suivent la direction du cap Corse, ayant du former un même Continent avec la Toscane, par le moyen (1) de l'île Capraïa, de la Gorgone, d'Elba, s'unissoient, sans doute, aussi au cap Serrat de l'Afrique, par le cap méridional (Tavolaro) de la Sardaigne.

Nous voyons donc à sec un pays immense, qui comprend les îles Majorque, Minorque, Ivica, &c. & qui, en même temps, nous représente la communication directe de l'Europe avec l'Afrique, avant que l'Océan eût surmonté le détroit actuel de Gibraltar.

Mais ce n'est pas là le seul avantage de cette découverte : nous entrevoyons, aussi les causes de diverses traditions que le temps avoit couvertes de ténèbres. Nous savons, par exemple, d'où est venue cette prétendue fable

gines d'Italie, & le Prince de Torremueza, dans la Préface de ses *Inscriptions de Sicile*, prouvent que la Sicile tenoit autrefois à l'Italie.

(1) C'est la Caprasia de Varron, à ce que je crois. Il y a eu deux autres îles nommées *Caprasia*. T,

qui fait joindre les eaux de l'Alphée à celles de la fontaine Aréthuse, deux rivières de la Grèce qui alloient se mêler en Sicile, parce que c'étoit, vraisemblablement, le cours de leurs eaux, lorsque la mer n'avoit pas encore séparé ces Contrées, &c.

Nous avons encore une autre preuve de la jonction de l'Italie avec l'Afrique, dans cette quantité d'os d'éléphants (1) qu'on trouve au centre des collines de la Toscane : la continuation des terres leur ouvroit un libre passage; & ils pouvoient vivre dans l'un ou l'autre de ces deux climats. On n'a pas fait de recherches en Sicile & dans les autres îles, au sujet des os de ces gros animaux. Peut-être en découvrirait-on, si l'on en prenoit la peine. Voilà donc comment l'*Histoire Naturelle* nous donneroit l'histoire la plus exacte des divers états de notre Planète. Ainsi je pense que tel étoit l'aspect de la Nature, avant la dernière inondation. Outre les preuves physiques, nous avons le témoignage des traditions, & les archives des anciens Peuples. Donc nous pouvons conclure, avec Pline, que l'Océan enleva la Sicile à l'Italie, Chypre à la Syrie, l'Eubée à la Béotie, Atlante & Macris à l'Eubée, Bestique à la Bithynie, Leucosie au Promontoire des Syrenes, &c. Liv. II. Ch. 88.

(1) Plusieurs Ecrivains Italiens font mention de ces os fossiles : on consultera aussi Fortis, T,

L E T T R E X X X V I I I.

Idée topographique du fond de l'Océan Atlantique, & qui indique l'existence réelle de l'Atlantide, avant la révolution & la grande irruption de la mer. Les Peuples de cette île pouvoient communiquer avec l'Afrique & l'Europe, de même qu'avec l'Amérique, & propager les connoissances avant la découverte du fer, de l'écriture & de la monnoie. De-là vient l'analogie qui se trouvoit entre les Usages des Mexicains & des Egyptiens: Rapports qu'ont eus les Péruviens avec les Chinois. Examen de la position effective de l'Asie & de l'Amérique, à l'Orient.

PLINÉ réunit, depuis le *Ch. LXXXVIII* jusqu'au *XCII* de son deuxième Livre, tous les pays qu'il dit avoir été engloutis par la mer; &, après avoir parlé de la séparation des îles de Sicile, de Chypre, d'Eubée, &c. il ajoute que l'Océan submergea aussi les terres qui forment actuellement le vaste bassin de la mer Atlantique. Il nomme ensuite Hélice, Bura dans le golfe de Corinthe, une grande partie de l'île de Cée, & tout ce qui manque à l'Italie, à la Béotie, à Eleusine.

Si donc l'Atlantide fut submergée en même temps que l'Océan, élevé à une hauteur considérable, s'introduisit dans nos Contrées, on ne peut douter qu'elle existât, lorsque les terrains compris entre Gibraltar & la Sorie, & entre l'Afrique & l'Italie, se trouvoient à sec, à l'exception de quelques lacs, qui devoient nécessairement recevoir les eaux de plusieurs fleuves qui s'y rendoient de tous les environs, & qui sont actuellement devenus les endroits les plus profonds de la Méditerranée.

Mais vous me demanderez peut-être si l'on apperçoit dans le bassin de la mer Atlantique, comme dans la Méditerranée & le golfe de Venise, des indices de pays submergés, vû qu'il ne suffit pas d'avoir l'idée de quelque île ancienne dans l'Océan, pour prouver tout ce que Platon nous a raconté sur la vaste Atlantide.

Soyons d'accord en un point, pour un instant, & supposons d'abord que la mer baisse tout-à-coup, à la hauteur de cinq-cents brasses, dans le bassin de la Méditerranée. Considérez ensuite ce que sont cinq-cents brasses, en comparaison de dix-huit (1) *milles* d'élévation, du demi-dia-

(1) Le diamètre de l'équateur terrestre est, selon MM. de Marivert & Goussier, de deux mille huit-cents soixante-quatorze lieues deux septièmes, de deux mille deux-cents quatre-vingt-trois toises chacune : ainsi le demi-

mètre de la terre sous l'équateur, comme je vous l'ai dit dans une des *Lettres* précédentes : vous appercevez, sur le champ, la surface qu'occupent actuellement la mer Adriatique & la mer Egée, telle que je vous l'ai représentée, & conformément à l'idée que les Anciens avoient de l'état antérieur de tous ces terrains submergés. La même chose aura lieu dans l'Océan Atlantique, si nous y supposons six-cents brasses d'eau de moins. Dès l'instant, nous voyons paroître une immense étendue de pays, qui mérite assurément bien d'être regardé comme celui des Atlantides.

Je conviens qu'on n'a pas fondé tous les fonds de la mer Atlantique, de manière à pouvoir en déduire tout ce que nous aurions désiré ; néanmoins différens Navigateurs ont assez reconnu de fonds dans cette mer pour nous donner lieu d'avancer quelque chose de certain. Les travaux précieux de Buache (1) nous ont

diamètre est de mille quatre-cents trente-sept lieues, six-cents cinquante-deux toises, un pied huit pouces, &c. Le diamètre pris par l'axe, d'un pôle à l'autre, est de deux mille huit-cents cinquante huit lieues, deux cinquièmes : ainsi le demi-axe fera de mille quatre-cents vingt-neuf lieues, neuf-cents quatorze toises, &c. T.

(1) M. Buache présentant des détails qu'il est important de lire, pour avoir une plus ample connoissance

fait connoître le plan horizontal du fond de l'Océan Atlantique, depuis *Rio-Grande* ou les *Basses de Saint-Roch*, en Amérique, jusqu'au *cap Tagrin* de l'Afrique, sur une ligne qui coupe l'équateur à un angle de trente-cinq degrés environ. Il a dressé une *Carte* très-exacte, & avec tous les éclaircissémens possibles, pour représenter la coupe horizontale & perpendiculaire des îles, des bas fonds de cet espace, & l'a présentée à l'Académie des Sciences. Cassini & le Fuochi furent nommés pour examiner ce travail dans toutes ses parties. Ils l'approuvèrent, & l'Académie confirma leur *Rapport* par un *Décret*, sous la signature de *Fontenelle*.

Cette *Carte* nous représente donc la continuation des Cordillères jusqu'à l'île de *Noronha*. Cette île n'est que la cime d'une montagne, dont on a fondé les environs dans une étendue de neuf mille pieds; on n'a trouvé que deux cents brasses dans ses vallées. Il y a quelques

du local général ou particulier, dont il s'agit, je renvoie le Lecteur aux *Mémoires de l'Académie des Sciences*, qu'il seroit inutile d'extraire. Voyez années 1745, pag. 76; 1750, pag. 151; 1752, pag. 117, *Hist.*; & *ibid. Mém.* pag. 399; pag. 416, *Carte*; 1753. On aura, dans les détails de cet habile Géographe, les preuves de tout ce que M. Carli avance. Suivez la *Carte*, à la fin de ce volume, T.

petites îles contiguës, celles des Ourfes, des Foux, des Rats. Plus loin la profondeur est inconnue. L'Amérique s'étendoit donc anciennement jusques-là.

Du côté de l'Afrique, les grandes Baffes, les Bancs-du cap Tagrin & le cap Sainte-Anne démontrent l'ancien prolongement de ce Continent. On voit, plus au Nord, le cap Blanc se joindre aux îles de Saint-Nicolas, de Sainte-Lucie, de Saint-Jacques, de Feu, de Saint-Antoine, à la Brava, &c. enfin aux îles du cap Verd, auquel elles appartiennent. Dans l'intervalle de ce prolongement, il y a différentes petites îles, des bancs de sable qui occupent une espace de quatorze degrés ou huit-cents quarante *milles* (1) marines. Or elles ont toutes été fondées; & leurs bas-fonds prouvent qu'en supposant la mer baissée de cinq-cents brasses, & même moins, ils y auroit des terrains immenses découverts. Si l'on considère ensuite ces îles comme jointes à celles de *Los Abrolhos*, elles suivoient une direction oblique qui coupoit l'équateur sur un angle de trente degrés environ, & qui continuoit par les îles de l'Ascension, de Saint-Matthieu, de Sainte-Hélène, d'un bout; &, de l'autre, peut-être jusqu'aux Bermudes.

(1) A soixante *milles* par degrés. T.

Tel est donc l'espace immense de terrains qu'on recouvreroit, en supposant l'Océan baissé de cinq-cents brasses, savoir dans un prolongement de cinq mille *milles* (1) sur une largeur huit-cents quarante *milles* environ.

En supposant ces terrains & le bassin de la Méditerranée libres des eaux qui les couvrent, on voit que les vastes fleuves qui coulent, tant du côté de l'Afrique que de l'Amérique, devoient y avoir formé de grands lacs, qui se déchargeoient dans la mer Antarctique, & qui faisoient une île du vaste terrain dont il s'agit, comme le supposoient les traditions de l'ancienne Egypte.

En admettant ces suppositions, fondées sur l'état même des lieux, nous appercevons facilement que les Peuples qui les habitoient, pouvoient passer en Afrique, en Europe, y étendre leurs conquêtes, dominer, d'un côté, jusqu'à l'Egypte, &, de l'autre, jusqu'à l'Éspagne & la Tyrrhénie, sans trouver plus de difficulté pour aller en Amérique, & en revenir à leur gré. En effet Platon nous dit que les Atlantides dominoient, en partie, sur le grand Continent qui étoit en face de l'autre côté : or ce ne peut être que l'Amérique.

(1) Ce qui donne quatre-vingt-trois degrés *un tiers*, selon le calcul de l'Auteur. T.

Voilà donc comment on peut réaliser, sans la moindre contradiction, toutes les traditions de l'Égypte & de la Grèce, & faire arriver de l'Océan ces premiers Dieux qui régnèrent en Afrique. Nous connoissons le Royaume de cet Atlas qui enseigna l'Astronomie, le cours de l'année lunaire. L'antiquité de ces traditions s'accorde avec celles des Peuples de la Bétique, qui sont les *Autochthones* ou premiers habitans de l'Espagne. Elles sont ensuite confirmées par les Archives qui rappelloient aux Mexicains, que leurs Ancêtres étoient venus de l'Orient, & y avoient repassé : mais sur-tout par la conformité des connoissances Astronomiques, les Hiéroglyphes, les Coutumes, les Usages qui avoient une origine commune, & qui furent portés en Égypte par ces mêmes Peuples.

Dès que l'Océan se fût retiré de notre Hémisphère qu'il couvroit au premier état indiqué par les archives même de la terre, & que les volcans, qui cessèrent en grande partie, eurent laissé à sec la surface qui devint habitable, il s'établit, sans doute, une communication entre les Peuples de l'Atlantide, notre Continent & celui de l'Amérique, avant la découverte du fer, l'invention de l'écriture & de la monnoie, c'est-à-dire à une époque de plus de trois mille ans avant notre Ere. Cette époque est, en effet, d'accord avec le texte des Septante, les obser-

vations astronomiques, & les traditions qui concernent Hercule, à l'âge duquel on rapporte la submerſion qui ſépara les parties du Globe. C'eſt par ces rapprochemens qu'on parvient à expliquer pourquoi les Navigateurs qui ont découvert les Canaries & les autres îles à l'Oueſt de l'Afrique furent ſi embarrasſés. Frappés des rapports qu'ils apperçurent entre les uſages des habitans & ceux de l'ancienne Egypte, ſur tout ce qui concernoit la conſervation des cadavres, ils ne furent trop qu'en penſer. Cependant les faits mon-
troient l'analogie des deux Peuples; & la cave de Ténériffe, où l'on trouve nombre de momies, reſpectées par les Indigènes comme les corps des plus anciens *Guanches*, ne permettoit pas d'en douter.

Je m'attends à une objection de votre part. Suppoſé, me direz-vous, que les Atlantides aient propagé en Égypte, en Eſpagne, en Italie, en Amérique même, leurs connoiſſances, leurs uſages, comment pourrons-nous voir la raiſon de cette analogie qu'on a remarquée entre les Péruviens & les Chinois, ſéparés les uns des autres par une mer encore plus vaſte.

J'avoue que la mer Pacifique, qui ſe trouve dans cet intervalle, fait une barrière qui devoit empêcher la moindre communication. Tâchons

cependant de lever cette (1) difficulté. Observons d'abord que les Chinois n'ont jamais eu de communication avec les Egyptiens; au moins les Ecrivains les plus éclairés de nos jours, sans excepter Paw, qui s'accorde ici avec les autres, tiennent unanimement à cette opinion. Ensuite cherchons l'origine des Chinois chez les Scythes, qui se sont fixés quelque temps en Sibérie, pays le plus élevé de notre Continent. Nous verrons ces Scythes en descendre, apporter avec eux la Religion, l'Astronomie aux Caldéens, aux Perses, aux Chinois, aux Brahmes & aux Tartares (2) du Tibet.

Paw observe sensément, *Tom. II.*, que les Indiens vont en pèlerinage à la Pagode du Grand-Lama, & jusqu'à Sélinga, en Sibérie. Ce pèlerinage indique assurément le pays d'où ils sont venus; & M. Gentil le confirme dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1773. M. Bailly

(1) Le *Bhagvat-Geeta* fourniroit une objection qui augmenteroit encore la difficulté, au moins en apparence, si l'on croyoit ce Livre aussi ancien qu'on nous le dit. Deux passages persuaderoient qu'on n'avoit, il y a plus de quatre mille ans, dans l'Inde, aucune connoissance ni de l'Amérique, ni d'une tradition qui en supposât l'existence, non plus que de l'Atlantide. L'Auteur de ce Livre ne désigne la terre que comme divisée *en trois parties*, pag 30. &c. T.

(2) Sans m'arrêter à ce que dit l'Auteur concernant les Tartares, &c. j'assûrerai que le pèlerinage des Indiens

a aussi démontré, avec beaucoup de sagacité, dans son *Astronomie Ancienne*, Liv. II. & III. la propagation des Peuples Méridionaux de l'Asie, & particulièrement l'origine des Chinois, qu'il fait venir des Scythes du Nord, dont les Peuples se sont étendus depuis le quarante-neuvième degré, où étoit située la ville de Sélinginskoi, jusqu'au soixante-dix-neuvième degré. Les observations astronomiques, les cycles, les fables mêmes lui fournissent des argumens si décisifs, que ses détails deviennent des démonstrations.

Pour moi je pense, qu'il ne faut pas remonter jusqu'au soixante-dix-neuvième degré. Je crois qu'en prenant le terme du pèlerinage au lac Baïkal, c'est-à-dire à Sélinginskoi, nous devons reconnoître les pays de Jacutzkoi, Otchotkoi, & conséquemment le Kamtchatka, pour l'ancienne demeure des Scythes, des Chinois, des Japonnois & des Indiens qui se sont rapprochés du midi, à la suite de diverses révolutions. C'est ainsi que

à la Pagode du grand Lama, ne montre pas plus le pays originaire des Indiens, que les pèlerinages des Européens aux Tombeaux des Apôtres, à Saint-Jacques, au Saint-Sépulcre ne prouvent que ces Européens sont tous ou Romains, ou Espagnols, ou Juifs d'origine : le pèlerinage de la Mecque supposeroit donc aussi que tous les Mahométans en sont originaires. On verra dans l'Ouvrage de M. Schérer des instructions plus directes sur le passage des Asiatiques en Amérique. Il faut le lire. T.

toutes les anciennes Nations se font réciproquement repouffées les unes les autres, & ont changé de demeure. Peut-être ont-elles été forcées de le faire à la fuite de quelque fléau, ou d'un bouleversement arrivé dans leur Contrée ; pour trouver ainsi ailleurs le moyen de subsister.

Il ne s'agit donc que d'examiner si le passage d'Asie en Amérique étoit praticable, & les moyens qu'avoient, pour le faire, les Peuples que nous pouvons regarder comme les Ancêtres des Péruviens, comme ils l'étoient des Chinois & des Indiens, &, peut-être même, des Celtes.

Une *Carte Géographique* (1) va nous montrer la situation actuelle des lieux, c'est-à-dire les bords de l'Asie à l'Orient, & ceux de l'Amérique à l'Occident.

Je ne vous rappellerai pas les voyages que les Chinois ont faits depuis l'an 458 de notre

(1) Voyez à la fin de ce Volume. J'ai cru ne devoir rien changer à cette *Carte*, quoique nous en ayons eu de meilleures depuis, & des détails plus circonstanciés sur ces Contrées ; mais il falloit suivre celle de l'Auteur. On verra le Foussang dont il s'agit sur la *Mapemonde* de M. Moithey, 1785, vers le cinquante-cinquième degré Nord-Ouest, route de Delisle, &c. Mais le *Mémoire* que M. de Guignes a écrit, *Acad. Inscr. T. 28*, sur le passage des Chinois, & leur Commerce en Amérique, prouve que, dès le V^e siècle, elle leur étoit connue. T.

Ere, le long des côtes du Japon, de Jesso, du Kamtschatca, même jusqu'en Amérique, à l'endroit qu'ils nommèrent *Foussang*, & où les Russes ont peut-être débarqué en 1741. Ce Foussang paroît se terminer en une pointe qui donne entrée à la mer, qu'on appelle *Mer de l'Ouest*, dont les bords Orientaux communiquent au Canada. Je m'autoriserai encore moins des *Relations* du Baron de la Hontan, de du Praz & de M. de Guignes, quoiqu'elles donnent lieu de conjecturer que les Chinois, ou au moins ceux de Jesso, passent sur des barques en Amérique, pour trafiquer avec quelques Peuples du Nord de ce Continent, tels que les Moosembek, les Tahugloukc, les Oman, les Pan, les Siu, &c. Peuples qui paroissent former des Sociétés Civiles bien réglées. En effet de Laët rapporte que les Espagnols, conduits par Antoine d'Espéio, en 1583, pour aller à la découverte du Nouveau-Mexique, trouvèrent, près de Cibola, des gens dont les uns leur dirent qu'à quinze journées plus loin, il y avoit une mer près de laquelle habitoient des Peuples riches en or, habits, vivres, &c.

Le P. Charlevoix nous raconte un fait qui fut pris pour une fable, comme ce que je viens de dire. Voyez les *Tome III & V* de son *Journal*, publiés en 1744. Le Jésuite Grillon, ayant fini les Missions du Canada, passa à celle de la

Chine. Voyageant par la Tartarie, il fit la rencontre d'une femme Hurone, qu'il avoit connue au Canada, & lui demanda comment elle étoit venue de si loin. Elle lui répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été amenée à travers différentes Nations, jusqu'à l'endroit où il la rencontroit. Il raconte un autre fait semblable, d'une femme Espagnole qui, ayant été prise aussi, fut conduite de pays en pays, & mariée à un Tartare, qui l'emmena avec lui à la Chine.

Toutes les Nations de l'Europe ont tenté de découvrir une route qui leur abrégât le voyage de la Chine, en les dispensant de faire le tour de l'Afrique. Robert Thorn, Marchand de Bristol, proposa, sous Henri VIII, en 1527, de cotoyer l'Asie par la mer du Nord. On fit, sous Philippe II & Philippe III, des tentatives pour trouver un passage en Amérique, par le Nord, & à la baie de Hudson. Colomb, Vespuce, Chahot eurent toujours ce projet, pour aller, disoient-ils, par ces mers, aux *îles des Epiceries*. Les François trouvèrent, par le Canada, une étendue de pays, qu'ils suivirent pendant trois-cents lieues, & dont on ignoroit d'abord la largeur. Les tentatives des François, encouragés par les inductions de Guillaume de Lisle, & par la protection de M. de Maurepas, firent reconnoître six Etablissemens, dont le dernier est justement à trois-cents lieues du lac supé-

teur. On soupçonna que le fleuve Pascoyac communiquoit avec un autre qui, sur le rapport des Sauvages, se décharge dans la baie de Hudson, comme le fleuve Pascoyac va tomber dans la mer de l'Ouest. Ces fleuves semblent prouver qu'il y a une communication entre la mer de l'Est & celle de l'Ouest, du côté de l'Asie. M. Raynal est persuadé qu'on peut passer de la baie de Hudson dans cette mer opposée; & indique même la position & le lieu où doit se trouver la communication.

On a marqué ce prolongement de l'Amérique, vers l'Asie, sur les anciennes *Cartes Italiennes*. On y voit un détroit nommé *Détroit d'Anian*. Les Nations commerçantes ont prouvé que l'Amérique se rapproche réellement plus ou moins de l'Asie: de sorte que ces observations donnent tous les degrés de probabilité aux passages que les Peuples ont pu faire d'un Continent à l'autre.

Les deux célèbres Géographes François, de Lisle & Buache, ont pris des peines incroyables pour dresser des *Cartes* sur toutes les *Relations* des voyages qu'on avoit faits pendant deux-cents ans. Elles sont confirmées, de jour en jour, par les nouvelles découvertes des Russes. Cependant elles présentent quelques erreurs, mais qui étoient alors inévitables.

M. Gréen ne donne pas plus de vingt-quatre

lieues (1) de largeur au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Il est justement sous le cercle polaire, & contient quelques îles dans son milieu. L'Impératrice de Russie a aussi porté ses vues de ce côté-là; & possède différentes îles d'où l'on amena quelques hommes & des femmes à Pétersbourg, en 1777. Les Russes en tirent beaucoup de pelleteries, & ne laissent pas transpirer s'ils passent en Amérique.

Les glaces que les fleuves de la Sibérie portent dans la mer Glaciale, ferment, pendant une grande partie de l'année, le passage du détroit d'Anian. Quoiqu'il en soit on est persuadé qu'il y a un passage certain de l'Asie à ces îles, & de ces îles au Continent de l'Amérique. Voilà sur-tout pourquoi les vaisseaux de l'Europe n'ont jamais pu trouver ce passage libre; quoique M. le B. de G..., de Konigsberg reproche aux Russes de ne pas l'avoir franchi par leur peu d'expérience dans la marine. Sa *Lettre*, datée du 5 Janvier 1772, se trouve dans le *Supplément au Voyage de M. de Bougainville, fait par MM. Banker & Solander*. Il prouve qu'il n'a pas été impraticable pour d'autres, & même, que le trajet n'en est pas difficile; ce qui est assez surprenant.

M. Constantin-Jean Phipps n'avoit pas encore

(1) Il n'a pas sept lieues. Voyez M. Scherer. T.

fait le voyage qu'il entreprit par ordre du Roi d'Angleterre, en 1773, & qui fut publié en 1775, in-4°. Il partit le 7 Mai, & se trouva, le premier Juillet, à soixante-dix-huit degrés treize minutes de latitude. Deux jours après, il rencontra un vaisseau de Groënlande qui l'avertit que les glaces commençoient déjà. Il arriva le vingt Août à quatre-vingts degrés douze minutes de latitude, passa le Spitzberg jusqu'à l'île de *la Table* & les sept îles. Après avoir couru à travers des glaces énormes, il tenta inutilement de passer pendant mille trois-cents milles de route. Il trouva tout fermé, & courut le plus grand risque d'être arrêté au milieu de ces glaces. Heureusement il s'en tira. Ces détails suffirent pour montrer combien il est difficile de passer ce détroit.

Il est prouvé par tous les voyages qu'on a faits du Kamtschatca au Japon, qu'il y a une suite d'îles nombreuses nommées *Kuriliski*. Etienne Kraschnicoff fut un de ceux qui alla, par ordre de l'Impératrice Anne, lever la *Carte* de la Sibérie, depuis le Kamtschatca jusqu'au Japon & jusqu'à l'Amérique. Il présenta son *Mémoire* à l'Académie de Pétersbourg. On le réunit à celui de Steller, & on les publia, en François & en Anglois, en 1771. C'est de ce *Mémoire* que je me fers pour vous indiquer non-seulement la continuation des îles du Japon

jusqu'au Kamtchatca, mais même la sûreté avec laquelle on peut faire ce voyage.

Les Professeurs Russes mentionnés assûrent qu'ils ont trouvé entr'autres choses au Kamtchatca des ouvrages en fer du Japon, qu'on y nomme *Schifs* : d'où vient le nom de *Schifman*, qu'on y donne aux Japonnois. *Tom. II. pag. 120.*

Les Voyageurs attestent aussi que *la Terre de la Compagnie* n'est pas loin de *Jesso*, ni celle-ci de la terre des *Puchochotek*, qui fut découverte, par les Russes, en 1741. Or l'île de *Béring* se trouve entre cette terre-ci & le Kamtchatca : de sorte que, si la terre des *Puchochotek* est la pointe du Continent de l'Amérique, comme on le présume, rien n'est plus facile que de passer d'Asie en Amérique.

Si donc les Chinois & les Japonnois avoient leur première demeure en Sibérie, comme nous l'avons vu, & qu'ils en ayent été chassés par des Peuples plus Septentrionaux & Orientaux, leur passage en Amérique ne présente rien d'impossible, même dans l'état actuel du Globe. Repoussés par d'autres Peuples sauvages, ils auront gagné, peu-à-peu, les parties les plus Méridionales du Pérou.

Le voyage que les Espagnols firent en 1777, en Californie jusqu'au soixante-cinquième degré de latitude, nous a donné de nouveaux éclaircissémens sur plusieurs Nations. Ils y ont
trouvé

trouvé des habitans d'un facile accès, & humains. En suivant la même direction, on pourra découvrir la vraie position & le prolongement de l'Amérique de ce côté là. Ainsi attendons de nouveaux éclairciffemens & des notices plus certaines, sur-tout du célèbre (1) Cook. Nous verrons jusqu'où se confirmeront les conjectures que nous avons sur le Passage du Détroit d'Anian.

(1) Le Lecteur peut à présent consulter ce *Voyage*, il verra à quoi se réduisent plusieurs conjectures de M. Carli. J'observerai ici que le Traducteur Allemand a eu tort de corriger la *Carte* de notre Auteur sur les nouvelles découvertes de Cook. C'étoit le moyen de rendre les détails de ces *Lettres* inintelligibles. Il falloit laisser au Lecteur à faire lui-même cette correction, en comparant cette *Carte* avec celle de Cook. On peut aussi consulter l'excellente *Carte* que M. le Clerc a fait graver dans son *Histoire de Russie*. T.



L E T T R E X X X I X.

De la mer Pacifique & de la mer des Indes. On prouve qu'elle est en grande partie nouvelle comme la mer Atlantique & la Méditerranée. Preuves de cette assertion : d'où l'on parvient à expliquer l'origine commune de plusieurs Nations de l'Amérique & de celles de notre Hémisphère. Une aussi grande inondation doit être arrivée du temps d'Hercule.

Nous avons vu qu'il n'est pas impossible de concevoir qu'en supposant les Chinois fixés anciennement en Sibérie, ils aient passé en Amérique, comme d'autres Peuples Tartares ou Scythes; & que ceux-ci y aient porté ces Usages, ces mêmes Mœurs, qui semblent rapprocher de si près ces deux Continens vers les parties Septentrionales. Mais ces émigrations deviennent encore plus vraisemblables, lorsqu'on réfléchit que ces Contrées ont aussi été en partie submergées par l'inondation qui a couvert l'Atlantide & le bassin de la Méditerranée.

Jettons les yeux sur les îles de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique, & nous serons bientôt convaincus de la réalité de la catastrophe que

la grande mer y produit. Observons la position de Java, Sumatra, Bornéo, Célèbes & tout ce qu'on appelle Archipel de l'Inde, avec la suite des Philippines, des îles Luçons, & niez, si vous pouvez, qu'elles ayent, comme l'île Formose, appartenu au Continent de l'Asie. C'est ainsi que la Nouvelle-Bretagne se trouve jointe au Japon, moyennant les îles Mariannes.

Il y a une suite d'îles qui, en partant de la Nouvelle-Bretagne, se partagent en deux ramifications, dont l'une, au-dessus de l'équateur, va jusqu'au Nouveau-Mexique, & à la pointe de la Californie; l'autre, au-dessous de l'équateur, va joindre la Nouvelle-Zélande, & de-là le Chili. La Nouvelle-Hollande peut même avoir appartenu à l'Afrique, avec l'île de Madagâscar & les autres îles, savoir celles de Bourbon, d'Amsterdam, de Ramiros, &c. M. Buache préenta à l'Académie des Sciences, en 1744, une *Carte* qui indiquoit les montagnes *subaquées*; & c'est particulièrement à ses travaux, que nous sommes redevables de connoître la mer Atlantique, les autres parties de la mer des Indes, & celles de la mer Pacifique, jusqu'au Détroit d'Anian. Cette suite incroyable de montagnes indique le vaste Continent qui fut absorbé par la mer; & la position des Continens actuels prouve de quel côté cette mer s'est jettée sur les terres inondées.

En effet nous voyons que ces Continens se presentent tous en angle aigu vers le pole Antarctique. On apperçoit la même forme aux golfes les plus resserrés & supérieurs, tels que la Californie, le Kamtchatca, Céilan, Commorin, & de l'autre côté, dans la mer Atlantique, la Floride, le Banc-de-Terre-Neuve, la Groenlande, &c. Cette position des terres suffit pour montrer, comme on le voit par les fleuves, quel a été le cours de la mer. La preuve devient encore plus sensible dans la mer Atlantique, si l'on considère que les angles rentrans correspondent aux angles saillans, entre les deux bords opposés de l'Amérique & de l'Afrique.

Observez, en outre, tous les golfes que la mer a formés de ce côté-là, lorsqu'elle s'est jettée dans ces terres, comme la mer Vermeille à la Californie; ceux du Kamtchatca, de Corée, de Pékin, de Tunkin, de Martaban, de Bengale, de Cambaie, le golfe Persique, la mer Rouge, & vous verrez que tous sont dirigés vers le pole Antarctique, comme les Promontoires des Continens.

Les voyages des derniers Navigateurs, tels que Wallis, Bougainville, Charteret, Cook nous donnent encore les plus fortes preuves dans les parallèles qu'ils nous présentent des Langues de plusieurs îles qu'on avoit ignorées avant eux. Or ces parallèles nous découvrent

l'origine commune des habitans, séparés aujourd'hui par des intervalles immenses & depuis nombre de siècles. Les îles Taïti, Bolabola, Maure, Ulietea, Huaheine & autres sont au milieu de la mer Pacifique, à quatre mille huit-cents (1) *milles* de l'Amérique, & à cinq mille quatre-cents (2) *milles* de l'Asie. Qui pourra se persuader que les habitans des deux Continens soient allés, par mer, y habiter à une si grande distance, sans avoir de vaisseaux convenables pour de pareilles routes, & sans le secours de la bouffole? Il y a environ deux-cents soixante ans que les Européens navigent dans la mer Pacifique, & cependant ces îles avoient été inconnues jusqu'en 1768. Mais suivons.

Cook a totalement découvert la Nouvelle-Zélande. Il avoit pris avec lui un *Taïtien*, qui s'étoit offert de l'accompagner. Cet homme se nommoit *Tupia*. Il étoit de l'Ordre Sacerdotal, & connoissoit parfaitement tous les Rits Religieux de Taïti. A peine fut-il à la Nouvelle-Zélande, qu'il s'apperçut qu'on y parloit sa Langue, & qu'on y suivoit la même Religion, excepté quelques principes & certaines cérémonies, sur lesquelles il essaya de les instruire, comme Missionnaire. Or la Nouvelle-Zélande se trouve à

(1) Ou quatre-vingt degrés. T.

(2) Ou quatre-vingt-dix degrés. T.

deux mille cinq-cents quatre-vingts (1) *milles* de ces îles. Les Peuples de ces deux pays n'ont que des canots ou de petites barques qu'on ne peut comparer à nos vaisseaux : ainsi l'on ne se persuadera jamais qu'ils ayent usé de ce moyen pour franchir, sur les flots, cet espace immense ; & qu'ils ayent eu, par cette voie, quelque communication entr'eux. Ils n'ont donc jamais passé d'un pays à l'autre par mer.

Mais permettez moi de vous mettre sous les yeux une liste de quelques mots de la Nouvelle-Zélande & de Taïti. Le sens en est le même, & la ressemblance des mots si frappante, qu'il est impossible de nier que ce soit un même idiôme.

<i>Mots François,</i>	<i>Zélandois,</i>	<i>Taïtien.</i>
<i>Capitaine,</i>	Eraete,	Earcé.
<i>Homme,</i>	Taata,	Taata.
<i>Femme,</i>	Wahine,	Iuahine.
<i>Front,</i>	Erai,	Erai.
<i>Yeux,</i>	Mata,	Mata.
<i>Joues,</i>	Paparinga,	Paparea.
<i>Nez,</i>	Ahew,	Ahew.
<i>Tête,</i>	Eupo,	Eupo.
<i>Bouche,</i>	Hangutu,	Utu.
<i>Doigt,</i>	Maticara,	Mancow.

(1) Ou quarante-trois degrés. T.

Mots François,	Zélandois,	Taïtien.
Ventre,	Aterabao,	Oboo.
Nombril,	Apeto,	Peto.
Pommes de terre,	Cumala,	Cumala.
Oiseau,	Mannu,	Mannu.
Un,	Tahi,	Tahi.
Deux,	Rua,	Rua.
Trois,	Toni,	Toni.
Quatre,	Ha,	Hea.
Cinq,	Rema,	Rema.
Six,	Ono,	Ono.
Sept,	Etu,	Hétu.
Huit,	Waru,	Waru.
Neuf,	Iva,	Heva, &c.

Je ne vous mets sous les yeux que (1) ce court parallèle. Vous sentez bien que ces Peuples, séparés depuis des milliers de siècles, n'ont pu conserver les mêmes mots sans quel-

(1) Voilà sans doute un rapport bien étonnant entre deux Nations si éloignées, & qui n'avoient aucune liaison depuis nombre de siècles. On lit dans le *Voyage de Marion*, que les tremblemens de terre, continuel dans les îles du Sud, détruisent insensiblement tantôt un terrain, tantôt un autre, & paroissent avoir fait crouler plus de quinze-cents lieues de pays. La révolution qu'éprouva le Canada, le siècle dernier, donneroit quelque apparence de probabilité à cette conjecture ; mais elle demeure en défaut à plusieurs égards : ainsi l'on ne peut admettre les tremblemens de terre comme la vraie cause qui a séparé les pays

que altération; ainsi je ne ferai aucun commentaire à cet égard. Mais l'identité de ceux que nous voyons ici, ne devient-elle pas une preuve plus forte que toutes les démonstrations Physiques & Mathématiques? Or depuis quand ces terres ont-elles été séparées? Par quelle révolution? Sans doute elle fut générale dans ces espaces immenses du Sud. Il n'en est pas moins certain que les habitans formoient un même Peuple à leur origine, & qu'ils devoient occuper une grande étendue de pays, en y comprenant les îles dernièrement découvertes. La Nouvelle-Hollande, au contraire, qui, selon les mesures exactes de Cook, n'est qu'à sept-cents quatre-vingts *milles* environ (1) de la Nouvelle-Zélande, a un langage bien différent; ce qui prouve que les Peuples ne sont pas de la même origine que ceux dont nous venons de parler. On, dit par exemple, *Bama* pour *homme*; *Bonjon* pour *nez*; *Toolpoor* (Toulpoor) pour *nombril*, *meul* pour *œil*, noms qui n'approchent en rien des précédens.

dont parle notre Auteur, à des intervalles si éloignées. Il a fallu une révolution générale. On verra dans les *Voyages de Cook*, en François, une Table beaucoup plus nombreuse de mots pris des Langues des îles où descendit cet immortel Navigateur. T.

(1) Ou treize degrés. T.

On voit donc , par ce parallèle , qu'il y a probablement eu un Continent non interrompu entre la Nouvelle-Zélande & Taïti ; & qu'au contraire la Nouvelle-Zélande & la Nouvelle-Hollande ont été séparées , avant la submersion , par un bras de mer ou un golfe qui empêchoit toute communication entr'elles. En effet , on ne trouve aucune île entre ces deux dernières terres ; & l'on navige continuellement sur une mer très-profonde. Mais les Voyageurs ont trouvé plusieurs îles au-dessus de la Nouvelle-Zélande , qui paroissent à différens intervalles en continuant jusqu'à Taïti. Telles sont Rotterdam , Amsterdam , Middelbourg , &c. , Ceci semble donc montrer qu'il y avoit , avant la submersion , une chaîne de Monts & de Terrens , moyennant lesquels les Peuples de Taïti & ceux de la Nouvelle-Zélande avoient une liaison directe.

Cook a aussi fait quelques Recueils de mots des îles de Java , de Malacca , du Prince , de Madagascar , & nous fait connoître la conformité des termes radicaux du langage qui leur étoit commun autrefois ; mais qui , par la suite des temps , & le mélange de différentes Nations , est devenu un peu différent.

Mais on voit , dans ces Vocabulaires , une chose digne de remarque , c'est que le mot *mata* ou *mate* signifie *tuer* dans toutes ces

langues , excepté à la Nouvelle-Zélande & à Taïti, ou il désigne (1) l'œil. Quoi qu'il en soit, ces îles , qui forment un groupe si considérable dans cette mer , semblent avoir eu le même berceau que l'Afrique & l'Asie ; comme on peut l'assûrer à l'égard de la Nouvelle-Zélande , de Taïti , & de plusieurs autres îles circonvoisines.

Pour revenir à notre sujet ; qui auroit jamais présumé , avant ces dix dernières années-ci , que la Nouvelle-Zélande devoit , il y a des milliers de siècles , appartenir à un pays qui en est éloigné de deux mille cinq-cents quatre-vingt *milles* & situé au milieu de la mer Pacifique ? On eût , sans doute , passé pour un Visionnaire. Buache , qui a présenté la prolongation des monts *subaqués* , en a vu la direction vers Taïti : mais jamais personne n'a pu s'imaginer que ces Peuples , séparés par une si vaste mer , fussent sortis d'une même souche , d'autant plus qu'il n'existoit aucun monument , ni chez les uns , ni chez les autres , qui leur fît présumer la moindre liaison avec d'autres Peuples.

Mais voici une même langue aux deux extrémités de ce vaste espace , une même Religion , quoiqu'altérées l'une & l'autre par le laps du temps , de même qu'il s'étoit introduit des

(1) Voyez une des Notes précédentes. T.

changemens dans les Usages, les Coutumes, l'Ordre Civil : car les Taïtiens font une Société fondée sur des Loix, suivent le système féodal, comme les Peuples de l'Indostan ; tandis que ceux de la Nouvelle-Zélande sont anthropophages.

Si l'on réfléchit mûrement sur un fait aussi lumineux, sera-t-on surpris que les Peuples de l'Asie aient pu communiquer avec ceux de l'Amérique qui en est voisine ; qu'ils se soient, tour-à-tour, conquis, mêlés, confondus ; enfin qu'ils aient tous, plus ou moins, conservé, pendant si long-temps, quelque chose d'analogue dans les Usages, les Coutumes, la Religion & la Langue ?

Cette idée paroîtra donc encore mieux fondée, si l'on réfléchit que, les Taïtiens & les Zélandois n'ont jamais pu communiquer entre eux par mer, ni fournir, par cette voie, aucune preuve d'affinité ; & qu'il est aussi démontré, tant par les observations Physiques de Buache, que par celles de Cook, de Banks & Solander ; en outre, partout ce que nous avons dit jusqu'ici, que ce vaste trajet se trouvoit auparavant à sec, comme le bassin de la mer Atlantique & la Méditerranée. Ainsi nous présumerons, avec raison, que les Peuples de Taïti, de la Nouvelle-Zélande, de même que les Tartares, les Chinois, d'une part, & de l'autre,

les Mexicains & les Peuples du midi ont pu passer les uns chez les autres, par la voie des pays intermédiaires, & se répandre ainsi, en plus ou moins grand nombre, dans différentes parties de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique.

Le Hollandois Roggéwin aborda, en 1722, à une île qu'il crut située à cent lieues de Callao, & à la même distance du Chili; cette petite île qu'il détermine à 27 degrés 6 minutes de latitude *Sud*, avoit, selon lui, 14 lieues de circonférence, & environ trois mille Habitans. Mais il y a ici une chose bien étonnante à remarquer; ce sont des statues colossales de pierre auxquelles ce Peuple, selon lui, rendoit certains hommages, comme à des idoles. En 1770, Philippe Gonzalès mouilla à cette même île. Il confirme ce que nous venons de rapporter de ces statues, & assure même qu'il y en avoit de la hauteur de vingt emfans. C'est, selon lui, l'île *de Davis*. Cook y descendit en 1774, & ne put jamais comprendre comment ces Peuples ont érigé (1) ces colosses au milieu de la mer Pacifique, n'ayant ni

(1) Voilà une des observations les plus importantes de cet Ouvrage. Les circonstances relatives aux premières découvertes de cette île, sont assez curieuses pour mériter d'être connues. On consultera donc le *Mémoire* du célèbre

échelles , ni arts , ni même aucune carrière de pierres.

Cette île est celle de *Pâques*. Cook la marque à 27 degrés, 5 minutes, 30 secondes, 5 tierces de latitude australe, & à 109 degrés, 46 minutes, 20 secondes de longitude, du méridien de Greenwich. Il en donne le plan & présente le dessin des statues. On doit se rappeler, ici, qu'on trouva de semblables statues au Pérou; & que celles de l'île de Pâques ont aussi de grandes oreilles, comme celles de ce Royaume. Les Habitans de l'île ont les oreilles allongées, comme les Péruviens aimoient à les avoir, y faisant de grands trous, pour y attacher de longs pendans. D'ailleurs la langue de ces Insulaires est la même que celle de Taïti; d'où Cook conclut, avec raison, que les uns & les autres ont une même origine, & que la Langue est presque la même dans toutes les îles, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à celle de Pâques, mais qu'elle se rapproche plus du même idiôme, dans ces deux dernières.

Ce célèbre Navigateur y remarqua, en outre, des restes d'édifices qui avoient été très-bien construits en belles pierres de taille, telles que

Astronome M. Alexandre Guy Pingré, sur les lieux où l'on pouvoit observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 Avril 1762, pag. 68, & suiv. T.

celles des édifices du Pérou. Or ces ouvrages n'ont assurément pas été faits par le Peuple qui habite actuellement cette île, puisqu'on n'y a trouvé aucun instrument de fer. Ces statues ne sont pas des objets de culte ; mais, selon ces gens, des représentations de leurs anciens Princes *Aréekée*. Cette île est à deux mille quatre-cents (1) *milles* de Taïti, à quatre mille cinq-cents (2) *milles* de la Nouvelle-Zélande, & à plus de neuf-cents (3) *milles* du Continent de l'Amérique. Les barques, ou canots, des habitans ne peuvent contenir plus de quatre hommes. Ils ne sont donc jamais venus par mer dans leur île, éloignée de toute habitation, à des distances si considérables. Ils donnent à l'homme ou au Père le nom de *Papa*, comme en Amérique. En supposant donc un vaste espace de terres, des monts, des vallées, des carrières, on voit comment des Peuples plus cultivés, mais qui ont été submergés, firent ces statues, les élevèrent sur la cime des montagnes, tant de cette île que des autres, & comment ils répandirent une même Langue à la distance de quatre-cents cinquante *milles*. En effet les Chinois savent, par une très-ancienne & constante tradition, que la mer en-

(1) Ou quarante degrés. T.

(2) Ou soixante-quinze degrés. T.

(3) Ou quinze degrés. T.

gloutit, il y a long-temps, un pays immense, dans ces parties submergées.

Mais il faut encore remarquer ici que l'inondation de ces pays-là doit avoir précédé celle du bassin de la mer Atlantique & de la Méditerranée. En voici la raison. Les coraux sont petits dans ces deux derniers bassins, fort avant sous les eaux; au lieu que, dans les mers du Sud, toutes les îles sont environnées d'écueils immenses, formés par les coraux, qui s'élèvent jusqu'à la surface de la mer, & la surpassent même de quinze pieds & davantage, malgré son extrême (1) profondeur.

Il est difficile de se persuader, sans preuves historiques, que des Peuples, fixés à l'extrémité d'un Continent, se soient divisés de manière qu'une partie soit allée demeurer à une distance considérable, laissant dans l'intervalle d'autres Nations qui s'y sont établies. Cependant ce fait n'est pas incroyable. On a retrouvé dans le Tibet les mots radicaux de la (2) Langue Suédoise, & ceux de la Langue Celtique parmi les Scythes. On fait qu'il existe du côté

(1) Observation importante. T.

(2) La savante Préface du grand *Dictionnaire Suédois* de Ihre, & la Note de Fortis (dans son Ouvrage sur les îles *Cherso & Osero*, pag. 44, & suiv. Edit. Ital. in-4°) jetteront du jour sur cet article. T.

du Tirol, une Peuplade dont la Langue n'est entendue ni des Italiens, ni des Allemands. Un homme curieux, qui se trouvoit de la suite du Roi de Dannemarck passa par cet endroit, & fut extrêmement surpris d'y entendre parler la Langue Danoise des anciens Cimbres. En effet la vallée que ce Peuple habite, se nomme encore aujourd'hui (1) *Val-Cimbra* : c'est un reste de ces anciens Cimbres défaits par Marius. Après cette défaite, ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent dans ces montagnes, il y a plus de dix-huit-cents ans.

Si donc le Dannemarck & cette Vallée avoient échappé à une inondation qui eût couvert le reste de l'Europe, & qu'on eût alors ignoré l'art de la navigation, seroit-il absurde de présumer que ces Peuples eussent eu une origine commune, faisant autrefois une même Nation, quoique différens entr'eux par les Usages, les Coutumes & la Religion ?

Nous savons qu'il y a dans la Valachie, dans

(1) Le nom est presque décisif. Cependant on a présumé, avec assez de fondement, que cette Peuplade étoit un reste des troupes Allemandes qui passèrent en Italie du temps des Factions des *Welfes* & des *Gibelins*, dont j'ai parlé. L'Allemand de ce temps-là tenoit beaucoup de la Langue Franque, très-analogue au Suédois & au Danois. T.

le Bannat de Temeswar & la Romanie, des Peuplades qui se disent *Romaines*. Leur Langue est différente de celles des Turcs, des Hongrois, des Illyriens, au milieu desquelles elles se trouvent enclavées. Or cette Langue est presque l'idiôme Latin. Les Italiens & ces Peuplades s'entendent très-bien. Peut-on nier que ce sont des restes de ces anciennes Colonies que les Romains avoient établies dans la Dacie ou la Hongrie ?

On voit, en Groënlande, des Peuples qui ont toute la physionomie des Esquimaux, les mêmes Usages. Or comment se trouvent-ils dans ces deux Contrées ? Ils sont séparés par le détroit de Hudson, la grande baie de Baffin, &c. Quelques Ecrivains ont présumé qu'ils y étoient passés par mer : ce qui paroît presque (1) impossible. Si, au contraire, nous observons attentivement que la pointe de Groënlande est dirigée vers le banc de Terre-Neuve ; que celui-ci est tourné vers l'île de même nom, & celle-ci vers le cap Breton, nous verrons que tout cet espace appartenait autrefois au Continent où sont justement les Esquimaux.

(2) Si l'on consulte la *Carte* de M. Buache, que j'ai citée au commencement de ce Volume, on verra que cela n'étoit pas si impossible. Cela ne diminue en rien la force des raisonnemens de M. Carli. Voyez aussi M. Schorer, T.

De Hoorn a cru appercevoir , en Amérique , les races des Huns , des Turcs , des Finlandois , des Norwégiens , &c. Grotius a été du même avis. Cependant on les a traités (1) de Visionnaires. Mais , si nous réfléchissons que l'Angleterre , l'Irlande ne faisoient autrefois qu'un même Continent , (2) avec la France , comme M. Buache le démontre , par les couches & l'identité des terres , par les bas-fonds des détroits qui les séparent , la continuation des montagnes , sans en excepter même toutes les îles de la Baltique , nous croirons , sans peine , que les Peuples de ces Contrées-là ont pu passer , autrefois , les uns chez les autres , sans être obligés de recourir à des barques.

Croira-t-on , par exemple , que le Danne-

(1) Il n'est pas de gens si tranchans que les Ignorans. T.

(2) Voici un fait qui prouve que la mer a gagné peu-à-peu sur ces côtes. Jules César , passant en Angleterre , avoit fait bâtir un fort sur les côtes de notre Continent , en face de cette île. On voyoit encore ; au commencement de ce siècle les restes de ce fort , à la retraite des marées. On y alloit sans risque de la côte de la Hollande. Or ces restes sont à plus d'une lieue au-delà des côtes , jusqu'auxquelles la mer arrive actuellement. Certainement César ne l'avoit pas fait élever dans la mer. Voilà ce qu'on m'a assuré en Hollande , dans la maison même où le fameux Spinoza vivoit en Sage , donnant l'exemple de toutes les vertus qui font le vrai citoyen. T.

marck , la Suède , la Norwége n'étoient pas , autrefois , un même Continent ? Ces deux dernières étoient , sans doute , jointes de même avec l'île de Bornholm , celle de Rugen & la Poméranie. Observez , d'un autre côté , la position des Orcades , des îles de Féroé & d'Islande , qui sont si voisines de Groënlande ; supposez , ensuite , que la mer y soit plus basse de cinq - cents brasses & même moins , vous verrez aussi-tôt un vaste terrain , coupé , il est vrai , par quelques lacs , formés par les fleuves des bords opposés ; mais ce terrain réuniroit , comme autrefois , tout le Nord de l'Amérique avec l'Europe. V. *Zimmermann* , p. 624.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait trouvé , au Nord de l'Amérique , tant de Nations dont les Mœurs , les Usages , la Religion forment un si grand contraste , mais qui , en même tems , se rapprochent des Peuples de notre Hémisphère. Les rapports en sont si frappans , qu'ils ne peuvent venir que d'une même origine.

Ceux qui ont nié ces diverses transmigrations , se sont fondés sur les grandes difficultés que ce systême leur présentait. La Navigation étoit un art absolument ignoré : on n'avoit que des canots faits , ou d'un seul tronc d'arbre , ou de peaux d'animaux ; ou , si l'on le veut , même quelques balfes : mais ces moyens sont insuffisans , pour concevoir la

possibilité de ces passages. Voilà ce qu'on a objecté avec raison ; & ceux qui ont prétendu le contraire , n'avoient pas assez réfléchi sur la possibilité du fait. Car il ne s'agit pas ici de quelques barques jettées , si l'on veut , à des des distances immenses. Il faut réfléchir que ce sont des restes d'anciennes Nations , dont les monumens prouvent certains arts , une civilisation ignorée des Peuples chez lesquels existent ces monumens. Il faut , en outre , se demander comment ces émigrans décidés , ou forcés par les hazards à quitter leur séjour pour en aller chercher un autre , ont pu emmener avec eux des animaux féroces , & ennemis naturels de l'homme autant que de la brute.

En accordant , au contraire , ce dont toute la Nature nous fournit les preuves , que le globe a été submèrgé dans la plus grande partie de sa surface , toute difficulté cesse. On voit paroître , disparoître différens Continens , d'autres terrains plus élevés braver l'inondation à leurs cimes , & les restes de ces infortunées Nations se sauver sur ces éminences , ou passer dans de nouvelles terres , selon la rapidité avec laquelle ces révolutions des mers se sont faites. Les animaux reptiles ou quadrupèdes ont pu suivre encore plus facilement la même marche. Voilà comment un pays ,

un Continent s'est trouvé peuplé des restes d'une Nation dont une autre partie s'est vue séparée à un intervalle plus ou moins éloigné ; comme il est arrivé à la Nouvelle-Zélande , à Taïti , à l'île de Pâques & aux autres îles du Sud.

On a objecté qu'il y avoit , en Amérique, des animaux dont on ne voyoit pas les analogues en Europe ; comme des chevaux , des bœufs , des llamas , des alpaques , des vigognes & nombre d'espèces d'oiseaux , &c. , &c : mais nous avons , en Europe , le renne du Nord qui n'est pas en Amérique ; trouve-t-on dans le Nord le dromadaire , le chameau , le rhinocéros & nombre d'autres espèces de l'Asie & de l'Afrique , qu'on ne voit pas non plus en Europe. La différence des animaux ne forme donc pas un argument bien fondé. Cependant on a vu , & l'on voit tous les jours , en Amérique , des tigres , des lions , des ours , des cerfs , des singes , les espèces analogues de nos lièvres , lapins , cailles , perdrix , pigeons , poules , &c. D'ailleurs je crois qu'on seroit bien fondé à prétendre qu'il y avoit une espèce de bœuf & des (1) chevaux en Amérique. Toutes ces

(1) On a nié l'existence des chevaux en Amérique , avant la découverte de Colomb. L'Auteur a raison de rappeler ce fait , & de tenir pour l'affirmative. T.

espèces, il est vrai, avoient été un peu changées, quant à la forme : mais plusieurs étoient beaucoup (1) plus belles què celles de nos Continens, quoique les mêmes.

Les grandes dents & ces os énormes qu'on a trouvés au Nord de l'Amérique, dans le Canada, & même dans l'Amérique Méridionale, passent pour être des débris d'Eléphans & d'un autre plus grand animal inconnu. Ces débris méritent sur-tout notre attention; car ils viennent à l'appui de notre (2) hypothèse. Mais on a aussi remarqué de semblables débris en Sibérie. Voilà donc au moins une grande espèce d'animal, commune aux deux Hemisphères, à une époque inconnue : ce qui prouve la mutuelle correspondance des deux Continens, mais, en même temps, une révolution tant d'un côté que de l'autre; révolution qui submergea les terrains intermédiaires, & une partie de ceux qui sont actuellement à sec.

(1) J'invite le Lecteur à suivre les détails de la *Dissertation* que D. Pernetty a publiée à Berlin, sur l'extrême fertilité du sol de l'Amérique, sur la fécondité & la longue vie des habitans de plusieurs vastes Contrées, sur la force étonnante & la rapidité de la végétation, &c. T.

(2) M. de Marivetz prétend expliquer cette énigme par les grandes périodes de la Nature ou du mouvement du Globe, voyez son *Tom. II, Physiq. du Monde*. Mais ces amas d'os, comme je l'ai déjà dit, supposent une révolution subite & non périodique. T.

Le Chevalier Sloan nous fait observer que ces dents & ces grands os se trouvent aussi en Transilvanie, en Hongrie, en Irlande, en France & ailleurs. Le Général Marfilli dit que ce sont des restes des éléphants que les Romains avoient menés dans ces Contrées. Mais les Romains n'avoient pas d'éléphants dans leurs armées au-delà des Alpes. Ils auroient encore moins laissé ensevelir ces dents, qui étoient d'un grand prix à Rome : *Dentium ingens pretium*, dit Pline, *Liv. VIII. Ch. XI.* Au contraire les Romains cherchoient par-tout ces dents fossiles, *Idem Liv. XXXVI. Ch. IV.*

Les Philosophes ont beaucoup disserté sur ces os & ces dents d'animaux, qui ne vivent pas dans les pays du Nord, & ne produisent même que dans la zone Torride. Je ferai ailleurs quelques réflexions ultérieures à ce sujet. J'observerai, en attendant, que ces os ne sont pas isolés sous terre, mais entassés en grandes masses; ce qui leur a fait donner le nom de *Montagnes des Géans*. On s'imagina la première fois qu'on en découvrit, que ces os appartenoient à une race particulière d'hommes, non à des animaux. En outre ils sont de différentes grosseur & grandeur; c'est-à-dire d'animaux de différens âges. On les trouve même quelquefois confondus pêle-mêle avec des os de baleine, de vache marine & d'autres *cétacés* ou *monstres marins*. Or ces débris

indiquent clairement une catastrophe assez subite.

Si donc, comme il est démontré, la Méditerranée est une mer nouvelle, & si d'ailleurs l'ouverture du Détroit de Gibraltar, & l'irruption de l'Océan sur l'Atlantide, sont des faits attestés par la tradition constante de tous les Anciens, & qui s'est perpétuée de génération en génération; si en outre les observations des Philosophes Géographes de nos jours, & les découvertes faites par les Navigateurs les plus éclairés, dans la mer Pacifique, conspirent à prouver la vérité de cette catastrophe, je ne vois pas qu'il y ait de l'inconséquence à soutenir que les terres actuellement inondées ayent été découvertes, il y a des milliers de siècles, & qu'elles ayent eu leurs habitans. « *Au reste, dit*
 » *Justin, si les parties qui se trouvent divisées sur*
 » *le Globe ont été unies autrefois, il est bien*
 » *prouvé que c'est une révolution extraordinaire*
 » *qui a jetté les mers sur une si vaste étendue*
 » *de pays, & qui fit périr les hommes qui s'y*
 » *trouvoient répandus. Heureux ceux qui étoient*
 » *alors le plus près des éminences qui forment*
 » *aujourd'hui les îles !*

» *Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus*

» *Esse fretum; vidi factas ex cequore terras. Ovide,*



L E T T R E X L.

Cette grande Inondation n'a pas été la conséquence du Déluge universel. Opinion d'un Auteur anonyme sur ce Déluge. On prouve encore que l'Inondation arrivée du temps d'Hercule, ne doit pas être confondue avec le Déluge universel.

J'AUROIS peut-être du réunir un plus grand appareil d'érudition à cette foule d'observations que les Naturalistes ont faites, pour vous exposer l'ancien aspect de notre Hémisphère, & vous présenter, avec des preuves convaincantes, tout ce que je viens de vous raconter concernant le long séjour que l'Océan a fait sur les plus hautes montagnes; & sur le second état que j'ai dit avoir été celui des volcans, lorsque la mer se retira: enfin j'aurois du parler avec précision & plus en détail, de l'état où se trouvoit notre Hémisphère, lorsqu'elle fut abandonnée par les eaux; ce qui m'auroit donné lieu de répandre par-tout une érudition capable d'en imposer: après quoi, j'aurois, sur le même ton, raconté quelle fut l'irruption de l'Océan, lorsqu'il vint, avec moins de vio-

lence , inonder une partie de nos terrains qu'il avoit laissés à sec.

Mais à quoi bon ce brillant appareil ? Je ne vois que trop de luxe , à cet égard , parmi les Littérateurs de notre âge. Loin de chercher à diminuer la masse énorme des Livres , dont on n'a même presque pas le temps de connoître les titres , on se livre à des discussions sans nombre , qui font gémir la presse , sans en faire sortir le moindre trait de lumière. Quel homme sensé peut se résoudre à commencer la lecture de ces immenses Collections Académiques , répandues aujourd'hui par toute l'Europe : malgré nous ne sont-elles pas condamnées à l'oubli ? Si nous en exceptons un très-petit nombre de bons *Mémoires* , qui serviront de bases aux vérités que la Postérité découvrira , vous avouerez que le reste est bien peu de chose , & qu'il vaut infiniment mieux se borner à très-peu de Livres , que de se fatiguer à parcourir même ces nombreux Volumes , qui fourmillent de redites & de contradictions. Ainsi n'attendez de moi que l'érudition que je crois indispensable. Vous savez de quelle manière j'ai commencé ces *Lettres* ou ce *Poëme* , si vous voulez l'appeler ainsi. Je n'envisageois que vous & nos amis. Je ne prétends ni m'ériger ici en Docteur , ni décider avec ce ton boursoufflé de nos prétendus Savans : je vous expose mes pensées

telles qu'elles se présentent sous ma plume, sans autre intérêt que celui de m'amuser, & sans m'inquiéter si elles sont accueillies ou rejetées par cette foule immense d'êtres bipèdes que je me soucie fort peu de connoître, sur-tout parmi ceux qui écrivent toujours une liste de titres pompeux avant leur nom. Eh! mon ami, si leur nom avoit quelque réalité, seroient-ils jaloux de ces titres; &, s'il en a réellement, ces titres y ajoutent-ils quelque mérite. Cicéron, qui étoit de toutes les Académies, qui en a discuté tous les dogmes, les systêmes, s'appelloit *M. Tullius*. J'aime le lacônisme de ceux qui souscrivent *de plusieurs Académies*; mais je regrette assez souvent qu'ils ne soient pas de *celle du Bon-Sens*. Vous ne doutez cependant pas que je ne sache distinguer un homme d'un autre; & que, dans cette foule obscure de gens décorés du titre d'une Société Savante, jè n'apperçoive çà & là l'homme qui mérite mon estime; mais *rari nantes in gurgite vasto*. Ainsi ne tenons à aucune opinion; adoptons une hypothèse pour nous entretenir, lorsque nous croyons l'avoir trouvée la plus probable; & détestons sur-tout cette morgue qui dégrade aujourd'hui la plupart des Savans de l'Europe.

Vous me demanderez peut-être si la dernière submersion qui engloutit l'Atlantide, la Médi-

terranée & une partie des Indes Orientales , fut une conséquence du Déluge Universel. Je vous répons franchement que non. La raison m'en paroît évidente. La *Genèse* nous apprend qu'au dixième mois on commença à voir les cimes des montagnes ; que , sept jours après , Noé ayant lâché la Colombe , celle-ci apporta une branche d'olivier. Qu'ensuite Noé , voyant que les eaux étoient desséchées sur la terre , (*septima & vigesima die mensis arefacta est terra*) sortit de l'Arche avec sa femme , sa famille & tous les êtres vivans qui étoient avec lui.

Nous avons déjà vu , par ce même détail , que les eaux n'avoient pas fait périr les végétaux , puisque les oliviers demeurèrent intacts , de forte que la colombe en rapporta une branche. En outre ce récit suppose que les eaux s'étoient totalement retirées , pour se rendre au lieu d'où elles étoient venues ; que la terre reprit promptement sa première forme extérieure ; & fut bientôt en état de faire végéter toutes les plantes. Si , au contraire , après l'inondation dont je parle , l'eau n'a pas quitté les terrains qu'elle avoit engloutis , il est clair qu'elle n'a pas été une conséquence du Déluge (1) Universel.

(1) Nous avons vu que le balancement de l'axe suffisoit pour tout expliquer. Ainsi , sans s'écarter du texte des

Si, d'un autre côté, nombre de Peuples ont été submergés en même temps que l'Atlantide, dans les quatre parties du Globe, il n'est pas moins évident qu'il en a aussi échappé çà & là un certain nombre, dans les pays les plus élevés, particulièrement sur les cimes des monts qui forment aujourd'hui les îles des vastes mers dont nous avons parlé, & qui ont conservé la mémoire de ce terrible événement. Or ces Peuples échappés au danger prouvent que cette inondation ne doit pas être confondue avec le Déluge Universel.

Platon assure très-positivement, d'après les traditions de l'Égypte, qu'il étoit arrivé plusieurs submersions ou déluges pendant l'espace de neuf mille ans. Tous les Historiens & tous les Chronologistes admettent au moins deux Déluges, l'un du temps (1) d'Ogygès, l'autre du temps de Ducalion. Or nous avons la date de quelques Déluges semblables en Europe. Il y eut plus de trois-cents villes &

Septante, on voit que le récit de Moïse pourroit bien être la tradition de la catastrophe dont il s'agit. T.

(1) On voit, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Tom. XXIII, pag. 129, un *Mémoire de Fréret sur les Déluges d'Ogygès & de Ducalion*. Il est facile de décider qu'il s'est trompé sur l'un & sur l'autre. Le Déluge de Ducalion est une chimère: je le prouverai. T.

villages de submergés subitement en Frise & en Zélande, en 1436. On voit encore, aujourd'hui, dans ces eaux où les vaisseaux passent actuellement, les restes des tours (1) & des clochers de plusieurs paroisses. Il périt alors plus de cent mille Habitans. On fait qu'il n'y a que l'art, & la grande vigilance des Hollandois, qui les garantit d'être engloutis par la mer. Combien d'espace occuperoit-elle donc, si elle rompoit leurs digues? Combien laisseroit-elle ailleurs de pays à découvert? M. de Buffon rapporte d'autres exemples de submersions particulières, qu'on peut regarder comme autant de déluges arrivés dans les pays qui en ont été absorbés. Eusébe remarque que la Syrie en a essuyé deux; on en compte un en Sibérie en 1095; trois autres dans la Frise: savoir en 1164; 1218, 1530; une partie de l'Angleterre en essuya un en 1604, dans lequel il périt un nombre infini d'hommes (2) & d'animaux.

J'ai, sur mon bureau, un Ouvrage anonyme en cinq volumes, dont le titre est: *Quand*

(1) J'ai passé plusieurs fois sur un vaisseau dans ces terrains submergés: l'Auteur dit vrai. T.

(2) On peut aussi regarder comme un déluge partiel l'inondation qu'Eustathe rappelle comme arrivée en Asie. Voyez-le sur *Denys*. T.

Et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée, &c. Paw se moque de cet Ouvrage comme écrit par un Théologien. Il est possible que l'Auteur soit un Théologien : mais s'en suit-il que l'Ouvrage soit à fouler aux pieds ? L'Auteur, je l'avoue, a voulu faire l'homme instruit ; & s'est engagé dans une question fort scabreuse. Il est vrai que le docte Isaac Vossius a soutenu la même opinion, *de mundi ætate*. Néanmoins je crois qu'il seroit impossible de prouver, contre le texte de la *Genèse*, que le Déluge dont il y est fait mention, n'ait pas détruit toute créature vivante sur la terre ; & que conséquemment les habitans du Globe, soient tous également anti-Diluviens. Il y auroit plusieurs raisons qui nous porteroient à croire le texte de Moyse : quelques-unes sont même spécieuses.

Les termes qu'emploie l'Auteur, au *Chap. VI*, v. 6. 7, sont bien précis. Dieu ayant regret d'avoir créé l'homme dit : « J'exterminerai sur » la terre les hommes que j'ai créés, & toutes » les bêtes ». On lit, v. 13, ces paroles adressées à Noé, « La fin de toute chair est arrivée.... » je la détruirai avec la terre. — v. 17. Je ferai » venir un déluge d'eaux sur la terre. — v. 21, » 22, 23, Et toute chair qui se mouvoit ex- » pira & fut exterminée, &c. »

Mais l'Auteur de l'Ouvrage dont je viens de parler, examine, dans la seconde Partie du pre-

mier Livre, toutes les raisons qu'on allégué en faveur de l'universalité du Déluge, & prétend en démontrer l'impossibilité physique. Il convient, *Tom. V. pag. 211*, que *toutes* les parties de la terre se sont véritablement ressenties du Déluge de Noé; cependant il nie qu'elles aient été *toutes* submergées, & que *tout* le Genre-Humain ait péri, à la réserve de la famille de Noé.

Outre les raisons physiques, & les preuves tirées de l'Histoire, il discute les différents textes de Moïse, selon l'Hébreu, le Samaritain & les Septante; on ne peut nier qu'il ne fasse de singulières réflexions. Mais, en venant au fait, il prouve, par plusieurs passages parallèles & frappans, que la Langue Hébraïque est souvent hyperbolique. Il est dit, par exemple, au *Ch. IX, v. 6 de l'Exode*, que *tous les bestiaux des Egyptiens moururent*, tandis qu'on voit le contraire dans le même *Chapitre*, & *Chap. XIII. v. 15*. Cet Auteur cite un assez grand nombre d'autres Passages tirés des Prophètes, pour prouver le style hyperbolique du *Vieux & du Nouveau Testament*.

Mais ne mettons pas la faux dans la moisson d'autrui: vous n'êtes pas plus Théologien que moi: ainsi laissons cet Ecrivain aux prises avec ceux que ses opinions intéressent pour le *oui* ou pour le *non*. Avouons de bonne foi notre ignorance,

ignorance, & notre peu de pénétration sur la possibilité d'un fait contradictoire avec le système de la Nature, & cependant attesté de la manière la plus formelle. Vous sentez qu'il fallut une suite étonnante de miracles, pour envelopper tout le Globe d'une masse d'eau qui égaloit plusieurs fois son volume, submerger nos Antipodes en même temps que nous; pour amener d'ailleurs tous les animaux de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe dans l'Arche. Non, de pareils opérations ne se font (1) pas sans les plus grands miracles; il faut même convenir, avec le P. Gumilla, & un des Pères de l'Eglise, que Dieu employa le ministère des Anges pour conduire ces animaux au lieu qui leur étoit destiné, ou il faut tout nier formellement. Mais vous voyez que cela est assuré de la manière la plus for-

(1) Il est évident que ces faits ne peuvent être crus sans reconnoître l'autorité de la révélation. Cependant, en faisant abstraction de toute révélation, seroit-il contradictoire que le Grand Etre, qui préside à l'ordre de l'Univers, ait produit une telle révolution, sans rien déranger dans le reste du système universel? Je ne le crois pas: mais c'est une de ces questions qui n'intéressent en rien notre bonheur, & qu'il vaut mieux laisser de côté. Nous ne sentons que trop que nous ne sommes pas nés pour tout comprendre. Suivons les systèmes admis: nous n'en ferons pas de meilleurs pour notre civilisation. T.

melle. Ne cherchons pas de distinction , ni à discuter les Textes : qui dit tout , n'excepte rien. Ainsi vous auriez aussi mauvaise grace que moi de vouloir examiner. N'ayons pas de différend avec les Juifs Rabbiniſtes ou Karaïtes : tout eſt rétabli : parlons en Phyſiciens , & amuſons-nous de nos rêves.

Je vous rappellerai ici que , dans toutes les parties du Globe , il y a eu des Nations ou des Peuples qui ſe diſoient (1) *Autochthones* , c'eſt-à-dire produits originairement par le terrein même de leur habitation, & non venus d'ailleurs. Les Athéniens ne reconnoiſſoient d'autre origine que leur propre pays , ſelon Strabon & Thucydide ; Pelafge les avoit tirés des bois où ils menoient une vie ſauvage. Les Arcadiens ſe diſoient plus anciens que la (2) Lune. Les Scythes

(1) Ce mot grec a eu deux ſens, comme le montre Suidas. 1° Celui que préſente notre Auteur ; 2° il a déſigné une Nation qui a occupé , la première , un pays où il n'y avoit perſonne. L'orgueil national a fait préférer le premier , au moins généralement. T.

(2) Ou *Proſélènes*. M. Guſmann explique bien ce mot , d'après pluſieurs anciens Grecs. Endymion , Arcadien , fut le premier , dit-on , qui ſ'occupa de la *Théorie de la Lune* , & régla l'année ſur ſon cours , tandis que les autres Grecs n'avoient encore aucune période annuelle déterminée : ce qui ſ'accorde avec le Scholiaſte d'Ariſtophane & Cenſorinus , que M. Guſmann ne cite pas. T.

ne vouloient pas non plus être descendus d'aucune autre Nation que d'eux mêmes. Les Peuples de la plus Haute-Ethiopie avoient la même prétention. Ceux de la Bétique faisoient remonter leur origine à six mille ans, du temps de Strabon.

Nous retrouvons à-peu-près les mêmes prétentions en Amérique. Les Incas descendoient du Soleil. Les Caribes se disoient *la seule Nation du Monde* : tous les autres Peuples, selon eux, n'étoient que leurs esclaves : (les Tartares avoient cette idée orgueilleuse d'eux-mêmes) les Achaques, au contraire, faisoient descendre d'un tigre la Nation des Caribes. Les Otomaques se croyoient issus de trois pierres mises l'une sur l'autre. De semblables pierres avoient produit les Mapoies. Les Salives étoient sortis de Terre; les Achaques de troncs d'arbres, comme les premiers Italiens :

Gensque virum truncis & duro robore nata ,

Comme parle Virgile. Les Corinthiens voyoient leurs Ancêtres dans des champignons :

Corpora vulgârunt pluvialibus edita fungis ,

dit Ovide.

Nous avons du P. Bardetti un Ouvrage sous ce titre: *Des premiers Habitans de l'Italie*. Il est fâcheux qu'il n'ait pas suivi sa première idée : car il semble qu'il s'étoit d'abord proposé

de montrer que les Italiens ne descendoient non plus d'aucune autre Nation.

Mais il ne faut pas perdre de vue que nous parlons des temps correspondans à l'inondation de l'Atlantide, & à l'élévation de la mer : la terre étoit alors habitée : l'Egypte, la Grèce, l'Italie avoient leurs Peuples particuliers. Pline dit que les (1) *Umbriens*, Nation la plus ancienne de l'Italie, avoient eu ce nom, parce qu'ils avoient échappé à l'inondation que les pluies avoient causée sur la terre. Aurélius Victor raconte que, selon quelques Ecrivains, les terres ayant été couvertes d'un déluge, certain nombre des habitans se sauva sur les montagnes. Après y avoir demeuré quelque temps, ces fugitifs descendirent enfin de ces *cimes* dans la plaine : ce qui leur fit donner le nom d'*Aborigènes* par les Grecs qui vinrent en Italie. On voit qu'il prend ce mot d'*Oros* ou *Oroï*, grec, qui signifie *montagne*.

Parmi ce grand nombre de Gens Lettrés, qui ont eu chacun leur opinion particulière à ce sujet, aucun n'a pensé aux Atlantides, qui ont dominé les premiers en Italie avant l'inondation, comme l'attestent Platon & Diodore de Sicile. Cependant ils conviennent tous que Saturne y a régné. Un pas de plus leur auroit fait re-

(1) *Umbri*, comme *Imbri* d'*Imber*, pluie avec tem-
pête. T.

connoître Saturne pour le frère d'Atlas, & fils d'Uranus, Roi de l'Atlantide. Virgile dit que les Aborigènes, nés de plantes, l'avoient précédé en Italie : cependant il nous donne Saturne pour premier Roi de cette Contrée :

Primus ab aethereo venit Saturnus Olympo.

Je vous ai déjà indiqué un Passage de Justin, relativement à l'Antiquité des Scythes. Cet Historien nous rapporte le raisonnement par lequel ils vouloient prouver qu'ils étoient plus anciens que les Egyptiens. Ils avoient, sans doute, bien distingué les deux états du Globe, celui des eaux & celui des volcans; d'où il étoit résulté deux opinions qui partagèrent les Ecoles de la Grèce, comme nous l'avons vu. Voici ce que disoient les Scythes : « Au » reste, si toutes les parties du Globe ont formé » un tout sans aucune séparation, soit que » l'eau ait généralement couvert les terres au » commencement des choses, soit qu'elles » ayent été en proie au feu comme au prin- » cipe de toutes choses, les Scythes, dans » ces deux cas, sont plus anciens que les » Egyptiens ». Ce raisonnement étoit fondé sur la hauteur des terrains de la Scythie. En supposant donc que les eaux eussent couvert toute la terre, leur Pays devoit en avoir été libre le premier : si le feu avoit dévoré tout

pour reproduire tout, la Scythie devoit s'être refroidie la première (1). Les Scythes étoient donc regardés comme plus anciens.

Hérodote nous raconte l'historiette de deux enfans que Psammétique fit élever sans qu'ils eussent la moindre communication entr'eux, & sans qu'on leur parlât. Ce Prince vouloit savoir si les enfans parleroient sans avoir jamais entendu un seul mot, & quel seroit leur idiôme. La première parole qu'ils articulèrent fut *Beccos* ou (2) *Bek*, en ôtant la finale grecque. On chercha, chez différentes Nations, si ce terme se trouvoit avec une signification vulgaire; & l'on reconnut qu'il signifioit du *Pain* chez les Phrygiens:

(1) On voit que les Scythes raisonnoient mieux qu'un célèbre Physicien, à cet égard. T.

(2) M. Larcher a bien démontré l'ineptie du raisonnement de Psammétique. Les enfans avoient dit *Bek*, parce que c'est le cri de la chèvre: leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que de ce son, lorsque les chèvres les allaitoient, ils dirent *Bek*. M. Larcher oublie de remarquer que *Bek* ou *Bik* signifie même actuellement une chèvre dans nos Provinces & dans le Nord. Les voyelles ou sons *e*, *i* se confondent partout; & Platon dit qu'on ne les distinguoit à Athènes que dans la bouche des femmes puristes. Les Anglois font aussi *i* de *ee*. Il est cependant vrai que *Bek* pouvoit signifier du *pain*, en Phrygie. C'est encore le gothique *weck* du pain. *Becker*, *Backer* désigne un *Boulangier*, dans le Nord. Voyez Struckius, *Antiquités Convivales*. De-là est venue l'erreur du Roi d'Égypte. T.

de-là , Pfammétique conclut que cette Nation étoit plus ancienne que les Egyptiens , qui cependant se vantoient d'avoir été le premier Peuple de la terre.

Laiſſons à chaque Peuple ſes prétentions à la plus haute antiquité : mais convenez que toutes ces anciennes Nations remontent à des époques extrêmement éloignées. Ainſi concluons , de tous ces détails , que l'inondation dont je parle ici n'a été que particulière. Car elle n'a couvert que les Pays plats & les collines les moins élevées des quatre parties du Globe. Les montagnes , les lieux même un peu plus hauts n'en n'ont pas ſouffert : c'eſt là que ſe retirèrent les reſtes des Nations que l'eau n'engloutit pas totalement. Le balancement de la mer dura , ſans doute , quelque temps ; & ce ne fut qu'après cette fluctuation violente que ces gens , un peu raffûrés , osèrent deſcendre dans les plaines , à meſure que les terrains ſe deſſéchèrent , & perſévèrent enfin dans l'état où nous les voyons aujourd'hui.

Le Genre-Humain s'étant donc ainſi multiplié dans les différentes parties du Globe , chaque Nation s'imagina être la plus ancienne , perſuadée que les autres avoient été englouties dans cette horrible ſubmerſion. De-là , ces traditions bizarres ſur l'origine de tous ces Peuples.

Nous avons reconnu les mêmes opinions, à ce sujet, dans les deux Hémisphères. Le Péruvien, le Mexicain ne raisonnent pas mieux sur leurs Ancêtres que les anciens Habitans de nos Contrées. Par-tout ce sont des fables, des récits extravagants : ici les hommes sont nés des montagnes, parce que les premiers Habitans s'y sont réfugiés : là ils sont nés des pierres, parce que ce sont des roches qui les ont sauvés du danger : ailleurs ils sont sortis de terre, parce que, retirés dans des trous, des cavernes, sur l'une ou l'autre éminence, ils en sortirent après que les eaux eurent repris leur équilibre. Les arbres ont aussi produit des Peuples, parce que les restes infortunés de telle ou telle Contrée avoient bravé le danger sur des arbres que la mer épargna. Voilà comment chaque Peuple retrouva son origine dans des siècles postérieurs. Les Fêtes lugubres ou joyeuses qui se célébrèrent en mémoire de cet événement, furent variées en conséquence de ces opinions.

M. Bailly, qui a traité avec beaucoup d'érudition la partie de l'Astronomie anti-Diluvienne, nous fait connoître, à cette époque, l'origine & la combinaison des différens cycles, la construction de la Sphère, les observations astronomiques qu'on avoit déjà faites, & même la manière de calculer les éclipses.

Or ces connoissances , absolument ignorées du temps de Noé , ou plutôt les Théories du Ciel qu'on y avoit prises en un sens tout opposé à la Vérité , prouvent démonstrativement que la révolution , dont je parle , n'est pas un effet du déluge , mais une nouvelle catastrophe que les Archives de l'Egypte & de la Grèce rapportent , avec raison , au temps d'Hercule ; que la catastrophe ne se fit sentir qu'à une partie du Globe ; & qu'ainsi l'époque du Déluge-Universel doit être infiniment plus éloignée. que ne le pensent les Chronologistes. Les Septante & S.-Augustin sont favorables à mon opinion , comme nous l'avons vu : & Riccioli , qu'on n'accusera pas d'irreligion , l'a dit & prouvé de la manière la plus évidente. En effet , que sont mille & même deux ou trois mille ans , ou , si l'on veut , dix mille , en comparaison de la durée que nous présente l'idée de l'Eternité ? Pour moi plus je crois le monde ancien , mieux j'apperçois la Puissance & la Majesté de l'Être-Suprême. Je me figure , avec un plaisir mêlé de respect , tous ces Globes roulants depuis des millions d'années , qui ne sont qu'un point devant Dieu. Je vois notre Planète subir toutes les modifications de la matière ; & cependant y conserver , malgré ses catastrophes , des Etres vivans capables de louer le Dieu qui les y maintient depuis tant

de siècles ; & je voudrois que mon idée fut la Vérité même. Mais ne nous perdons pas dans ces espaces immenses du temps , dont l'Arithmétique même , quoiqu'infinie , ne peut nous déterminer les extrêmes. Que fera-ce donc si nous-nous arrêtons à l'idée d'un Dieu qui n'a jamais du rester dans l'inertie ? Si sa volonté est un acte positif , & qu'il ait voulu créer ce monde , comme le fait le prouve , cette volonté est-elle plus divisible que l'essence de Dieu même ? Et Dieu a-t-il pu envisager le temps dans un point séparé de son Eternité ? Mais c'en est assez. Vous me feriez de justes reproches , si , n'ayant pas même voulu discuter les raisons de l'Auteur dont je vous ai parlé , j'allois moi-même proposer des difficultés auxquelles ni vous ni moi nous ne trouverions de réponse , que par de nouvelles difficultés. Tenons nous en donc à l'époque de notre Atlantide , & suivons notre Poëme :

. *Pictoribus atque Poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

(1) Le Lecteur trouvera , à la fin de ces *Lettres* , un long *Supplément* , que l'Auteur a fait pour celle-ci , dans sa dernière Edition , sur les *Aborigènes* ou *premiers Habitans de l'Italie*. T.

L E T T R E X L I.

Fêtes des Peuples en mémoire des Déluges & des Inondations. Hydrophories, Fêtes & Cérémonies publiques du Phal & de l'Œuf. Déluge de Deucalion & d'Ogygès. Deux Deucalions : celui de la Grèce bien postérieur : il n'y eut aucun Déluge de son temps. Déluge d'Ogygès du temps de Phoronée, fils d'Inachus. Deux Inachus. Equivoque des Chronologistes sur l'intervalle qu'il y eut entre le premier & le second. L'ancien Inachus fut contemporain d'Atlas. L'Inondation arrivée du temps d'Hercule correspondit à l'époque d'Ogygès, & fut le Déluge appelé d'Ogygès. Tentatives pour fixer l'époque de cette Inondation. Les Observations Astronomiques & Diodore nous donnent quatre mille ans avant notre Ere. Preuves ultérieures qui fixent le Déluge d'Ogygès à quatre mille ans avant notre Ere.

VOUS me reprocherez, probablement, de vous avoir parlé de plusieurs choses sans vous avoir donné les éclaircissémens nécessaires. Pourquoi ces fêtes, ces cérémonies lugubres ou joyeuses que nous appercevons chez toutes les anciennes Nations, soit pour rap-

peller le souvenir des différentes inondations; soit pour célébrer le renouvellement de la terre ?

La Fête des Hydrophories est certainement la plus ancienne qui ait été instituée en mémoire de l'inondation du Globe. Boullanger a traité ce sujet avec (1) beaucoup de faveur, dans son *Antiquité dévoilée*. Les Athéniens portoient en pompe, le premier jour du mois Antestérion, qui répondoit à Mars, l'eau qu'on jettoit en grande cérémonie dans un goufre, près du Temple de Jupiter Olympien. On croyoit que les eaux du déluge s'étoient écoulées par ce trou, après avoir inondé l'Attique, du temps de Deucalion. Les Egéniètes faisoient la même chose au commencement du printemps, à la célébration des jeux qui étoient consacrés à Apollon. Lucien nous a raconté tout ce qui se faisoit en Syrie, où l'on verfoit de même une quantité prodigieuse d'eau dans un semblable goufre, près du Temple de la Déesse; parce qu'on y avoit la même opinion sur la retraite des eaux du déluge.

Mais, pour indiquer quel avoit du être l'état des hommes, lors de cette inondation, il étoit d'usage, en Syrie, qu'un homme se tint, pendant sept jours, sur un des deux Priapes

(1) Je suis d'un sentiment bien opposé. T.

qui avoient trois-cents empans de haut , & qu'on disoit avoir été érigés par Bacchus , selon Lucien , en face du Temple même. Boulanger , qui n'a pas connu la figure de ces monumens , les appelle des *Colonnes* , & trouve une grande analogie entre les cérémonies , les Fêtes de la Déesse de Syrie , & celle que les Hébreux célébroient à Jérusalem. La Fête des Hydrophories étoit donc , pour lui , celle des Tabernacles , plutôt que la mémoire de la sortie d'Egypte. Mais il me semble qu'à l'égard de la commémoration des eaux , il faut plutôt rappeler ici la Fontaine de *Siloé* , qui étoit en vénération chez les Hébreux , & où l'on puisoit avec un vase l'eau qu'on verfoit au pied de l'Autel des Holocaustes : cérémonie qui se faisoit avec une joie incroyable.

Quoi qu'il en soit , la Fête des Hydrophories étoit presque générale dans l'Ancien-Monde. C'étoit la commémoration de la grande catastrophe que la mer y avoit produite. Horus Apollo nous apprend que cette inondation se représentoit en Egypte avec trois vases ou urnes. Je ne citerai pas la Messénie , la ville d'Itome , la Perse , l'Arménie , le Pégu , la Chine , le Japon où cette Fête étoit connue. J'ajouterai seulement que , si la Fête des Torches , consacrée à Cérès & à Osiris , est relative à cet objet , nous retrouvons le

même usage en Sicile comme en Egypte & ailleurs.

On découvrit, en 1696, un superbe vase antique dans le territoire de Rome. Ce vase, qui représentoit le déluge d'Ogigès, ou de Deucalion, tomba dans les mains de Ficoroni : plusieurs personnes sembloient s'y être sauvées des eaux du déluge, de même que plusieurs couples d'animaux, & dans un vaisseau. Bianchini l'a fait graver, & en a donné quelques détails. La représentation s'accorde parfaitement avec le récit qu'on lit dans la *Déesse de Syrie* de Lucien. Si ce vase & toutes ses parties ont servi à la célébration des Hydrophories, on doit convenir qu'on ne pouvoit mieux représenter cette solemnité, qui rappelloit, en quelques endroits, la catastrophe d'un déluge, le renouvellement de la Nature & de toutes les générations de l'homme & de la brute.

Mais, si la Fête des Hydrophories étoit, en général, un jour de tristesse & de mortification, puisqu'elle rappelloit le plus triste des événemens, celles qui se célébroient en mémoire du renouvellement de la Nature, inspiroient l'allégresse : on s'y livroit même à une espèce de fureur. On se figure aisément de quelle manière on représentoit la reproduction des Etres animés, lorsqu'on se rap-

pelle l'usage du Phallus dans les Fêtes de Bacchus. Ce fut donc la forme de la partie virile qui en devint le symbole ; & ce symbole ne tarda pas à être un objet de vénération. On y joignoit , même dans l'Inde , la figure de la partie féminine , sous le nom de *Lingam*. Nous avons retrouvé le même symbole en Amérique , particulièrement dans la Province de Panuco.

On y ajoutoit encore la figure d'un œuf dans les orgies. Macrobe , après avoir discuté cette question , savoir si l'œuf est avant la poule , ou la poule avant l'œuf , ajoute en l'honneur de l'œuf : *Consultez ceux qui sont initiés aux mystères de Bacchus , dans lesquels (1) Hac veneratione ovum colitur*. Achilles Tattius nous rapporte les diverses opinions que les Philosophes ont eues sur la figure de la terre , que les uns faisoient conique , les autres sphérique ou ovale , & dit que cette dernière paroît la plus vraisemblable à ceux qui sont initiés dans les cérémonies Orphiques.

Le Serpent , & le Dieu Cnef , avoient en Egypte un œuf à la bouche. Bianchini & Vaillant ont rapporté des médailles d'Héliogabale & de Trébonianus Gallus , sur le revers

(1) L'Auteur auroit pu présenter le texte de Macrobe plus exactement. *Satur. Liv. VII. Ch. XVI. T.*

desquelles on voit un œuf, au tour duquel un serpent fait plusieurs circonvolutions. Ces médailles font de Tyr. Les Dames Romaines avoient au col un Phallus; &, dans les Fêtes de Cérès, elles portoient un œuf en proceffion. Varron, qui raconte ce fait, pensoit auffi que la terre avoit la forme d'un œuf, parce qu'elle devoit représenter une faculté perpétuelle d'engendrer.

Tout représentoit ou la formation de l'homme, ou la reproduction: mais la cérémonie la plus antique regardoit la production: voilà pourquoi la Fête des Œufs étoit accompagnée de la plus grande allégresse. On mettoit sur le bout des bornes du Cirque, autant d'œufs ou (1) de figures d'œufs qu'il falloit faire de courses; &, à chaque course finie, on en ôtoit un. On croyoit, à la Chine, qu'une vache avoit donné un coup de pied à un œuf d'où les créatures étoient alors sorties.

Nous ne voyons cependant pas que l'Amérique ait eu le symbole de l'œuf, tandis qu'elle avoit conservé tant d'Usages, de Coutumes, de Cérémonies d'une date antérieure à la submersion. On n'y a pas non plus apperçu aucune notice qui pût faire soupçonner qu'on

(1) On verra d'autres détails & les figures relatives dans Bianchini. T.

y connût les quatre Planètes, Mercure, Mars, Jupiter, Saturne, quoique l'observation des Pléyades, des Hyades, de l'Ours, de Vénus, la détermination des Solstices, des Equinoxes ayent été communes aux deux Hémisphères.

C'est donc une preuve que les Planètes n'eurent leurs noms que dans un âge postérieur, & que le symbole de l'œuf ne fut connu qu'après l'inondation qui divisa les deux Continens, & non du temps de la première génération des habitans de l'une & l'autre Hémisphères.

Vous-vous rappellerez, sans doute, avec raison, nos œufs de Pâque, à cette ancienne cérémonie. Toute l'Europe les connoît; mais les Peuples qui ne suivent pas nos théories religieuses, ne font pas une moindre fête du jour où chacun envoie des œufs peints & même dorés avec beaucoup d'art, à ses amis. C'est ainsi que le pratiquent les Perses & d'autres Nations de l'Inde ou de l'Asie. Nous les bénissons chez nous: on en fait ensuite un jeu, dans lequel celui qui casse son œuf en le frappant contre celui d'un autre, le perd, & est obligé de le lui donner. C'est peut-être à cette ancienne idée qu'il faut rapporter cette expression dont nous-nous servons quand une fille se range parmi les femmes sans mari: *Elle a cassé son œuf*, disons-nous. Mais en voilà assez

sur ces cérémonies établies en mémoire de l'inondation , & de la reproduction des hommes , qui naquirent de ceux qui s'étoient sauvés sur les montagnes au temps de ce cataclysme.

Vous me demanderez peut-être si je pense que cette submersion de l'Atlantide soit celle que les Grecs ont nommée le Déluge de *Deucalion* ou d'*Ogygès*, & que quelques Ecrivains placent à des époques différentes de celui de Noé, ou dont plusieurs autres ne font qu'une même catastrophe. La question seroit bientôt décidée si je vous disois *oui* ; & j'aurois alors pour moi tous les Chronologistes : mais je pense que le sujet mérite d'être un peu mieux examiné ; car il faut faire accorder l'état physique de la terre avec l'Histoire, sans quoi toute l'Histoire n'est qu'un Roman.

Lucien fait mention de deux Deucalions , l'un Scythe , l'autre né en Grèce même. Cet Auteur ingénieux nous montre , par ses détails , qu'il croit que c'est sous le premier Deucalion que le Déluge est arrivé. Mais , comme nous ne favons rien de ce Deucalion , disons quelque chose du second , sous lequel d'autres placent le Déluge arrivé du temps du premier.

Il paroît , selon Diodore , *Liv. IV* , que le Déluge , arrivé sous ce second Deucalion , remonteroit à trois siècles avant la guerre ou la prise de Troie. Comptons trois générations par

siècle, nous aurons, plus ou moins, 330 ans. C'est à quoi se réduit aussi le calcul de Clément d'Alexandrie. Clément dit, en outre, que le Déluge d'Ogygès arriva sous Phoronée, successeur d'Inachus. Mais suivons d'abord celui de Deucalion.

Vous savez que les marbres de Paros ont été gravés 263 ans avant notre ère, & qu'ils comprennent les principales époques de la Grèce. Or ces marbres portent : *Depuis que (1) Deucalion régna en Lycorie, près du mont Parnasse, Cécrops régna à Athènes, M. CCCX. (ou 1310) ans.* Ajoutons-y deux-cents foixante-trois ans, nous aurons 1573 ans.

Mais, si le Déluge de ce Deucalion arriva l'an 330 environ, avant la prise de Troie, & que cette ville ait été prise 1208 ans avant J. C., comme je l'ai prouvé dans le second Livre de mon Ouvrage *sur les Argonautes*, il en résulte une date de 1538 ans, antérieure à notre ère, & postérieure de 35 ans à celle que Clément admet. Mais j'observe que ces marbres marquent *M. CCCXVIII. (1318) ans*, depuis (2) la mort de Cécrops. Ainsi Deucalion ayant vécu en même temps, il semble qu'on peut

(1) Epoque II. de ces marbres. T.

(2) Epoque I. *ibid.* T.

mettre le Déluge quelques années plus haut , & concilier ainsi l'époque de Clément avec celle des marbres.

Au reste le Globe étant habité par-tout , à l'une ou à l'autre époque , qui ne diffèrent que très-peu , & l'histoire des Peuples de ce temps-là n'étant pas une énigme absolument impénétrable , on peut , avec Orofius & Eufébe , placer ce Déluge à la cinquantième année de Moyse. Ainsi ce ne peut être qu'une submerfion partielle de quelques cantons de la Grèce. La mer étoit alors dans fes bassins. Cette inondation n'aura donc englouti que quelques îles , ou l'une ou l'autre partie du Continent , comme nous avons vu pareille catastrophe dans les bas pays de la Syrie , & ailleurs. Justin nous dit en effet qu'une inondation submergea seulement une grande partie de la Grèce. Orofius croit que ce fut seulement la Theffalie. *Les marbres de Paros n'en font aucune mention.*

D'ailleurs Hérodote , qui affûre formellement que la Nation Hellanique (c'est-à-dire les Athéniens) n'a jamais changé de local , ayant habité la Phtiotide du temps même de Deucalion ; & , sous Dorus , fils d'Hellen , le pays situé entre les monts Offa & Olympe , prouve que cette submerfion ne fut que particulière , ou n'arriva même peut-être pas. Car il paroît très-probable que les Grecs , qui attribuoient

à leur Nation presque toutes les révolutions & les inventions des autres Peuples & des autres Régions éloignées, placèrent chez eux, à l'époque de leur Deucalion, ce qui étoit arrivé, long-temps auparavant, sous un Deucalion Scythe, dont Lucien a rappelé la mémoire. Rien de plus croyable que cela. L'inondation de l'Océan est, sans contredit, antérieure de beaucoup à l'époque du Deucalion Grec. Mais voyons le Déluge d'Ogygès.

Le Déluge d'Ogygès arriva sous Phoronée ; fils d'Inachus, selon tous les Ecrivains. On le place ordinairement 220 ans avant celui du Deucalion Grec. Mais il est bon d'observer qu'il y a eu plusieurs Inachus, comme plusieurs Jupiter, Mercure, (1) Hercule, Deucalion, &c.

Hygin nomme positivement Inachus, père d'Io, fils de Triope & d'Oréaside, *Fab.* 145. Ce Triope étoit fils de Pirante, fils d'Argus. Il rappelle ailleurs un Inachus, fils de l'Océan, lequel eut Phoronée de sa propre sœur.

Cette dénomination de *fils de l'Océan* indique assez son antiquité. Car tous les anciens Conquérans ou Brigands, qui fondirent sur l'Afrique, la Grèce, & qu'on nomma *Dieux* ou *Héros*,

(1) Iablonski convient que l'Hercule Egyptien étoit bien antérieur au séjour des Israélites en Egypte. T.

furent autant de fils de l'Océan. Nous avons vu aussi que les Atlantides ont été regardés comme issus de l'Océan, parce qu'ils étoient venus de ce côté là.

L'époque de ce Déluge ne peut donc se rapporter au temps du second Inachus, bifaïeul de Danaïis, mais au temps du premier, qui étoit père de Phoronée. Apollodore & Pausanias s'accordent avec ce sentiment. Inachus passa d'Egypte en Grèce; & Phoronée fut le premier qui y régna, selon Pline, Pausanias & les Mythologiftes.

C'est sous Phoronée qu'arriva le Déluge d'Ogygès, qui régnoit dans les parties Septentrionales de la Grèce. Eufébe dit, d'après Africain, qu'Ogygès vivoit 1020 ans avant l'institution des Olympiades.

Les Olympiades ou les Jeux Olympiques furent institués, on diroit mieux (1) rétablis, 408 ans après la prise de Troie, selon les meilleurs Chronologiftes. Troye ayant été prise 1208 ans avant notre ère, il faut donc placer le rétablissement des Jeux Olympiques 800 ans avant J. C. Mais le Déluge d'Ogygès précéda ce rétablissement de 1020 ans; son Déluge arriva donc 1820 ans avant J. C., ce qui n'est pas d'accord avec la vérité de l'Histoire. M. Bailly,

(1) Par Choræbus, 776 ans avant notre ère. T.

qui confond le premier Inachus avec le second, *Astron. Anc. pag. 372*, place Phoronée à l'an 1937 avant J. C. Pétaw, par une semblable méprise, fixe le Déluge d'Ogygès à l'an 1796, disant que Phoronée étoit fils d'Inachus, & Inachus père d'Io; ce qui est faux, au rapport de toute l'Antiquité; puisque le père d'Io est le second Inachus. Bianchini l'a invinciblement prouvé, *pag. 494* de son *Histoire Universelle*. Ainsi nous pouvons regarder comme erronées les dates que d'autres Ecrivains ont admises. Banier dit l'an 1793; Shukford, 1764; Lenglet, 1831; Newton, 1080, avant notre ère.

Mais le Deucalion Grec ayant vécu 1573 ans avant J. C., il faut donc nécessairement supposer que l'Ogygès, qui vivoit 253 ou 223 ans avant ce Deucalion; est un second Ogygès, & non celui qui vécut du temps de Phoronée, fils d'Inachus. Ainsi nous pouvons établir comme une époque certaine, que Phoronée étoit contemporain d'Hercule; c'est-à-dire qu'il vivoit dans un temps proche de l'âge d'Atlas & de Saturne.

Si donc Phoronée vécut dans ce temps-là, & que d'ailleurs l'irruption que l'Océan fit sur l'Atlantide remonte au temps d'Hercule Egyptien, comme je l'ai déjà dit, il me semble bien démontré que c'est cette même inondation que les Anciens ont appelé le *Déluge d'Ogygès*.

L'âge de Deucalion Scythe répondroit peut-être même à ce temps-là. Conséquemment il n'est pas hors de vraisemblance que les Anciens ont confondu les temps, multiplié les évènements, en les supposant arrivés en Grèce, aux époques qu'il a plu de leur assigner, faute d'être mieux instruits.

Nous avons admis que l'âge d'Hercule & cette inondation pouvoit remonter à plus de 3000 ans avant notre ère : Diodore de Sicile assure même que l'Hercule Egyptien avoit précédé l'Hercule Grec de dix mille ans. En réduisant ces années de quatre mois aux nôtres, nous trouverons 3333 ans : ce qui n'exécède pas de beaucoup notre calcul. Il est vrai qu'en admettant que l'Hercule Grec vivoit 1360 ans avant J. C., l'Hercule Egyptien, sous lequel arriva l'inondation de même date qu'Ogygès, auroit vécu l'an 4693 ans avant notre ère. Si d'ailleurs on admet, avec M. Bailly, qu'Atlas & Hercule fixèrent, de leur temps, au premier degré des Gémeaux l'équinoxe du printemps, cette époque remonteroit à 4600 ans avant notre ère ; de la même manière que remonte aussi, à cette année ou environ, le concours des Cornes du Taureau & des Hyades : position à laquelle commençoit l'année dans les siècles les plus reculés de l'Antiquité, selon les observations astronomiques. Or ces observations sont des

bâses qu'il est impossible de renverser. L'autorité de Diodore est donc ici confirmée par l'aspect même du Ciel.

Pline avance, sur l'autorité d'Eudoxe & d'Aristote, que Zoroastre vivoit 6000 ans avant la mort de Platon, & 5000 ans avant la guerre de Troye, selon Hermippus, qui recueillit deux millions de (1) *vers* de Zoroastre. En réduisant ces années à une espace de six mois chacune, comme l'observe Gaza, cet ancien Zoroastre auroit vécu 3348 ans avant notre ère, selon Aristote & Eudoxe, ou 3708, selon Hermippus : car Platon mourut 308 ans avant J. C. & Troye fut prise 1208 ans avant cette dernière époque. Ulric Brecht (2) fait l'ancien Zoroastre contemporain de Ninus ; mais Albert Men fixe encore différemment l'âge de ce Roi de Babylone : ainsi nous ne voyons pas comment on peut concilier ces opinions, ni ce que nous pourrions en conclure, relativement à notre système.

Newton nous présente quelque chose de plus direct. Il assure qu'à l'époque de Chiron, c'est-à-dire du temps de l'expédition des Argonautes, l'équinoxe concouroit avec le quinzième degré de la constellation du Bélier ; donc

(1) Ou des lignes : mais Pline paroît n'en avoir rien cru, *Liv. III. Ch. I. T.*

(2) Voyez M. Bailly, *T. I. pag. 358. T.*

il s'étoit écoulé 3240 ans depuis le concours des Hyades jusqu'au temps de Chiron. Or, si nous joignons cette somme à celle de 1275 ans, qui s'écoulèrent entre Chiron ou cette expédition, & notre ère, nous aurons 4515 ans.

Il résulteroit donc de ce calcul, que je n'ose cependant pas garantir, que le Déluge d'Ogygès, ou l'inondation de l'Océan, seroit arrivé plus de 4000 ans avant J. C., s'il est vrai que ce fut du temps d'Hercule, contemporain d'Atlas, comme nous l'avons prouvé. Mais cet Hercule vivoit aussi du temps d'Inachus, père de Phoronée. Je remarquerai, en outre, que le Rabbin Salomon parle d'une très-ancienne submersion de l'Océan. Schonleben, qui le cite, la fixe à l'an 3573 avant notre ère. Voyez *Carniol. Antiq. Tom. 1. Part. II. pag. 9.*

Fréret cite, dans ses *Nouvelles Observations contre Newton*, des Livres Egyptiens d'une assez ancienne date, & que Murtady dit avoir lus. Selon ces Monumens, le Déluge arriva lorsque le Soleil étoit au premier degré du Bélier, & que Régulus se trouvoit dans le colure des Solstices. Mais cette observation me paroît erronée. Régulus étoit, en 1689, au vingt-cinquième degré, 31 minutes, 20 secondes du Lion, ce qui fait une différence de 55 degrés, 31 minutes, 20 secondes : c'est-à-dire

3997 (1) ans environ. Si nous en ôtons 1689, il restera 2308 ans avant notre ère. Cette époque répond à 642 ans après Fou-hi, temps où nous avons à la Chine, sans interruption, la suite de toute l'histoire, celle de toutes les observations astronomiques & des éclipses. Ce qui suffit pour prouver le faux de l'observation rapporté d'après les Livres Egyptiens que cite Murtady dans ses *Merveilles de l'Egypte*. D'ailleurs ce Déluge ne seroit arrivé que cent cinquante ans avant Abraham.

En outre remarquons que le Temple d'Hercule avoit été bâti, à Tyr, 2300 ans avant Hérodote, comme il le dit lui-même; par conséquent 2780 ans avant J. C. Or ce Temple auroit précédé le Déluge de Moÿse de 472 ans. Mais, dans ce temps-là, tout le Globe étoit habité. Il faut donc, ou que l'observation que produit Murtady soit fautive, ou qu'il l'ait mal entendue.

Simplicius nous apprend, dans son *Commentaire sur le Traité du Ciel*, attribuée à Aristote, & d'après Porphyre, que Calisthène, qui accompagnoit Alexandre-le-Grand, envoya au Philosophe Aristote des observations astronomi-

(1) Multipliant par 72 ans, pour la progression de chaque degré des *Fixes*. T.

ques, faites à Babylone pendant l'espace de 1903 ans, avant qu'Alexandre entrât dans cette ville. Or ce Conquérant n'y entra que 331 ans avant J. C. Donc ces observations commençoient l'an 2234 avant notre ère : ce qui fait une autre preuve contre l'observation de Régulus, produite par Fréret.

Il est donc à présumer que Murtady a voulu partir de cette observation pour se régler sur le calcul de la Vulgate, & suivre l'époque que la plupart des Chronologistes assignent au Déluge Universel. Mais le P. Riccioli, S. Augustin ont bien senti qu'il falloit la reculer avec les Septante, pour concilier l'Histoire avec l'Astronomie : autrement, on confondra, avec les Modernes, l'époque du déluge & l'inondation d'Ogygès ; deux révolutions qui sont cependant bien différentes. En effet la mer se retira après le Déluge ; mais elle resta sur les terrains qu'elle avoit absorbés à l'époque d'Ogygès, au moins après le balancement des eaux, qui reprirent enfin leur équilibre. Les parties hautes du Globe furent épargnées à cette dernière submersion : les hommes, les animaux particuliers à chaque climat furent en partie conservés ; tout périt, au contraire, dans les eaux du Déluge, à quelque époque qu'on le fixe. On retrouve, après Ogygès, les Usages, les Coutumes, les Traditions, les Cultes, les

Quipos, les Hiéroglyphes, les Jeux, la Division de l'année, les Observations des Solstices & des Equinoxes, les Mois Lunaires, les Cycles, les noms des Astres, les racines des mots des Langues primitives, comme dans l'âge précédent, soit dans le Continent, soit dans les îles formées par des cimes assez hautes pour braver la furie des flots qui se répandoient.

Ces réflexions nous autoriseroient peut-être à conclure que le Déluge d'Ogygès est le même que celui qui, selon les Syriens, arriva du temps du Deucalion Scythe, & qu'on peut placer, dans l'ordre de la Chronologie, à 4000 ans avant notre ère. Cette conclusion seroit fondée sur l'ingénieuse remarque de M. Bailly, *pag.* 131, concernant les trois (1) *Theut*, *Hermes* ou *Mercur* : car ces trois mots ne désignent qu'un même homme. Le plus ancien qui, selon Manéthon, le Syncelle, Ammien Marcellin & d'autres, vécut avant l'inondation, inventa les Hiéroglyphes, & fit des observations astrono-

(1) Je dois observer ici ce que j'ai oublié ailleurs : *Theut* & *Thot* diffèrent. Le premier vient de *Theu*, souffle, vent subtil. Le second de *Tho*, origine, commencement. On a aussi écrit *Taaut* & *Thaat*, dans ce dernier sens. Mais il est faux qu'il y ait eu trois *Thot* ou trois *Hermès*, quoiqu'en puisse dire M. Bailly. T.

miques. Le second observa l'étoile (qu'on appelle) l'œil du Taureau dans le *vingt-sixième* (1) degré des Poissons ; ce qui remonte à 3362 ans avant notre ère. Le troisième doit avoir vécu 1846 ans avant J. C. Le premier de ces Mercures fut nommé *Trismégiste* ou *trois fois très Grand*. C'est à lui qu'on attribue un Ouvrage imprimé, sous le titre de (2) *Pimandre*. Le P. Rosselli l'a commenté, ou plutôt enseveli dans six volumes *in-folio*. Cette rapsodie paroît avoir été faite à la première époque du Christianisme. Peut-être même est-ce l'Ouvrage d'un nommé Hermès, que S. Paul salue dans sa *Lettre aux Romains*.

Ainsi je ne fais trop comment établir, d'après M. Bailly (*pag.* 133 ; 358), que l'inondation arriva 3948 ou 3993 ans avant notre ère, selon la Chronologie des Babyloniens. Elle place, 2473 ans avant J. C., Evechoüs, qui vécut neuf sars & demi après l'inondation. Or neuf sars & demi, à cent soixante ans chacun, font 1520 ans. En les ajoutant à 2473, nous avons 3993. Mais tout ce que nous avons dit jusqu'ici semble prouver que cette inondation est différente du Déluge universel.

(1) M. Carli devoit avertir que cette observation est douteuse. Voyez M. Bailly. *Tom. I. T.*

(2) *Pimandre*, Ouvrage d'un fourbe. T.

L E T T R E X L I I .

Preuves physiques relativement au même sujet. Tradition d'un ancien Incendie du Globe, & du même âge que l'Inondation de la mer. La cause de cet événement a pu être l'approche d'une Comète. Système de Wiston à ce sujet. Réflexions rapides sur la Théorie des Comètes. Leurs Orbites connues. La possibilité de leur approche près du Globe terrestre. Effets qui peuvent en résulter. La Comète de 1759 paroît être celle qui causa cette révolution, 4017 ans avant notre ère, & qui sépara les deux Continens. Preuves déduites des anciennes Traditions. L'Année étoit auparavant de 360 jours. Récapitulation & Conclusions.

IL y a bientôt dix mois & demi que vous avez la patience de lire tout ce que je vous envoie à chaque poste, même avec précipitation, concernant l'état ancien de l'Amérique. Loin de vous ennuyer de mes détails, vous me pressez toujours avec plus d'instance; vous voulez, en outre, que je vous expose toutes mes idées, ou mes songes, sur les différentes

révolutions de notre petite Planète, afin de vous mettre plus à portée de juger de ce que je puis découvrir de probable sur les Traditions de l'Égypte, & sur le Passage des Atlantides en Afrique, en Europe, en Amérique. Mais vous exigez encore davantage : il faut que je vous présente tous ces faits, vrais ou probables, dans un ordre Chronologique qui s'accorde avec les époques résultantes des observations Astronomiques, de la Cosmogonie & de l'Histoire de toutes les Nations.

Je vais donc achever la tâche que vous m'imposez, & vous satisfaire, autant que je le puis, si vous me dispensez d'entrer dans la moindre discussion qui ressemble à ces querelles Littéraires, d'où sort si rarement la Vérité. Je ne m'astreindrai pas non plus à cette marche sévère, qui seroit peut-être avantageuse & même nécessaire, pour concilier un point aussi délicat avec la Physique & l'Astronomie, qui semblent naturellement s'y refuser.

Rappelons-nous seulement ici, pour principe, que la grande submersion qui partagea presque totalement la surface du Globe en quatre Continens, arriva du temps de l'Hercule Egyptien ou de Phoronée, fils du premier Inachus; & que nous en avons conclu que le Déluge d'Ogygès ne fut que cette submersion, dont l'époque, confondue dans les
âges

âges postérieurs avec celle du second Inachus, induisit tous les Chronologistes en erreur. Ce Déluge peut donc être fixé, avec assez de probabilité, à l'an 4000 ans avant notre ère; & ce fut une catastrophe bien différente du Déluge Universel, qui doit par conséquent l'avoir précédé; comme nous l'avons assez clairement indiqué.

Il n'est pas difficile de se former l'idée du flux de la mer qui se portoit d'un pôle à l'autre dans la direction du Méridien : on voit, aussitôt, les eaux s'élever à une hauteur considérable dans nos Contrées, au point même de couvrir presque totalement les cimes de l'Italie; submerger l'Egypte, la Grèce, la Palestine; &, de l'autre côté du Globe, la Chine, le Pégu jusqu'aux chaînes des montagnes. On conçoit aussi facilement que ce mouvement des eaux, ayant pris une direction régulière en se balançant, pour suivre enfin le mouvement & la figure de la terre, la masse des flots se porta d'Orient en Occident, comme nous le voyons actuellement, sur les terrains de l'Amérique, laissant à sec de vastes Contrées, en Italie, en Egypte, en Grèce, en Asie; mais, gagnant, d'un autre côté, sur les terres du Japon de Jessô, le bassin de la mer Pacifique, autant qu'elle perdoit dans les parties occidentales de l'Amérique.

C'est ainsi qu'on apperçoit l'origine de cette nouvelle mer, dont les Naturalistes, & en particulier Fortis, ont très-bien vu le séjour sur nos Contrées. Nous savons ensuite pourquoi les montagnes, les collines, telles que celles du Véronnois, du Vicentin, nous présentent les phénomènes dont nous avons parlé : c'est-à-dire des corps marins aux profondeurs les plus considérables, comme autant de preuves sensibles de la résidence des mers ; des produits volcaniques, qui attestent le second état, qui fut celui des volcans ; enfin des corps marins qui indiquent, sur la plus haute partie des monts & des collines de troisième ordre, la révolution que fit le Déluge d'Ogygès.

Il y a, près de la tour *del Quinto*, une colline, taillée à pic, sur la route qui va de Rome à Laurette. La partie inférieure, jusqu'à sept pieds & demi de haut, est formée d'un sable mêlé de coquillages marins. Au-dessus, & jusqu'à la hauteur de seize pieds, on apperçoit un tuf volcanique, mêlé de pierre ponce. Dessus gît une couche de sable & de coquillages, à la hauteur de deux pieds & demi : enfin s'élève, jusqu'à quatre-vingt pieds, un (1) *Tuffa*, un Pépérino tendre & des pierres pon-

(1) Le *Tuffa* ne fait pas preuve ici. Sa nature est contestée. M. Gulman prouve que le Pépérino est une pierre cornée. On diroit peut-être mieux qu'il le devient. T.

ces. Qu'elle autre preuve plus évidente peut-on demander des révolutions auxquelles le Globe est exposé ? Lisez les *Champs Phlégréens* du Chevalier Hamilton, le Vésuve vous y montrera les mêmes phénomènes.

Voilà donc pourquoi les hommes, descendus des montagnes dans les pays bas que la mer avoit abandonnés, se virent obligés de creuser des fosses, des canaux pour faire écouler les eaux qui y restoient. C'est ce qu'on faisoit encore à la Chine, sous *Fou-hi* & *Yao*, & en Egypte, sous les premiers Rois. Hérodote, qui remarque que tous les terrains y étoient desséchés, de son temps, & bien consolidés, dit que tout ressembloit à un marécage, du temps de Menès, excepté la province de Thèbes : nous apprenons aussi de Justin que ces marais formoient l'entrée de l'Egypte, lorsque les Scythes vinrent l'attaquer la première fois.

Combien de temps l'Italie ne fut-elle pas couverte de marais ? Denys d'Halicarnasse rapporte qu'Ænotrus, fils de Lycaon, étant venu pour y habiter avec une Colonie, trouva le pays désert, inculte, & fut obligé de chercher une habitation sur les montagnes. Les marais qui subsistoient encore du temps d'Annibal, au-dessus de Plaisance, dans la partie Septentrionale de l'Italie, firent perdre un œil à ce grand Capitaine obligé de s'y arrêter plusieurs jours.

Mais par quelle révolution physique un si grand mal a-t-il pu arriver? Je n'en fais vraiment rien, bien loin d'en pouvoir démontrer géométriquement la première cause.

Newton cite, dans sa *Chronologie réformée*, un Passage d'Origène (contre Celse *Liv. V.*), par lequel il est à présumer que les Egyptiens faisoient une Fête en commémoration d'une catastrophe générale dont le feu du Ciel fut la cause. C'est, sans doute, cette révolution que les Poètes nous ont peinte dans l'*accident de Phaëton*. Les Egyptiens l'ont figuré par l'emblème du (1) Phénix qui renaissoit de ses cendres.

Je ne fais ce que vouloient dire ces Arcadiens qui prétendoient être plus anciens que la Lune. Les Phrygiens avoient la même présomption. Il est sûr que ces idées tiennent à la cause physique de quelques phénomènes que nous ignorons. Serait-ce une Comète qui, s'étant trop approchée de la terre, y auroit d'abord causé une chaleur excessive, & l'incendie de plusieurs grandes forêts: mais qui, ayant ensuite heurté ou pressé la terre, auroit changé la direction de son axe, à une époque dont il ne reste pas de souvenir?

(1) Le Phénix n'étoit pas l'emblème d'un tel événement. Voyez Jablonski, T.

L'idée d'un Déluge de feu & d'un Déluge d'eau a été celle de tous les Peuples. C'est pourquoi les enfans de Seth, si nous en (1) croyons Joseph, consignèrent leurs Observations astronomiques sur des briques & des pierres, persuadés que, s'il arrivoit un Déluge de feu, les briques se conserveroient, ou s'il en arrivoit un d'eau, le marbre ou la pierre en braveroit les effets.

Horus Apollo nous présente l'Hiéroglyphe (2) d'un Lion sur la tête duquel un homme approche une grande torche ardente. Le Lion se baisse sous cette torche, & rencontre un lac d'eau, en baissant la tête.

Cette idée du feu & de l'eau, rappelle donc ce que les hommes craignoient : or cette crainte semble rappeler aussi la tradition d'un événement dont on avoit conservé le souvenir. Il seroit assurément bien singulier que les indices manifestes d'une inondation de la mer ayent suggéré l'idée d'un Déluge de feu. Il suffit de considérer cette quantité prodigieuse de charbon (3) fossile (*la houille*) qu'on trouve dans

(1) C'est un des contes dont cet Historien fourmille. T.

(2) Cet emblème étoit relatif à l'inondation de l'Égypte, sous le signe du Lion ou du Verseau inverse de cet Empire. T.

(3) L'Auteur a raison, jusqu'à l'époque de Macquer. Mais voyez M. Fourcroy, *Chymie*, Tom. III, pag. 442 & pag. 462. Bergmann, *Manuel Minéral*. §. XXII, &c. T.

un si grand nombre de Contrées, pour être persuadé que le Globe a essuyé, dans plusieurs de ses parties, une inondation & un incendie presque à la même époque. On a cru que le charbon de terre appartenoit au règne minéral : mais les expériences chymiques ont prouvé que les minéraux ne contiennent pas la moindre partie de l'huile si abondante dans ce charbon. Ainsi on le rapporte au règne végétal. Vous pouvez consulter, à cet égard, le *Dictionnaire* de Macquer, & la *Chymie* de Spielmann.

En effet les lits de ce charbon se trouvent toujours parallèles à l'horizon ; & les arbres qu'on y voit brûlés & couchés tous également, dans de long trajets, avec les troncs, les racines, du côté des mers, indiquent assez le flux de eaux qui les engloutirent lorsqu'ils étoient à peine brûlés.

Or ceci me conduit à une observation de Clément d'Alexandrie. Selon lui, Sténélas, qui passa pour être le père de Cycnus, Roi des Liguriens, vivoit du temps de l'incendie de Phaéton, & du Déluge de Deucalion. Ces deux événemens sont ainsi du même âge ; au moins cela est-il supposé. Mais est-ce à un incendie qu'il faut (1) rapporter le Culte du

(1) Non, l'Auteur n'a pas besoin de cette preuve précaire. T.

feu sacré, admis chez presque tous les Peuples, & qui devint perpétuel. La Loi des Juifs le prescrivait formellement, comme on le voit, dans le *Lévitique*, *Ch. VI. v. 12 & 13*. Nous avons parlé du feu qu'on renouvelloit tous les ans au Pérou, comme à Rome, où le feu sacré étoit aussi perpétuel. Nous avons aussi vu le but des *Hydrophories*, qui certainement avoient un rapport direct à l'une ou l'autre catastrophe produite par les eaux.

En réunissant donc à ces observations les fables de l'Antiquité, il n'est pas absurde de croire que l'incendie & l'inondation qu'elles ont figurés ayent été l'effet simultané d'une comète qui choqua la terre & l'enflamma.

L'hypothèse de Whiston ne vous est pas inconnue; ainsi je ne m'arrêterai pas à vous l'exposer. Les conséquences furent, selon lui, un changement dans l'orbite de la terre qui décrivit une ellipse, au lieu d'un cercle parfait qu'elle faisoit auparavant au tour du Soleil. L'année fut allongée de dix jours, une heure, trente minutes; & le Déluge arriva par l'élévation du flux & reflux qui monta jusqu'à huit de nos *milles*. Une quantité prodigieuse de vapeurs tomba de cette comète sur la terre, & augmenta l'inondation. Telles sont, à-peu-près, les conséquences qu'il déduit de son hypothèse. Arrêtons-nous y quelques instans.

Nous avons dit , dans une des Lettres précédentes , qu'on trouvoit des dents & des os d'éléphants de différens âges , en Sibérie , en Transilvanie , en France & ailleurs ; ce qui semble prouver que ces animaux vivoient autrefois dans ces Contrées , & s'y reproduisoient. Mais cet animal ne se trouvant aujourd'hui que dans des climats très-chauds , il faudroit donc supposer que l'axe de la terre (1) ne fit , autrefois , qu'un angle de 15 à 20 degrés avec l'équateur actuel ; & qu'ainsi les climats froids où ces débris d'éléphant se rencontrent , même en grande quantité , fussent des Pays très-chauds ; on peut supposer aussi que l'écliptique se trouvoit sur le plan de l'équateur , & que le Globe faisoit sa révolution annuelle dans une ellipse , dont le grand axe étoit moindre : par conséquent il devoit moins s'éloigner du Soleil ; de sorte que les parties du Globe étoient éclairées & échauffées avec assez d'égalité , proportionnellement à leur latitude respective.

Mais ce ne sont pas seulement les débris de ces animaux qu'on a trouvés dans ces climats où ils ne peuvent vivre ; on y a aussi découvert les grandes feuilles des plantes des Indes. Celles que de Jussieu apperçut aux en-

(1) Voyez *Physique du Monde* , Tom. I. Mais voyez , sur l'*Inclinaison de l'Ecliptique* , Tom. II. Part. II. pag. 207 : ce Passage est important ici. T.

virus de S. Chaumont , dans le Lyonnais , appartiennent à l'Indostan & aux Canaries. Ce savant Botaniste a fait graver les feuilles de l'*Arbre-Triste* (1) qu'il trouva pétrifiées , comme celles que Léibnitz produisit des cantons de Brunswich & de Mansfeld. Voilà , disoit de Fontenelle , de *nouvelles espèces de Médailles*. Ouvrez , à ce sujet , les *Mémoires de l'Académie des Sciences* , année 1710 (*Histoire*) , & vous devinerez , si vous le pouvez , comment ces végétaux des Indes ont été transportés en Allemagne & en France.

Quant aux animaux , M. de Buffon admet une hypothèse qui semble diamétralement opposée à leur destruction. En effet , si le Globe s'étoit refroidi peu-à-peu , il seroit naturel de penser qu'ils auroient aussi gagné , peu-à-peu , les Contrées du Midi ; & que tous n'auroient pas péri en même temps. Mais les *Mémoires de l'Académie des Sciences* , 1727 , 1743 , 1762 ,

(1) C'est le *Pariaticu* de l'Inde. Voyez M. Adanson , *Famille des Plantes* , Tom. II. pag. 223. On l'appelle *arbre triste* , parce que ses fleurs , semblables à celles du jasmin , & très-odorantes la nuit , se ferment au Soleil levant , pour s'ouvrir le soir. L'arbre est de la hauteur d'un olivier , ayant la feuille analogue à celle du prunier , selon Garcia , qui le dit particulier à la Contrée de Goa. Clusius présente un autre *arbre triste* , dont le phénomène est absolument inverse. T.

nous apprennent que la quantité des os & des dents d'éléphans est (1) considérable.

Ides , Ambassadeur du Czar Pierre , en Chine , dit , dans les mêmes *Mémoires* , 1727 , que , selon les habitans des Pays les plus cultivés de la Sibérie , cette Contrée étoit plus chaude dans les anciens temps , & que les éléphans y vivoient ; mais que la température y changea depuis une submersion. Les Frères Scheutzer avoient la même opinion. L'un (Jean-Jacques) , présente , dans son *Herbier du Déluge* , une plante particulière à l'Inde trouvée en Saxe , & pétrifiée , confirmant ainsi cette idée , sans se douter , néanmoins , de la différente position de l'axe.

Mais comment ces plantes pouvoient-elles végéter dans ces climats ? Les éléphans y vivoient-ils dans une atmosphère aussi chaude que celle qui leur est nécessaire ? Il faut donc croire que le Canada , la Sibérie , la France , la Hongrie &c. étoient vraiment sous la Zone Torride , en tout ou en partie. Alors l'axe de la terre ne faisoit , comme je l'ai dit , qu'un angle de 15 à 20 degrés avec l'équateur actuel. Par conséquent le Soleil devoit paroître en Egypte , se lever d'un côté opposé , comme le supposent

(1) Voyez M. Pallas, *Hist. des Découv. Tom. I. pag. 63 , 64, 309 ; Tom. II. pag. 54.*

les anciennes traditions de ce vaste Pays ; & les Continens pouvoient se trouver réunis.

Si, d'un autre côté, nous supposons seulement l'écliptique sur le plan de l'équateur, & que le Globe de la terre fût sa révolution en parcourant une ellipse dont l'axe fût moins allongé, ce qui donneroit une année plus courte, puisque la terre seroit plus près du Soleil, nous aurions, sur-le-champ, un ordre de choses plus régulier, & constamment les mêmes saisons, selon les latitudes respectives, enfin cet âge d'or, dont le souvenir s'est perpétué d'âge en âge, & a fourni aux Poètes des tableaux si riants, si délicieux, & si propres à échauffer leur imagination & la nôtre.

Remarquez que les Anciens rapportoient ce temps heureux au siècle de Saturne. Depuis son règne, le Monde alla de mal en pis. Hercule parut immédiatement après. Or c'est à son époque, que les traditions & les observations physiques & astronomiques fixent une des catastrophes de la Nature, & une révolution positive du Globe. Si donc le système de la terre fut tel, du temps de Saturne, & qu'il soit survenu un changement dans la position de l'axe & de l'écliptique, de manière que l'année, qui n'étoit que de 360 jours, ait été allongée, il est naturel de conclure que cette révolution ne s'est opérée que par une secousse des plus

violentes qu'éprouva le Globe , & qui changea aussi la température des climats , la direction des mers. Mais ce choc , quel corps a pu le faire , si ce n'est une comète.

Les sentimens ont été partagés parmi les Anciens & les Modernes sur la nature des comètes. Panétius , Héraclide , Aristote , les Stoïciens , sur-tout , & d'un autre côté Galilée , Képler , Hévélius , Dominique Cassini les ont regardées comme des météores. Mais les Caldéens , Sénèque lui-même , qui rapporte leur sentiment , croyoient que c'étoient des corps opaques qui avoient un mouvement & un cours réguliers. Les Pythagoriciens pensoient aussi de même. Jourdain (1) Bruno de Nole , soutint publiquement cette opinion , & le systéme des tourbillons , des monades , de l'optimisme , le mouvement de la terre , avant Descartes & Leibnitz. *Placit. Liv. III.*

Les comètes ont toujours été un sujet de frayeur , même chez les anciens Peuples , qui les regardoient comme des corps qui suivoient une marche régulière , d'où elles ne pouvoient

(1) Célèbre Dominicain : homme prodigieux pour son siècle , & dans les Ecrits duquel on trouve toutes les opinions que les plus grands Philosophes ont produites depuis lui jusqu'à nos jours. Quant au sentiment des Caldéens , il faut convenir que nous l'ignorons. Voyez Sénec. *Quæst. Natur. Liv. VII. Ch. III. T.*

pas s'écarter. Je ne vous rapporterai pas tout ce qu'on a écrit à ce sujet , lorsqu'on les a vues ou avec une queue plus ou moins longue ou sans queue ; ou plus ou moins brillantes , ou de différentes formes ; ni le nombre qu'on croit en connoître. Il étoit réservé au célèbre Newton de démontrer què les comètes étoient de vraies planètes. Il calcula même la chaleur que celle de 1680 devoit avoir contracté en approchant du Soleil. Il crut que , si ce corps eût passé plus près de la terre , il l'eût embrâsée sur le champ. M. de la Lande présume que , si une comète s'approchoit de la terre , à la distance de treize mille lieues , elle feroit monter les eaux de la mer à douze mille pieds , & les lanceroit sur les plus hautes montagnes du Continent , laissant à sec les parties qui en sont actuellement couvertes. Ces accidens seroient donc plus ou moins considérables , à proportion que la comète seroit dense & grosse , comparée avec la masse & le volume de la terre , & selon qu'elle s'en approcheroit.

Les Astronomes ont déterminé à 575 ans environ la révolution totale de la comète de 1680. En supposant donc dix révolutions , nous aurions 5750 ans , d'où soustrayant 1680 ans , qui se sont écoulés depuis J. C. , nous aurons 4070 ans avant notre ère. Or nous avons vu que toute l'Histoire s'accorde à fixer

à ce terme environ le Déluge d'Ogygès. On peut donc préfumer que cette comète, rencontrant alors la terre vers le lieu de son orbite, extrêmement près de nous, par un changement quelconque dans l'ordre de son système, opéra, comme le soupçonnoit Whiston, une révolution de l'axe de la terre; embrâsa le Globe, & bouleversa toutes les mers. Halley dit lui-même que, si la comète de 1680 avoit eu la même longitude que la terre, il seroit arrivé la plus horrible catastrophe sur notre Globe. Je laisse aux Astronomes à prouver ses théories: il me suffit de vous montrer qu'elles s'accordent parfaitement avec mes idées.

En regardant, comme (1) démontré, ce que ces habiles Observateurs supposent, d'après leurs calculs, je dis que ce qui n'est pas arrivé en 1680, étoit au moins très-possible, & qu'il n'y a rien d'absurde à préfumer que la catastrophe eut lieu dix révolutions avant la dernière qu'acheva cette comète; c'est-à-dire il y a environ 4000 ans. Halley, Maupertuis, Grégori & autres ont indiqué les conséquences qui auroient pu résulter des différens degrés où ce corps se seroit approché de la

(1) Voyez, contre le cours régulier des comètes, des raisons bien discutées dans la *Physiq. du Monde. Tom. II.*

terre. La comète & la terre se feroient froissées & brisées; ou la comète, absorbant la terre, en auroit fait son satellite. La terre, déplacée de son centre, seroit peut-être même devenue comète. «Le moindre de ces mouvemens, dit de Maupertuis, n'iroit à rien moins qu'à changer la situation de l'axe, & des poles de la terre. Telle partie du Globe qui, auparavant étoit vers l'équateur, se trouveroit, après un tel événement, vers les poles; & telle qui étoit vers les poles, se trouveroit vers l'équateur».

Alors le Soleil se léveroit à la partie opposée, c'est-à-dire à l'Occident actuel. L'extrême chaleur que la comète auroit jettée sur la terre, en auroit fait périr tous les êtres animés & les végétaux; & la queue de ce corps immense auroit considérablement augmenté le volume des eaux, outre l'inondation qui auroit été la suite nécessaire, soit de la différente situation de l'axe, soit de l'attraction.

Telle seroit donc la catastrophe que notre petit Globe auroit essuyé, 4000 ans avant J. C., s'il étoit démontré que cette comète eût rencontré la terre sur sa route. Les plus habiles Calculateurs présument que la comète de 1680 ne peut s'approcher de la terre à treize ou quinze mille lieues. Considérons les périodes & la marche de celle de 1705, dont Halley prédit

le retour, à quelques mois près, & qui reparut en 1759. Comptons soixante-seize de ses révolutions, nous trouverons quelques années de plus que 4000 ans avant notre ère: or le nœud de cette comète se trouva avoir devancé de deux degrés & demi, par la force attractive que Saturne & Jupiter exercèrent sur le corps de cette comète; l'attraction du Soleil fut si foible, à cette énorme distance, que la moindre action des planètes se fit sentir sur la comète avec plus d'énergie, influa sur le moment de son retour & sur la forme de son orbite.

Mais la forme de cet orbite, étant susceptible de l'une ou l'autre altération, ne peut-on pas supposer, avec toute vraisemblance, qu'il survint une plus grande déviation dans cet orbite, il y a 4000 ans environ, & qu'il en résulta les révolutions que toute l'Antiquité atteste, quoique plus ou moins obscurément, selon le souvenir que les différens Peuples en ont conservé?

L'incendie universel, arrivé du temps d'Hercule, est un événement reconnu pour indubitable: l'inondation ne l'est pas moins. Mais le témoignage le plus important est celui de l'Égypte, dont les traditions nous apprennent que le Soleil avoit changé son cours; & qu'il se levait à notre Occident. Hérodote & Sophocle, cité par Strabon, nous l'attestent.

D'autres

D'autres citent Platon, Pomponius Méla, Diogène de Laërce, pour appuyer cette opinion; mais je n'y trouve pas de quoi m'autoriser à cet (1) égard. Quoi qu'il en soit, nous devons regarder, comme une supposition bien étonnante chez les Anciens, ce changement du cours du Soleil qu'ils ont réellement cru, quelque étrange que parut ce phénomène. Or il est absolument impossible que cela soit arrivé, si la terre n'a pas été exposée au voisinage trop près d'une comète que nous avons vu concourir avec l'époque de cet événement.

Permettez-moi une autre réflexion. Diodore de Sicile dit qu'Osiris fut tué & déchiré par son frère Typhon; mais qu'Isis, sœur & femme d'Osiris, le vengea: cependant Isis, n'ayant pu retrouver les parties viriles de son mari, institua la Fête du Phallus, considéré comme indice de la reproduction. Observons que cet événement s'est passé du temps d'Hercule; & que c'est à cette époque même qu'Hérodote place l'inondation.

Vous savez que toute l'Antiquité prenoit Osiris pour le Soleil, & Isis pour la Lune. Or quel sera le Typhon qui fit de si grands ravages du temps d'Hercule? Pline, *Liv. II. Ch. XXV*,

(1) Je n'y connois rien d'analogue que dans la *Vie d'Epicure*. T.

fait une remarque très-importante pour notre sujet. Il nous apprend que le premier Roi d'Égypte donna le nom de *Typhon* à la comète effrayante qui parut sous son règne. Voilà donc la vraie cause du mal reconnue dans l'Histoire, & confirmée par la Mythologie des Grecs. Le Tartare, selon Hygin, produisit Typhon, figure monstrueuse, qui provoqua Jupiter (c'est-à-dire le Soleil), prétendant lui enlever l'empire. Jupiter le foudroya, & le jeta sous le mont Etna, dont ce monstre entretient encore le volcan.

Tout nous prouve donc qu'un corps étranger s'est approché du Soleil, & vint ensuite embrâser notre Globe, & le bouleverser. Eudoxe rappelle encore la même époque, en disant, dans (1) *Athénée*, qu'Hercule fut tué par Typhon. Or c'est, comme nous l'avons vu, du temps d'Hercule que la mer couvrit l'Atlantide. Voilà pourquoi les Égyptiens avoient en horreur, non seulement le nom de *Typhon*, mais même

(1) Hercule ou le Soleil, tué par l'Hiver ou Typhon, revient au solstice d'été, ramène le temps du passage des cailles, qui semblent suivre sa marche. Voilà la fable & le sens. Quant aux différens noms Égyptiens analogues à l'Hiver ou aux autres circonstances particulières à Typhon, Voyez Iablonski. Ce mot, désignant la tempête, trouvera son explication par les terribles catastrophes que présente Prevost, *Hist. Génér. des Voyages. Tom. II. pag 192. T.*

la mer, & ne marquoient aucun respect pour Neptune.

Les îles du Japon sont exposées à de fréquentes tempêtes qui renversent les maisons, les arbres, & y poussent les flots à une hauteur si considérable, qu'ils semblent près d'engloutir toute la terre. Devinez comment ils appellent ces Ouragans ? *Typhon*. Il y en eut un si violent, en 1613, que, de mémoire d'hommes, on n'en avoit vu un semblable. Cocks, qui se trouvoit à Firand, où Saris l'avoit laissé pour diriger les opérations mercantiles de la Compagnie qu'il venoit d'y établir, nous en donne la description : *Un Ouragan, dit-il, qu'on appelle Typhon dans ces mers, &c.*

Avons-nous donc la preuve historique qu'il ait paru une comète à l'époque d'Ogygès, & à laquelle on puisse attribuer une si grande révolution ? S. Augustin rapporte, dans sa *Cité de Dieu*, un Passage de Varron, (*Liv. XII. Ch. VIII.*) qui nous apprend que, du temps d'Ogygès, il parut au Ciel (1) un *phénomène étonnant*

(1) M. Gufmann, qui croit que le Déluge d'Ogygès est celui de Noé, cite aussi Castor, Adraсте, Dion sur ce phénomène effrayant ; & pense que le Déluge peut bien avoir eu pour cause une comète. Il rappelle aussi la tradition Phénicienne, qui supposoit une étoile tombée du ciel à cette époque. T.

(*portentum*) qui fit changer l'aspect & le cours d'*Hespérus* ou de la planète de Vénus. Varron cite, à ce sujet, Adraсте de Cyzique & Dion : Or quel *phénomène étonnant* pouvoit-ce être qu'une comète ?

Rapprochons quelques traits de la plus ancienne Mythologie. Saturne étoit fils d'Uranus. Or, selon Pezron, *Uranus* est le même que *Uren*, nom qui, divisé en ses deux élémens *Ur* & *En*, nous rappelle le mot *Homme* & *Ciel*. Ainsi *Ur-en* signifie *Homme-céleste* : c'est le sens de ces deux mots Celtiques. Voilà donc comment *Saturne* devint fils du Ciel. Mais *Uran* ou *Uruan* à presque le même sens en Amérique & en Ethiopie. La Fable ajoute que Saturne châtra le Ciel, & jetta les testicules dans la mer : ce qui donna naissance à *Vénus Aphrodise*. Les Egyptiens disent aussi, qu'entre les maux que fit Typhon, il coupa les parties viriles à Osiris, & les jetta dans le Nil, de sorte qu'Isis ne put les retrouver.

Hygin parle d'une autre Vénus Syrienne, (*Fab. 197*) & la fait naître d'un œuf tombé du Ciel dans l'Euphrate. Ce fut la *Déesse de Syrie*, dont on fit ensuite Cybéle, ou la *Terre*, considérée comme mère de tout être vivant.

Ces castrations indiquent assurément une *Nature mutilée, altérée, bouleversée*. La mer & les fleuves, ou les parties viriles, furent jettées.

font le symbole de l'inondation qui produisit cette catastrophe. L'âge de Saturne, d'Isis, de Cybèle fixe aussi l'époque de cette submersion, c'est-à-dire d'Hercule & d'Ogygès. Enfin ces parties viriles jettées dans la mer, l'œuf tombé dans l'Euphrate, & qui donnèrent naissance aux deux Vénus, l'institution de la Fête du *Phallus*, consacrée en Egypte, & celle des Priapes, établie en l'honneur de la Déesse de Syrie, les Fêtes de l'Œuf, des Hydrophories, &c, &c. la Fable de Pirrha, & de Prométhée *Régénérateur* sont bien certainement autant d'emblèmes de la reproduction des êtres animés, après cette grande catastrophe & ce désastre général.

Nous admettrons, peut-être avec difficulté, parmi les moindres changemens, que cette comète a opérés, sur le Globe, un plus grand éloignement du Soleil, & une différence dans l'écliptique. Pour moi, si l'on admet le principe, je ne vois pas pourquoi l'on se refuseroit aux conséquences, qui deviennent très-possibles. Je m'imagine même que c'est la vraie cause de l'augmentation, non de dix jours, mais de cinq jours & quelques heures de plus dans la longueur de l'année sydérale. Voyez les preuves que Weidler a données pour décider que l'année n'étoit que de trois-cents soixante jours avant le Déluge ; prétendant que c'est cette

inondation qui l'a allongée de cinq jours, six heures environ. Les anciennes Autorités, que Newton produit dans sa *Chronologie*, semblent nous donner lieu de conclure que le cours de la Lune s'accordoit avec celui du Soleil, & se réduisoit aussi à trois-cents soixante jours, partagés en douze Lunaisons, ou mois de trente jours.

Si l'axe de l'orbite de la terre a été prolongé par cette révolution, & que conséquemment le Globe ait été forcé d'employer ces cinq jours & six heures de plus, pour achever sa période annuelle, il pourroit bien arriver que la terre se rapprochât aussi du Soleil, & n'employât plus que trois-cents soixante jours juste, pour parcourir son orbite. En effet l'année Solaire n'est plus actuellement que de trois-cents soixante-cinq jours, cinq heures, quarante-huit minutes, quarante-huit secondes. Euler pensoit aussi, d'après les observations de Walter, que l'orbite de la terre alloit en diminuant. Rappelez-vous ce que j'ai dit, à cet égard, dans une des *Lettres* précédentes, où j'ai cité Newton. Joignez à ceci la diminution sensible de la déclinaison de l'écliptique, qui se rapproche du plan de l'équateur, & tend probablement à se rétablir au point où elle étoit lorsque la Nature, toujours belle, toujours riante, & pleine de vigueur, suggéra aux heureux mortels ces images en-

chanteresses, dont le souvenir s'est perpétué dans la description du siècle d'Or. *Ver erat aeternum*, &c., dit un Poète. Toute autre idée n'est-elle pas renfermée dans ces trois mots : *Le printemps étoit éternel*. Mais il est également vrai que l'orbite de la Lune diminue. Heureuse Postérité qui reverra ces beaux jours !

Je ne puis m'empêcher de vous dire quelques mots de l'Ouvrage que M. du Séjour a publié, en 1775, sur les *Comètes* ; d'autant plus qu'il a surpassé, par sa précision, sa clarté & la solidité de ses raisonnemens, tous ceux qui ont écrit sur cette matière. Son but est de rassûrer sur les craintes qu'on pourroit avoir à l'avenir du nouveau choc d'une comète. Il réduit la probabilité à $\frac{1}{752730}$. M. de la Lande l'avoit réduite à $\frac{1}{76000}$. Il faut avouer que ces calculs éloignent singulièrement la possibilité de l'événement. Les combinaisons d'un terne sur quatre-vingt-dix numéros, prouvent que la probabilité est de $\frac{10}{117480}$. Cependant il se gagne des ternes ; & dans ces derniers six mois, mes domestiques en ont gagné deux, peu importants, il est vrai.

D'ailleurs il est même impossible de supposer quel corps peut se rencontrer dans les orbites immenses & incalculables des comètes, & les détourner de leur cours ; de sorte que les comètes peuvent apparôître subitement, comme l'expérience le prouve, couper l'orbite de la

terre, & s'en approcher même, lorsqu'on y pense le moins, bien loin de toujours se prêter à nos calculs dans leur marche. M. du Séjour prouve, il est vrai, qu'une comète qui n'approcheroit la terre que de treize mille lieues, n'en prolongeroit l'orbite que de *deux jours, dix heures & seize minutes*, dans l'espace d'une année; mais ce calcul suppose une comète d'une masse égale à celle de la terre: ce qu'il est fort difficile de déterminer, par l'apparition de ces corps, pour ne pas dire impossible. D'ailleurs une comète ne pourroit pas retenir une chaleur mille fois (1) plus grande que le fer rouge, après avoir passé près du Soleil, sans avoir une densité infiniment plus grande que la terre. Ajoutons que le phénomène, tant du changement de l'axe, que de l'accroissement de l'orbite, est plus ou moins sensible, à proportion de la masse du corps qui s'approche de nous.

Au reste il me suffit que tout cela soit possible, pour conclure que la réalité du fait ne répugne pas, & qu'il puisse être supposé à l'époque que j'ai marquée. Or nous avons vu que la tradition de tous les âges nous rappelle

(1) Cette chaleur des comètes est bien précaire en Physique. Mais il faut des chimères aux Savans. Chaque siècle a les siennes. On les quitte quand on se croit une raison plus mûre. T.

les indices d'un tel événement. D'un autre côté, la Physique nous démontrant qu'on ne peut rendre raison de ces indices que par un changement survenu dans la situation de l'axe de la terre, & que ce changement ne peut avoir été produit que par le choc d'un corps étranger, il me semble que la conclusion la plus naturelle doit être : *Donc une comète a produit la dernière révolution de notre Globe.*

Il est vrai que la comète & la terre n'ont pu se trouver au point de coïncidence, plus de deux heures, trente-deux minutes, deux secondes. Mais, à mesure que la comète approche de la terre, ses effets doivent devenir très-sensibles, avant même qu'elle soit au point de la plus petite distance. Or ces effets sont la chaleur, l'élévation de la mer, le volume d'eau qui se décharge en plus ou moins grande quantité de sa queue, ou selon la forme que peut avoir la comète. Mais, ses effets étant gradués, les Peuples les plus proches des hauteurs, ont peut-être eu le temps de se sauver sur les plus hautes éminences, & dans les antres qui s'y trouvoient, pour se dérober au désastre. C'est ainsi que les habitans du Kamtchatca gagnent les cimes des montagnes lorsqu'il se fait sentir quelques tremblemens de terre, ou que la mer s'élève plus qu'à l'ordinaire : or ces phénomènes sont assez fréquens chez eux. Cet exemple nous

montre donc comment il a pu se sauver quelque partie du Genre-Humain dans l'une & l'autre Hémisphère ; & par quelle voie le souvenir quoiqu'obscur , de l'ancien état de la terre , des désastres qu'elle a essuyés , les Coutumes , les Usages , les Idées Religieuses ont pu se conserver & passer à la Postérité.

Avant que cette comète opérât une si grande révolution , il n'y avoit peut-être pas tant d'eau sur la terre ; & cette eau flottoit probablement aux poles seuls. On peut aussi supposer que le Soleil se levoit d'un côté opposé , & que l'axe de la terre étoit autrement situé , de sorte que le Globe , parcourant une orbite moins étendue , achevoit son cours en trois-cents soixante jours. La fable de Mercure , qui gagne la soixante-dixième partie de chaque jour , & en fait cinq Jours , qu'il ajoute à la fin de l'année , pour favoriser l'accouchement de Rhéa , indique bien clairement la correction qu'on fit à l'année , après l'âge de Saturne , d'Atlas & d'Hercule ; c'est - à - dire après la submersion de l'Atlantide.

Avant cette catastrophe , les parties actuelles du Globe pouvoient ne faire qu'un tout , une unité , comme parle Justin. Ainsi les habitans de l'Atlantide passaient librement en Europe , en Afrique , en Amérique. Les Scythes , les Chinois & les autres Nations avoient également toutes les voies ouvertes , pour aller d'une

extrémité du Globe à l'autre. Les Atlantides, plus instruits que les autres Peuples, ont ainsi répandu leurs connoissances dans nos Contrées, comme l'Histoire ou les Traditions constantes de l'Antiquité le disent d'Uranus & d'Atlas. Mais ils n'ont pu faire de conquête dans notre Hémisphère, sans avoir des combats à soutenir contre les Peuples de l'Afrique & de l'Europe : de-là ces traditions des guerres des Atlantides, des Antées, noms qui se sont perpétués en Amérique & en Afrique ; & que les Poëtes ont célébrés sous celui de *Titans*. C'est ainsi que nous retrouvons l'origine de ces fables, de ces faits merveilleux, &

. *Quidquid Græcia mendax*

Audet in historia.

Comme il n'y a rien que de vraisemblable à supposer que l'écliptique se trouvoit alors dans le plan même de l'équateur, & que la terre, plus proche du Soleil, achevoit sa révolution annuelle en trois-cents soixante jours, l'ordre de notre systême étoit plus régulier, plus uniforme dans toutes ses parties, les climats moins différens, les saisons plus constantes, & la Nature toujours belle, toujours riante : tel fut, sans doute, l'état du Globe sous Saturne, qui vit cet âge si regretté de la Postérité, si vanté ; âge dans lequel les hommes jouissoient d'un

bonheur permanent , & n'avoient qu'à tendre la main pour recevoir des dons que la terre leur offroit avec prodigalité. On ne connoissoit pas encore le fer , ni la monnoie , dont la valeur imaginaire mit ce fer homicide en action , en devenant l'unique objet de la cupidité :

Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.

L'orbite de la Lune moins étendue retenoit ce satellite plus près de la terre. En effet nous voyons , par la tradition anti-Diluvienne , que les phases étoient marquées au septième jour ; de sorte que la pleine Lune étoit le quatorze. En supposant le cours du Soleil achevé en trois-cents soixante jours , chaque phase Lunaire auroit été une révolution de six jours , vingt-deux heures ; de sorte que le septième jour , fête où l'on célébroit la nouvelle phase (en accordant que l'écliptique fut sur le plan de l'équateur), pouvoit-être celui auquel la Lune représentoit , à quatre heures après-midi , le point de la nouvelle phase.

La grande catastrophe ayant enfin produit tout son effet , & les eaux s'étant remises en équilibre , en se balançant avec le mouvement résultant de la nouvelle forme de la terre , les restes épars des diverses Nations repeuplèrent les différentes Contrées , & conservèrent , dans l'une & l'autre Hémisphères , le souvenir de l'an-

ancien état des choses. Ces hommes apprirent à leurs descendans que le Soleil terminoit sa course en trois-cents soixante jours ; que la période Lunaire étoit de vingt-sept jours , seize heures , huit minutes , trois secondes & onze douzièmes de secondes. Elles perpétuèrent les Usages , les Cultes , les Langues primitives qu'on reconnoît dans les différentes branches qui s'en font détachées. Enfin les Peuples un peu plus civilisés inventèrent les *Quipos* ou *Cordelettes* , & les *Hieroglyphes* pour consacrer les faits historiques , ou pour compter , régler les différens rapports de l'ordre civil. C'est ainsi qu'on suppléa , pendant nombre de siècles , à l'écriture littéraire : on but une liqueur spiritueuse , analogue à nos bières , au lieu de vin : des cailloux tranchans tinrent lieu de couteaux ; enfin le cuivre seul , ou mêlé d'or , fut la matière des instrumens & des armes , jusqu'à la découverte du fer , qui étoit encore ignoré en Amérique , au temps de la Conquête.

Ces inventions n'ayant été faites que trois mille ans avant notre ère , comme je l'ai prouvé , il faut donc tenir pour certain que les différens Peuples des deux Hémisphères n'ont pu avoir entr'eux une libre communication , que dans un âge antérieur même à ces trois mille ans ; mais les observations astronomiques , ayant autrefois fixé le cours des Pléïades & des

Hyades avec l'équinoxe du printemps, nous rappellent une date de 4600 ans avant J. C. C'est donc alors que les Peuples des diverses parties du Globe communiquaient entr'eux, puisque tous, sans exception, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, s'accordent sur cette observation astronomique, qui met toutes les objections au néant.

Ainsi la catastrophe qui submergea l'Atlantide & plusieurs autres parties du Globe, doit être fixée entre les deux époques de 4600 ans & de 3000 avant notre ère. Mais le Déluge d'Ogygès arriva sous Phoronée, fils du premier Inachus, qui vivoit du temps d'Hercule, c'est-à-dire 4000 ans avant J. C. C'est donc à cette date qu'on peut placer la révolution qui sépara les deux Hémisphères, & plusieurs îles dans les vastes étendues des mers, où elles ont été découvertes depuis peu.

Voilà donc la date de cette comète, qui a fait, depuis, soixante-seize révolutions jusqu'en 1759, ou ce Typhon, qui a élevé la mer à six-cents brasses, qui a dévasté l'Égypte & même une grande partie du Globe, en séparant les deux Continens : c'est ce même Typhon que les Poètes nous ont représenté sous l'emblème de Phaëton qui incendioit la terre, tandis que, d'un autre côté, il y répandoit un Déluge, sans lequel il n'y seroit pas resté un habitant.

Si, après toutes ces réflexions, vous persistez à croire, comme M. du Séjour, que le danger que nous pourrions craindre d'une comète, soit un infiniment petit du second ordre, & qu'ainsi aucun de ces corps, connu ou inconnu, ne peut sensiblement nuire à l'ordre de notre système, il faudra conclure que le Globe de la terre a toujours subsisté dans le même état depuis la création, quelle que soit l'étendue des six jours de Moïse, soit de milliers, soit de millions d'années, soit de vingt-quatre heures. Mais, en même temps il ne faut plus ouvrir le sein de la terre, ou ne plus jeter les yeux sur les témoins qu'elle renferme. La mer n'aura plus occupé long-temps les plus hautes montagnes de notre Hémisphère, pour y déposer ces couches immenses de corps marins, ces os, ces restes de poissons énormes qu'on y trouve entassés en masses considérables. On regardera un crocodile trouvé à cinq-cents pieds en terre comme un jeu bizarre de la Nature : les végétaux des Indes pétrifiés dans nos climats, seront un pur effet d'une vertu plastique, dont la Nature dirige les opérations selon ses caprices. Des couches de coquillages marins, déposés sur des laves volcaniques, seront aussi les produits du feu ; & les volcans auront stratifié à leur gré plusieurs fois ces couches, en les entremêlant les unes sur les autres avec la plus sage

combinaison. On aura recours à toutes sortes de raisons anti-physiques, pour prouver que les éléphants pouvoient vivre en Allemagne, en Sibérie, en France, & y laisser leur dents, leurs os, tantôt sur terre, tantôt à des profondeurs considérables. Car nous avons vu que le Déluge de Noé n'a pu produire ces phénomènes, puisque les végétaux n'en avoient même pas assez souffert pour périr. N'oubliez pas que la colombe lui apporta une branche d'olivier, symbole de la paix faite entre le Créateur & les Créatures qu'il avoit épargnées. Où l'avoit-elle arrachée? sans doute à un arbre qui étoit resté sur pied. Moïse ne nous disant pas que la terre ait éprouvé aucune convulsion interne, aucun déchirement, quoique plusieurs Poètes l'aient imaginé, nous ne devons pas le supposer : ainsi les eaux du Déluge n'ont pu porter aucun corps marins à des profondeurs aussi considérables que celles auxquelles on les trouve, sur-tout entre plusieurs couches de laves volcaniques. Enfin il faudra accumuler absurdités sur absurdités, pour expliquer les traditions constantes de toute l'Antiquité, traditions conformes aux observations astronomiques & aux phénomènes que le Globe nous présente, comme autant de conséquences directes des faits que ces traditions nous rappellent.

Je vois bien qu'en supposant un tremblement de terre, la partie de l'Océan Atlantique qui a couvert l'île dont parle Platon, a pu s'introduire dans ce vaste espace, à la suite d'un déchirement ou d'une séparation locale; & que la mer, y affluant avec une énorme masse d'eau, a forcé le détroit de Gibraltar, & couvert tout le bassin de la Méditerranée. Mais ce phénomène particulier n'explique pas tous ceux dont nous venons de parler; & les traditions, conformes à l'état du Globe, nous présentent quelque chose de bien plus considérable.

D'ailleurs je vois, dans la supposition de ce phénomène, la Géométrie en contradiction avec la Physique. La première me montre une immutabilité absolue dans l'ordre du système; l'autre me suppose une élévation considérable des eaux qui se sont jettées sur notre Hémisphère. Mais cette irruption des eaux, de quelque manière qu'on la considère, n'a pu être opérée que par un changement total de position dans l'axe de la terre. Ainsi ou le phénomène est faux, ou la Géométrie, toujours infallible, n'est plus vraie.

Mais comment l'axe a-t-il changé de situation? comment l'écliptique a-t-elle décliné, si l'on ne suppose pas le choc d'un corps qui ait augmenté & varié en même temps la force de projection? Or quel autre corps peut-on sup-

poser qu'une comète? Il semble donc aussi qu'on ne puisse réduire au calcul tous les élémens des orbites cométaires, & qu'ils sont variables, même dans celles que nous connoissons, comme l'a prouvé la comète de 1759.

Mais je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. Il me faudroit plus de temps pour en discuter toutes les parties en détail. J'avoue que je n'ai ni le loisir, ni la patience requise, ni même assez de connoissances pour cet examen. Ainsi je laisse à d'autres à résoudre les difficultés qu'on peut déduire, sur-tout de la différente position des signes célestes, lorsque l'axe de la terre se trouvoit autrement situé, & l'écliptique dans le plan de l'équateur.

Content d'avoir employé quelques heures à ces *Lettres* qui ont fait mon amusement & celui de nos amis, je n'ambitionne rien de plus. Je vous ai proposé une hypothèse, sur laquelle j'ai fait les raisonnemens qui m'ont paru les plus probables. C'est, si vous le voulez, un Poëme en prose. *Sunt gemina somni portæ, &c.* dit Virgile. C'est à vous de juger par laquelle de ces deux portes mes idées sont sorties. Nous parlerons de l'*Histoire de Robertson* à l'ordinaire prochain.



L E T T R E X L I I I.

*Réflexions Critiques sur l'Histoire de l'Amérique
de M. Robertson.*

Nous sommes redevables d'une *Histoire de l'Amérique* au célèbre Auteur de la *Vie de Charles V.* J'observerai seulement, au sujet de la *Vie* de cet Empereur, que l'illustre Robertson a omis des faits intéressans, dont il auroit trouvé une partie dans *Grégorio Leti*, qui, sans doute, méritoit d'être au moins examiné. Mais il est inutile de donner des avis après coup.

Robertson nous indique, dans la Préface de son *Histoire de l'Amérique*, les monumens dont il s'est servi, & regarde comme un précieux dépôt le *Recueil de Ramusio*. Mais j'ai tout lieu de croire qu'il n'en a pas eu la meilleure Edition. Il est même assez rare qu'on la trouve complète. Robertson commence par les Voyages maritimes des Egyptiens, des Phéniciens, des Hébreux, qui alloient, par la mer Rouge, à *Tharsis* & à *Ophir*, qui, selon lui, étoient des Ports de l'Inde ou de l'Afrique. Je vous ai déjà prévenu, dans une de mes *Lettres*, qu'*Ophir* ou *Offir* étoit le nom des mines d'or dans l'île de Sumatra, non celui d'un lieu quelconque.

De-là il passe aux Voyages des Carthaginois, des Grecs, en y comprenant ceux qu'on fit par ordre d'Alexandre, lorsqu'il se trouvoit dans l'Inde; & à ceux des Romains. Il s'arrête à prouver combien les Anciens savoient imparfaitement la Géographie; soutenant, entr'autres erreurs, que la Zone Torride n'étoit pas habitable. Il cite *Geminus*, pour appuyer ce qu'il avance: mais il n'observe pas ce que cet ancien Ecrivain rapporte de Polybe, qui avoit fait un *Ouvrage* à ce sujet. On voit, par ce fragment, que la Zone Torride passoit alors pour être plus habitable dans son milieu qu'à ses extrémités, où les chaleurs étoient infiniment plus considérables. J'ai fait usage de ce Passage dans ce que j'ai écrit sur la Géographie des Anciens: il est étonnant que Robertson, qui cite *Géminus*, n'y ait pas vu ce que cet Ecrivain rapporte de Polybe. Ne l'a-t-il donc pas lu? Je le croirois.

Il passe au moyen âge, parle du Commerce & des connoissances qui se conservèrent chez les Arabes; arrive au temps des Croisades, & les regarde comme l'occasion qui fit naître, chez les Italiens, le désir d'aller par mer découvrir de nouveaux pays. Les Voyages de Marc-Paul de Venise, de Jean de Mandeville déterminèrent ensuite les autres Nations à de semblables courses, sur-tout lorsqu'on eut le moyen de se conduire en mer par l'usage de

la Bouffole (1), dont Flavio Goia d'Amalfi passe pour être l'inventeur.

Les Espagnols découvrirent ensuite les îles Canaries, même avant 1344. Mais Robertson nous donne du Commerce des Italiens & de leurs vaisseaux une trop légère idée. Si mon Ouvrage sur les *Monnoies de l'Italie* lui étoit parvenu, il auroit trouvé, dans le *Tom. III*, des détails suffisans pour donner plus d'étendue à ses idées & concevoir les choses plus en grand. Il auroit aussi vu qu'en 1459, le Moine Mauro composa son grand *Planisphère*, (2) par ordre de la Cour de Portugal, & que le Cap de Bonne-Espérance, appelé pour lors *Cap-de-Diab*, l'île de *Madagascar* & les *Indes* étoient des lieux

(1) Les vers de Guyot de Provins, qui vivoit l'an 1200, & nommé la *Bouffole Marinette*, prouvent que *Goia* ou *Gia* n'en fut pas l'inventeur en 1302. Je laisse de côté M. Fabroni, Académicien *Apatiste*; le P. Bartoli, Historien de la Société des Jésuites, M. Schérer & nombre d'autres, pour croire, avec Prevost, que ce sont les Européens qui ont montré aux Chinois l'usage de la Bouffole sur mer. Voyez, *Tom. I.*, son *Introduction*, pag. 5 & 9. T.

(2) Les détails que M. de Murs a donnés sur Béhaïm & sur ses *Voyages*, méritent d'être rappelés ici. On y voit la preuve que M. Otto & Robertson n'ont pas été assez instruits sur le compte de ce célèbre Navigateur Nurembergeois, & non Portugais. T.

très-connus des Italiens. Les Notices qui accompagnent chaque feuillet de ce *Planisphère* donnent lieu de présumer que ce cap fut découvert par un navire Indien. C'est Alphonse IV, Roi de Portugal, qui fit les frais de ce précieux *Planisphère*. Mauro (1) l'acheva le 20 Octobre 1459, comme l'indiquent les Regitres des dépenses du Monastère de S.-Michel de Murano, à Venise, où il est conservé.

Robertson se feroit convaincu que ce sont les détails de ce *Planisphère* Italien qui ont encouragé les Portugais à réitérer leurs tentatives sur les côtes d'Afrique, pour trouver la route de l'Inde. En effet on lit dans le *Voyage d'Alvarez*, que Ramusio a publié, *Tom. I. pag. 361*, que D. Emmanuel, Roi de Portugal, en 1487, fit donner à Pierre Cavigliano, & à Alphonse de Paiva une *Carte pour naviger*, copiée sur une *Mappemonde*, qui devoit les diriger sur les côtes d'Afrique. Or il est constant que ce ne pouvoit être que la *Mappemonde* de Mauro.

L'Auteur passe aux Voyages de mer que firent les Portugais en 1412, sous Jean I., le long des côtes de l'Afrique. Ils découvrent *Porto-Santo*, les îles Madère, du Cap-Verd, & enfin le Cap de Bonne-Espérance, par le moyen de

(1) Voyez, à la fin de ces *Lettres*, celle de M. d'Ansse de Villoison. T.

Bartholomée Diaz. Les Portugais le doublent en 1498, sous la conduite de Gama; ils arrivent à la côte de Malabar, fondent Goa, y établissent un Commerce immense dans l'Inde, & fatal à toute l'Italie, qui le faisoit par la mer Rouge & l'Égypte. Ici finit le premier *Liv. du Tom. I.*

Le second *Livre* nous présente de grands détails sur Christophe Colomb, sur les projets qu'il avoit d'aller découvrir des pays au-delà de l'Océan; projet qu'il communiqua inutilement aux Génois, aux Portugais. L'Espagne s'y refusa aussi pendant plusieurs années. Enfin, après nombre d'instances réitérées & de refus, Colomb obtint de Ferdinand & d'Isabelle de partir en qualité d'Amiral & Vice-Roi perpétuel des Terres qu'il découvreroit. Il mit donc à la voile, avec trois vaisseaux, le 31 Août 1492.

L'Auteur nous détaille les découvertes de ce hardi Navigateur Italien; son second & son troisième Voyages; les persécutions, les injustices qu'il essuya, les révoltes de sa nouvelle Colonie; l'ingratitude de la Cour, les découvertes qu'il fit sur le *Continent même* de l'Amérique, avant Vespuce, ses disgrâces, & sa mort, qui arriva le 20 Mai 1506. Colomb étoit âgé de cinquante-neuf ans. Telles sont les matières que l'Auteur traite dans son *Tom. I.* Vous y verrez une Note fort exacte, relativement aux Navigateurs qu'on suppose avoir dé-

couvert l'Amérique avant Colomb. Il parle aussi du Voyage de Madoc. J'y ai vu, avec satisfaction, le soupçon que l'Auteur a eu du passage des Norwégiens à la terre de Labrador. Je croyois qu'ils n'avoient passé qu'en Groenland. Mais, selon Robertson, il ne reste aucun monument des Colonies qu'ils pourroient y avoir établies.

L'Auteur détaille, dans son second *Volume*, les Révolutions particulières de la Colonie de Saint-Domingue, l'esclavage auquel ces malheureux Indiens furent condamnés, la barbarie atroce & destructive des Espagnols; la perfidie du Gouverneur Ovando, qui, sous prétexte de recevoir chez lui le Cacique Anacoana, le fit prisonnier, ordonna d'égorger tous ses sujets, dans le moment où ils lui donnoient des fêtes & des divertissemens; la mort de la femme de cet infortuné Cacique: cruautés qui feront à jamais l'opprobre des Espagnols en particulier, & celui de l'humanité en général!

L'Auteur observe qu'à l'arrivée des Espagnols cette île avoit un million d'habitans, & que, quinze ans après, il ne s'en trouvoit pas soixante mille. Paw a calculé la population de l'Amérique, d'après celle qui se trouvoit vingt à trente ans après les conquêtes: mais ce seul exemple démentit ses calculs. La mort d'un Cacique qui s'étoit sauvé à Cuba, est un autre

preuve affligeante de la férocité des Conqué-
rans. Ce Cacique commandoit une partie des
sujets de cette île, après avoir échappé à la
boucherie de Saint-Domingue. Il tomba dans
les mains des Espagnols qui, après l'avoir vaincu,
le condamnèrent à être brûlé vif, accoutumés
aux divertiffemens de leurs *Auto-da-Fé*. Un Mis-
sionnaire lui promet le Paradis, pour l'engager
à se faire Chrétien. « Y a-t-il des Espagnols,
» dit-il à ce Moine ? — Oui, répond celui-ci ;
» mais les bons seulement. — Le meilleur n'en
» vaut rien, réplique le Cacique ; & je ne veux
» pas aller où je pourrois en rencontrer un
» seul ».

L'Auteur passe aux autres conquêtes, aux effu-
sions continuelles de sang, dont les Espagnols
marquoient tous leurs pas, & que l'humain Las
Casas a si pathétiquement exposées. Le Voyage
de Grigialva, la découverte du Yucatan, du
Mexique terminent le troisième *Livre*.

Le quatrième *Livre* traite de l'étendue de
l'Amérique, des climats, des montagnes, des
lacs, des Peuples, de leurs Usages & de la
différence qu'il y a entre les autres Nations
& celles des Mexicains & des Péruviens ;
enfin l'Auteur arrive à la grande question :
« Comment l'Amérique a-t-elle été peuplée ? »
J'avoue que l'Auteur s'est trop resserré ici. La
discussion se réduit à conclure que l'Amérique

n'a été peuplée par aucune Nation civilisée parce qu'on n'y connoissoit pas l'usage du fer ; & que l'Amérique , étant contiguë à l'Asie & à l'Europe , vers le Nord , les Tartares d'une part , & les Norwégiens de l'autre , ont pu y pénétrer par l'Asie & la Groenlande , & y propager l'espèce humaine. Ce raisonnement paroît , sans doute , bien singulier. Mais il est étonnant que l'Auteur n'ait même fait aucune réflexion sur les diverses mères-Langues , dont le nombre paroît assez considérable en Amérique : ce qui indique certainement des origines bien différentes. Il ne s'occupe pas non plus des diverses Coutumes , des Rits Religieux , des Hiéroglyphes du Mexique , des Quipos du Pérou , des Connoissances Astronomiques , des Cycles , usages dont nous ne voyons les analogues dans l'ancienne Egypte & à la Chine.

Mais n'est-il pas aussi étrange que l'Auteur soutienne que l'Amérique n'avoit jamais été découverte avant Colomb , tandis qu'il y fait passer les Norwégiens (1) qui avoient l'usage du fer ?

(1) Les anciens Ouvrages découverts depuis peu sur l'Ohio , & sur lesquels on vient d'avoir tout nouvellement de plus amples détails , prouvent que cette Contrée fut habitée par un Peuple tout différent des Sauvages actuels : mais on n'y a pas découvert du fer. Il y en

Comment ne l'auroient-ils pas introduit avec eux ? Mais, s'ils ont passé en Amérique, à quelle date, & comment ? L'Auteur devoit s'occuper de ces recherches. Je les ai faites dans ces *Lettres*. Nous ne voyons donc rien de solide, rien d'assez réfléchi dans ces détails de Robertson, rien enfin qui satisfasse un esprit qui demande quelque probabilité, s'il ne peut savoir la Vérité.

L'Auteur s'arrête aussi trop sur le caractère & la foiblesse (1) des Peuples Sauvages de ce Continent, comme s'il n'y avoit de tels individus qu'en Amérique ; & il oublie, pour faire sa cour à Paw, que presque toute l'Afrique, une partie de l'Asie & de l'Europe, nous en présentent encore tant d'exemples. Il avoit cependant indiqué, dans le *Livre* précédent, la valeur des Peuples du Darien, du Yucatan, de la Floride, qui ont massacré tant d'Espagnols. Il assure, dans ce même *Livre*, qu'on ne vit aucun Américain estropié, contrefait ; que *tout le monde admira la symétrie, la perfection de leur figure ; qu'ils sont exempts de toutes les maladies qui affligent les Nations civilisées*. Enfin il emploie un article

a cependant une mine au Nord de l'Amérique, selon les détails précieux de Steller. Le Brésil en fourniroit aussi. T.

(1) Il suffit d'opposer à Robertson les détails de D. Perretty & de Léry. T.

entier pour prouver leur *courage dans toutes les occasions qui demandent des efforts extraordinaires ; qu'ils attaquent l'ennemi avec une bravoure qui leur fait mépriser tous les dangers & la mort même. Il prouve, en outre, contre Paw, que la constance & l'intrépidité avec laquelle ils souffrent les tourmens les plus cruels, n'est pas, chez eux, un effet de foiblesse & d'insensibilité, mais d'un vif sentiment d'honneur, d'une magnanimité héroïque, à laquelle les Nations civilisées n'ont encore pu parvenir avec le secours de la Philosophie. Comment accorder cette contradiction ?*

Je crois que l'Auteur trouvera des adversaires, relativement à la couleur des Nègres qu'il déduit (1) uniquement de l'influence du climat, comme M. de Buffon. On fait que les Familles Portugaises, établies depuis long-temps à Angola & à Sierra-Liona, c'est-à-dire dans le vrai pays des Nègres, ont toujours conservé leur couleur blanche naturelle. Les Voyageurs ont trouvé dans, les îles de la mer Pacifique, des Peuples absolument Nègres, & les uns avec les cheveux crépus, ou plutôt une espèce de laine, les autres avec des cheveux longs, au

(1) J'ai soutenu le sentiment de M. de Buffon, dans mes *Additions aux Mémoires* de D. Ulloa. M. Schérer entre dans de grands détails à ce sujet, mais la plupart inutiles. T.

milieu d'autres îles dont les habitants sont blancs ou presque blancs. Il paroît aussi qu'on feroit plus fondé à croire que les *Albinos* ne sont pas une classe à part, s'il est vrai qu'ils soient incapables de produire. Quant aux Patagons, l'Auteur doute de leur existence avec Paw; mais il ne donne aucune raison de plus pour autoriser son opinion. Ainsi mes preuves subsistent dans toute leur force.

Nous ne voyons non plus rien de nouveau ni d'intéressant dans cette *Histoire*, concernant les bornes très-étroites des facultés intellectuelles; l'état social ou domestique; l'humiliante condition des femmes; la chasse, la pêche; le défaut d'Agricuture; les propriétés; la forme des petites Communautés; l'égalité, l'indépendance de toutes les Nations Sauvages de l'Amérique. Le Sauvage est le même dans toutes les parties du Globe. Enfin ce que nous dit l'Auteur sur la guerre, les armes de ces Peuples, est connu de tout le monde.

Il passe, dans son *Tom. III*, aux Conquêtes que les Espagnols firent dans le Continent. Vélasquez ou Vélasco, Gouverneur de Cuba, envoie Cortèz avec des vaisseaux & des troupes. Cortèz devient ingrat, se fait déclarer Chef de l'entreprise par la Colonie qu'il établit, s'informe de l'état du Mexique, par le moyen de son Indienne Marine, qu'il avoit eue du Cacique de

Tabasco. Il a ses premières conférences avec les Gouverneurs de ces Contrées, Pilpatoé & Teutilé ; fait alliance avec les Indiens de Zampola , forme une ligue avec tous les Caciques ennemis de Montézuma ; détruit sa propre flotte , pour ôter à ses soldats tout espoir de retour , attaque les Tlascalans , fait alliance avec eux ; passe à Mexico , où il est bien reçu de Montézuma.

La description qu'il fait des Temples & des Tours , est tirée de la *Lettre* de Bernard Diaz , Compagnon de Cortèz , & nous donne une idée de grandeur & de richesses peu communes. Il retrace , avec beaucoup d'exâctitude , tout ce qui s'est passé à Mexico (& que vous avez vu dans une de mes *Lettres*) jusqu'au moment où Cortèz quitta cette ville pour venir l'attaquer , & en faire la Conquête , tant avec ses troupes qu'avec ses Alliés. L'auteur donne au Conqué- rant quatre-vingt-six Cavaliers , huit-cents seize fantassins , avec un train de trois pièces de campagne ; cent cinquante ou deux-cents mille hommes de troupes auxiliaires , tantôt plus , tantôt moins nombreuses , selon les marches qu'il avoit à faire. Nous voyons , avec plaisir , l'exâctitude de Robertson dans ce qu'il nous dit des attaques , de l'intrépidité des Mexicains , qui ne sont plus ici ces Sauvages foibles & pusillanimes , que l'Auteur nous a présentés

dans ses premiers *Livres* : tant la Vérité fait se faire sentir. Mais il oublie le fait des Tlascalans, dont je vous ai parlé dans la description du Siège de Mexico, & qui auroit couvert de gloire nos plus braves Capitaines. Le butin fut peu considérable à la prise de la ville, l'Empereur ayant fait jeter dans le lac, comme je vous l'ai dit, toutes les richesses des Temples, des Palais & de la Ville.

De-là il vient à la découverte du détroit de Magellan (1), ainsi nommé du Capitaine qui y passa le premier en 1519. Ensuite il nous expose l'atrocité avec laquelle on traita l'Empereur du Mexique, pour savoir de lui ce qu'étoient devenus les trésors que Cortèz ne trouvoit pas dans la Ville, & la barbarie dont on usa dans toutes les Provinces de l'Empire. Les particularités qui regardent Cortèz à son retour en Espagne, terminent cet article.

La Conquête du Pérou, les difficultés que Pizarre trouva pour y rentrer, le Siège de Puna, qui dura six mois; l'arrivée de Pizarre à Caxamalca; le projet horrible qu'il forme d'affaffiner Atahualpa, le fait de l'odieux Moine

(1) M. de Murs a bien vengé l'honneur de Magellan, à qui l'on vouloit ôter la gloire d'avoir, le premier des Modernes connus, franchi le détroit qui porte son nom, T.

Valverde, le carnage des Péruviens : la prison, le supplice, aussi barbare qu'injuste, de l'Empereur ; le riche butin, la haine d'Almagro & de Pizarre, les armes reprises par les Péruviens qui assiégent les Espagnols ; enfin le pillage général font le sujet du sixième & dernier *Livre du Tom. III.*

Mais je ne fais comment l'Auteur a été assez peu attentif pour dire que l'Empereur *Huana-Capac*, contre les *Loix fondamentales de la Monarchie*, qui défendoient de souiller le Sang Royal par des Mariages étrangers, épousa la fille du Roi de Quito, dont il eut *Atahualpa*. Les Incas pouvoient prendre autant de femmes qu'il leur plaisoit, outre leurs propres sœurs. Mais celles qui n'étoient pas du Sang Royal ne devenoient pas *Coya*, c'est-à-dire *Impératrices*. Leurs fils ne pouvoient succéder à la Couronne, étant déclarés bâtards dès leur naissance. Ce fut le sujet de la guerre qui s'alluma entre *Huescar*, Héritier légitime, & *Atahualpa*, qui prétendit succéder au Trône de Quito, soit par la dernière volonté de son père, ou par le seul droit qu'il s'arrogeoit. Vous savez qu'*Huescar* fut battu & fait prisonnier. Mais passons au *Tom. IV.*

Cette Partie devient plus intéressante pour nous, en ce que l'Auteur y examine les Institutions, les Usages des Mexicains & des Péruviens. Voici ce que j'y ai trouvé de plus ou de moins que ce que je vous ai détaillé.

Je

Je vois, avec une surprise étrange, que l'Auteur exclut ces Indiens du nombre des *Nations civilisées*, par la seule raison qu'on ne connoissoit pas chez eux l'usage des *métaux utiles*; & qu'on n'y voyoit pas d'animaux sauvages, domptés par l'industrie de l'homme. Il convient cependant que les Mexicains avoient différentes espèces d'animaux apprivoisés, entr'autres des *Dindons*, & les Péruviens des *Llamas*. Mais les détails originaux de Ramusio devoient lui montrer, s'il les avoit lus, que Montézuma avoit une Ménagerie dans laquelle il tenoit enfermés des tigres, des lions, des chats sauvages, des aigles, des autours. Or voilà les indices que l'Auteur demandoit pour preuves de civilisation. Les Péruviens avoient aussi apprivoisé les Llamas, les vigognes, les alpaques & autres animaux utiles, qui étoient même devenus domestiques, quoique naturellement sauvages & habitans des bois, où l'on en voit encore des bandes au Pérou.

Robertson ne fait remonter qu'au treizième siècle la Nation qui dominoit au Mexique, au temps de la Conquête, & la croit venue de la Californie; tandis qu'il est indubitable qu'elle étoit venue de la Province d'Aztlan, & après les six Nations qui y avoient demeuré. Il parle des Hiéroglyphes comme particuliers aux Mexicains: mais nous avons vu le contraire. Il y

voit le droit de propriété foncière & mobilière, comme chez toutes les Nations de l'Europe. Quoiqu'il ne croie pas tout ce que les Espagnols ont dit de la grandeur des Villes, il avoue cependant qu'il y avoit des Villes considérables, & telles qu'on en voit chez les Nations cultivées. Je vous laisse à concilier cette contradiction. Il tient pour indubitable ce qu'on a raconté de la multiplicité des Arts, même de luxe, du Commerce qui se faisoit aux marchés publics. Sont-ce donc là des Peuples barbares? La différence des Classes de la Société, des Rangs; les Serfs de la Glébe, semblables à ceux de notre Système Féodal; les Esclaves qui en formoient le plus bas étage, sont l'objet de ses détails. Il y voit les Nobles posséder d'amples territoires, & distingués entr'eux par différens titres honorifiques. Quelques-uns de ces titres passoient aux enfans mâles avec les terres; d'autres étoient attachés aux emplois. L'Empereur avoit la souveraine puissance. « Voilà donc, » dit-il, comment la distinction des Rangs étoit » établie avec une subordination régulière ». La Loi défendoit au Peuple d'être habillé comme les Nobles, & marquoit la mise & l'étiquette. Enfin la *Constitution du Mexique* lui paroît avoir été le tableau du Gouvernement Féodal, de la manière la plus rigoureuse. Que lui manquoit-il donc pour être mis au nombre des Etats civi-

lisés, ou des Sociétés telles que les nôtres ?
Mais suivons.

Montézuma devient Despote , mécontente la Noblesse , dont il annéantit les droits , se rend odieux par ce pouvoir absolu ; & le Parti des Mécontents favorise Cortès. « Selon les Loix » fondamentales de l'Empire, le Prince n'avoit » qu'une autorité limitée , & n'étoit Souverain » qu'avec la Nation. La puissance suprême ne » résulloit que du concours de la volonté des » Nobles dont l'Empereur étoit uniquement le » Chef : rien ne pouvoit être décidé dans les » affaires importantes sans le consentement d'un » Conseil, composé des premiers Nobles qui » représentoient la Nation ». C'est ce qui rendoit la Couronne élective. Tout noble avoit droit d'y prétendre. Ce droit fut restreint , comme en Allemagne, aux seuls Electeurs, qui étoient au nombre de six. Mais Montézuma se prépara sa ruine (1) en absorbant toute l'autorité.

Robertson décrit ensuite la magnificence des Souverains du Mexique, parle *des Tributs, du bon ordre du Gouvernement, non-seulement dans les points essentiels, pour la félicité d'une Société bien réglée, mais même dans plusieurs points*

(1) Rome ne fut jamais si foible que sous les Tyrans qui y avoient usurpé l'autocratie qui fit sa ruine. T.

relatifs aux Ouvrages publics , au bon ordre , à la commodité des Citoyens. Il apporte, pour preuve, la situation de Mexico, bâtie au milieu de l'eau, les aqueducs, les rues pavées de briques, l'établissement des Postes. Quant aux Ouvrages de l'Art, il ne les trouve imparfaits, que comparés avec ceux de Londres ou de Madrid.

Les Hiéroglyphes des Mexicains méritent ici son attention. Il en produit un exemple, dont l'original se conserve à Vienne. Mais c'est un Ouvrage trop moderne pour être cité, & qu'on ne peut regarder comme fait de la main des anciens Mexicains. Je vous en ai parlé dans une *Lettre*. L'Auteur s'arrête sur la supputation des temps, la correction des cinq jours qu'on ajoutoit à l'année. Je suis fâché de dire qu'il n'a pas apperçu le point le plus important du *Calendrier* Mexicain; car il ne dit rien de la correction exacte qu'on faisoit à l'année, en ajoutant les six heures, par le moyen des treize jours qui suivoient le cycle de cinquante-deux ans. Je vous en ai fait voir l'ordre, en le comparant avec l'année sothiaque des Egyptiens. Après ces combinaisons étonnantes, moyennant lesquelles les Mexicains réduisoient leur année au cours précis du Soleil, croyez-vous qu'on puisse les mettre au nombre des Peuples barbares ?

Robertson, malgré ces preuves de génie ;

aime mieux faire sa cour à Paw, s'arrêter à la privation de la Monnoie, à l'ignorance de l'Agriculture (mais qu'il veut bien ne pas connoître chez cette Nation), aux chemins, aux maisons du Peuple. Néanmoins il veut qu'on regarde les *Relations* de Cortez & des autres Ecrivains, du temps de la Conquête, comme indubitables; *parce que*, dit-il, *Cortez & les autres ne pouvoient mentir à la face de leurs ennemis, qui n'auroient pas tardé à découvrir l'imposture.* Mais nous avons vu, plus haut, que Robertson ne veut pas croire la totalité de ces *Relations* originales. Encore une fois, accordez-le avec lui-même; ou concluez, avec moi, qu'il ne favoit trop ce qu'il avoit à dire; ou qu'il n'a pas eu le courage d'abandonner Paw, avec qui il voit toujours les Mexicains barbares jusques dans leurs Hiéroglyphes. Mais ces figures, faites rapidement au pinceau, & par lesquelles il ne s'agissoit que de désigner telles ou telles idées, étoient plus que suffisantes pour les représenter, d'après les conventions connues par l'usage. Qu'on jette les yeux sur les Hiéroglyphes de l'Égypte, combien n'y verra-t-on pas de figures beaucoup plus grossières que celles du Mexique? Quelle plus belle combinaison que celle de leur grand cycle?

L'article des Institutions, des Loix, de l'ordre Civil & Politique du Pérou, est abso-

lument faux dans notre Auteur. Je ne m'arrête pas à l'antiquité de la Nation : chacun peut penser, à cet égard, comme il voudra. L'Auteur observe que le fondement de l'Ordre Civil étoit la Religion ; mais il n'est pas vrai que les Incas avoient une puissance illimitée. L'esprit de la Religion y étoit la douceur & la paix. Robertson, ignorant que *Pachacamac*, signifioit le *Créateur du Monde* ou de l'Univers, nie qu'on eût, au Pérou, aucune idée de la Divinité, ou un terme pour l'exprimer. Il a sensément remarqué que le Gouvernement étoit modéré ; que les Conquêtes ne tendoient qu'au bonheur des vaincus en les civilisant : mais il se trompe, lorsque, parlant des Loix relatives à la propriété, il avance qu'on ne possédoit es fonds de terre que pour une année : ce qui n'est ni vrai, ni même probable. Il pense qu'il y avoit une classe d'Esclaves qui ne s'apercevoient pas de leur état, & que la servitude à laquelle ils étoient sujets pendant quelque temps, les acquittoit des tributs qu'ils avoient à payer.

Selon lui, les Arts étoient plus perfectionnés au Pérou qu'au Mexique, & les terres mieux cultivées. On y connoissoit l'Art du nivellement, & de la conduite des eaux dans des canaux : les édifices étoient solides, les grands chemins bien faits, & les ponts, dont le sieur Paw a fait

un sujet de risée , lui paroissent dignes d'éloge.

Je ne fais pourquoi l'Auteur ignore que les Professions y étoient héréditaires ; comment il n'a pas apperçu , dans les détails des monumens originaux , l'enchaînement de toutes les parties du systême civil & politique : systême qui prévenoit les besoins de chaque individu , & ne lui laissoit désirer rien de ce qui lui étoit nécessaire. Enfin Robertson n'a rien vu de tout ce que j'ai recueilli & combiné sur les notions éparées que m'ont fournies les Auteurs originaux. Ces notions m'ont présenté le tableau du plus beau Gouvernement , du seul même qui ait jamais été en vigueur sur le Globe , pour le bonheur des sujets , encore plus que pour celui du Souverain ; à moins qu'un Souverain ne fasse vraiment son bonheur de celui de ses sujets : en pareil cas , il est le premier heureux. Mais le premier heureux , en ce sens , n'a jamais existé qu'au Pérou. Il n'est donc pas étonnant que Robertson , ayant voulu méconnaître ou ignoré cette bête du Gouvernement Péruvien , ait conclu qu'on ne pouvoit regarder cet Etat comme celui d'une Nation civilisée , quoiqu'il y ait vu des Arts encore plus perfectionnés que ceux du Mexique , de beaux édifices , de grands chemins , qui subsistent encore en plusieurs Provinces ,

malgré la paresse ou plutôt l'inertie des propriétaires actuels.

L'Auteur termine son septième *Livre* par les détails relatifs à la Californie, au Chili, & aux autres Etablissmens Espagnols.

Le huitième & dernier *Livre* traite du Gouvernement intérieur des Colonies Espagnoles, de la destruction des Nations Indiennes, qui montent cependant encore à deux millions d'Individus, en comprenant celles du Pérou & du Mexique. L'état actuel des choses est bien exposé, &c., &c.



L E T T R E X L I V.

Au P. Gregorio Fontana , Professeur des Ecoles Pies , dans l'Université de Pavie , sur l'Hypothèse présentée dans ces Lettres.

V O U S avez la complaisance de me parler des *Lettres Américaines*, & vous êtes étonné que je ne les fasse pas imprimer. J'ai attendu jusqu'à ce moment de loisir pour vous en donner la raison. Mais en même temps j'ose me promettre de votre honnêteté, quelques éclaircissemens sur les doutes qui m'empêchent encore de publier ces *Lettres*. C'est le fruit d'une correspondance familière avec un ami qui eut assez d'empire sur moi, pour m'engager à reprendre plusieurs fois la plume ; & me faire écrire vraiment un Livre sur une suite de matières intéressantes, mais qui d'abord n'étoient qu'un sujet d'amusement pour lui & pour moi.

Si je ne considérais même que la partie Historique, j'oserois espérer du Public un accueil favorable ; car j'y ai rassemblé nombre de Notices importantes, & je les ai combinées de manière à présenter, pour la première fois, le tableau le plus vrai, le plus exact qu'on ait jamais vu du grand Continent de l'Amérique, tant à l'égard

du caractère des Habitans que des Usages, des Rits Religieux, des Arts & des connoissances de ces Nations que la barbarie & l'avarice des Européens ont presque totalement détruites.

Il me semble que l'analogie qu'il y a entre les anciens Peuples de ce Continent & ceux du nôtre, est une chose démontrée. En effet, je fais voir les rapports les plus directs entre les Mexicains & les Egyptiens; entre les Péruviens & les Chinois; entre le Nord de l'Amérique, les Scythes & les Tartares: de sorte qu'on peut conclure, avec confiance, qu'il y eut une communication directe de l'un à l'autre Hémisphère, un commerce réciproque, mais avant la découverte du fer, de l'écriture littéraire & de la monnoie.

D'un autre côté, lorsqu'on veut en rechercher l'époque, & lui assigner une place dans l'ordre des nos Chronologies, on n'apperçoit plus qu'une hypothèse, qui ne se rapporte à aucune date connue. On n'avance que d'écueils en écueils; les objections se multiplient à chaque pas; on sent ce qui pourroit, ce qui même devoit être, & l'on apperçoit à peine ce qui est ou ce qui a pu être. Les opinions nées de la prévention, de l'esprit de parti, du fanatisme, de l'ignorance, de l'intérêt particulier, de l'orgueil jettent sur la Vérité un voile dont on ose à peine lever le coin, sans entendre crier à l'erreur, à l'irreli-

gion, à l'hérésie : comme si l'histoire des coquillages, des pétrifications, des volcans, les plantes de l'Inde trouvées en Europe, intéressoient ou les vrais ou les faux systêmes religieux du Globe. Un Astronome, qui se plaît à calculer les observations astronomiques de six à sept mille ans, ou qui croit de bonne foi la période de trente-six mille ans des Egyptiens, parce que cet espace de temps lui semble un point devant la Divinité, dont il admire, avec respect, la Majesté suprême; un Naturaliste, qui apperçoit, en ouvrant la terre, les preuves évidentes de cinq ou six révolutions de la mer sur notre Globe, qui aime à voir pirouetter la terre d'une pole à l'autre, pour expliquer cinq ou six couches de coquillages, gisantes entre autant de couches de laves; un Botaniste, qui suppose un printemps perpétuel dans les climats du Nord, pour y voir végéter les plantes du Midi qu'il y retrouve, avec des amas prodigieux d'ossements énormes d'animaux qui n'ont pu vivre que dans des pays très-chauds, que font, dis-je, ces Philosophes & leurs observations aux Dogmes de la Religion, à sa Morale, au bonheur ou au malheur de la Société? En quoi ces spéculations la troublent-elles? Je parle à un des hommes les plus éclairés de l'Europe, à un de ceux qui sont le plus persuadés de la puissance du Créateur, & qui fait que plus l'homme est éclairé, plus il assure son

bonheur. Cependant la plupart des hommes, aiment mieux craindre, que de connoître; mieux ramper avec le vermissseau, que de s'élever jusqu'à tous les degrés convenables de la Puissance suprême; mieux juger sans connoître, que de douter pour examiner la question dont il s'agit. Ces prétendus Sages ne sont que trop fréquens; vous le savez. Mais un homme instruit peut-il toujours braver ces préjugés, & ne pas soufcrire au jugement de la multitude? *Il doit chercher la Vérité & la dire.*

Pour revenir à l'hypothèse dont je me suis amusé dans ces *Lettres*, je vois également, parmi les Mathématiciens, des esprits décidés à soutenir qu'il existe dans notre système, un ordre immuable, inaltérable, & conséquemment contraire à cette hypothèse sur laquelle j'établis l'ancienne communication des deux Continens. Voilà donc le nœud gordien pour lequel j'ai recours à votre sagacité & à vos lumières, qui, dans ce cas-ci, peuvent me tenir lieu de celles de tout autre.

Je vais donc vous exposer les raisons qui semblent me persuader que cet ordre immuable est une chimère dans notre système; & que ces Loix n'ont de réalité que dans le cerveau de ceux qui les imaginent. J'avance d'abord, comme une vérité incontestable, que la matière est dans une vicissitude continuelle, gardant à peine un

instant sa même forme. Voyons toutes les conséquences de cette vérité.

Personne ne doute aujourd'hui qu'il n'y ait en Europe des montagnes calcaires, d'un côté; de l'autre, des montagnes de granit, de schiste: qu'on trouve dans les monts calcaires des coquillages marins *empâtés*, & amassés en une quantité qui suppose une époque des plus anciennes. Ainsi ces monts étant formés (1) par les dépôts de la mer, il faut, de toute nécessité, que la mer ait long-temps séjourné sur ces lieux-là. Notre Hémisphère habitée a donc servi de lit à la mer.

Cette mer s'en est retirée, l'a laissée à sec: mais, en même temps, elle y avoit déposé une couche limoneuse, qui, exposée aux rayons du Soleil, devoit entrer en fermentation ou, si vous le voulez, en effervescence, produire une forte d'ébullition. Ce mouvement d'effervescence, augmenté par la raréfaction de l'air interne devenu plus libre, aura été suivi de chaleur dans les parties minérales & inflammables, d'où il sera aussi résulté des tremblemens de terre, des protubérances, des monts, des lacs & des volcans.

On doit donc trouver presque par-tout des

(1) On verra dans la *Chymie de M. Fourcroy*, la restriction qu'il faut faire ici, *Tom. I., pag. 410. T.*

vestiges de volcans éteints, si ce fut le second état de notre Globe. Or cela est vrai; il y a peu de Contrées (1) où il n'y en ait. Vous savez, aussi bien que moi, que M. Démarest a trouvé, en Auvergne, dans l'espace de plus de *trois milles quarrées*, les indices les plus manifestes de volcans, tous contigus, des laves, des basaltes. Les mêmes indices se sont présentés en Saxe, dans la Lusace, en Bohême, à Cologne jusqu'à Cassel, à Coblantz, le long du Rhin, & ailleurs. Nous voyons la même chose dans les monts & les vallées de Padoue, de Vicence, de Vérone, dans l'Apennin, la Romagne, le Royaume de Naples. Vous en avez les preuves dans Fortis, Festari, Ferber, Baldassari, Hamilton, &c.

Or ces volcans sont antérieurs à l'Histoire, même aux Traditions des temps obscurs & de la Fable: de sorte qu'on est forcé de les rappeler à une date antérieure à toutes les époques imaginables. La Tradition & l'Histoire s'accordent sur un état postérieur, & nous apprennent que le Globe étoit alors peuplé, & les quatre parties du Globe contigües; qu'il y avoit un grand Continent, & une île nommée *Atlantide*, d'où vinrent les Atlantides & les Titans, qui se rendirent maîtres de l'Espagne, avancèrent en Italie, jusques dans la Tyrrhénie, d'un côté, & de l'autre, jusqu'en Egypte; qu'Atlas, con-

(1) Voyez M. de Buffon, *Minéraux*, Tom IV. in-4°. T.

ducteur de ces Peuples, apprit à mesurer le cours du Soleil, celui de la Lune; comment il falloit observer les Pléiades, les Hyades, la planète de Vénus & les autres; qu'il montra la Sphère à Hercule l'Egyptien, qui précéda de beaucoup l'Hercule Grec. Voilà pourquoi les Pléiades & les Hyades païèrent pour ses filles, & Hespérus pour son fils. Il ne faut donc plus être surpris de voir Hercule décharger Atlas du poids de l'Univers.

C'est à cet âge que la terre éprouva une nouvelle révolution, ou une secousse qui fit revenir la mer sur nous, submergea l'Atlantide, força le passage de Gibraltar, inonda l'Italie, l'Egypte, la Grèce, une partie de l'Asie, de l'Europe, de l'Amérique, forma les îles du Nord, laissa, sur les hautes montagnes, les restes du genre-humain qu'elle épargna. Après un balancement, qui dut subsister pendant certain temps, la mer reprit son équilibre avec le noyau du Globe, quitta un grand espace des terrains qu'elle avoit subitement inondés, & suivit le Globe dans sa révolution diurne. Peu à peu ces restes des anciennes Nations descendirent dans les plaines, & produisirent les Peuples répandus actuellement sur les deux Hémisphères.

Mais, en quittant une partie des terrains qu'elle avoit couverts, la mer y laissa des

depôts qui font encore très-sensibles de nos jours. Tels sont ces poissons pétrifiés, ces coquillages qu'on rencontre si souvent dans les vallées & les collines, & qui attestent une époque postérieure à celles des volcans & des monts Calcaires.

Or il ne reste aucun doute sur cette inondation, prouvée d'abord par les détails du *Critias* de Platon, ensuite par le Déluge d'Ogygès, qui est beaucoup plus ancien que les Chronologistes ne le disent, & de la même époque qu'Hercule, l'Egyptien, successeur d'Atlas. C'est à cet Hercule que les traditions Mythologiques, ou la véritable Histoire de ces temps obscurs, attribuent l'ouverture du Détroit de Gibraltar, & l'irruption de l'Océan sur nos terrains. S. Augustin dit aussi que ce Déluge arriva du temps de Minerve; or elle étoit du même siècle qu'Hercule.

En effet on place ce Déluge à l'époque de Phoronée, fils d'Inachus: mais le père d'Io fut un Inachus, fils de Triope, neveu d'Argus. En conséquence on a fixé l'époque de ce Déluge à 1790 ans avant notre ère; tandis qu'il devoit être rapporté au temps du plus ancien Phoronée, fils de l'Inachus qui avoit l'Océan pour père, selon Hygin; c'est-à-dire que cet Inachus étoit de la Nation des Atlantides, &
nommé

nommé *Fils de l'Océan*, parce qu'il étoit venu en Afrique de ce côté là.

Si donc les anciennes Archives de l'Égypte, les traditions même de la Fable s'accordent avec les observations physiques & les caractères que nous lisons dans le grand *Livre de la Nature*, je ne vois pas comment on peut soutenir cette immutabilité, cet ordre inaltérable dans le système de notre Globe.

Ces dents, ces os d'éléphants entassés pêle-mêle avec des débris &c., ces restes de monstres marins, & ces feuilles de plantes exotiques, ou des Indes, que Leibnitz, Scheutzer, de Jussieu nous rappellent comme existantes parmi les fossiles étrangers, trouvés dans nos climats, nous prouvent, en outre, deux choses: 1^o Que les climats où se trouvent toutes ces médailles des anciens temps, devoient jouir des chaleurs de la Zone-Torrède, ou au moins d'une chaleur suffisante pour y vivre, y végéter; chaleur qui n'est plus celle de la Sibérie, de l'Allemagne, de la France où ces débris existent. 2^o Que la mer a noyé ces animaux parmi lesquels elle a laissé çà & là, en se retirant, les monstres marins qui s'y rencontrent.

Or supposera-t-on, avec la moindre vraisemblance, que la mer puisse s'élever à cette

hauteur, tantôt dans une Hémisphère, tantôt dans l'autre, & presque subitement, sans admettre, en même temps, que l'axe de la terre a changé de situation ? Mais ce changement est-il naturellement possible, selon les Loix du système planétaire, si l'on ne suppose aussi un corps assez puissant pour heurter la terre & y produire cette révolution ? Voilà donc la première question que je soumets à votre examen.

Je m'arrête ensuite à un autre phénomène qui doit être de la même date que cette catastrophe : je veux dire le prolongement de l'année Solaire. Le consentement unanime de tous les anciens Peuples connus prouvent démonstrativement que l'année Solaire étoit de 360 jours. Ils y ajoutèrent ensuite *cinq jours & environ six heures*. Or, si ces Peuples avoient vu l'année Solaire exiger d'abord cette addition, pourquoi se seroient ils arrêtés au nombre de 360 jours, dont ils devoient bientôt reconnoître l'erreur, puisque le Soleil, à la fin de ce terme, ne reparoissoit pas au même point de l'horizon, après la révolution de l'année supposée complète ? Il étoit possible qu'une seule ou peut-être deux Nations, se trompassent ; mais toutes, sans excepter même les Mexicains, s'étant accordées

sur le nombre de 360 jours, il faut nécessairement croire que c'étoit la vraie mesure de la période solaire.

Nous savons à quelle époque l'année Solaire fut fixée à 360 jours. Ce fut lorsqu'Atlas imagina la Sphère dont il divisa les cercles en 360 parties, conformément au phénomène périodique du cours du Soleil. Pourquoi les auroit-il divisés en un nombre qui ne se fût pas accordé avec la Vérité ?

Le Déluge d'Ogygès arriva après l'âge d'Atlas. Selon Pline, ce Déluge changea l'aspect de la Nature, *Liv. III.* Hercule, ou de son temps, la mer, força le Détroit de Gibraltar, les climats changèrent, & l'année se trouva plus longue de cinq jours & six heures environ.

Newton remarque aussi que, selon la tradition de tous les Peuples, l'année étoit limitée à 360 jours ; nombre qui fut aussi conservé en Egypte, & consacré à l'année Religieuse, même lorsqu'on vit qu'il falloit ajouter les 5 jours & 6 heures épagomènes à la période annuelle. C'est ce que nous apprend Diodore, en parlant des 360 Prêtres d'Acaut, à 120 stades de Memphis, & des 360 vases du Temple d'Osiris, lesquels correspondoient aux cérémonies journalières & aux opé-

rations d'une année entière. Weidler a même prétendu , dans son *Histoire de l'Astronomie* , que tel étoit aussi le cours du Soleil avant le Déluge ; quoique Pétau soutienne que le nombre de 360 jours étoit celui de la période annuelle de la Lune , & non du Soleil.

Il semble que l'année Lunaire ait aussi été prolongée : car la tradition la plus ancienne fixe les phases de la Lune à sept jours. Ainsi sa période menstruelle étoit de vingt huit jours juste ; nombre admis par toute la terre.

Mais , si la force centripète , qui fait tendre la terre vers le Soleil , est en raison composée de la raison directe simple des rayons , & de la raison inverse doublée des temps périodiques , je ne conçois pas comment les temps périodiques se sont prolongés sans aucune diminution de la force avec laquelle la terre est poussée vers le centre du Soleil. Cette diminution n'a pas pu arriver subitement. Il est donc plus probable que notre planète a reçu une plus grande force de *projectile* , en vertu de laquelle les *airs* se sont agrandies , & le diamètre de l'orbite de la terre est devenu plus long : de sorte que le Globe terrestre a du employer 365 jours & six heures environ ; pour parcourir son orbite.

Voilà donc ma seconde question , & elle se

réduit à savoir *si ce phénomène a pu arriver, en supposant une augmentation dans la force de projectile ?*

La troisième question se présente sur le champ : savoir *si cette augmentation peut être le résultat du choc de l'une ou l'autre comète ?*

Vous connoîtiez parfaitement le système de Whiston. Je ne suis pas de son avis, ni pour ses calculs, ni pour ses inductions. Mais, s'il est indubitable que le Globe ait éprouvé une révolution qui ait changé les climats, submergé une Hémisphère, qui auparavant étoit à sec; prolongé le cours de la période solaire; & que; d'un autre côté, un telle révolution soit impossible, selon l'ordre actuel de notre système, au moins selon les Loix que nous y appercevons, il faut donc que le Globe ait reçu un choc ou une impulsion qui ait augmenté la force de projectile, allongé l'axe, &c. Or je ne vois qu'une comète capable de produire cette catastrophe, en approchant trop près de la terre.

Les calculs de M. du Séjour ne paroissent pas démontrer l'impossibilité d'un pareil événement. Il y a un grand nombre de comètes dont on ne pourra jamais calculer les orbites elliptiques. En outre, les élémens en sont variables, comme le prouve la comète de 1759. L'attraction de Jupiter & de Saturne en retardèrent le retour,

de six-cents onze jours. Ainsi nous ignorons absolument si, parmi ce grand nombre de comètes, dont les orbites nous sont inconnues, il n'y en a pas une à laquelle nous puissions, avec vérité, attribuer la catastrophe dont il s'agit. Maupertuis n'hésite pas de dire, dans sa *Dissertation sur les Comètes*, que la terre pourroit être écrasée par un de ces corps, ou entraînée pour en devenir le satellite.

M. du Séjour réduit la possibilité à $\frac{1}{7,127,0}$; & suppose, en outre, qu'une comète égale à notre Globe n'en prolongeroit l'orbite que de deux jours, dix heures, en s'approchant de nous à la distance de treize mille lieues. Mais si la comète étoit plus grosse, quel en seroit donc l'effet? Ne peut-il pas arriver qu'une comète, dix & vingt fois plus grosse que la terre, s'en approche, quoiqu'à une plus grande distance? Je demande encore quel en seroit l'effet? Sans doute qu'il est incalculable, ou plutôt qu'elle réduiroit la terre en poudre, ou l'absorberoit totalement.

Les grands Calculateurs s'inquiètent peu des événemens physiques & des combinaisons ou des traditions des Peuples; & d'un autre côté, les Critiques, qui s'arrêtent à ces traditions & les discutent, sont rarement Calculateurs. Je voudrois que les uns & les autres se trouvassent

réunis. Leur concours méneroit peut-être à quelque vraisemblance, s'il ne seroit pas à découvrir la Vérité. Mais, comme je l'ai dit, on aime mieux se contenter d'observer les choses par un seul côté; on s'exerce l'esprit à des systêmes, & jamais on ne fait qu'une partie des rapports, parce qu'on ne prend pas la peine de les examiner tous, ou plutôt on ne se met pas en état de les examiner.

La crainte qu'inspirent les comètes tient à une date trop ancienne pour ne pas croire qu'elle soit fondée sur quelque catastrophe, que l'un ou l'autre de ces corps a produite. Les guerres de Typhon contre Osiris, le désastre de l'Égypte, & la catastrophe du Globe indiquent nécessairement un corps céleste qui s'approcha du Soleil, nommé *Osiris*, & ensuite de la terre. Or Pline nous dit, *Liv. II. Ch. XXV*, que les Égyptiens appelloient une Comète *Typhon*: & nous savons, que dans les mers des Indes, on appelle encore *Typhon* les ouragans & les tempêtes horribles qu'on y effuie de temps à autre. La chute de Phaéon; l'effroi, les prédictions d'un déluge, d'un incendie universel; les Fêtes cycliques des différentes phases de la Lune, nombre d'autres usages & de traditions nous prouvent assez la triste révolution qu'a pu produire une comète dont nous ignorons le cours,

& sur lequel le calcul ne peut nous donner de lumières.

En outre, je ne saurois perdre de vue deux circonstances frappantes. Savoir la tradition constante du Déluge d'Ogygès, & celle de la comète qui apparut lors de cet événement. C'est à S. Augustin que nous devons cette connoissance. Varron la lui avoit transmise, d'après Adraсте de Cyzique & Dion de Naples. Voyez *de Civit. Dei. Liv. XXI. Ch. VIII.*

Fréret fixe le Déluge d'Ogygès à 1796 ans avant notre ère : mais c'est une erreur manifeste. S. Augustin lui-même assure que ce Déluge arriva du temps de Minerve & d'Hercule. Les Grecs multiplièrent, à diverses époques, les noms célèbres de leurs Dieux ou de leurs Héros : de-là cette confusion qui s'est répandue dans l'Histoire des premiers temps connus. Ils firent donc deux Ogygès, comme deux Deucalions ; & ils marquèrent un Déluge sous le Deucalion Grec, tandis qu'il arriva sous le Deucalion Scythe. En effet nous voyons, par les marbres de Paros, gravés 263 avant notre ère, qu'il n'y eut point de Déluge sous le Deucalion Grec, dont l'âge est marqué à 1310 ans avant J. C. Le Déluge du Deucalion Scythe peut se rapporter à l'âge de Phoronée : c'est celui qui inonda la Syrie, selon Lucien ; mais

Lucien peut n'avoir parlé que d'une inondation, considérée comme particulière à cette Contrée, tandis qu'elle s'étendit infiniment plus loin. Ainsi les deux Déluges, celui d'Ogygès, & celui du Deucalion Scythe feroient le même : ce qui est plus que probable.

Il n'est pas aussi facile de déterminer la daté de cette catastrophe. Je dis d'abord que, selon Diodore de Sicile, l'Hercule Egyptien précéda le Grec de *dix mille ans*. En faisant ces années de quatre mois, nous verrons qu'il a vécu 3333 ans avant celui-ci. Mais si l'Hercule Grec a précédé notre ère de 1360 ans, il s'en suit, selon le calcul de Diodore, que l'Egyptien vivoit 4690 ans avant J. C.

Si, d'un autre côté, les Hyades & les Cornes du Taureau concouroient avec le temps de l'équinoxe, & que l'équinoxe, comme l'observe M. Bailly, ait été fixé par Atlas, au premier degré des Gémeaux, cette époque remonteroit à 4600 ans avant J. C., en supposant l'état actuel des constellations.

Quoi qu'il en soit de ces époques, que j'ai suffisamment traitées dans mes *Lettres*, il me paroît bien démontré que la séparation des Continens a précédé de beaucoup l'usage du fer, de l'écriture & celui de la monnoie. Mais ces inventions étant antérieures de trois mille

ans à notre ère, comme on l'a prouvé dans l'*Histoire de la Chine*, il faut nécessairement conclure que le calcul de Diodore, se rapportant aux observations astronomiques, ne peut être faux ou fabuleux.

La dernière demande sur laquelle je vous prie de m'éclairer, se réduit à ceci : *Supposé qu'une Comète, changeant la situation de l'axe, ait communiqué à notre Globe une force projectile, qui ait allongé l'axe de son orbite, & par conséquent prolongé la révolution annuelle du Soleil de cinq jours, six heures environ, peut-il arriver que cette force diminue peu-à-peu, & que le Globe se rapproche insensiblement du Soleil, au point que le cours de l'année revienne à son ancienne période de 360 jours ?*

Il est certain qu'après la grande catastrophe on compta 365 jours & environ 6 heures ; & que les Égyptiens, pour faire la correction de ces six heures excédentes, formèrent leur cycle sothiaque de 1461 ans, après lesquels Sirius reparoissoit le premier du mois *Thot* ; & que les Mexicains admettoient 13 jours hors de nombre après la révolution de leur cycle de 52 ans, pour faire une correction analogue, qui devenoit nécessaire. Or, si la période solaire avoit été pour lors en Egypte, telle qu'elle est aujourd'hui, il y auroit eu

une erreur de *onze jours* environ, à la fin de chaque cycle. Les Prêtres n'auroient pas manqué d'obvier à cette anticipation; & Pythagore, qui apprit d'eux le mouvement de la terre, c'est à dire la plus exacte Astronomie, ne l'auroit pas non plus ignoré.

Or la révolution annuelle de la terre, qui étoit de 365 jours, 6 heures, à cette époque, alla en décroissant. Du temps d'Hipparque, elle étoit déjà revenue à 365 jours, 5 heures, 55 minutes, 12 secondes. Mais elle est encore plus courte de nos jours; c'est-à-dire de 365 jours, 5 heures, 48 minutes, *onze douzièmes*. Il semble donc que notre planète se rapproche du Soleil. Ce seroit en vain qu'on accuseroit Hipparque d'inexactitude: car le calcul qu'il a fait de la période lunaire est extrêmement exact, & ne diffère des résultats de nos observations, que de quelques fractions de secondes. C'est pourquoi les Astronomes en concluent l'accélération du mouvement de la Lune; c'est-à-dire la diminution du diamètre de son orbite.

Or je demande s'il n'en seroit pas de même à l'égard de la terre? Vous savez que M. Bailly proposa la question, en 1773, dans un *Mémoire* qu'il présenta à l'Académie des Sciences.

Permettez moi à présent un corollaire. Si

ce phénomène, commun à la terre & à la Lune, se trouvoit également vrai à l'égard de l'écliptique, dont l'obliquité va en diminuant, de l'aveu de tous les Astronomes, ne peut-on pas présumer, avec raison, que l'écliptique tend à revenir au point où elle se trouvoit autrefois, c'est-à-dire sur le plan même de l'équateur ?

En convenant donc que l'axe du Globe fut situé autrement, & que le Globe se trouvât à deux millions de nos *milles* plus près du Soleil; supposant, en outre, que l'écliptique fût dans le plan de l'équateur, je demande si les saisons ne seroient pas régulières, la température des climats plus uniforme, la Nature (1) plus animée, plus riante, plus propre à la propagation de tous les êtres animés ou inanimés, telle que nous la voyons, par exemple, sur le plan de Quito, où La Condamine vit semer & recueillir en même temps les grains, les fruits mûrir à côté de nouvelles fleurs, enfin une Nature toujours active, & réparant, à chaque instant, ce que le temps voudroit envain lui ravir. Si donc la plus grande partie de notre Globe fut telle autrefois, n'est-ce pas là cet âge d'or si vanté

(1) On verra ces idées bien présentées dans la *Physique du Monde*, Tam. II. T.

par les Anciens? Mais est-il possible que toutes les Nations ayent conservé le souvenir de cet âge heureux, s'il n'avoit pas existé?

Cet âge est marqué par deux circonstances particulières. La première est qu'il n'y avoit encore ni fer, ni monnoie : la seconde que cet âge fut celui de Saturne. Or le Déluge d'Ogygès, occasionné, comme on peut le présumer, par l'approche d'une comète, n'arriva qu'après Saturne & du temps d'Hercule. C'est alors que changea la face de la Nature. Cette grande catastrophe fut suivie de la découverte du fer, de l'usage de la monnoie. Le souvenir de l'âge d'or, qui avoit précédé la révolution, fut perpétué par ceux qu'elle avoit épargnés : mais jamais cet âge ne reparoîtra que par les combinaisons physiques, dont je viens de parler. Cependant les traditions sacrées & profanes de l'Antiquité semblent nous en pronostiquer le retour; & c'est sur cette possibilité que Burnet & le P. Barfanti ont fondé leurs systêmes poétiques.

Je ne vous parlerai pas ici des recherches que M. Bailly a faites concernant l'Atlantide, ni de la manière dont il rend compte de la chaleur qu'éprouvoient autrefois les climats glacés de la Sibérie & les îles du Nord, en s'appuyant de l'hypothèse ingénieuse, mais infou-

tenable, de M. le Comte de Buffon. Je m'expliquerai, à ce sujet, dans les détails (1) de l'examen que j'ai faits de ses *Lettres sur l'Atlantide*, & de l'hypothèse qui lui sert de bête.

Il ne me reste donc qu'à vous prier de m'éclaircir les doutes que je vous ai exposés, & de me dire votre sentiment. Votre opinion fera ma règle : car si l'immuabilité des choses est démontrée, il n'est plus besoin de recourir à cette *main réformatrice* dont nous parle Newton, & qu'il fait agir pour maintenir le système actuel : je cesserai sur le champ de m'occuper d'un sujet qui a fait, pendant plusieurs mois de correspondance, l'amusement de mes loisirs.

(1) Ces détails font un volume. Je les publierai dans quelque temps. Ce n'est pas que l'Ouvrage extrêmement foible de M. Bailly mérite une réfutation : mais les détails de M. Carli sont si importants, répandent tant de jour sur les anciens Habitans du Globe, que le Public ne peut les lire qu'avec la plus grande satisfaction. Dailleurs j'y ai ajouté beaucoup d'Observations. Mon travail est tout prêt. Je n'attends que le jugement qu'on portera de ces *Lettres-ci*. T.



LETTRE (I) XLV.

*SUPPLÉMENT de l'Auteur à la Lettre XL,
Tom. II. sur les premiers Habitans de l'Italie,
selon sa dernière Edition.*

MAIS arrêtons-nous un peu sur les premiers habitans de l'Italie, antérieurs à l'âge de Saturne : car ce Chef & conducteur des Atlantides trouva des habitans en Italie. Le sujet est assez curieux pour mériter notre attention.

Denys d'Halicarnasse rapporte, *Liv. I. pag. 9, Edit. Leipsic.*, qu'*Ænotrus* vint en Italie, dix-sept âges avant la guerre de Troye. En prenant trois âges ou générations pour un siècle, nous aurons 566 ans. Si nous y joignons 1208 ans, qui se sont écoulés depuis la ruine de Troye jusqu'à l'ère Chrétienne, nous aurons 1774 ans. *Ænotrus*, arrivant à la tête des *Arcadiens*, trouva

(1) Je place, avant cette *Lettre*, un Passage que l'Auteur a inféré dans sa *Lettre XL.* sur les *Aborigènes d'Italie*, dans sa dernière *Edition.* La *Lettre* suivante en est le commentaire, & présente de nouvelles preuves du *Système* de M. Carli.

le pays habité par les Peuples qui furent appellés *Aborigènes*. Il y avoit, en outre, les *Sicules*, les *Umbres* dans cette partie Méridionale de l'Italie. Mais Strabon, *Liv. VI*, nomme les *Chones* ou *Cones*, qui se joignirent aux (1) *Ænotres* ou *Arcadiens*. On peut même regarder les *Cones* comme plus anciens que les *Umbres*, si on les croit descendans de ceux que mena avec lui l'Hercule Egyptien : car nous avons observé qu'il se nommoit aussi *Chon*. Polybe

(1) Strabon dit même que les *Ænotres* étoient un Peuple assez bien civilisé : ce qu'il est bon de remarquer à cette époque. Il n'est pas le seul qui reconnoisse la ville nommée *Chone*, en Italie. Hesychius l'a dit après lui. Mais Lycophron l'appelloit *Chonia*, long-temps auparavant. On en attribua la fondation à *Chon*, qui étoit l'Hercule Egyptien. Ce Héros vint en Italie, dit la Fable historique, pour la délivrer de la tyrannie. Il y a, sous cette fable, quelque vérité cachée que je ne puis appercevoir. Ce mot *Tyrannie* feroit-il allusion au mot *Hetruff*, qui, en Arabe, signifie encore *Tyran*. Nous savons que les Hétrusques ont chassé plusieurs Peuplades des pays où elles s'étoient fixées, & s'arrêtèrent ensuite dans la Province qu'ils ont toujours habitée depuis, s'étendant jusques dans le plat pays, qui étoit couvert de marais : ce qui les fit appeller aussi *Tusci*. Ce mot désigne une grenouille : on fait que c'étoient les Armoiries des anciens Rois Toscans ; & que Mécène en avoit une gravée sur son cachet. La Toscane étoit encore couverte de marais, à l'époque du Grand-

fait.

fait mention d'autres Chones, en Espagne, au-delà des Colonnes d'Hercule.

Si nous tournons à la partie Septentrionale de l'Italie, nous y appercevons aussi des traces d'une antiquité très éloignée. Le fleuve qui divise cette partie, se nomme le *Pô*; les Romains l'appellèrent *Padus*. Ils prirent ce nom des Gaulois, qui, selon Métrodore de Scepsé, cité par Pline, *Liv. III. Ch. XVI.*, avoient donné à ce fleuve le nom de *Padès*. Mais, avant les

Duc Come, qui en auroit desséché la plus grande partie, sans les obstacles que lui opposa la Cour de Rome. Voyez, à cet égard, M. Riguccio Galluzzi. *Hist. de Toscane*, en François, chez Cuchet, Libraire, à Paris. Mais, pour revenir aux Hétrusques & au Voyage d'Hercule, j'avoue que je n'y vois rien de bien clair, à ces époques éloignées: les Hétrusques me paroissent être un Peuple tout différent des Aborigènes ou Peuples primitifs de l'Italie, & venus soit de l'Égypte, soit de Phénicie. Peut-être même ne se tromperoit-on pas en les faisant venir de l'Égypte, comme Phéniciens, lorsque ceux-ci en furent chassés. Je sais que M. Carli assure qu'ils n'avoient pas les mêmes superstitions: mais en a-t-on des preuves bien claires? Je n'en vois aucune. L'Hercule qui passe en Italie avec Osiris, semble être un reste de tradition obscure, qui rappelle une émigration de quelques Egyptiens. En général, ces traditions ont toujours quelques faits pour principe. Je jette ces réflexions sur le papier, pour donner à d'autres l'occasion d'examiner ces circonstances obscures. T.

Gaulois , c'est à-dire du temps de Tarquin l'ancien , le Pô avoit le nom de *Bodincus* (1), selon Pline même , & Polybe , *Liv. III*. Les Savans déduisent ce nom de la Langue Celtique. On connoit encore de ce fleuve un nom plus ancien : c'est *Eridan*. Les Grecs l'appellèrent peut-être ainsi du mot (2) *Eridainein* , qui veut dire *s'opposer* : considérant l'*opposition* qu'il éprouve en entrant dans la mer avec tout le flot de ses grosses eaux. Mais , d'un autre côté , pourroit-on prouver que les Grecs ont connu ces Contrées avant les Celtes. Il faut donc dire quelques mots à ce sujet.

(1) *Bodincus* , mot Germanique , qui signifie *fleuve qui fait la limite* ; en effet il sépare l'Italie , au Nord , dans toute sa largeur. *Bod* , lit , fond , & *ink* , bande , lisière. Les Peuples du Nord avoient habité les environs du Pô , à une époque très-ancienne. T.

(2) *Eridan* est un mot du Nord. *Rod* , *Rid* est une flèche faite de roseau , selon l'usage de ces temps-là. Les Celtes donnoient ce nom à tous les fleuves qui couloient rapidement. De-là *Rodan* , *Rode* , *Eridan* , noms de rivières connues. Les Grecs écrivirent *Rhod* , &c. C'est ainsi que le fleuve rapide qui se joint à l'Euphrate , fut appelé *Tigre* , c'est-à-dire *Flèche*. L'animal qui porte ce nom ne l'a eu que de la rapidité de sa course. Il semble réellement voler ; il fait soixante ou quatre-vingts lieues dans une nuit , pour retrouver ses petits , si on les lui a enlevés. T.

Les Gaulois trouvèrent dans les Contrées voisines du Pô, les Etrusques, les Umbres, les Liguriens, les Orobes. Les Etrusques chassèrent dans les montagnes les Umbres & les Orobes; & les Gaulois en firent autant aux Etrusques. Selon Pline, *Liv. III. Ch. XVII.*, les Orobes s'établirent sur le mont *Barra*. Les Etrusques, conduits par *Rhetus*, donnèrent à une partie des Alpes le nom de *Monts-Rhétiens*. Les Gaulois, s'arrêtant dans la plaine ou le plat pays, qui est entre le Tésin, l'Adda & le Pô, donnèrent à ce pays le nom de *Middland*, c'est-à-dire *Pays du milieu*, mot que les Romains ont rendu en Latin par *Mediolanum*.

Je crois volontiers que les *Umbres*, les *Insubres*, les *Ambres Ambrons*, ne sont que des Celtes qui se sont rendus en Italie dans les premiers âges; de même que les *Ligures* étoient une Colonie Celtique. Mais il y avoit dans le voisinage du Pô d'autres Peuples avant ces Celtes, qui furent chassés dans les montagnes par les Etrusques. Les *Orobes* en faisoient une partie, comme l'indique leur nom, qui signifie *Habitans des montagnes*. En effet il y avoit dans la Béotie, l'Eubée, la Macédoine plusieurs villes du nom d'*Orobie* & d'*Oropie*.

L'Italie communiquoit donc avec la Grèce, avant que les Celtes vinssent dans cette première Contrée; & ce fut, selon Platon, lors-

que la Grèce, proprement dite, étoit jointe à cette partie de l'Italie : c'est-à-dire avant la révolution du Globe, & l'inondation qui couvrit les terrains qu'occupent actuellement la Méditerranée & la mer Adriatique.

Nous trouvons en effet *Cygnus* régnant dans les pays voisins du Pô ; & qui, selon Virgile même, aimoit passionnément Phaéton. Il aimoit autant la Musique, & s'y rendit fort célèbre, selon Servius, *Enéid. Liv. X. v. 189*, & Pausanias, *Attic. Ch. CCCI*. Il faut donc le placer à l'époque à laquelle le Globe (1) fut embrasé & submergé en même temps, selon Clément d'Alexandrie. *Stromat. Liv. I. pag. 321*, Edit. Paris.

Cette communication, qu'eurent entr'eux les Grecs & les Habitans du Pô, peut se prouver par l'opinion même des *Aones* & des *Béotiens*, qui se vantoient d'être les anciens Habitans du pays où est Vénise, selon Servius, *Eclog. VI. v. 64*. Il y avoit, comme je l'ai dit, des *Orobes* en Béotie & en Italie, où les anciennes traditions conservèrent la mémoire de *Cygnus* & de *Phaéton*, & prouvent ces faits. On a dit que les sœurs de *Phaéton* furent changées en *Peupliers*, le long du Pô. Il y avoit,

(1) Voyez ma *Lettre sur le Déluge de Deucalion*, pour apprécier cette époque. T.

près d'*Albino* (1), une forêt qui portoit le nom de Phaéton. Le Château de Bresse a le nom de *Cygnus*, dans Catulle. Nous voyageons, je l'avoue, dans la Mythologie : mais quel est l'homme instruit qui n'y reconnoisse la Vérité historique pour bête ? Tout semble donc nous porter à croire que Saturne, arrivant en Italie, trouva, au Midi & au Nord de cette Contrée, de Nations primitives : d'un côté, les *Chones* ; de l'autre, les *Cygnées*, nommés Aborigènes ou *Orobes*.

(1) Voyez Martial, *Liv. IX, Epigr. 25*, & Catulle, *Carm. LXVI, v. 32*.



L E T T R E X L V I.

Tom. II., pag. 57, de la dernière Edition de l'Auteur.

Sur les Peuples primitifs de l'Italie.

DEPUIS Caton jusqu'à nous, les Savans ont fait les plus grandes recherches sur l'*Origine des Peuples primitifs de l'Italie*; mais le voile obscur, que le temps a répandu sur les premiers âges de cette Contrée, n'a pas permis de pénétrer jusqu'à la Vérité. Elle est d'autant plus cachée pour nous, que nous avons perdu le *Livre des Origines* qu'avoit écrit Caton. Denys d'Halicarnasse, après lui, s'est occupé, pendant vingt-deux ans, sous Jules-César, de toutes les Archives de Rome: il a consulté les Ecrivains les plus exacts; mais il suffit de lire son premier *Livre*, pour être convaincu que ce laborieux Auteur ne connoissoit pas mieux que nous la première origine des Italiens. C'est cependant l'Auteur le plus important que nous ayons à cet égard.

Il dit, dans un Passage, que les *Sicules* furent les premiers *Barbares* qui vinrent en Italie: mais, parlant après cela de l'union des *Pélasges* avec les Aborigènes, il donne à entendre que

ceux-ci font les plus anciens. C'est ainfi que Pline dit , *Liv. III. Ch. XIV.* , que les *Umbres* furent les Peuples primitifs qui échappèrent à l'inondation ; mais ailleurs , plaçant , felon l'ordre des temps , les anciens Peuples , il met en tête les Aborigènes , enfuite les Pélafges , les Arca diens , les Sicules , les *Arunces* , les *Ruules*. Strabon donne auffi la qualité d'Indigènes tantôt aux Sabins , tant aux Aborigènes : mais Servius la donne aux Pélafges.

Dire que les Aborigènes furent les premiers , c'est dire que *les premiers furent les premiers* : car *Aborigène* , *Indigène* , *Autochthone* ne fignifient pas autre chofe que les premiers Habitans d'un pays , & qui ne font (1) pas venus d'ailleurs.

Quelle étoit donc cette Nation qu'on a connue dans l'Hiftoire fous le nom d'*Aborigènes* ? De quel côté du Globe étoit-elle venue en Italie ? C'est ce qu'on n'a pas encore pu déterminer , & ce qui probablement ne fe connoîtra jamais. Il y a quarante ans , on ne voyoit que des Etrufques en Italie ; enfuite on regarda les Lydiens , les Cananéens , les uns après les autres , comme les ancêtres des Tyrrhéniens. Le P. Bardetti , trouva les Celtes parmi les pre-

(1) Voyez *Note* , pag. 274 ; de ce Volume. T.

miers Habitans de cette Contrée, & les fit descendre de Gomer. Voyez *Origines des Ligures*, pag. 33. M. Tonfo préfère Magog. Bochart croyoit que l'Italie étoit indiquée par *Khittim*, dans le texte de Moyse.

Mais laissons là Gomer & Magog. Réfléchissons que les Juifs ont appelé *Khittim*, *Cutiim*, *Goïm* tous les Peuples qui ne tenoient pas au Corps de leur Nation, & n'en suivoient pas les Usages Religieux. C'est dans ce même sens que tous les autres Peuples étoient des *Barbares* pour les Grecs; comme les Turcs appellent les autres Nations *Giaurs*. D'autres, par la même raison, n'ont vu sous le nom de (1) *Khittim* que les Samaritains; d'autres les Grecs; un autre la Médie; celui ci la Macédoine, celui-là les îles de l'Archipel. Si cependant on prouvoit que les Samaritains sont venus en Italie, le nom de *Khittim* conviendrait d'autant mieux à cette Contrée, que les Samaritains ont été les premiers que les Juifs ont désignés sous cette dénomination injurieuse. Donati a cru pouvoir prouver que l'écriture Etrusque ressembloit, on ne peut davantage, aux caractères Samari-

(1) D'autres ont vu les Gètes sous ce nom; ils ont même supposé *Makittim*, pour retrouver *Macetin*, la grande Gétie. Quant à *Magog*, il ne signifie que *grande Montagne*, comme *Gomer*, haute limite. T.

tains, par la comparaison qu'il en a faite avec un ancien Manuscrit Samaritain du Vatican.

On a encore fait plus de recherches, ces dernières années-ci sur l'*Origine des Peuples de l'Italie* : mais, comme nous ne voulons pas nous enfoncer dans toutes ces discussions trop minutieuses, nous les laisserons de côté pour d'autres Ouvrages estimables, tels que ceux du P. Bardetti, de M. Guarnani, du P. Ferrari, du P. Capsoni, du Comte Filiasi, qui s'est occupé des anciens Vénitiens; & nous nous contenterons de donner une idée précise de l'opinion de Fréret, ce célèbre Académicien François. Cette opinion qui a paru nouvelle (d'ailleurs elle avoit le mérite d'être celle d'un Etranger) a été mise dans un plus grand jour par deux Littérateurs Piémontois, M. l'Avocat Durandi & M. Alexandre Tonfo.

En examinant cette hypothèse, je n'ai d'autre but que d'appuyer celle que j'ai proposée sur les Atlantides, qui ont le droit de priorité sur tous les Peuples qui sont venus en Italie. Je sais que mon opinion n'a pas plu à M. Tonfo : mais mes preuves ultérieures se trouveront dans les objections mêmes qu'on peut faire contre toutes les hypothèses possibles. En effet, déterminer sans réplique quel a été le premier Peuple de l'Italie, est je pense, pour tous les Savans, un problème aussi difficile à résoudre, que de

prouver lequel a été le premier de l'œuf ou de la poule ; problème proposé dans (1) Macrobe.

Fréret , qui s'est tant occupé de l'origine des Peuples , & avec la plus grande érudition , n'a pas voulu omettre l'Italie. Il a donc présenté , sur ce sujet , un *Mémoire* à l'Académie des Inscriptions , en 1753 , *Tom. XVII. pag. 72. & suivantes.*

Fréret , ne voulant pas croire qu'il y ait eu des Navigateurs avant la guerre de Troye , établit , pour bête de son système , que les Peuples qui habitèrent l'Italie y vinrent par terre dans les premiers âges ; les uns par les monts de la Carinthie , les autres par ceux des *Rhètes* ou des *Grisons* , ou par ceux de Trente. Les Grecs , selon lui , n'y passèrent que les derniers. Le Duc Maciucca verroit avec peine qu'il n'y eût pas compté les Phéniciens , que ce Seigneur fait paroître sur les plages de Naples , même avant la guerre de Troye ; expliquant les lieux que nomment Homère & Héfiode par l'Hébreu , qui n'a rien à faire avec le Phénicien ; tandis que ces lieux (2) n'ont eu leur nom ni de l'une ni de l'autre Langue.

(1) Macrobe l'a pris dans les *Sympof.* de Plutarque. T.

(2) Cela est vrai. Mais l'Hébreu & le Phénicien sont une même Langue , & de troisième ou quatrième dérivation. T.

Fréret observe « qu'Hérodote place les *Umbres* dans l'Illyrie, qui, selon lui, comprenoit » la Dalmatie, la Pannonie & la Mœsie ». Ainsi, reconnoissant dans l'Illyrie les *Liburnes* les *Siculotes* & les *Vénédes*, il assure que les Illyriens, divisés en ces trois Peuples, descendirent par les monts de la Carinthie, & pénétrèrent par le Frioul en Italie. « Preuve, » dit-il, que les Liburnes furent les premiers, » c'est qu'ils se réfugièrent dans le Royaume de » Naples & dans la Pouille, où ils se nommèrent *Pédicules*, *Appules* & *Calabres*, après » avoir été chassés par ceux qui vinrent à leur » suite.

» Les Sicules vinrent des confins de la Dalmatie, peuplèrent l'Umbrie, la Sabine & le » Latium. De-là, distingués par le nom de » Sicules, ils se jettèrent en Sicile, 1364 ans » avant notre ère.

» Cependant les Ibères de l'Espagne avoient » déjà passé par l'Italie, pour s'emparer de cette » île, l'an 1500 avant cette même ère. Voilà » pourquoi Thucydide disoit que les Sicanien » étoient d'origine Espagnole : ce que Sénèque assûroit des Corfes.

» Ensuite les *Ligures*, Celtes d'origine, & de la » Nation des *Umbres*, étoient venus en Italie par » les Alpes de Trénte, pour s'emparer des environs du Pô. Passant au-de-là de l'Appenin, ils

» fondèrent Rimini & Ravenne. Après diverses
 » guerres qu'ils eurent avec les Etrusques, ils
 » se fixèrent dans cette Province, qui en retint
 » le nom d'*Umbrie* ». Il cite un Passage de
 Plutarque, pour prouver l'origine des Umbres;
 & dit, d'après cet Ecrivain : « Que les Cimbres
 » étant arrivés, réunis à trente mille *Helvétiens*,
 » ceux-ci crièrent *Ambrones*; & qu'on reconnut
 » qu'ils étoient de même origine que les Ligures
 » mentionnés ». Il suffit de lire les réflexions
 que fait M. Guarnacci, dans ses *Origines Ita-*
liennes, Liv. I. Ch. IV., pour savoir à combien
 de difficultés cette opinion peut-être exposée.
 Quoi qu'il en soit, Fréret ajoute que « *Llygour*,
 » en Langue Celtique, signifie *homme de mer*,
 » & que les Bretons de l'Armorique appellent
 » encore les Anglois *Llegyr*.

» Ainsi les *Umbres* trouvèrent en Italie les
 » Illyriens & les Ibères : mais ils y vinrent avant
 » les Pélasges & *Ænotres* ». Ensuite il attaque De-
 nys d'Halicarnasse, « selon lequel *Ænotre* vint
 » en Italie avec les Arcadiens, dix-sept géné-
 » rations avant la guerre de Troye : vû que les
 » Arcadiens n'avoient pas encore de vaisseaux.
 » Il ne veut pas que les Pélasges soient partis,
 » par mer, du Péloponnèse & de l'Épire, comme
 » le dit le même Historien, & qu'accueillis d'une
 » tempête, ils aient été jettés aux embou-
 » chures du Pô, où ils bâtirent Spina: qu'ensuite

» ces Pélasges , ayant franchi l'Apenin , ils se
 » soient réunis aux Aborigènes , & ayent chassé
 » les Sicules. Selon lui , ces Peuples ne sont
 » pas partis de-là avant l'arrivée de Cadmus en
 » Grèce , parce qu'ils ont apporté (1) avec
 » eux l'usage des sacrifices humains ; usages ,
 » dit-il , qui ne fût introduit en Grèce ,
 » que par les Phéniciens qui y vinrent avec
 » Cadmus.

Passant ensuite aux Etrusques , il ne veut pas
 « que , selon Hérodote , ils soient venus de
 « Lydie. Il remarque que ce Peuple , ayant eu
 « aussi le nom de *Rasènes* , on doit les recon-
 « noître pour des *Rhétes* , venus de l'autre côté
 « des Alpes. Selon lui , ils chassèrent d'abord les
 « *Umbres* , s'arrêtèrent dans les environs du Pô ,
 « d'où ils envoyèrent des Colonies en Toscane ,
 « 992 ans avant notre ère ; car il trouve cette
 « époque par le calcul qu'il fait sur les huit
 « siècles dont parlent Varron & Censorinus ».

C'est , sans doute , l'amour de la Nouveauté
 qui a porté M. Durandi à développer & sim-
 plifier en même temps l'opinion de Fréret ,
 dans l'Ouvrage qu'il a publié sous le titre
d'Essai sur les anciens Peuples d'Italie.

(1) Toute l'Italie , comme les autres Nations , a im-
 molé des victimes humaines , sans excepter les Etrusques
 ou Toscans. T.

Il a aussi vu l'Illyrie comme la source de tous nos Ancêtres, en excluant cependant les Ibères, que Fréret admet comme ayant pénétré par la Ligurie. Guidé par le *Liv. IV.* d'Hérodote, où cet Historien dit qu'il sort du Pays des Umbres deux rivières qui se déchargent dans le Danube, savoir le *Carpis*, & plus au Nord, l'*Alpis*, il fixe les *Umbres* dans l'Illyrie. Censurant ensuite les Géographes qui n'ont pu reconnoître ces deux rivières, il assure que le *Carpis* est celui que nous appelons *Kulpa*, & l'*Alpis* la *Save*. C'est dans ces limites qu'il détermine le berceau des Peuples qui vinrent, par l'*Ocra* & les monts de la Carinthie, se propager dans l'Italie, c'est-à-dire les Scythes, sous les noms de Celtes, Illyriens, *Umbres*, *Sicules*; voilà, selon lui, nos Habitans primitifs, Autochthones ou Aborigènes.

Je ne suivrai pas M. Durandi dans ses laborieuses recherches concernant les Tribus Illyriennes ou Celtiques, qui vinrent plus tôt ou plus tard, ou relativement au pays dont elles s'emparèrent. Mais je ferai observer que, selon lui, les *Iapides* étoient aussi Illyriens, parce qu'ils étoient de ces *Iapides* qui s'étoient répandus au tour de l'Istrie jusqu'au golfe Flanatique ou *Quarnaro*. Il reconnoît encore pour Illyriens les *Liburnes*, qui passèrent de la Liburnie en Italie, les *Sicules*, que Plinie

trouve dans la Dalmatie , sous le nom de *Siculotes*.

On ne peut lui refuser d'avoir détaillé , avec beaucoup de sagacité , les différentes branches de ces Umbres ou Celtes-Illyriens. Savoir les Ligures , les *Sabins* , les *Opiques* , les *Picéniens* , les *Vesfins* , les *Marfes* , les *Frentans* , les *Samnites* , les *Brutiens* , & plusieurs autres anciens Peuples. Il compte aussi parmi ce grand nombre d'Illyriens les *Euganées* , parce qu'ils étoient de la Tribu de Ligures , de même que les Habitans de *Stonos* (1) , où se réfugièrent les *Euganées* , chassés par les Vénètes. Mais les Vénètes sont encore Illyriens pour M. Durandi , sans compter les (2) Sarmates. Ainsi les anciens

(1) Aujourd'hui *Stenega* , dans le Padouan. T.

(2) Il auroit parlé plus exactement , en faisant descendre les Hénètes & les Illyriens des Sarmates , dont une partie s'étoit jettée par l'Ibérie , l'Albanie , jusques dans la Paphlagonie , sous le nom d'Hénètes , d'où sont venus les mots *Wenètes* , *Veneti* , nom des Slaves ou *Wendes*. Les Hénètes n'étoient pas seulement en Paphlagonie : les autres Sarmates Européens conservèrent toujours ce nom , & prirent en outre celui de *Slaw* , qui signifie *Noble*. Une partie de cette grande Nation s'étoit donc jettée du côté du golfe de Venise , sous le nom d'Hénètes , dans les Lagunes qui , avant la révolution du Globe , avoient été les *Marais* , occupés par les *Aones* , comme l'indique leur nom. D'autres Slaves ou Hénètes ou Wénètes , *Wendes* , s'y

Vénètes pouvoient se dire *Illyrico-Celto-Sclavons*, &c. &c.

Il s'occupe des Etrusques dans sa seconde *Partie*, & s'accorde, à cet égard, avec Fréret, excepté seulement à l'égard de l'arrivée des *Sicules* en Sicile, qu'il fixe à trois siècles, avant que les Etrusques vinssent en Toscane.

réunirent vers la fin du sixième siècle, & s'y fixèrent en payant un tribut aux Ducs de Frioul. Peu après ils eurent leurs propres Ducs : tandis que *Samo*, devenu Chef des Slaves-Moraves, battoit les Huns, & ensuite les Francs, en bataille rangée, du temps de Dagobert. Ce *Samo* étoit auparavant Marchand. Ce fut lui qui fixa une partie des Wénètes, où Hénètes Européens, en Bohême. J'en parle, parce que ce grand Capitaine est presque oublié par les Historiens modernes. Voyez la *Dissertation Allemande* de M. Pelzél, dans le *Journal de Bohême* de M. de Born, Hubner, *Dict. Géogr. Allèmand.* aux mots *WENDEN & SORABEN*, & *Dissert. Latine* sur les Slaves, à la fin des *Discours* de *Lancifius*. On est étonné de l'immense étendue de cette Nation des Slaves, qui, sous le nom de *Macédoniens*, renversèrent le Trône des Perses. Bochart a cru trouver les *Sarmates* dans *Schar-Matai*, *reste des Médes* ; mais *Sarmate* ou mieux *Sauromate*, ne désigne qu'une Nation ou distinguée par la couleur de ses cheveux *saur* ou *saur*, de couleur blonde foncée par le *bas* & *mate*, homme associé : ou par ses armes, *saur-mate*, gens-de-lance. Ce sont les Ancêtres des premiers Peuples de la Germanie. Leibnitz retrouvoit toutes les racines des mots Allemands dans l'Esclavon, T.

Il prétend assez singulièrement que (1) les Etrusques étoient différens des *Tyrrhéniens*, regardant ceux-ci comme Pélasges, lesquels se nommoient *Tyrrhéniens*. Or ces Pélasges sont pour lui Celtes ou Scythes, comme les autres.

Si jamais l'Histoire peut être réduite en système, assurément M. Durandi a la gloire de l'avoir fait avec beaucoup d'esprit. Il a même jetté un grand jour sur les traditions obscures, dans lesquelles on reconnoissoit à peine la position & l'état des anciens Peuples

(1) C'est ce que je crois aussi sans singularité. Le mot *Tyrrhénien* n'a d'abord désigné que les Peuples de l'Italie, parce qu'ils étoient fixés dans les montagnes. L'Italie n'a même été connue des premiers Peuples que par des noms qui signifient montagne, *Tyr*, *Ital*, *Apen* ou *Pen* : *Saturn*, montagne, selon Diodore. *Stor* signifie *escarpé*, *roide*, dans le Nord. Le Chef des Atlantides qui y passèrent, en prit le nom de *Saturne*. On l'a fait fils de l'Océan & de *Téthys* : cela devoit être, puisqu'il venoit d'une île. *Pelasge* signifie aussi *Montagnard*. Hérodote a confondu deux Peuples, en disant *Tyrrhéniens-Pélasges*. Les premiers étoient en Italie, les seconds dans les monts qui se trouvoient entre le Danube & l'extrémité Méridionale de la Morée. Mais, dans l'origine, ils n'eurent rien de commun. C'est faute de connoître le vrai sens des mots, que les Grecs & les Modernes ont si fort embrouillé les émigrations des Tyrrhéniens & des Pélasges. L'Italie fut appellée *Tyrrhénie*, comme la Grèce *Pélasgie*. c'est-à-dire *Pays des Montagnes*. T.

de l'Italie, des Ultramontains & particulièrement des Gaules.

Je ne m'arrêterai pas à ce que M. Alexandre Tonfo répète concernant l'Illyrie; l'arrivée des Scythes ou Celtes & Illyriens, par les Alpes de la Carinthie; *de l'origine des Ligures*, 1784: je rappellerai seulement que, selon lui, les trois grandes Contrées Occidentales de l'Europe, savoir l'Italie, la Gaule & l'Espagne ont été peuplées par les Ligures. Ainsi, pour résumer, voici à quoi se réduisent les opinions de MM. Fréret, Durandi & Tonfo :

1° L'Illyrie, trois siècles avant Troie, comprenoit la Liburnie, la Iapidie, la Dalmatie, la Croatie, la Pannonie, la Mœsie, &c.

2° Selon Hérodote, les *Umbres* ou *Scythes* se confondirent en corps de Nation avec les Illyriens, & sont venus en Italie, divisés en plusieurs Tribus, par les Alpes de la Carinthie.

3° Les Liburnes étoient Illyriens, & formèrent la Nation des Ligures, en venant de la Liburnie.

4° Les *Iapiges* étoient les mêmes que les *Iapides* de l'Illyrie, comme le *Sicules* n'étoient autres que les *Siculotes* de la Dalmatie.

5° Les *Vénètes* n'étoient qu'un mélange de Sarmates, de Sclavons & d'*Umbres*.

6° Les Etrufques n'étoient pas de la même origine que les Tyrrhéniens, puifque ceux-ci étoient une branche des Umbres ou Scythes ou Illyriens; & ceux-ci venoient des Pelafges. Enfin ils pénétrèrent en Tofcane, 992 ans avant notre ère :

Après ce réfumé, je ferai quelques obfervations fur chaque article. 1° Il eft vrai que les Anciens comprenoient certain nombre de Provinces, fous la dénomination générale d'Illyrie: cependant il n'eft pas croyable que l'Illyrie fût fi étendue avant les Romains. « Les Romains, » dit Appien, entendent par le nom des Illyriens, les Pannoniens, les Rhètes, les Noriques, les Mifiens, qui font à la droite du Danube: de forte qu'ils voulurent que, depuis la fource du Danube, jufqu'au Pont-Euxin, ce fuflent les confins de l'Illyrie ». Voilà pourquoi Strabon commence la description de l'Illyrie aux Rhètes & aux Vindeliciens.

Il eft facile de voir que les Romains pouvoient bien réunir plufieurs Provinces fous un même nom, pour l'ordre de l'Adminiftration: mais jamais il n'a été en leur pouvoir de changer l'origine des Peuples, & de faire devenir Illyriens ceux qui ne l'étoient pas. Ils appelèrent *Illyrie* toute la Partie Orientale de l'Europe, fituée entre la mer Adriatique, la Grèce, le Danube jufqu'à la mer noire. Après Conftantin,

on l'adivisa en Orientale & Occidentale : la première appartenoit à l'Empire de Constantinople , la seconde à l'Italie.

Sextus Rufus & la Notice de l'Empire , font voir qu'on y comprenoit dix-sept grandes Provinces , parmi lesquelles on comptoit l'île de Crète , aujourd'hui Candie. Voilà pourquoi les Ecrivains les désignent tantôt par leurs noms particuliers , tantôt comme Illyriennes. C'est ainsi que Dion & V. Patercule appellent *guerre Pannonique & Dalmatienne* , celle que Tibère fit dans ces deux parties ; tandis que Suétone la désigne comme *Guerre d'Illyrie*.

Mais l'Illyrie n'étoit pas telle dans les premiers âges ; & l'on ne peut pas absolument prétendre , avec fondement , que les Illyriens existassent comme tels avant la guerre de Troye , parce qu'on ignore l'époque à laquelle ils se révoltèrent , & se détachèrent des Macédo niens.

L'Illyrie n'étoit , pour ainsi dire , qu'un petit territoire enclavé entre la Macédoine & la Dalmatie , sous le règne de Plaurate. Jean Lucius en fixe ainsi les premières limites dans son Ouvrage , intitulé *de Regno Dalmat.* , Liv. I. , Ch. II. « Il est certain que ce Royaume com-
» mença aux monts Cérauniens , ayant à l'O-
» rient la Macédoine , à l'Occident les Liburnes ,
» au Nord la Pannonie ». Il confinoit à la Dal-

matie, & non aux Liburnes, du côté de l'Occident, à moins qu'on ne l'entende des îles.

Agron, dit Polybe, fut plus puissant que les Rois ses prédécesseurs; cependant il mourut laissant son Royaume borné à l'espace qui s'étend entre Raguse & le fleuve Drino, où commençoit précisément la Macédoine. Voilà pourquoi les Romains, faisant la paix avec Teuta, voulurent que les Illyriens ne passassent pas au-delà de (1) Lissus, avec plus de deux petites barques, chaque fois. La Capitale étoit *Rizone*, située dans le golphe de Cattaro, & au milieu même du Royaume d'Illyrie.

On voit, bien clairement, le peu d'étendue de ce Royaume dans la *Description* que Polybenous a laissée de la guerre que les Romains firent à Teuta, femme d'Agron, & tutrice de Pinne, son fils. Strabon séparoit de l'Illyrie la Macédoine, la Dalmatie & l'Épire.

2° Quant à l'autorité d'Hérodote, il est évident, par ses détails, qu'il ne connoissoit pas l'Europe: car il n'auroit pas dit que l'Ister ou le Danube commençoit à (2) *Pirène*, chez

(1) *Lissus*, ancienne ville de Macédoine, entre Epidauré & Aulone. T.

(2) L'erreur d'Hérodote a pour bête une vérité obscurcie chez les Grecs. On y avoit su que le Da-

les Celtes , au-de-là des Colonnes d'Hercule , & partageoit l'Europe par le milieu. Ainsi ce qu'il dit du cours des rivières , dont parle M. Durandi , ne peut servir à rien établir de certain.

Si nous considérons l'état dans lequel devoit être l'Italie avant l'arrivée de ces Scythes que nos Littérateurs appellent *Umbres* , nous ne pouvons la voir que comme une scène d'horreurs , plus capable de détourner ceux qui vouloient y entrer , que de les attirer par sa fertilité. En effet tous ces Emigrans ne cherchoient que du pain , ou les moyens quelconques de vivre. Mais un pays couverts de monts énormes , & prolongés dans son étendue , submergé de tous côtés par des fleuves qui n'avoient pas encore de lit fixe , des Lagunes sans nombre , hérissé de bois dans les lieux par où l'on pouvoit se frayer un chemin , repaire de loups , de sangliers , d'ours ; secoué dans presque toutes ses parties par des tremblemens de

nube sortoit d'un mont que B. Rhenanus appelle *Brénner* ; en Grec *Pyren* , & que Pline nomme *Pyrenæus* , le plaçant en Germanie. Aristote suivoit la même tradion. Quant aux Colonnes d'Hercule , on voit qu'Hérodote , plaçant les sources du Danube dans les Pyrénées , devoit , tomber dans une seconde erreur : mais il avoue ne pas connoître l'extrémité de l'Europe. T.

terre, déchiré par des volcans, dont les cendres, les laves, les basaltes, les cratères attestent l'existence depuis Padoue jusque dans les Provinces les plus reculées du Royaume de Naples; un tel pays, dis-je, pouvoit-il faire espérer des aliments à des Peuples affamés qui demandoient sur-le-champ du pain, ou des vivres quelconques. D'ailleurs quelle raison ces Peuples auroient-ils eue de quitter leur pays pour aller se jeter dans une partie déserte de l'Europe, & qu'ils ne connoissoient pas, à cette ancienne époque? Cette réflexion présente une objection encore plus forte, si nous remontons au temps de Japhet, fils de Noé, avec ces Historiens. En effet il ne s'agit plus d'une Nation qui auroit entrepris ce voyage, mais d'une famille à qui jamais il ne pouvoit venir l'idée de passer du centre de l'Asie en Italie; pays dont l'existence ne fut sans doute connu des Asiatiques qu'à des temps très-postérieurs. Il est bien aisé de dire: « *Les*
» *Scythes, Celtes, Hébreux, &c. furent les premiers*
» *qui peuplèrent l'Italie* ». C'est un voyage fait en deux lignes. Mais comment auroient pu y vivre deux grandes Nations avant que la culture y eût été fort avancée, & que le terrain eût payé la peine de l'Agricole?

Ils vinrent, dit-on, par les Alpes de la Carinthie: mais pourquoi ne se sont-ils pas arrêtés dans le Frioul? Or ils ne s'y sont pas arrêtés,

comme le prouve l'excuse que les Gaulois firent au Sénat Romain. Ces Gaulois étoient descendus de ces mêmes Alpes, & y avoient élevé une Forteresse sur un territoire, qui fut ensuite celui d'Aquilée. Or, selon Tite-Live, *Liv. XV. Ch. II.*, ils n'élevèrent là ce Fort que parce qu'ils virent cette Contrée déserte, & qu'ainsi ils avoient cru ne faire tort à personne.

Il n'est pas concevable que, dans l'ordre des choses, des Peuples abandonnant la Pannonie, ayent pris leur route à travers des monts incultes, (au lieu de tourner du côté de la Grèce) pour entrer ensuite dans un pays encore plus inculte & inconnu. On ne peut donc se persuader que les Scythes ayent préféré l'Italie à la Hongrie, si auparavant on ne leur accorde la connoissance des passages presque impraticables, par lesquels ils devoient transporter en même temps avec eux tous les vivres nécessaires, puisqu'il étoit impossible qu'ils en trouvaient dans les monts qu'ils avoient à traverser: mais portoient-ils avec eux des vivres? Où les auroient-ils pris? Il est vrai que des Peuples chasseurs n'ont besoin que de leurs armes pour vivre sans attendre de récolte; sur-tout les Scythes qui transportoient leurs familles sur des chariots: ils n'avoient même pas d'autre habitation. Mais où chasser en Italie, puisqu'à ces premières époques les tremblemens de

terre continuel, les volcans brûlants presque de toutes parts, les torrens qui balayoient le plat pays, sans suivre encore de cours, les lacs, les lagunes, les marais impraticables les auroient arrêtés. D'ailleurs les Liburnes qu'on dit être venus les premiers en Italie, habitoient les îles fertiles de la mer Adriatique, où ils pouvoient vivre de la pêche, mais non être chasseurs.

3° Cependant ces Liburnes, qu'on croit être de la Nation des Umbres, & les premiers qui ont mis le pied en Italie, étoient-ils d'abord dans la Liburnie, entre l'Istrie & la Dalmatie, où ils se trouvèrent du temps des Romains? S'ils étoient dans ces îles fertiles, baignées d'une mer très-poissonneuse, pouvoient-ils se résoudre à les quitter, pour aller chercher une vie plus heureuse en Italie, contrée absolument déserte, & telle que nous venons de le voir. Mais leurs îles leur auroient fourni tous les produits qu'ils auroient espérés ailleurs. En supposant qu'ils ayent fait ce voyage, ils n'avoient qu'une mer étroite à traverser, sans faire un détour de deux-cents milles pour déboucher par les Alpes du Frioul, à travers des monts stériles & escarpés, qui leur auroient opposé tant de précipices. Pour moi, j'avoue que je ne comprends pas ce voyage. Strabon observe très-bien que les Peuples ne deviennent émigrans que dans le cas où des voisins les refoulent plus loin. Or

quel Peuple auroit alors chassé les Liburnes de leur demeure, & les auroit obligé de prendre leur route par le long détour des montagnes? Rien ne nous l'apprend.

On fait cependant que les *Umbres* les chassèrent des plages de l'Italie, qui regardent la mer Adriatique, d'où l'on peut conclure, avec Lucius, qu'ils passèrent de l'Italie aux îles opposées. En effet Théopompe, cité par Scimnus de Chio, dit que les îles *Liburnides* & *Absyr-tides* commencent où la mer Adriatique se joint avec la mer Ioniène.

Les Liburniens, dit Strabon (1), furent à Corfou, jusqu'au temps de Chersicrate, qui les en chassa, & s'empara de cette île. Forcés de quitter cette demeure, ils passèrent plus loin. C'est pourquoi Appien, parlant d'Epidamne, aujourd'hui Durazzo, dit « Les Phrygiens y demeurèrent les premiers, ensuite les *Taulantes* & , après eux, les Liburnes. Ceux-ci s'emparèrent des îles qui sont au-dessus. Les Illyriens, devenant plus puissants, les inquiétèrent; & ce fut alors que ces Liburnes firent une ligue avant Denys de Syracuse, à qui ils cédèrent deux îles, celles d'Issus & de Phare, où la flotte de Syracuse se tint en station.

Enfin on peut dire, pour résumer, que les

(1) Strabon, *Liv. VI.*, à l'article de la Sicile. T.

Liburniens passèrent des bords de l'Italie dans les îles de la mer Adriatique ; & qu'ayant été chassés par des Peuples plus puissans , ils se retirèrent dans le golfe de *Quarnaro*. C'est dans cette opinion que Virgile a dit :

. *Intima tutus*

Regna Liburnorum.

Enid. Liv. I.

Guarnacci a soutenu, avec beaucoup de vraisemblance, cette opinion que j'avois proposée dans le quatrième *Livre* de mon Ouvrage sur les *Argonautes* ; & il fait voir que les Liburnes étoient Tyrrhéniens, c'est-à-dire des premiers Peuples originaires de l'Italie , qui passèrent dans les îles de la mer Adriatique.

4° Les *Iapides* ou *Iapodes* confinoient aux Liburnes. Plusieurs Savans ont cru devoir en conclure que les Iapiges d'Italie leur devoient leur origine. Mais Hérodote pensoit différemment. Il dit que les Crétois, ayant fait d'inutiles tentatives en Sicile pour s'emparer de la ville de *Céramique*, se rembarquèrent ; qu'accueillis d'une tempête, ils abordèrent en Italie, où ils bâtirent la ville d'Iria, & furent ensuite nommés *Iapiges-Messapes*. Athénée, *Liv. XII. Ch. V.*, qui les fait originaires de Crète, ajoute qu'ils dégénéchèrent tellement, qu'à la fin ils portèrent *perruque*. Si donc les Iapiges sont originaires de Crète, ce dont Pline semble aussi

convenir, *Liv. III. Ch. XI.*, qu'avoient-ils de commun avec les lapides, qui ne font pas venus de Crète, & qui n'ont jamais porté perruque.

Quant aux *Siculotes*, dont Pline feul a parlé, les plaçant fur les limites méridionales de la Dalmatie, tout ce que nous en favons c'est qu'ils étoient divisés en vingt-quatre Décuries. Les Sicules qui se trouvent actuellement en Transylvanie, peuvent être regardés comme les Descendans des Colonies que Trajan plaça dans l'une & l'autre Dacie; & l'on doit en dire autant des Peuplades Latines ou Romaines qui y font encore.

5° Mais arrêtons-nous un instant fur l'article des *Vénètes*. Nos Littérateurs en ont fait un mélange de Sarmates ou d'Esclavons & d'*Umbres*. On pourroit dire, avec Paul Diacre, *Liv. II. Ch. VI. & XXVI.*, qu'Alboin fut le premier qui amena les Sarmates & autres Barbares dans ces Provinces-ci. S. Grégoire parle de l'irruption que les Slaves firent en Istrie, *Liv. VIII. Epist. XXXVI.* Ils s'y fixèrent ensuite par le moyen du Duc *Jean*, au commencement (1) du IX^e siècle, comme on le voit par les *Affises*,

(1) On a vu, par ce que j'ai dit ci-devant, que les Slaves étoient fixés où le dit M. Carli, avant le IX^e siècle. Les mots *Casinthie* & *Croatie* font de leur Langue, & signi-

que les *Missi* ou Légats de Charlemagne tinrent dans cette Province. La Dalmatie fut ensuite envahie par les Avars & les Slaves, du temps de l'Empereur Héraclius, comme nous l'apprenons de Porphyrogénète. Il nous montre aussi que les Sarmates & les Croates étoient la même Nation.

Les Sarmates, que les Grecs appellèrent *Sauromates*, demeuroient au pied du Caucase, au-dessus de la Colchide. Ces Peuples passèrent en Europe, & s'arrêtèrent d'abord au Danube, au-dessous des *Gètes*, *Arrées* & autres Barbares. Enfin ils se portèrent jusque dans la Pologne, la Croatie, la Dalmatie, &c: Il seroit donc difficile de prouver qu'ils fussent venus en Italie avant la guerre de Troye, & que, s'étant réunis avec les Umbres, ils aient été les Ancêtres des Vénètes.

Ainsi c'est l'esprit de nouveauté qui seul a déterminé les Ecrivains que j'ai cités, à renoncer à un Peuple Asiatique, savoir les Paphlagoniens, parmi lesquels on trouve les *Hénètes*, pour admettre un autre Peuple Asiatique, savoir les Scythes & les Sarmates, qui n'ont aucun rapport, pour le

fient *pays de montagnes*. Ceux de Bohême ont aussi appelé leurs montagnes *Carinthie* : voilà pourquoi on les trouve nommés, en Latin, *Quarantani* dans quelques Ecrivains des âges obscurs. Voyez M. Pelzel, cit.é. T.

nom avec les Vénètes, & dont les émigrations n'ont eu lieu que plusieurs siècles après.

La Paphlagonie, qui commençoit au fleuve Bilis, étoit une Province qui confinoit au Pont-Euxin. La Sarmatie étoit à la partie Orientale : de sorte qu'en mettant dans une juste balance l'hypothèse des Modernes, avec l'opinion de Caton, de Nepos, de Pline, de Tite-Live, enfin de toute l'Antiquité, je me range du parti des Anciens, & je dis que j'aime mieux être (1) Paphlagonien que Scythe.

6° Mais que dirons-nous des Etrusques arrivés en Italie par les Alpes Grifonnes, & passant en Toscane, 992 ans avant J. C. ? On les fait différens des Tyrrhéniens & Pélasges.

Les Pélasges, arrivés en Italie, bâtirent Spina, aux embouchures du Pô. Etant passés en *Umbrie*, ils se réunirent aux Aborigènes, & chassèrent les Sicules. Commerçant ensuite avec les Tyrrhéniens, ils devinrent de grands marins : étant retournés en Grèce, ils furent appelés Tyrrhéniens du nom du pays qu'ils quittoient : ce que je dis, ajoute Denys d'Halicarnasse, afin que personne ne s'étonne de voir les Poètes & les Historiens nommer quelquefois Tyrrhéniens les Pélasges.

(1) Les Paphlagoniens étoient Sarmates. Voyez ce que j'ai dit ci-devant, T.

Ces Tyrrhéniens n'étoient donc pas Pélasges; ainsi nos Ecrivains modernes sont tombés dans la méprise que cet Historien vouloit faire éviter à ses Contemporains. Mais si l'on veut absolument nier l'arrivée des Pélasges en Italie, à une époque si reculée, avant la guerre de Troye, il faudra dire, avec M. Guarnacci, que les Tyrrhéniens, ayant passé d'Italie en Grèce, ont eu le nom de *Pélasges* ou *Pélarges*, de leurs courses vagabondes: ce sera pour lors une Colonie de plus qui aura passé d'Italie en Grèce & en Crète, où Homère les rappelle sous le nom de *Divins Pélasges*. M. Guarnacci les fait ensuite retourner en Italie, sous la conduite d'Evandre. Il faut lire l'Ouvrage même de notre docte Ecrivain, *Liv. II.*, pour voir les preuves qu'il donne du passage des Etrusques ou Tyrrhéniens en Grèce, où ils habitèrent Lesbos, Imbros, Lemnos, Athènes, Sparte, &c., & où ils prirent le nom de *Pélasges*, avec lequel ils revinrent en Italie. Or ces Tyrrhéniens (1) étoient précisément les Etrusques; & jamais aucun Auteur, ni ancien ni moderne, n'en a douté. Les Tyrrhéniens, dit Strabon, sont appelés *Tusques* & *Etrusques* par les Romains. D'un autre côté, jamais on n'a regardé les Etrusques comme une Horde de Tartares, c'est-à-dire comme *Celtes*, *Scythes*, *Illyriens*.

(1) Oui, dans un âge déjà éloigné de la révolution. T.

On a tant écrit sur les Etrufques, qu'il feroit absurde de vouloir répéter ici ce qu'on en a dit. Il est certain qu'ils différoient de tous les autres Peuples Barbares, Celtes, Scythes, &c. par les Usages, les Loix, les Rits Religieux, la Langue, l'écriture. Les Etrufques, dit Denys d'Halicarnaffe, ne reffemblent à aucune Nation par la Langue, les Usages : c'est peut-être pour cette raison qu'Hérodote dit que les *Pélasges-Tyrrhéniens* parloient la Langue de Cortone, qu'on appelloit *Barbare* ou *Etrangère*, lorsqu'ils étoient difperfés dans la Grèce.

On fait que les Romains appellèrent des Prêtres Etrufques pour l'inauguration de leur ville, du Temple de Jupiter Capitolin, de leurs Egoûts publics & d'autres grands Ouvrages; qu'il apprirent d'eux à régler l'appareil & l'étiquette des habits relatifs aux diverfes dignités, &c. &c. (1) La jeunefse étoit envoyée aux Ecoles des Etrufques, comme, par la fuite, on l'envoya à Marseille & en Grèce.

La Peinture & la Sculpture y étoient déjà arrivées à un haut degré de perfection, à des époques très-anciennes. Pline parle de Peintures d'Ardée, beaucoup plus anciennes que Rome.

(1) Il est utile de lire ici ce que Bianchini a dit à ce fujet. *Hift. Univ. T.*

Le Labyrinthe de Clusium (1) fut regardé comme une merveille de l'Art. Mais, ce qui fait honneur à cette Nation est l'ordre d'Architecture qu'on a nommé *Tofcan*. Maffée soupçonne, dans ses *Observat. Littér. Tom. IV. pag. 79*, que ce furent eux qui introduisirent, entre les triglyphes, les *têtes de taureau* & les *patères*, d'après leurs Rits Religieux. Je crois cette conjecture bien fondée, parce que les Grecs laissoient l'espace vide entre l'un & l'autre triglyphes pour éclairer peut-être le Temple; ce qui suppléoit à autant de fenêtres. Nous en avons une preuve dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. Pilade, montrant le Temple à Oreste dit : « *Vois, par* » *l'espace qui est entre les triglyphes, comme on* » *apperçoit ce qui est là-dedans* ». D'autres ont traduit ce Passage, comme s'il s'agissoit d'entrer par ces vides, avec une échelle : d'autres l'ont entendu de colonnes au lieu de triglyphes. Il est vrai que ce Passage est obscur, vers 113. Mais il me suffit de remarquer qu'il y avoit un vide entre les triglyphes, pour conclure, avec Maffée, que les Etrusques faisoient la frise massive, & sculptoient les patères & les têtes de bœufs au milieu.

Ces réflexions nous mènent naturellement à

(1) Voyez Gori, à ce sujet, & ce que j'ai dit du tombeau de Porfena, dans le *Vol. I. T.*

d'autres ; & l'on peut dire que ce sont les Italiens (1) qui ont montré aux autres Peuples & même aux Grecs l'Architecture ornée. En effet Hygin dit que ce fut Pélasge (2) qui, le premier, bâtit un Temple à Jupiter Olympien. Or Pélasge étoit Tyrrhénien ou Toscan.

On peut dire la même chose de la Mythologie ; car c'est en Italie & non ailleurs qu'on trouve Phlégra(3) & la bataille des Géans contre Jupiter, le Marais du Styx, les Champs-Elysées, les Cimmériens, le Royaume de Pluton, le Rapt de Proserpine, les Eaux du Cocyte, du Phlégéton, &c. de même que Saturne, Jupiter, Pallas, Phaéton, Mars, &c. Je vis, en 1757, à Pise, une urne antique sur laquelle étoit représentée la fable de Polyphème, ayant deux yeux : ce qui indique une époque (4) antérieure à Homère, ainsi mille ans au moins avant notre ère.

(1) M. Carli a sans doute oublié ici ce qu'il avoit lu dans Athénée, *Liv. V. T.*

(2) Selon Pausanias, ce seroit Deucalion. *T.*

(3) D'autres traditions rappellent ici la Thessalie, pays totalement volcanisé. Quant aux autres fables ou personnages, sans excepter Proserpine, on les retrouve originaires d'Égypte : ce que je pourrois prouver. *T.*

(4) Une variété pourroit bien ne pas marquer une époque. On en a d'autres exemples. *T.*

Si c'étoit des Phéniciens que les Tyrrhéniens eussent eu la connoissance des Arts, & reçu leurs Usages, comme le supposent nos Littérateurs, les premiers qui auroient du tirer cet avantage de ces Asiatiques, auroient sans doute été les Peuples de l'Italie, avec qui ils pouvoient entretenir quelque communication, comme les habitans des bords de Formie, Gaëte, &c. Or ces bords étoient occupés par les *Lestrigons*, Peuple grossier & même antropophage, selon Homère. Il est vrai que Thucydide les place en Sicile, *Liv. VI*, dans le voisinage (1) des Cyclopes, & dit qu'il ne sçait pas d'où ils sont venus; mais il se trompe.

Quoi qu'il en soit des Phéniciens & des *Lestrigons*, si les Etrusques étoient parvenus à un si haut degré dans les Arts & dans la civilisation, avant l'existence de Rome, c'est-à-dire plus de mille ans avant notre ère, comment peut-on présumer que, deux siècles auparavant, ils ne fussent que des Barbares, sans culture, comme le furent toujours (2) les Celtes, les

(1) Les Cyclopes & les *Lestrigons*, fils terribles de Neptune, étoient des Pirates, comme tous les Peuples Maritimes. T.

(2) *Toujours* est un peu trop, ou il faut remonter à une époque bien obscure. Or peut-on dire quelque chose de certain de l'inconnu ? Un Peuple auquel César, ce

Scytes & les Illyriens? Quel rapport y a-t-il donc entre les Etrusques & ces Barbares? On voit sur les Médailles des Etrusques que les noms de leurs villes ont des finales différentes des noms Celtiques. Voici des désinences Etrusques : *Velatri*, *Juter*, *Capu*, *Icuvin*, *Pyrgi*, *Cere*, &c. quelle analogie y trouve-t-on avec les finales de noms suivans : *Taurifchon*, *Scordifchon*, *Bermifchon*, *Arcobrigh*, *Burg*, *Pergh*, &c.? Quelles sciences, quels ornemens de dignité, quels spectacles, quelles marques extérieures

grandissime Brigand, enlève quatorze ou quinze millions d'or, devoit avoir des Arts, & depuis long-temps. Nous voyons encore chez les Celtes des Cités qui datent de plus de deux mille ans, ou pourroit dire trois mille sans erreur. Les murs de mon ancienne Cité sont de cette date : à peine peut on en arracher une pierre. Elle étoit assez spacieuse pour une grande Peuplade. D'ailleurs Cesar a trouvé des Etats bien policés & bien gouvernés chez les Celtes. Quant aux mots que M. Carli produit comme Toscans ou Etrusques, jamais il n'y en eut de plus purs Celtiques pour signifier *ville* ou *habitation*. Cære, Capitale de l'Étrurie, est le Celtique *Caër*, *ville*; j'avoue qu'il m'étonne ici. Il a trouvé des Théâtres ou des Spectacles chez les Peuples les plus barbares, le plus bel ordre civil chez les Peuples du Pérou, d'où le luxe étoit banni. On ne peut donc en tirer aucune induction ni pour ni contre les Celtes. Mais les Celtes étoient riches : or on n'est pas riche sans Arts. M. Carli voudra bien ne pas prendre mal ces courtes remarques d'un vrai Celte. Il doit connoître les *Ulbaneætes*. T.

de luxe avoient les Celtes, qui vivoient épars dans de petites chaumières, sans forme de Cité, sans système de Gouvernement ?

Dempster a pensé que les *Umbres* n'étoient pas un Peuple différent des Etrusques; & il y a de bonnes raisons pour le croire. En ce cas, les *Umbres* ne seroient pas d'origine Celtique ou Scythe, mais *Aborigènes*, comme le dit Pline, échappés à l'inondation de leur pays. La différence qu'il y a entre mon opinion & celle de Dempster, de Guarnacci & autres, c'est que je me borne dans mes époques au Déluge d'Ogygès, ou à l'irruption de l'Océan, & qu'eux remontent jusqu'au Déluge universel. J'en ai déjà parlé suffisamment.

C'est au génie supérieur des Etrusques qu'est du le raffinement & la politesse de leurs Usages. Les Phéniciens n'avoient ni leurs Arts (1), ni

(1) Les Phéniciens qui ont bâti le temple de Salomon, devoient avoir porté les Arts à un degré que n'ont jamais atteint les Etrusques. Ceux-ci ont eu de la délicatesse dans les dessins, du goût dans les formes, mais on n'y voit pas l'expression de la Nature. Ce sont des figures bizarres, qui tiennent beaucoup des idées Arabes, & semblent rappeler les Etrusques dans l'Orient. Si par *Superstition* M. Carli entend les *Rits Religieux* sous lesquels les Etrusques cachent leurs connoissances physiques, je crois que les Phéniciens, qui avoient été instruits par l'Égypte, ne leur cédoient en rien à cet égard. T.

leur Superstition. Les Etrusques ou Tyrrhéniens ont été nommés par Hésiode, comme *célèbres, illustres*. On croyoit, dans les temps les plus reculés, que les Etrusques s'étoient étendus par toute l'Italie : on leur a même attribué l'empire de la mer. Diodore rapporte qu'ils furent en guerre contre les Carthaginois au sujet de la possession d'une île de l'Océan. Apollonius feint qu'ils eurent aussi à combattre avec les Argonautes ; mais uniquement à cause de leur célébrité. Ils furent grands (1) pêcheurs de thon, ce qui leur fit donner le nom de *Thonnoscope*.

Cette expérience dans la Marine, est encore une preuve qui démontre que les Etrusques n'étoient pas Scythes ou Celtes d'origine, c'est-à-dire issus de Peuples qui ne fréquentoient pas la mer, & conséquemment ne pouvoient acquérir tant de célébrité à cet égard. Ainsi je ne saurois m'imaginer que les Etrusques n'ayent fixé leur habitation en Toscane que quatre-vingts-dix ans environ avant Hésiode, & qu'ils ne fussent que des Barbares. Au contraire, je vois qu'Hésiode, les faisant gouverner par le courageux Latinus, fils d'Ulysse & de Circé, les rapporte à 1150 ans avant notre ère.

Enfin il faut observer que tous les Anciens

(1) C'est aux aux Phéniciens qu'Aristote attribue l'invention de cette pêche. T.

s'accordent à dire que les Etrusques de Toscane ont envoyé des (1) Colonies dans le Royaume de Naples, en de-çà de l'Appennin, & fondé douze Villes, chassant les Peuples qui s'étoient établis dans ces endroits. Voilà pourquoy l'on trouve différens monumens Etrusques dans les territoires de Padoue & de Véronne. M. Guarnacci produit une monnoie sur laquelle on lit *Patu*, qu'il croit indiquer *Padoue*. On pourroit en inférer que les *Euganées* étoient de la Nation Etrusque, comme Mantoue & Adria.

Le même Ecrivain prétend prouver, par un grand appareil d'érudition, que les Etrusques, Tyrrhéniens, Umbres, Pélasges, Ænotres, Aborigènes, Ausones étoient de la même origine & un même Peuple. Il remonte à Noë & à Japhet, auquel il fait peupler tout l'Occident; trouvant l'Italie dans *Khétim*, nom du fils de Javan, fils de Japhet. Bacchus (2) n'est

(1) Les Celtes ont fondé des Royaumes chez l'Etranger. T.

(2) Ce Bacchus qu'on voulut aussi trouver dans Moÿse n'étoit que le *P-ach* Egyptien, qui signifie *Roi & Soleil*. Macrobe avoit bien raison de soutenir cette opinion. Laissons donc là *Nemrod* & son *Bar-chus* à Bochart & à nos Karaites. Moÿse eût sans doute été bien irrité de ces Métamorphoses, lui qui ne connoissoit que l'Auteur de la Nature pour objet de ses hommages. T.

pour lui que Nemrod. Il lui donne une flotte avec laquelle il va combattre les Tyrrhéniens : d'où il conclut que l'Italie étoit très-peuplée, quatorze ans après le Déluge , & puissante sur mer.

Cependant il met en problème : « Si cette » étonnante population s'est faite naturelle- » ment ou par miracle ; ou si le monde est » plus ancien qu'il ne nous paroît ». Or il ne fauroit répondre à cette question qu'avec un miracle, ou en faisant remonter la Chronologie plus haut.

Observons que l'Écriture ne nous présente , à cet égard, aucun effet miraculeux ; mais elle nous fait voir que tout s'est passé dans l'ordre de la Nature. Ainsi, en admettant cet ordre , c'est-à-dire qu'il naisse trois ou quatre individus pour cent, & qu'il en meure à-peu-près autant, admettant néanmoins l'avantage d'un de reste sur les morts, par cent, il est certain qu'en cent-cinquante ans il ne pouvoit se trouver de deux personnes qu'environ trois-cents individus d'engendrés. Combien donc faudroit-il de siècles pour produire ces millions qu'on suppose ?

Quoi qu'il en soit, M. Guarnacci prend Noé pour la souche des Italiens, sous le nom de *Ianus*, qui, selon lui, étoit celui qu'on doit entendre par Saturne. S'il est vrai que Noé,

Japhet, Javan vinrent, par une inclination particulière, peupler l'Italie, il s'en suit que c'est l'Italie qui a répandu ses Colonies dans tout l'Occident pour le peupler; & même en Grèce. Mais ce ne seroit alors qu'à des époques très-postérieures; & , quand nous parlons des Peuples qui ont envahi l'Italie, nous remontons à deux mille ans environ avant l'ère Chrétienne. Or c'est à ces époques que nos Littérateurs, supposant l'Italie déserte, la font peupler par des Scythes, des Celtes, des Umbres, des Illyriens, &c.

Nous voulons devoir tout, en Italie, à des Peuples étrangers, sur-tout à des Barbares que nous réclamons pour nos Ancêtres: mais il y a une grande différence entre dire que les Celtes & autres Nations ont pénétré peu-à-peu en Italie, & prétendre qu'il n'y avoit aucun habitant à leur arrivée, sur-tout depuis le Déluge d'Ogygès; c'est-à-dire depuis la révolution du Globe, & la rupture du Déroit de Gibraltar, causée par l'Océan, qui submergea tant de terrains découverts auparavant.

Il est certain que les Peuples primitifs ont tous été vagabonds; mais, si les Etrangers sont venus chez nous, on peut aussi assûrer qu'il est sorti de chez nous des Colonies qui sont allées se fixer dans d'autres Contrées. Je ne

parlerai pas ici des Liburnes qui ont peuplé les îles de la mer Adriatique, parce que cette époque est trop récente, en comparaison des temps supposés primitifs.

Nous avons déjà vu que les Béotiens se disoient descendus des Peuples qui habitoient autour du Pô, comme le montre Servius : en effet il y avoit des Orobés, tant au-de-là du Pô, que dans la Béotie. Il semble aussi qu'il est démontré, par l'accord de tous les Historiens les plus anciens, que les Etrusques ou les Tyrrhéniens ont en partie passé en Grèce, en Arcadie, dans plusieurs îles où ils ont fondé des Colonies. C'est ce qui arriva plusieurs siècles avant la guerre de Troye, avant Inachus, père de Phoronée, sous lequel arriva le Déluge d'Ogygès. Cet Inachus, selon Sophocle, cité par Denys d'Halicarnasse, régnoit à Argos parmi les *Pélasges Tyrrhéniens* : de sorte que la colonie des Tyrrhéniens est de la même époque que les Orobés en Béotie. Cependant les Arcadiens (1) qui se disoient antérieurs à la Lune, donneroient à entendre qu'ils remontoient à une époque plus éloignée que ce Déluge.

Denys d'Halicarnasse favorise mon assertion, lorsqu'il dit que les Aborigènes envoyèrent

(1) Voyez ce Tom. II. pag. 274. Note. T.

des Colonies dans plusieurs Contrées. Les Phrygiens , selon Servius , *Virgil. Ænéid. Liv. VII.* favoient , par ancienne tradition , que Dardanus , forti de *Corique* , ville de Toscane , s'étoit retiré en Phrygie , où il avoit bâti celle de Troye. C'est pourquoi Silius Italicus écrivoit , en parlant des Troyens :

. *Tellure antiquitus orti*
Euganeâ. Liv. VIII.

Plus avant , dans l'Asie , vers la mer Caspienne , les Albaniens , au rapport de Trogue Pompée , se disoient originaires du Latium & du mont Albain. Voilà pourquoi ils appelèrent les Romains *Frères* , lorsque Pompée se présenta à eux.

Mais tous ces rapports sont des fables , me dira t-on. De quelle opinion ne peut-on pas en dire autant ? Plutarque est le seul qui prétende que les Ligures (1) se croyoient de même

(1) Plutarque avoit la Vérité pour lui. Le mot *Ligur.* désignoit les Celtes fixés le long des côtes maritimes qui en ont eu le nom de *Ligurie* , c'est-à-dire *Pays* des hommes de mer. M. Carli , qui refuse aux Celtes d'avoir été marins , ne s'est pas rappelé les Vénètes , (aujourd'hui *Vannes*) ou Celtes de l'Armorique , qui avoient un si grand nombre de vaisseaux , & qui furent les plus puissans de ceux qui habitoient les côtes. T.

origine que les Celtes , parce que les armées Romaines & Cimbriques , étant en face des Helvétiens & des Ligures , avoient crié *Ambrones*. C'est sur ce fondement qu'on établit l'origine de ces Ligures. Mais Trogue Pompée dit la même chose des Albaniens , lorsque les Romains entrèrent dans leur pays. Son autorité vaut bien celle de Plutarque , au moins. En conséquence il faut admettre ce qu'ils disent l'un & l'autre (1) , ou les rejeter tous les deux.

M. Guarnacci a donc raison de soutenir que la Grèce , loin de fournir des Peuples à l'Italie , doit reconnoître les Italiens pour ses Peuples primitifs , &c.

Mais , avant toutes ces époques , c'est à-dire avant la catastrophe qui changea la face du Globe , la Grèce étoit elle-même un Continent qui s'unissoit à l'Italie ; & les îles ne furent que les cimes qui s'élevèrent au-dessus des eaux qui submergèrent les terres.

Il faut donc établir deux époques , l'une antérieure , l'autre postérieure à l'inondation. Ainsi l'on peut dire que les Italiens , tant avant qu'après la révolution , passèrent en partie en Grèce , comme d'autres Peuples de l'Asie & de l'Afrique ; & que l'écriture fut la même parmi ces Peuples , jusqu'à ce que

(1) Ce que dit l'un n'infirmé pas l'affertion de l'autre. T.

les Grecs en perfectionnèrent la forme , polirent le langage , & se différencièrent ainsi de tous les autres. Il est évident que les monumens les plus anciens de l'Italie présentent une uniformité sensible dans les caractères ou les lettres de l'Alphabet : c'est pourquoi l'on est souvent incertain à quel Peuple on doit rapporter ces Antiquités , comme je l'ai fait observer ailleurs.

Ainsi , quelqu'éloigné que M. Tonso paroisse de l'hypothèse des Atlantides & de l'idée d'une comète dont les approches auroient causé la révolution que j'ai décrite , & fixée au temps d'Ogygès , cela n'empêche pas que je rende à ses travaux littéraires la justice qu'ils méritent ; car rien ne doit être plus libre que la pensée. Toutes les fois qu'on traite de points historiques , assez éloignés pour se délayer dans la Mythologie , chacun est libre de penser comme il le juge à propos.

Mais je dirai , en réponse à la digression amère qu'il a faite sur l'Eridan & sur l'Ambre , que cette question étoit étrangère à l'origine des Ligures. Ainsi qu'il me permette quelques mots.

Il observe , comme moi , qu'Hérodote a écrit que l'Ambre (1) venoit d'un fleuve appellé

(1) L'Ambre est une production minérale. Un morceau ou bloc d'Ambre , pesant trois mille livres , peut détromper

Eridan, qui coule dans le Nord de l'Europe. Ce qu'il dit est conforme au rapport de Diodore de Sicile, *Liv. VI. Ch. VIII.* Ainsi, tournant en ridicule la fable de Phaéton, il donne son opinion. « Comme, dit-il, le Rhône (*Rhodanus*) qu'on appelloit aussi *Eridan*, a ses sources » voisines de celles du Rhin, qui se décharge » dans le pays des *Vénètes Belges*, de même » on peut croire que le Rhin avoit proprement » le nom d'*Eridan*; que, l'Ambre venant du pays » de ces Vénètes, on a pris un pays l'un pour » l'autre, & qu'on a dit des Vénètes Adriatiques ce qui ne convenoit qu'aux Vénètes » Belges; raison pour laquelle on a donné au » *Po* le nom d'*Eridan*, qui n'a jamais été connu » dans ces parties, comme cela est attesté par » les plus graves Auteurs, entr'autres par » Strabon, cet Ecrivain qui est d'un si grand » poids ».

ceux qui le regardoient comme le produit d'une espèce de baleine, ou ceux qui le croyoient végétal. Voyez, pour de plus grands détails, l'Abrégé qu'on publie des *Transactions Philosoph.* en François, *Tom. II. pag. 95 & suiv.*, chez Buiffon, Libraire. Le fleuve dont il s'agit dans Hérodote, se trouve marqué sur la *Carte* que M. Bailly a jointe à son *Atlantide*: mais on trouve de l'Ambre dans presque toutes les parties du Globe, & souvent au milieu des terres. Voyez aussi Bergmann, *Manuel Minéralog.* pag. 171, §. 140. T.

Voyons donc si le Pô n'a pas eu le nom d'*Eridan*. Il est vrai que Strabon écrit, *Liv. V pag. 215*, que l'*Eridan* n'existe nulle part sur terre. Ainsi l'on pourroit, avec lui, ne reconnoître aucun fleuve de ce nom, ni en Italie, ni chez les Belges, ni ailleurs : mais Diodore, plus ancien que Strabon, savoit, *Liv. III. Chap. XVI*. que le Pô avoit été anciennement appelé *Eridan* ; nom, dit Pline, *Liv. II*. que les Grecs donnèrent au Pô. Virgile, antérieur à Strabon, dit du Pô :

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus. Georg. *Liv. II*.

Polybe, plus ancien que tous ces Auteurs, dit que ce fleuve étoit particulièrement appelé *Eridan* chez les Poëtes. Mais Platon l'avoit ainsi nommé, long-temps auparavant, dans son *Critias*. Scimnus de Chio dit que c'étoit son nom, & ajoute qu'on y trouve de l'ambre excellent. Selon Silax, l'*Eridan* coule chez les *Hénètes*. Je ne fais, en vérité, comment, après tant de preuves, on peut nier que le Pô ait eu le nom d'*Eridan*.

Je n'ignore pas que M. Tonso est peu conséquent dans ses assertions. Il dit, par exemple, que les Déluges d'Ogygès & de Deucalion rappellent le Déluge de Noë ; & ensuite il tourne en ridicule ceux qui voyent le Déluge de Noë dans ceux d'Ogygès, de Deucalion, de Xifuthrus,

de Fo-hi, de Saturne. Il ne veut pas que l'analogie des Langues serve à découvrir l'origine des Peuples, tandis qu'il s'en sert pour prouver que les Ligures sont Illyriens d'origine.

Je dirai donc que, chacun pensant, avec droit, pouvoir adopter l'hypothèse qui lui plaît, je me suis cru assez autorisé pour en produire une de plus, en remontant à des époques plus éloignées, auxquelles je puisse trouver les Aborigènes ou les Autochthones, qu'on reconnoît comme Peuples primitifs. J'ai donc dit que Saturne étoit venu à la tête de Peuples sortis de l'Atlantide, comme Platon l'affûre d'après les *Mémoires* qu'il avoit de Solon; époque à laquelle le Latium avoit des habitans encore plus ancien; puisqu'on y suppose Janus, qui reçut ce même Saturne avec les Atlantides qu'il y conduisit. Voyez Macrobe, *Saturn. Liv. I. Ch. VII.* Ensuite j'ai montré que, depuis Saturne, il étoit arrivé sur le Globe une révolution qui fut connue sous le nom de *Déluge d'Ogygès*: ce fut alors que l'Océan, poussé au-delà de ses limites, absorba l'Atlantide, pénétra entre l'Europe, l'Afrique & l'Amérique, formant aussi les mers Méditerranée, Adriatique, Ioniene, &c.

En conséquence, il me sembla pouvoir en inférer que ces Peuples Atlantides ou Saturniens, réfugiés en partie sur les hauteurs, descendirent peu-à-peu dans les plaines, lorsque
les

les eaux eurent repris le niveau dans lequel il étoit possible qu'elles se fixassent. Ce furent là les Aborigènes qui donnèrent à cette partie de l'Italie le nom de *Saturnie*, & que tous les Peuples arrivés dans cette Contrée, par la suite des temps, reconnurent pour tels.

Si c'étoit une erreur, elle me seroit commune avec toute l'Antiquité. C'est ici sur-tout qu'on peut appliquer la maxime de *Tercullien* : *Quod antiquum, verum*; l'Antiquité est vraie. Ainsi je dis, avec *Trogue* ou son abrégiateur *Justin* : « Les premiers Habitans de l'Italie furent » les *Aborigènes*, qui eurent pour Roi Saturne, » le plus juste des Souverains; & voilà pour- » quoi l'Italie fut appelée *Saturnie* ». *Isidore* dit aussi que les Romains eurent même le nom de *Saturni*. *Ennius*, dans *Varron*, appelle *Saturnie* les environs du Capitole, où étoit le Temple de Saturne. *Festus* observe un très-ancien usage, en parlant du nom de *Saturnie* donné à l'Italie : c'est que, dans les plus anciens temps, les Prêtres ne se couvroient point la tête en faisant les Sacrifices : usage, dit-il, qui remonte à une époque antérieure à la guerre de Troye. En effet *Macrobe* dit que les Fêtes des Saturnales précédèrent de plusieurs siècles la fondation de Rome. *Pline*, *Liv. III. Ch. V.*, rappelle l'ancienne ville de *Saturnie*, dans le *Latium*; *Tite-Live* nomme aussi un château

de ce nom comme existant en Toscane; Liv. XXXIX. Il n'est donc pas étonnant que Virgile ait nommé l'Italie *Champs de Saturne*, *Saturnia arva*.

Il est bien singulier qu'on ait voulu reprocher une erreur à Denys d'Halicarnasse, parce qu'il dit, en Grec, que les Anciens appelloient l'Italie *Satornia*, en supposant que le nom de *Saturne*, en Grec, n'étoit pas *Saturne*, mais *Kronos*. Je réponds d'abord que Dion se sert du terme de *Saturne*, en écrivant en Grec; ensuite, qu'on peut apprendre de Denys, que le Roi Saturne n'est pas le Dieu connu sous le nom de *Kronos*, quoique les Grecs ayent indistinctement employé ce nom pour l'un & pour l'autre. C'est pourquoi Tertullien s'étonnoit que les Anciens eussent fait un Dieu de Saturne, qui, dit-il, n'étoit vraiment qu'un homme. Voyez son *Apologie*, Ch. X.

Je ne fais pourquoi Saturne eut le nom de *Kronos* (1); mais on n'ignore pas que ce nom

(1) *Saturne*, nom pris d'un mot qui signifie *Montagne*, selon Diodore, & en même temps celui du plus ancien Roi, rapporté dans l'Histoire, fut *Kronos*, chez les Grecs, qui eurent presque tous leurs mots radicaux des Macédoniens ou Slaves. Or, chez ces Slaves *Kronos*, *Karanos*, signifioit *éminence*, *supériorité*, *pointe de montagne*; en Allemand *Horn*. De cette signification de supériorité est venu le nom

fut commun à plusieurs Héros de l'Antiquité. Les Grecs, joignant l'aspiration à la lettre *K*, ont écrit *Khronos*, & ont ainsi pris *Saturne* pour le *Temps*, comme l'observe Macrobe. Mais il reconnoît *Saturne* ou *Kronos* pour un Roi, sous lequel les Peuples furent ramenés de l'état de barbarie à celui de la culture & des Sciences. Il ajoute que, si les Mythologistes ont totalement défiguré *Saturne* par leurs fictions, les Physiciens l'ont réduit à une simple vraisemblance. Ainsi l'Histoire de *Saturne* fut altérée par les uns & les autres, au point qu'on n'en connut plus la vérité. *Kronos* est le père de *Jupiter*, dans Homère & Hésiode. Quoi qu'il en soit, il s'appelloit *Saturne* en Italie; on en fit un Dieu après sa mort, & l'on institua les Saturnales en son honneur; jamais homme ne fit tant de bien à ses semblables, selon le témoi-

Kronos, donné à *Saturne*, le plus ancien Roi. *Caranus*, premier Roi de Macédoine, est connu. Son nom signifioit de lui-même *Roi*, comme *Pharaon* en Egypte. Aussi les Egyptiens distinguoient les *Pharaons* ou *Rois* par des épithètes. Ce mot fut aussi celui d'un Chef d'Égyptiens qui passèrent en Grèce; *Pharon*, d'où l'on a fait *Pharonée*. Il fut *Peiroun* en Asie pour désigner un *Chef* & le *Soleil*, comme en Egypte *Pharaon Ophris* ou *Soleil*. Voilà donc pourquoi *Saturne*, ou *Kronos*, fut le nom d'un même Roi. T.

gnage de toute l'Antiquité. Pouvoit-on ne pas le placer au Ciel après qu'il eut fait régner l'âge d'or sur la terre ? Qui l'a plus mérité que lui ? Du reste les Egyptiens n'ont pas connu les Saturnales avant la mort d'Alexandre. Quoique Saturne ait pu avoir d'autres noms, cela ne fait rien à la vérité de son Histoire. S'il a eu le nom de *Kronos*, il a eu aussi celui de *Gadir*, sans changer de personnage : car Platon nous apprend que le frère d'Atlas, lequel vint en Tyrrhénie, avoit le nom de *Gadir*, connu, en Italie, sous celui de *Saturne*. L'Italie fut donc d'abord nommée *Saturnie*, ensuite *Tyrrhénie* : mais jamais elle n'eut comme dénominations générales celles de *Celtique*, *Illyrique*, *Umbrie*, *Ligurie*, &c. Il est fort douteux que les Celtes y soient venus anciennement : mais cela est vrai des temps postérieurs. Il n'est pas moins vrai que le Caucase & la Scythie ont, presque de tous temps, vomis des Peuples barbares, affamés, qui inondoient l'Europe. Mais il s'agit ici des Peuples primitifs de l'Italie, & de décider si cette Contrée étoit déserte & inhabitée, lorsque les premiers de ces Barbares y fondirent, & si l'on doit les en regarder comme les Aborigènes.

J'observerai encore que parmi ces restes de Nations qui se sont réfugiées sur les montagnes, on trouve encore les *Chones* ou *Cones*, issus

de Chona, ou connus sous son nom. Or l'Hercule Egyptien, sous lequel arriva la révolution, se nommoit aussi *Chon*. Nous avons encore dans les environs du Pô les *Cycnées*, ainsi appellés de *Cycnus*, regardé comme Roi des Ligures. M. Guarnacci a cru que *Chone* étoit pour *Krone*. Mais Saturne ne fut jamais nommé *Krone*, en Italie, que lorsque les Grecs y eurent répandu leur Mythologie : cependant il est d'accord avec moi sur l'époque des *Chones* & des *Saturniens*, qu'on peut regarder comme les descendans des *Atlantides*.

Tel est le Supplément que j'ai cru devoir faire à ce que j'avois dit sur les *Peuples primitifs de l'Italie*. J'ai seulement voulu prouver que les hypothèses n'étoient que des hypothèses, toutes sujettes aux mêmes difficultés, quoique les unes soient quelquefois plus probables que les autres, sur-tout lorsqu'un homme ne conclut que d'après des faits présentés par la Nature, & confirmés par des traditions qui ne sont démenties par aucune autre. Je respecte infiniment les lumières de ceux qui penseroient autrement que moi. J'ai tâché d'éclaircir un fait obscur que d'autres ont soupçonné avant moi, en considérant l'état actuel du Globe. Ils ont imaginé des systêmes, pour tout expliquer. Ma marche est bien différente : c'est la

Nature que je considère : c'est l'Histoire, la Géographie qui me servent de guides, en me marquant des points qui fixent ma course, & dont je ne me permets pas de m'écarter. Il en est des Sciences comme de ces repas des Anciens, où chacun apportoit son écot : l'un donne plus, l'autre moins : jouissons toujours avec reconnoissance.



LETTRE XLVII.

Déluge de Deucalion. Prométhée. Ce Déluge n'est que l'Inondation annuelle de l'Égypte. Origine de la Fête des Eaux : elle n'est pas la Commémoration d'aucun Déluge. La joie en faisoit le caractère, &c., &c.

Deucalioncos fudisset Aquarius imbres. Lucain.

PARMI les absurdités sans nombre qu'a débitées sur le *Déluge de Deucalion* l'Auteur du *Dictionnaire Etymologique, Grec & François*, dans son *Discours Préliminaire pag. cl. & suiv.* j'y trouve une seule réflexion sensée, dont il faut lui faire honneur. « Une foule de traits » indiquent un très grand (1) rapport entre » la Mythologie Grecque & l'Égyptienne, nié » cependant par des personnes que leur habileté auroit du mieux guider », *pag. clxv.*

C'est particulièrement contre lui que je cite sa propre réflexion. Cet homme, qui ne doutoit

(1) On verra cette vérité prouvée dans le *Séthos* surtout, 3 vol. in-12. chez Guérin, 1731 ; Ouvrage très-intéressant, & qui est à peine recherché.

de rien, à la faveur des Dictionnaires (car, pour les Langues, il n'en entendoit aucune) nous dit tout ingénument, *pag.* 149: « Que la
 » solution des difficultés relatives à la tradition
 » de ce Déluge (*inconnu aux anciens Grecs*) ne
 » doit être qu'un jeu pour nous, qui avons de
 » plus grands secours, des secours inconnus
 » aux Grecs ».

J'avoue que, toutes les fois que j'ai voulu concilier le Déluge de Deucalion avec la Chronologie & l'Histoire, je n'y ai plus trouvé ni Deucalion, ni son Déluge; & la lecture de ce qu'en a écrit ce Littérateur, n'a servi qu'à me convaincre davantage qu'il n'y avoit aucun rapport entre le Déluge de Deucalion & celui de Noé, bien loin de m'en prouver la ressemblance, comme l'Auteur s'étoit proposé de le faire. J'ai examiné ce que disent les autres Peuples des deux Hémisphères, puisque la Fête des Eaux semble avoir été généralement connue & pratiquée: mais une tradition dément l'autre: les époques sont contraires les unes aux autres: ainsi je n'ai pu y voir que des idées vagues de ce que je cherchois. J'en ai donc conclu, avec M. Schenneberg, qu'*outré toutes les autres circonstances, qui se refusent aux idées de Gêbelin & d'autres, la Chronologie ne pouvant s'accorder avec les époques, pour prouver l'identité du Déluge de Deucalion & de celui de Noé, il falloit regarder*

ce premier Déluge comme une fable renouvelée des Grecs, & convenir que Fréret a très-bien vu, quoi qu'en dise Gébeline, que les anciens Grecs n'avoient pas connu le Déluge de Deucalion. Aristote en dit deux mots : mais l'idée de l'inondation de l'Égypte & de ses circonstances s'étant peu-à-peu obscurcie en Grèce, parmi les descendans des Egyptiens qui y étoient passés sous la conduite de Phoronée & de Danaïis, ou ayant été confondue avec ce qu'on avoit pu y apprendre d'une traduction Grecque de la *Genèse*, qui y circuloit déjà du temps de (1) Platon, on aura dès-lors adapté à Deucalion ce qui ne convenoit qu'à l'Égypte, comme nous le verrons.

Mais que cette version ait existé ou non, je crois qu'il faut remonter au-delà des dates connues chez les Grecs, pour trouver l'origine de la tradition de ce prétendu *Déluge* : « Il fut, » dit-on universel. Il n'échappa que ce Scythe, sa femme : & ce fut avec des pierres qu'ils réparèrent le Genre-Humain, après avoir été consulter l'Oracle de Thémis » :

. Indè genus durum.

Et documenta domus quâ simus origine nati,

dit Ovide.

(1) Voyez *Beyerling*, Préface de sa *Bible*, à Anvers, 3 vol. in-folio.

Je laisse de côté les autres exposés de ce Déluge, parce qu'ils ont été certainement diversifiés plus tard sur la *Bible* des Septantes. Plutarque, Lucien, ou l'Auteur de l'Écrit qui passe sous son nom, Apollodore, ont chacun brodé le fait à leur manière, en puisant à cette source. Ainsi je suis la tradition la plus générale. En vain m'opposeroit-on, avec Gêbelin, les constellations méridionales, où les circonstances de l'Arche de Deucalion, ou de Noé, selon lui, l'Autel de Thémis, la Colombe, le Corbeau, &c. *sont tracés, dit-il, en caractère de feu* : je répondrais qu'on a calqué cet événement sur le rapport de ces astérismes, & l'on auroit rien à me dire.

Je vous prie de faire bien attention à cette manière de reproduire des hommes. Pourquoi ne sont-ce pas *Deucalion & Pirra* qui repeuplent le Monde du fruit de leurs amours légitimes ? Et pourquoi, après cette reproduction *lythophyte*, ont-ils des enfans ? car Gêbelin nous donne très-exactement la généalogie de leurs enfans *sarcophytes*. Voilà des demandes qu'aucun Ecrivain ne s'est encore faites, afin d'en tirer une conséquence quelconque. Il est vrai que d'autres Nations, soit en Asie, soit en Amérique, conservent d'autres individus : d'autres conservent même des Peuples entiers sur des montagnes. Mais ce n'est plus le Déluge

de Deucalion. Ne nous écartons pas de la vraie tradition, telle que je l'ai présentée.

La Fête des Eaux ou des Hydrophories se trouve réunie à l'idée du Déluge de Deucalion, comme instituée en mémoire de ce Déluge. C'en est, dit Boulanger, après plusieurs autres, la vraie Commémoration. Ils citent le gouffre où l'on jettoit, en Syrie, l'eau qu'on puisoit à un lac; celle qu'on jettoit de même en Grèce, près d'un Temple de Jupiter; celle qu'on puisoit à Jérusalem, à la fontaine de Siloë, & que les Prêtres versoit dans un trou analogue, près de l'Autel. Personne n'a plus appuyé sur ces circonstances que Boulanger &, après lui, Gêbelin, pour en conclure la vérité d'un Déluge de Deucalion, qui seroit celui de Noé même. Ils n'ont pas réfléchi que, si ces deux Déluges étoient le même, on prouvoit la nullité des deux, en démontrant que l'un étoit absolument imaginaire. Or nous verrons bientôt que celui de Deucalion est une singulière méprise.

Vous êtes convenu avec moi des connoissances superficielles de Boulanger, & qu'il n'étoit pas assez instruit pour nous donner un Ouvrage sous le titre d'*Antiquité dévoilée*. Il a tout vu en noir, selon ses dispositions physiques. Entièrement subjugué par une première idée, à laquelle il a voulu subordonner tous les

accessoires , il a bâti un système tel qu'il le vouloit avoir , mais non tel qu'il devoit être ; & tout son appareil d'Hébreu n'est qu'un verbiage mal appliqué , qu'il ne comprenoit même pas.

Voyons d'abord qui est Deucalion dans la Fable ; car la Fable , toujours vraie , quand elle est bien entendue , devient pour nous la seule Histoire que nous puissions consulter. Ainsi cherchons le dans cette Histoire. Deucalion a pour père *Minos* , le même que *Ménès* , en Egypte , *Manès* , chez les Phrygiens , *Man* , chez les Theutons , &c. c'est-à-dire le *Soleil*. L'identité du sens de ces mots a été trop bien prouvée par M. Gufmann (1) , que j'ai cité plusieurs fois , pour que je m'y arrête. Selon Apollodore , Deucalion a pour père *Prométhée* ; c'est encore le *Soleil* , mais à un point particulier de sa course , comme nous le verrons.

Il faut donc savoir qui est aussi Prométhée. Vous savez qu'on a pu dire *Prométhès* & *Prometheus* , chez les Grecs , comme on a dit *Achillès* , *Achilleus* pour *Achille*. Le père de Prométhée , selon Hésiode , est *Ia-petos* , ou *Ia-petus* , dans Horace. Les Hébraïsans voyent

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire du Globe & de ses Habitans* , 2 vol. Allemands , in-8° , à Lemberg.

aussi-tôt ici *Japhet*, fils de Noé : ainsi voilà, selon eux, une généalogie puisée dans Moÿse, mais falsifiée par l'ignorance. Doucement : ne traitons pas d'ignorans des hommes qui en favoient plus que nous.

Gébelin nous a dit que les théories Grecques & Egyptiennes ont un très-grand rapport entr'elles. Il avoit raison : mais ce sont les Théories anciennes. Or celle-ci en est une portée en Grèce par les Colons Egyptiens qui y ont passé à la plus ancienne époque.

Les Egyptiens reconnoissoient une âme universelle qui dispoÿoit à son gré de la Nature, l'animoit, la vivifioit. Ils l'appelloient *Ia Phras*. Voilà ce *Ia-Pétos* d'Hésiode, & père de *Promethes*, que j'expliquerai plus bas. Mais, dans les Théories secondaires de l'Égypte, cette âme fut représentée par le Soleil, qu'on se figura comme *son emblême & son énergie* : cette énergie fut *Prométhée*. Dans les Théories du troisième Ordre, le Soleil, au lieu d'être subordonné à cette âme universelle, désignée aussi par *Theut* ou *K-n-eph*, qui signifient *souffle*, *spiritus* ou *esprit*, dans le sens du latin *spirare*, le Soleil, dis-je, eut un génie particulier, comme tous les autres astres, pour diriger son cours & ses influences ; & l'on attribua au génie tout ce que les premières théories faisoient dépendre de l'âme de la Nature. Ainsi Prométhée fut,

comme Hercule , tantôt le Soleil , tantôt son génie. Ce qu'il est essentiel d'observer ici.

Cette confusion eut lieu particulièrement chez les Grecs , dans des âges éloignés des premières Colonies Egyptiennes , qui s'étoient établies dans plusieurs parties du Péloponnèse. Ce seroit , de nos jours , une absurdité que de déduire les théories Grecques de celles des Hébreux , avec qui jamais les Grecs n'ont eu la moindre liaison , qu'à Alexandrie , mais très-tard. Les plus célèbres Philosophes Grecs vécutent long-temps en Egypte , & puisèrent à la même source que Moÿse : il ne seroit donc pas étonnant qu'il y eût quelque analogie dans quelques dogmes. Si les Grecs ont connu *Japhet* , comme père de Prométhée , ce n'a pas été par la généalogie de Noé , mais par les théories de l'Egypte.

Le Soleil étant pris pour l'âme du Monde , on voit pourquoi les Chefs des anciennes Nations tant de l'Amérique , que de notre Hémisphère , se qualifioient de *filz du Soleil*. Ce fut le premier abus des théories de (1) l'Egypte. Mais ce titre paroissoit le plus noble : on ne pouvoit remonter plus haut , à aucune origine

(1) Un des Rois Egyptiens se nomma *Apriès* ou , en Egyptien , *Apri-ech* , *Soleil-Roi* , comme un autre *Pharaon-Ophra* ou *Roi-Soleil*.

ſenſible. Nous voyons même que les enfans de Noé prirent leur nom dans les théories primitives. Le premier fut nommé *Ja-phras* ou *Japhet*, en Hébreu, nom de l'âme de la Nature, & ſecondairement du Soleil, qui, comme cette âme, fut cenſé voyager dans une barque (1) avec les autres planètes, pour animer la Nature. Le ſecond fut appellé *Sem*, nom du Soleil, conſidéré comme l'astre qui indique & régle les temps & les faiſons. C'eſt dans cette ſignification que les Grecs ont fait du mot Hébreu leur *Sema*, qui ſignifie (2) *ſigne, indication*. Le troiſième fut appellé *Cham*, nom pris de la chaleur vivifiante du Soleil. De-là le mot *Chamanin*, pour désigner les colonnes ou les obélifques ſolaires. Voilà donc les noms des trois Patriarches des Juifs, pris du Soleil même, comme les plus glorieux titres.

Mais vous n'ignorez pas une autre circonſtance bien importante pour mon ſujet : c'eſt que, ſelon la Fable, Phaéton vient brûler la

(1) Hercule, ou le Soleil, voyage dans ſon thériſchlée, qui lui ſert de barque : ce que je n'observe pas inutilement ici.

(2) Le Soleil ſe nomme en Hébreu *Sem-eſch*, c'eſt-à-dire *ſeu indicateur* : ce à quoi perſonne n'a fait attention. Je laiſſe de côté l'inepte étymologie des Rabiniftes.

terre, lorsque Deucalion la voit submergée? C'est, sans doute une théorie bien singulière. Qui étoit donc Phaéton? Selon Cicéron, il étoit *fil*s du Soleil & de *Clymène*, qui signifie *inondation*. Une pareille généalogie a bien du ridicule en apparence. Mais, si l'on réfléchit que Phaéton est ici l'influence du Soleil, personnifiée dans une circonstance intéressante pour l'Égypte, on ne fera plus surpris que le *Soleil*, *mari de l'inondation*, ait eut d'elle *Phaéton* pour fils. On verra que le Soleil, connu en Égypte sous le nom de *grand Luminaire* ou de *Phaéton*, a été confondu par les Grecs avec son génie ou son influence; de sorte qu'on lui a fait brûler la terre en même temps qu'elle étoit couverte d'eau.

Avant de passer au développement de ces généalogies, pour en déduire celle du Déluge de Deucalion & l'origine de la Fête des Eaux, rappelons encore quelques théories.

Ceux qui ont un peu lu, conviendront sans peine que M. le Professeur Dupuis a saisi, sur l'origine des constellations, un système aussi beau que vrai; & qu'il a eu raison de faire naître l'Astronomie en Égypte: ce qui est bien contraire aux idées de M. Bailly, Savant estimable à tous égards, mais qui a saisi une fumée, à la suite de laquelle il s'est continuellement trompé. Avec un peu de réflexion, il auroit senti

fenti que le Roman sublime de M. de Buffon ne pouvoit servir de bâte à aucun systême; & que déduire l'origine des Sciences des Contrées glaciales du Nord, parce que ce grand Physicien y a placé le feu de Phaéton, c'étoit tomber dans l'erreur la plus étrange; mais,

Quisquis amat ranam, ranam dicit esse Dianam.

M. Dupuis a bien senti qu'il n'y avoit pas à balancer entre la Haute-Egypte & le Nord; où le Ciel est caché pendant plus des deux tiers de l'année. Il est vrai que M. Bailly regarde les connoissances qu'il déduit du Nord comme des restes de ce qu'avoit su un Peuple perdu. Mais ce Peuple seroit alors l'ensemble de tous les Habitans du Globe, considérés avant la dernière révolution. Il faudroit donc le chercher par toute la terre, & non particulièrement au Nord. Nous pouvons donc nous arrêter chez celui où nous retrouvons des traces plus marquées de ses anciens travaux & de ses connoissances: sur-tout s'il a eu des théories qui ne convenoient qu'à lui seul; & qui, liant le Ciel & la Terre par les rapports les plus directs, nous font appercevoir l'origine des théories de tous les autres Peuples: or ce Peuple est celui de l'Egypte: ainsi restons chez lui; & laissons les glaces aux Pays du Nord, pour puiser en Egypte, à la source de la vie.

Le Zodiaque Egyptien qu'a fait graver Bianchini dans son *Histoire Universelle*, devient une preuve évidente du systême de M. Dupuis; & je voudrois qu'il eût dit l'avoir connu: car je vous avoue que ce Zodiaque m'avoit frappé long-temps avant que je lusse l'Ouvrage de notre ingénieux Professeur; & j'ai eu de la peine à me persuader qu'il eût si bien saisi le systême astronomique de l'Egypte, avant d'avoir vu aucun monument. Mais il seroit malhonnête de douter de sa bonne-foi. Vous-vous rappelez qu'en parlant un jour chez vous de son Ouvrage sur l'*Origine des Constellations*, je vous répondis que je n'y voyois rien de neuf; & qu'ensuite je vous montrai, chez moi, l'ordre inverse des signes du Zodiaque, tel que M. Dupuis l'avoit ingénieusement conçu dans l'ordre du *Calendrier Egyptien*. Le Capricorne à queue de poisson, le Verseau & les Poissons occupent les cases des signes de notre belle saison. Le Lion est au bas du cercle, en regard avec le Taureau, & diamétralement opposé au Verseau qui se trouve au plus haut point. Il est vrai que, dans le systême de M. Dupuis, ce devoit être le Cancer au bas, en opposition avec le Capricorne en haut. Mais cet habile homme a aussi présumé que les Egyptiens avoient peut-être compté les trente degrés de chaque signe du 15 au 15 de chaque mois; ainsi quelques

signes se partageoient d'une saison à l'autre. C'est ce que semble indiquer ce Zodiaque de Bianchini, plus curieux qu'il ne paroît au premier aspect. D'ailleurs les Théories des Hébreux, qui n'ont rien su que de l'Égypte, autorisent cette conjecture, quelque foible connoissance qu'ils ayent eues des théories Égyptiennes. Ainsi laissons le Verseau comme signe aquatique; dans la plus belle saison, & au point de la plus forte inondation de l'Égypte, sur le haut du cercle, avec les Poissons.

Nous voilà donc au signe du Verseau. Les anciens Zodiaques marquent ce signe par une Urne, symbole de l'effusion des eaux. Les Phéniciens nommoient ce signe l'*Urne pleurante*; d'autres Peuples l'ont appelé le *Pleureur*. Mais *Urne pleurante*, dans la Langue Phénicienne (1); se disoit *Dékal-ioneh*. Ce mot, que les Grecs connurent, comme d'autres termes Orientaux; par les Colonies Phéniciennes qui passèrent chez eux, ou dans les îles de l'Archipel, fut pour eux *Deucalion*, sous lequel les eaux se répandoient: ce fut un Scythe; parce que tout Étranger étoit Scythe pour les Grecs. Mais, dans la Fable astronomique, Deucalion étoit fils de Minos, le même que le Soleil, selon

(1) Gebelin, qui aime voir les Phéniciens maîtres des Grecs, ne se refuseroit pas à ce que je dis.

Apollodore : rien de plus vrai ; car le Verseau couvre l'Egypte de ses eaux , lorsque le Soleil est à son plus haut point. Ainsi voilà un Déluge en Egypte , en même temps que la Terre est censée brûlée par les ardeurs du Soleil , ou par les feux de Phaéton ; ou le Soleil engendre alors Phaéton avec Clymène ou l'*Inondation* : il est facile d'appercevoir que les Grecs , des âges postérieurs aux Egyptiens , de qui ils descendoient , avoient perdu le fil des théories primitives de leurs Ancêtres , lorsqu'ils forgèrent ces Fables bizarres. Mais ils ne s'en tinrent pas à cette confusion : nous allons les voir tomber d'erreur en erreur. Suivons Deucalion , avant de revenir à Prométhée.

Deucalion se sauve dans une barque avec sa femme. Peut-on méconnoître ici l'Egyptien qui , ne pouvant plus sortir de chez lui pendant cette inondation , vole en troupes innombrables sur les eaux , dans ses barques de papyrus ou de jonc , dont le Prophète Isaïe a fait mention. Deucalion , échappé au Déluge , va consulter l'Oracle , pour savoir comment il reproduira le Genre-Humain. Mais Deucalion avoit sa femme. Falloit-il d'autre moyen pour ces vues ? L'Oracle étoit donc inutile. La Fable a singulièrement déguisé ici la Vérité. Voici l'énigme. Cet Oracle est le Prêtre Egyptien que le Peuple va consulter après l'inondation ,

demandant quel point l'eau a marqué sur le Nilomètre, & si l'Égypte aura une récolte suffisante, enfin si la Nation va recevoir une nouvelle vie. Dès que le Peuple étoit rassuré sur son sort, on reportoit en pompe le Nilomètre dans le Temple de *Sérapis* (ou mieux *Ser-Api*, c'est-à-dire *Colonne* ou *Verge mesurante*) & l'on rendoit à l'Auteur de la Nature l'hommage de reconnoissance que Deucalion rend à l'Oracle de Thémis. Mais nous ne voyons pas encore *Pirra*, ni les *Pierres* de Deucalion. Les voici: car il faut tout réunir; & la Fable fournit tout.

Outre le Nilomètre, qui étoit originairement une verge de fer, & dont je parlerai à l'article des *Phalléphories*, il y avoit aussi dans un bassin du Temple de Memphis & ailleurs, des Nilomètres, formés par des colonnes de granit, où le Peuple n'avoit aucun accès. C'étoit sur ces colonnes qu'on observoit quel alloit être le sort de l'Égypte, quoique tous les ans on transportât la coudée primitive du Temple de *Sérapis* dans celui d'*Apis*, avec la plus grande pompe. C'étoit une Fête qu'il ne falloit pas ôter au Peuple, puisqu'elle préludoit à son bonheur ou à son malheur prochain. Ces colonnes de pierre, devenus l'indice du salut de la Nation, qui alloit retrouver une nouvelle vie dans la récolte future, furent, dans les siècles pos-

térieurs, les pierres dont Deucalion créa une nouvelle race pour réparer le Genre-Humain.

C'est avec *Pirra* que Deucalion devint créateur ; rien de plus vrai. Le Verseau a répandu, avec ses eaux, sur le sol de l'Égypte, un limon qui devient un engrais des plus fertiles ; mais il faut la chaleur du Soleil pour animer ce limon : or *Pi-ra*, en Egyptien, signifie, à la lettre, le *Soleil*. On voit que *Pirra* ne fut pas d'abord une femme dans les premières traditions. Mais les Grecs, qui donnèrent une femme à Jupiter & à leurs autres Divinités, ne voulurent pas que le Verseau ou Deucalion s'en passât, quoiqu'elle fut inutile pour reproduire le Genre-Humain. Ils firent donc du mot Egyptien *Pi-ra*, qui paroïssoit féminin, une femme, qui ne pouvoit être que celle de Deucalion, puisqu'ils submergeoient tout. Il n'est pas étonnant que l'influence du Soleil soit devenu *Pirra*, femme de Deucalion, lorsqu'on fait que cette même influence fut aussi personnifiée sous le nom d'*Isis*, femme d'Osiris ou du Soleil. Voilà donc, Monsieur, à quoi se réduit ce prétendu Déluge de Deucalion, & la reproduction du Genre-Humain, après cette catastrophe : nous y voyons les théories primitives confondues de la manière la plus bizarre. Cela prouve en même temps combien on a tort de prendre ce Déluge supposé, pour celui dont parle

Moyse, parce que quelques circonstances, ajoutées par Plutarque & Lucien; d'après les Septante, ont paru les (1) identifier. Plutarque est souvent un bon-homme, c'est-à-dire très-crédule. Quant à Lucien, toute fable lui convient. Ne cherchant qu'à repaître son esprit enjoué, il a pris de toutes parts ce qui convenoit à ses vues, bien persuadé qu'on ne croiroit pas plus que lui ce qu'il écrivoit pour s'amuser.

Voyons la cause de ces méprises. Les premières Colonies Egyptiennes qui passèrent en Grèce avec Inachus, Phoronée ou Danaüs y ont sans doute porté avec elles leurs Usages Civils & Religieux : mais les rapports du local n'étoient plus les mêmes. Malgré cela, elles voulurent suivre l'ordre de leur *Calendrier primitif*. On fait combien le Peuple tient à ses Usages; & qu'il aime mieux s'expatrier que d'y renoncer. C'est ce qui a transplanté des Peuples Hussites & Calvinistes Françoises en Dannemarck, & des Quakers en Pensylvanie. Voilà donc des Egyptiens en Grèce, Contrée

(1) C'est ce qu'a très-bien dit M. Schenneberg, dans son *Dictionn. Mythologique Suédois*, in-4°, pag. 216 :
 « Wid hwilket tilfælde likwell ett otroligt mistag motté
 » forelopa uti tid räkningen; at fortiga andra omsten-
 » tigheter som icka minder statta emot, fast nogra
 » kunna intressa », J'ai traduit ce passage ci-devant.

où les combinaisons de leur *Calendrier* ne s'accordoient plus avec l'état des différentes saisons. N'importe: ils ont observé les mêmes Rits, les mêmes Fêtes, aux mêmes époques de l'année, quoiqu'ils n'en eussent plus aucune raison légitime.

La Fête des Eaux se célébroit en Egypte à l'équinoxe de Mars, époque de la retraite totale des eaux du Nil: ils la célébrèrent aussi en Grèce, à cette époque: mais, au lieu de puiser l'eau nécessaire dans le Nil, ils la prirent au lac ou à la source qui se trouvoit la plus convenable à leurs vues. L'eau qu'on puisoit au Nil se conservoit, d'une année à l'autre, dans des vases de terre rouge (ou *Ca-nob*): on pouvoit même la garder quatre ans sans qu'elle s'altérât, comme l'a très-bien remarqué Casaubon sur le *Liv. XVII.* de Strabon. En prenant de nouvelle eau, l'Egyptien jettoit l'ancienne soit dans le Nil, soit dans l'un ou l'autre des canaux innombrables dont le pays étoit coupé. On renouvelloit même alors les vases, comme cela se pratiquoit au Mexique, à la fin de chaque cycle.

Mais l'Egyptien transplanté en Grèce n'avoit plus l'avantage de conserver aussi long-temps l'eau dont il avoit besoin. Deux raisons l'obligèrent donc à la jeter; la première pour satisfaire à l'usage; la seconde, parce qu'elle se seroit

altérée. Mais où la jeter? Ensuite pour quelles vues? L'Egyptien jettoit la fiente pour figurer la retraite totale des eaux du Nil, qui s'étoient rendues dans le gouffre, ou le grand bassin de la Méditerranée. On imagina donc en Grèce, comme en Syrie, de jeter ces eaux dans un gouffre que le hazard fit trouver, & où ces eaux se perdoient totalement. Voilà tout le mystère de la retraite des eaux du Déluge de Deucalion. Cette cérémonie étoit, en Egypte, accompagnée de la plus grande joie. Elle le fut de même en Grèce & en Syrie. Il ne faut que lire Lucien pour en avoir la preuve. Ce n'étoit donc pas une Fête lugubre. Cela est si vrai que les Hébreux, qui avoient pris cette Fête de l'Egypte, disoient que quiconque n'avoit pas vu la Fête des Eaux, ne connoissoit pas ce que c'étoit que le plaisir. Ils versoit l'eau qu'ils puisoient dans un égoût pratiqué au pied de l'autel même; & je ne doute pas que ce ne soient eux qui aient porté la Fête des Eaux en Syrie. Je ne rappellerai pas la joie, les plaisirs, les excès mêmes auxquels on s'abandonne, à la Chine, les jours de la Fête des Eaux. Je parlerai encore de cette Fête à l'article des *Phalléphories*.

Reprenons Prométhée. *Prometheüs*, Grec, ou *Promethes*, Egyptien, comme nous allons le voir, sont donc un même mot. Mais n'oublions

pas que *Prométhée*, selon la Fable, est père de Deucalion : ce qui devoit être dans l'abus des théories de l'Égypte. Il est vrai que celle-ci est singulièrement déguisée. Cherchons en le vrai sens. Nous venons de voir que Deucalion n'est autre que l'*Urne pleurante* ou le *Verseau*, & qu'il arrivoit, selon la Fable, un incendie en même temps qu'une inondation, en Égypte. Il semble même que Lucain ait parlé selon la tradition que je rappelle, lorsqu'il dit :

Et Deucalioneos fudisset Aquarius imbres.

Cette inondation imminente étoit figurée dans le Zodiaque Égyptien, par le signe que nous appellons le *Sagittaire* ou l'*Homme qui décoche une flèche*. Ce n'étoit pas un homme dans les symboles de l'Égypte, mais une figure moitié cheval, moitié figure humaine, tenant une flèche sur un arc tendu. C'est sur-tout ce signe qui caractérise le profond génie de l'Égypte. On y nommoit cette figure *Ken-Thor*, c'est-à-dire *Vénus prolifique* chez les Grecs, ou la force, l'énergie qui féconde la Nature, comme l'indique le mot *Ken*, d'où les Grecs ont fait *Genoo*, latin *Gigno*. Voilà le vrai sens du mot *Centaure*, que personne n'a compris. J'observe, en outre, que la partie humaine de ce symbole étoit le corps d'une femme, voilà pourquoi d'anciens Monumens nous présentent les

Centaures comme *femelles*, allaitant des petits ; symbole de la Nature qui se reproduit chez les Egyptiens.

Mais ce symbole étoit armé d'une flèche. Deux raisons autorisent cette idée : 1^o Les Prêtres ou Sages de l'Egypte, ont voulu représenter par-là l'énergie puissante qui alloit pénétrer la terre pour la féconder : voilà pourquoi l'Amour a eu des flèches, chez les Grecs. 2^o Ils ont voulu figurer la rapidité avec laquelle tomboient de l'Ethiopie les torrens qui alloient grossir les eaux du Nil. C'est, conformément à cette idée, que le *Tigre* (1), qui se joint à l'Euphrate, eut ce nom, qui signifie *flèche*. Le Rhône, le *Rodun*, l'*Eridan* ont eu leur nom du mot Celtique *Rod*, qui signifie *une flèche faite de roseau*, selon l'ancien usage. Voilà ce que M. Dupuis cherchoit dans le symbole du Sagittaire. Mais il y a une autre observation importante à faire. Je rappelle donc ici une tradition mythologique, qui a pour bête ce symbole Egyptien. Les Grecs nous disent que Neptune, ayant voulu jouir de sa (2) sœur Cérès, se transforma en cheval, s'accoupla

(1) Je suis obligé de répéter ce que j'ai dit dans une Note sur une *Lettre* précédente.

(2) C'est *Isis* qui accorde ses faveurs à Typhon.

avec elle : que Cérès, honteuse, se cacha pendant plusieurs mois, & ne reparut qu'avec timidité,

*Et te flava comas frugum mitissima mater
Sensit equum,*

dit Ovide, en parlant de cette circonstance. Ce fut *Pan* ou le *Soleil* qui découvrit Cérès dans la grotte où elle s'étoit cachée, & alla en avertir Jupiter. Ce Dieu envoya les *Parques* pour la consoler & l'en faire sortir.

Qui n'apperçoit ici le sens de cette Fable ? Neptune s'accouple avec Cérès, c'est-à-dire que l'eau féconde le sol de l'Égypte où Cérès, c'est-à-dire le grain, va bientôt être ensemencé & caché pendant un *temps déterminé* ; ce qu'indiquent les *Parques* (1) : mais c'est à cette même époque que l'Égyptien alloit faire la guerre à ses ennemis, s'il en avoit. C'est ce que désigne aussi la partie du cheval du Centaure.

On me passera cette digression sur ce signe du Zodiaque : je ne pouvois l'omettre, puisqu'on ne l'avoit pas encore bien expliqué.

Le Soleil, considéré dans le signe du Sagittaire qui annonçoit les pluies de l'Éthiopie,

(1) On voit que la fable de Cérès & de Proserpine est originaire d'Égypte.

se nommoient, chez les Egyptiens, *Osiris pluvieux* ou *qui alloit produire l'inondation*. Or c'est, à la lettre, le nom de *Prométhès* ou (1) *Pro-méthès*, *Soleil producteur de l'eau* : ou mieux en latin, *Sol-aqua-genitor*.

Les autres circonstances de la Fable de Prométhée ne sont pas moins intelligibles: « Il prend » du limon, en forme une statue qu'il anime » avec le feu du Soleil. Jupiter ou *Ja-phas*, » l'âme, le *Recteur du Monde*, le punit de cette » action, en l'attachant sur le Caucase, où un » vautour, *gryps*, vient lui dévorer le côté droit. » Jupiter vouloit alors épouser Téthys ; mais » Prométhée l'avertit que, s'il l'épouse, il naîtra » un fils qui le détrônera. Ce Dieu reconnoît » fant envoie Hercule pour le délivrer ».

On est réellement étonné, lorsqu'on fait ce que tout cela signifie, comment les phénomènes les plus simples ont pu être déguisés à ce (2) point. Rappelons-nous que les astres & les génies que les théories secondaires leur ont donnés, ont souvent été pris les uns pour les autres. Or c'est particulièrement ici.

(1) Les Egyptiens écrivoient *Pro-me-n-thes* comme *K-n-eph*, *Kneph*, pour *Ke-eph*, ajoutant *n* dans les mots composés pour lier les mots simples.

(1) Mais il y a une sagesse étonnante dans ces symboles. T.

Prométhée fait une statue qu'il anime avec le feu du Soleil : c'est le génie de cet astre qui dirige ses feux sur le sol de l'Egypte, dont il dessèche le limon, le met en état de recevoir les grains qui vont faire revivre la Nation. Jupiter l'attache sur le *Cau-case* ou *Montagne de la Barque* ; voilà encore le génie pris pour l'astre. C'est le Soleil qui se rend au solstice d'été, paroissant alors planer sur cette chaîne de monts. Un vautour dévore Prométhée, du côté droit : c'est le Gryphon qui part de l'Orient, & auquel les Egyptiens faisoient (1) porter notre Globe au tour du Soleil. Prométhée est sur la *Montagne de la Barque*, parce que les Egyptiens supposoient que l'âme du Monde, ou secondairement le Soleil, voyageant dans une barque avec les planètes, ne passoit pas les cimes de cette chaîne de montagnes ; & j'observe, en passant, que c'est à la même latitude que s'arrêta la *Barque* ou *Arche de Noé* : ce qui est vraiment fort singulier. Ce fait tiendrait-il aux théories de l'Egypte ?

Ne soyons donc plus choqués de voir, chez les Grecs, Hercule voyager dans sa coupe, qui lui sert de barque, & sur laquelle Winkelmann a produit plusieurs médailles. J'ai dit que *Cau-case* signifioit *Mont-de-la-Barque*, c'est ce qu'on

(1) Il tenoit le système de Copernic.

verra dans la Langue Perse (1) & dans d'autres anciennes Langues.

Prométhée avertit Jupiter de ne pas épouser Thétis. Jupiter est ici le Soleil. Les Anciens supposoient au-de-là du Caucase une mer qu'ils appelloient *Cron* ou (2) *Glacée*. Le Soleil paroissant s'arrêter au solstice, les Poètes ont feint qu'il vouloit s'y fixer avec Thétys, Déesse de la mer. Jupiter, reconnoissant, envoie Hercule délivrer Prométhée : c'est le génie de ce astre qui va le prendre au solstice & le ramène vers l'autre Hémisphère. On entendroit peut-être encore mieux Téthys de l'inondation de l'Égypte.

Dès qu'on est prévenu que les théories primitives ont été confondues avec les secondaires, dans des âges postérieurs, il est facile de se tirer de cette confusion des Fables Grecques. Je ne crois pas qu'on puisse les expliquer d'une manière plus simple. Je n'ai rien dérangé : je suis les Fables telles que le temps nous les a

(1) *Cau*, montagne, pyramide, pointe ; *Cas*, râsse oblongue, en forme de barque. *Cos*, en Hébreu, &c. Voyez Castell.

(2) Sans admettre que cette mer étoit glacée, je crois que les Anciens étoient bien fondés dans cette assertion : mais ce n'est pas ici l'occasion de discuter ce fait, dont j'ai dit deux mots dans mes *Additions aux Mémoires de D. Ulloa*.

transmises. Deucalion, Prométhée, Jupiter ; Osiris, le Nil, le Verseau, &c. tout est resté dans l'état où je l'ai trouvé : cependant tout devient une théorie très-claire, & forme l'ensemble le plus cohérent.

C'est donc bien à tort que la plupart des anciens Ecrivains du Christianisme ont voulu trouver chez les Grecs des vols faits à Moïse & aux autres Livres Hébreux. Je ne vois rien de si opposé ; ou il faut convenir forcément que Moïse ne nous a donné que des théories Egyptiennes, sous l'apparence de faits positifs : mais quel Chrétien osera le dire ? Les Pères de l'Eglise, conduits par un zèle trop ardent pour la bonne cause de leurs siècles, n'ont pas assez senti qu'ils faisoient le plus grand tort à la Religion qu'ils avoient intention de défendre ; & que vouloir que le Déluge de Deucalion ou d'Ogygès fût celui de Moïse, c'étoit bouleverser toute l'Histoire.

D'autres ont fait de Prométhée un *Forgeron*. On appelloit à Athènes les Potiers de terre *Prométhées*. On en faisoit aussi un *Statuaire*. Je trouverois ce sens dans la Langue Phénicienne. *Bro-meth*, faiseur d'hommes. Mais nous n'y voyons pas toutes les circonstances de son histoire. Ainsi son nom ne peut être ni Grec, ni Phénicien. Je fais qu'on montroit son tombeau à Argos, Mais Pausanias, qui rapporte ce
fait ;

fait, dit que Prométhée avoit toujours vécu à Opunte, où on lui avoit même bâti un Temple. Il n'étoit pas plus mortel que Jupiter, dont on voyoit le tombeau en Crète, au profit des Prêtres de son Culte.

On a aussi attribué à Prométhée l'invention du feu, & d'avoir appris à le conserver dans une *ferule*. Soit. Il étoit fort naturel de lui attribuer ces inventions, puisque, comme Vulcain, c'étoit le Soleil même. Mais l'invention du feu mérite quelque attention; puisque tous les Peuples ont su & savent s'en procurer par le seul frottement de deux bois. C'en peut donc être du feu vulgaire dont il s'agit dans cette tradition, obscurcie par la suite des siècles, & par la réserve des Prêtres qui étoient dépositaires du secret : car on fait que les Prêtres étoient très-actifs à se faire révéler, & même traindre de la multitude.

Un monument Egyptien semble nous indiquer ce qu'on doit entendre par cette invention. Nous y voyons un bûcher arrangé sur une espèce d'Autel; devant est un Prêtre qui porte le bout du doigt à un rayon du Soleil, comme pour en tirer une étincelle, & allumer le bois de ce bûcher. Ce monument est, sans doute, bien singulier. Mais ce n'est que l'emblème d'une Science qu'on avoit grand

soin de cacher au Peuple , & moyennant laquelle on faisoit descendre le feu du Ciel , avec les éclairs & le (1) tonnerre , pour allumer les victimes , sans y porter aucun feu. Les Ouvrages des Poëtes , Silius , &c. Pausanias attestent positivement ces faits , que nous pouvons expliquer aujourd'hui.

Les Anciens n'ont pas connu l'électricité , me dira-t-on : au moins n'en avons nous aucune preuve. Quoique le témoignage de Tite-Live soit bien positif , je le laisse de côté ; ainsi que Tullus Hostilius ait été tué en faisant tomber la foudre , comme le dit cet Historien , je ne m'y arrête pas. « Les Annales , dit Pline , » nous apprennent que , moyennant certaines » cérémonies sacrées & des prières , on pou- » voit forcer la foudre de tomber ; au moins » obtenir qu'elle tombât , *Pline Liv II. Chap.* » *LIII.* Il confirme ensuite le récit de Tite- » Live , & montre , par ses détails , combien » ces opérations étoient cachées sous le voile » du mystère ». Sénèque parle de même.

Mais l'art des paratonnerres , destinés à sou- tirer la foudre , étoit connu dès la plus haute

(1) Voilà ce qui faisoit entendre le tonnerre , lorsqu'on introduisoit les cercueils des Rois dans le Labyrinthe , & non le bruit des portes d'airain , comme le dit l'Auteur du *Séthos* , qui s'est trompé à cet égard.

Antiquité, dont l'Histoire Grecque fasse mention. Voici un fait rapporté par Ctésias, & que je confirmerai par un autre plus moderne. Photius nous a conservé de cet Historien un fragment qui se trouve à la fin de l'Hérodote, & dont voici un passage.

« Concernant le fer qui est au fond de cette » fontaine, & dont Ctésias dit avoir eu deux » épées, l'une du Roi, l'autre de Parysatis, » mère du Roi. Or il dit, concernant ce fer, » que ; lorsqu'il est fiché en terre, il dé- » tourne les nuées, la grêle & les (1) foudres, » (*Prestéron*) ». Vous savez très-bien que ce mot désigne la *foudre*, & non la *tempête*, comme les Traducteurs anciens l'ont mal rendu. Je ne veux que vous pour juge sur le sens de ce mot. Voici le fait plus moderne. Selon le célèbre P. Coste de l'Oratoire: « Au Château » de Duino, situé dans le Frioul, au bord » de la mer Adriatique, il y a, *de temps im-* » *mémorial*, sur un des bastions de la place, » *une pique plantée verticalement, la pointe en* » *haut* : quand le temps menace d'orage, la fen- » *tinelle qui monte la garde à cet endroit, pré-* » *sente au fer de cette pique, celui d'une hallebarde* » *qu'on laisse toujours là pour cette épreuve ;* » & , si le fer de la pique *étincelle* beaucoup

(1) Pag. 658, Edit. de Thom. Gale.

» à l'approche de celui de la hallebarde , ou
 » qu'il *jette* par sa pointe *une petite gerbe lu-*
 » *mineuse* , alors il sonne une (1) petite clo-
 » che, qui est auprès , pour avertir les gens
 » de la campagne & les pêcheurs , qu'ils sont
 » menacés d'orage ; & , sur cet avis , tout le
 » monde rentre ». *Météorologie*, pag. 71. Liv. I.
in-4°.

A qui pourroit-on persuader que cette pique, qui est là *de temps immémorial*, sur le rapport d'un homme digne de foi, y a été placée par hazard, & que, par un autre hazard, on a essayé d'en tirer des étincelles à l'approche d'un orage ? Oui, Monsieur, soyez persuadé que c'est le reste des anciennes théories Etrusques, dont Pline fait mention : & croyez, d'après ces preuves certaines, que l'électricité étoit bien connue des Anciens. Voilà ce feu de Prométhée, dont les Egyptiens nous ont conservé le symbole dans le monument que rapporte l'*Antiquité expliquée*. Nous pouvons actuellement appercevoir tous ces phénomènes électriques que Meursius rapporte, sans avoir pu les comprendre de son temps,

(1) Une personne, qui m'avoit parlé de ce fait, disoit qu'on avertissoit au son du tambour, J'aime mieux croire le P. Coste.

lorsqu'il parloit des (1) initiations aux mystères d'Eleusis. Lisez ces Passages Grecs, & ils n'auront rien d'obscur pour vous. N'abandonnons pas Ctésias qu'Ariftote a décrit par tout, afin d'établir ses nouvelles théories physiques. Les Anciens connoissoient aussi des phosphores que nous ignorons de nos jours, & avec lesquels ils embrâsoient des matières combustibles : ainsi ne voyons plus, avec étonnement, une Vestale rallumer, sans le miroir dont j'ai parlé, le feu sacré qu'elle avoit laissé éteindre. En voici un dont parle Ctésias. Un poisson qui pouvoit tirer à l'eau, & noyer le bœuf, le chaméau même qu'il faisoit, fournissoit une graisse qui brûloit le bois, la chair, &c. comme le feu. Si M. Sparman, qui a connu cet animal, avoit lu Ctésias, il n'auroit pas, sans doute, manqué de vérifier si sa graisse produit réellement cette combustion : mais c'est un fait perdu pour nous, jusqu'à ce que quelqu'un se trouve dans les mêmes Contrées, réunissant la lecture de l'Antiquité aux connoissances modernes. Ce que dit Ctésias de la force de ce poisson est indubitable, puisque, selon M. Sparman, il noye même un

(1) Le tonnerre se faisoit aussi entendre aux initiations des Egyptiens. Les Prêtres Grecs tenoient d'eux ce secret.

Eléphant, s'il le faisoit à la trompe lorsqu'il boit. Je me suis un peu arrêté sur Prométhée : mais les faits, que j'avois à rapporter, étoient trop importans pour n'être pas présentés.

Je reviens aux Hydrophories par une autre digression sur les anciennes théories de l'Egypte. Les anciens Peuples de cette Contrée, qui ont servi d'exemple aux autres Nations, n'ont connu de Fêtes que celles des divisions de l'année rurale, dans les premiers âges. Les travaux, qui se faisoient en commun, comme nous le voyons encore chez plusieurs Nations de l'autre Hémisphère, commençoient par des Fêtes, & finissoient par des plaisirs publics. L'homme, encore enfant de la Nature, quoique sous la direction des Prêtres, ne connoissoit de Loi que celle du besoin réciproque de chaque individu qui composoit le Corps Civil, & n'avoit, dans ces temps heureux de l'Egypte, qu'un *Théisme pur* pour Religion. Si on lui présenta des symboles, ce fut moins pour le tromper que pour lui indiquer par ce langage muet, ce qu'il avoit à suivre, s'il vouloit satisfaire ses besoins ; ces premiers symboles furent aussi simples que les désirs. Mais aucune Divinité particulière n'en étoit l'objet, quoique tout se rapportât au grand Etre.

Cependant l'état du ciel paroissoit trop lié à celui de la terre, pour ne pas attirer les

regards de l'homme, qui en combinait les influences avec ce qu'il attendoit de ses travaux champêtres. On quitta peu-à-peu les théories physiques, pour voir du merveilleux dans chacun de ces astres qui déterminoient le cours des travaux; & l'homme, oubliant que la terre lui rend toujours, années prises l'une dans l'autre, le fruit de sa peine, devint curieux, & bientôt superstitieux. Chaque astre eut son génie qui en régloit l'influence, & le *Sabéisme* prit la place de la Divinité, connu sous le nom d'*Ame de la Nature*. Le Culte des (1) Génies devint bientôt général. Des Prêtres, moins instruits que leurs prédécesseurs des théories primitives, entretenirent cette erreur, qui fut ensuite cause de l'Idolâtrie. L'homme avoit d'abord été vraiment Physicien; mais, à cette dernière époque, il n'étoit plus que matériel: aussi-tôt il eût peur. La crainte lui forgea des Etres méchants, toujours prêts à lui nuire. Ils étoient disséminés dans l'air, cachés dans les grottes, errans dans les plaines, insidieux, jaloux du bonheur de l'homme, & causes des phénomènes extraordinaires, qui paroissoient autant de signes menaçans. Le Prêtre ignorant en fut l'interprète. Il réussit malheureusement une fois; & l'homme

(1) C'est-à-dire *Dieu subalterne*, selon le sens de *Gian*, dans les anciennes Langues du Nord.

lui fut assujetti. Une réussite de pur hazard vaut cent années d'expérience pour tout homme qui est *peuple* : or c'est le plus grand nombre. Un Comus, chez un Peuple ignorant, en eut fait trembler toutes les Classes, sur-tout si, comme plusieurs anciens Législateurs d'Egypte, de Rome, de l'Inde, il eût eu en son pouvoir la foudre & la tempête.

Il paroît cependant que la Haute-Egypte conserva long-temps des idées exactes des connoissances primitives qu'elle avoit reçues des Ethiopiens. Ceux-ci avoient le dépôt des anciennes traditions dans ces Colonnes de la Sériade ou dans ces Siringes, que quelques individus des Atlantides, échappés à la dernière révolution du Globe, avoient su interpréter. On en avoit fait à Thèbes la bâte de l'Histoire & des Observations Astronomiques des âges postérieurs, en les transportant dans les Livres que les Prêtres conservoient, dit Terrasson. *Séthos, Tom. II, pag. 486*; & il paroît que ces Observateurs, à qui la théorie même des Comètes n'avoit pas échappé, selon Diodore, avoient bien saisi ces traditions primitives, que les Atlantides avoient transmises à nos Continens.

Le Génie qui s'ouvre toujours sous un beau ciel, où l'homme ne respire qu'un air plein de vie, sur-tout lorsqu'il ne gémit pas sous la

verge des Tyrans, tels que ceux qui dévastèrent ensuite l'Égypte, le Génie, dis-je, devoit y faire saisir, plutôt qu'en aucun autre lieu du Globe, les rapports qu'il y avoit entre les Phénomènes célestes & les travaux de l'Agriculture. Il ne s'agissoit plus que de vérifier les Observations antérieures à la révolution; & bientôt la Haute-Égypte eut son *Calendrier* réglé, lorsque toutes les autres parties du Globe n'étoient même pas encore à l'enfance des Arts.

C'est même dans les rapports du ciel & de la terre que les Ethiopiens, premiers maîtres des Prêtres de l'Égypte, avoient puisé les principes de la morale qu'ils enseignèrent aux restes des Peuples, conservés sur leurs montagnes qui s'élevaient à cinq lieues au-dessus du niveau de la mer. D'un autre côté, ils avoient bien senti qu'il faut au Peuple une Religion sensible, & des objets qui devinssent le livre où l'homme, qui n'a que ses bras & ses mains pour apprendre à penser, pût parvenir à connoître l'Auteur de la Nature dans des emblèmes palpables. Mais, trop sévères pour des hommes neufs & à peine échappés au bouleversement général, ils profitèrent de la crainte qui glaçoit encore les cœurs au seul mot de la *vengeance céleste*, pour conduire en maîtres des hommes nécessairement bons, & qu'ils devoient plutôt rassûrer. Ils l'accablèrent sous le joug de mille cérémonies, qui les ren-

dirent superstitieux, & les disposèrent ainsi ; fans y penser, au Culte Idolâtre, qui a été même celui des Nations les plus éclairées, parce que le Peuple ne fait jamais distinguer l'objet du signe par lequel on veut le lui faire concevoir, si l'on sort de la sphère de ses besoins.

Cette sévérité passa chez les Prêtres de Thèbes, dont la Morale, vraie dans son principe, étoit fautive dans l'application, parce qu'elle étoit trop dure. Le scrupule, en dévotion, ne fait que des esclaves, comme le zèle, sans lumière, tend nécessairement à l'impiété. Voyez, à ce sujet, l'Ouvrage *des Erreurs & de la Vérité*.

La Morale fut plus douce à Memphis, dans le Collège des Prêtres. Aussi ce fut l'école où se forma (1) le grand Législateur des Hébreux, où Pythagore, Platon, Démocrite & autres Sages de la Grèce, puisèrent les vrais principes de la Morale, & les connoissances physiques qu'ils se sont toujours réservées. Dans les beaux âges du Royaume de Memphis, jamais un Prêtre ne fut l'interprète du Ciel qu'en prenant l'homme par sa Raison, c'est-à-dire par son propre cœur, persuadé que le Ciel ne peut parler qu'au cœur & non à l'esprit. L'idée d'un Etre suprême ne pouvant que se sentir & non se comprendre, les conséquences qui en découlent n'étant non

(1) Voyez les *Actes des Apôtres*.

plus fondées que sur le sens intime, ces sages Prêtres ne cherchoient pas à persuader des rapports qu'il y avoit entre le grand Être & l'homme; ils vouloient que l'homme les sentît lui-même, par le rapport de son bonheur actuel. Le sens intime ne se donne pas : c'est pourquoi toute preuve de raisonnement devient inutile pour celui qui ne l'a pas, relativement à la vérité d'une idée purement métaphysique. Ainsi l'idée d'un Être suprême étoit sagement réduite, dans le système de leur vertueuse Morale, au sentiment que chacun pouvoit avoir de la nécessité de ses devoirs rapportés à l'ordre général, qui ne peut subsister sans l'harmonie des rapports particuliers. Ce grand principe, que tous les autres Colléges de Prêtres ont ignoré, & qui faisoit la bête de la Morale de Socrate, montrait à l'homme, dans les rapports de son bien-être, l'Auteur de la Nature, dont il ne peut se former la moindre idée sensible. Ses besoins continels le rappelloient sans cesse à ce grand Être, parce qu'il n'étoit présenté que sous le rapport de l'ordre général. On le sentoit ainsi sans le comprendre; & c'est ce que les âges postérieurs ont appelé *Religion*, c'est-à-dire *Obligation* indispensable de remplir les devoirs relatifs à chaque Classe de la Société, dont chacun devoit rendre compte tous les ans, ou il étoit banni ou vendu comme

esclave. En effet quel homme a naturellement le droit d'être oisif, & livré à la contemplation, tandis que les autres ne trouvent leur subsistance qu'à la sueur de leur front ? La Morale de Memphis avoit fait éviter cet abus, en conséquence duquel la moitié d'un Etat ne vit que de la sueur du malheureux, condamné à l'esclavage du travail le plus pénible.

Si les Prêtres de Memphis étoient occupés des intérêts du Ciel, ils n'en travailloient pas moins au bien de l'Etat. Le célibat, qui leur étoit interdit, ne les excluait pas de l'ordre des autres Citoyens. Ils connoissoient les rapports de la paternité, & tous ceux qui constituent réellement l'homme civil, ce qui les rendoit vraiment hommes : car, sans le sentiment de ces rapports, l'homme est hors de la sphère de l'Humanité. Leurs enfans, mariés de très-bonne heure, étoient continuellement occupés du Culte que la Nation rendoit aux Dieux de la Patrie; & le Prêtre n'étoit pas obligé, par son état même, de lutter avec violence, & presque sans succès, contre les sentimens de la Nature.

Dans ce système Civil & Religieux, l'homme *pieux* étoit, selon le vrai sens du mot, celui qui s'étoit acquitté envers la Patrie en général, & envers chaque homme en particulier. Il n'étoit plus difficile de lui faire comprendre qu'il étoit approuvé des Dieux de la Patrie. C'est

ainsi qu'on amenoit l'homme à l'idée d'un premier être, par l'idée de l'ordre & du bien public. Les volontés du ciel se sentoient, parce que ces volontés n'étoient que le sentiment de la droiture dont chacun est en état de se rendre compte, indépendamment de toute instruction religieuse. Mais ces beaux jours de Memphis disparurent, parce que le Prêtre, moins éclairé, s'écarta du vrai principe qui doit servir de bête à toutes les Religions. Au lieu de partir de l'ordre civil pour remonter au ciel, on voulut faire parler le ciel avant l'homme; & tout fut perdu.

Telle avoit été l'erreur des Prêtres de Thèbes. Confondant en tout les intérêts du Ciel avec ceux du Citoyen, ils tinrent sans cesse le bras de la Justice armé pour punir une faute légère ou un écart, dont l'homme le plus réfléchi peut à peine se garantir, parce qu'il est homme; &, ne distinguant plus une erreur du vice, qui porte nécessairement au crime, ils ne laissèrent plus à l'équité que la crainte pour terme, & à l'erreur le désespoir. Des milliers de citoyens se jettèrent dans les autres Dynasties, à mesure qu'elles se formoient; y portèrent les connoissances, plus ou moins directes, qu'ils avoient acquises à Thèbes; & cette Dynastie devint ainsi la plus foible de ces Contrées, après avoir été la plus brillante.

Tout Gouvernement Hiérarchique se détruit par son propre système , parce que l'homme ne peut-être en même temps au ciel & sur terre ; & qu'il est impossible de conduire , comme homme , celui qu'on veut égaler aux Dieux. Le Fanatisme , cette passion meurtrière , qui est de toutes les Sectes & de tous les états , ne sent pas qu'en isolant l'homme sur terre , sous le prétexte d'une plus grande perfection , il le rend nécessairement un poids accablant pour la Société , dont tous les mouvemens doivent être uniformes , si l'on veut que cette Société subsiste à l'abri de toute atteinte. Voilà comment les systèmes religieux les mieux conçus se sont altérés & enfin détruits. La puissance illimitée des Prêtres Ethiopiens s'étoit annihilée par la même cause , avant la décadence de Thèbes. Ils avoient osé non-seulement disposer du trône à leur gré , mais même ordonner aux Rois , qu'ils créaient , de se tuer , parce que le ciel le vouloit , disoient ils. Plusieurs Rois furent assez lâches pour suivre ces ordres , & mettre leur sceptre aux pieds de ces Pontifes ; mais un Prince , qui sut que les Dieux n'étoient ni colères , ni capricieux , ni méchans , ni cruels , ni vindicatifs , vengea la cause des Rois & du Peuple , en faisant égorger ensemble tous ces orgueilleux Interprètes des volontés du Ciel. Il est vrai que ces Rois , que les Prêtres dépo-

soient, n'étoient que des Prêtres, & qu'ainfi cet attentat étoit peu de chose dans un Gouvernement Théocratique; mais ils n'en outrageoient pas moins la dignité Royale qu'ils avoient osé représenter aux yeux d'un Peuple ignorant. C'est ainsi que l'excès de Religion produit nécessairement les grands forfaits, parce que les extrêmes se touchent. Voilà aussi pourquoi l'on vit, dans les siècles ténébreux de l'Occident, se renouveler plusieurs fois les outrages que les Ethiopiens avoient faits à la majesté des Rois; & la France, sous Louis XII, le plus grand de ses Monarques, puisqu'il fut le meilleur, ne fut pas à l'abri de ces (1) horreurs. Mais ne faisons pas de parallèle; il seroit trop affligeant pour nous; d'autant plus qu'une Religion plus respectable dans son principe, agrave encore ces attentats, qu'elle devoit faire éviter. Je voudrois que tous ceux qui sont à la tête des Gouvernemens de l'Europe, & les

(1) On fait que Jules II. promit au Roi d'Angleterre de lui donner la couronne de Louis XII, lui répondant même de l'aveu du Concile de Pise. C'est ce bon Roi de France qui, sollicité de se croiser contre les Vaudois, répondit, *ils sont meilleurs Chrétiens que moi*, & rejetta cet avis sanguinaire. Jules II. étoit, comme Alexandre VI, un de ces Pontifes dont Baronius n'a pu s'empêcher de dire *Filius perditionis sedebat in throno Christi.*

citoyens des différens Etats, fussent pénétrés des leçons que le sage Amédès donnoit à Séthos, sous la plume du vertueux & savant Terraffon, *Liv. V, pag. 456 — 463*. Les Prêtres d'une Religion plus sainte appercevroient la limite où doit s'arrêter la Religion, le citoyen le respect qu'il lui doit pour le bon ordre, & le Prince & le Magistrat jusqu'à quel point ils doivent en prendre les intérêts. Jamais on n'a donné, à cet égard, de conseils plus sages.

Lorsqu'on envisage, avec impartialité, les premières théories de l'Egypte, & les symboles qui les tenoient sans cesse sous les yeux du Peuple, on ne peut voir, sans admiration, que tous ces emblèmes rappelloient l'homme au grand Etre, en le rappelant à ses besoins. L'Egypte n'a réellement été Idolâtre que dans le second âge de sa Législation. Les Sages qui ont précédé & suivi de quelques siècles l'ère Chrétienne, n'ont même jamais pris le bois & la pierre pour objet de leur hommage. Le témoignage seul de Martial suffit pour le prouver :

*Qui fingit sacros auro, vel marmore vultus,
Non facit ille Deos; qui rogat ille facit.*

Cette Divinité ou cette ame universelle fut représentée sous divers emblèmes de l'un & l'autre sexes. Elle étoit mâle, sous les noms d'*Athor, Athyr, Tyr* ou *Thor*, comme président
aux

aux ténèbres de la nuit & à la reproduction du Genre-Humain. Les Slaves & le Theutons l'ont aussi appelée *Thor* ou *Tur*. Ils tenoient cette dénomination des Scythes qui firent des excursions en Syrie & en Egypte. C'étoit la *Vénus* des Grecs, ou *Aphrodite*, mot purement Egyptien & non Grec, relatif à la chaleur productrice du Soleil. Considérée comme le principe fécondant qui donne aux germes leur développement, elle étoit encore mâle, sous le nom de *Mendès* ou *Générateur*. Comme principe aqueux, qui fait la bête de tous les corps sans exception, elle devenoit une abstraction féminine, sous le nom d'*Io* ou de la *Lune*, ayant la tête ornée d'un croissant. C'étoit la matière première, dans laquelle les principes métaphysiques des êtres sensibles se corporifioient, & passioient de la possibilité à l'existence individuelle. Démocrite, Hippocrate, après lui, & Needham ont aussi vu, de cette manière, la cause prochaine de tous les corps. Sous le nom d'*Isis*, cette ame universelle présidoit à l'existence harmonique de toutes les parties de la Nature, & étoit adorée comme Déesse de l'abondance. Elle disoit sur sa statue : *Personne n'a encore troussé ma robe*, pour apprendre que les opérations de l'ame de la Nature sont impénétrables à l'esprit humain. Présentée sous le rapport du temps, qu'elle fixoit par le cours

du Soleil, elle étoit abstraction mâle dans *Men-ocis*, plénitude du temps, c'est-à-dire *Méuds*, ou dans *Oeis-iri*, celui qui fait le temps, c'est-à-dire *Ofiris*. Elle étoit l'*Intelligence* dans *Neith* ou la *Minerve*, que les Grecs ont fait sortir du cerveau de Jupiter. *Kneph*, c'est-à-dire le *Soufle* de vie conçu comme l'âme des êtres sensibles, représentoit cet esprit subtil sous l'emblème d'une tête qui se couvroit de deux ailes, comme Moysé le figuroit sur l'Arche.

Le Nil présentoit, en Egypte, un phénomène bien étonnant dans la crue & la retraite régulière de ses eaux. Il étoit la cause prochaine de la fertilité des terres; car jamais il n'y pleut, si ce n'est dans la partie la plus basse, où cela n'arrive même que rarement. *Ofiris* fut censé présider à ce phénomène, parce qu'il arrive à des périodes fixes, & le fleuve en porta le nom. *Terrasson* a très bien expliqué la cause de crue du Nil, dans son *Séthos*, *Liv. V, pag. 481*. Les Autels qu'on avoit d'abord élevés à l'âme de la Nature, comme présidant à la source de ce fleuve, furent ensuite consacrés au fleuve même: & jusqu'à nos jours, il eut, sous le nom d'*Ofiris*, son Culte & ses Prêtres à sa source. Le Rhin eut un semblable Culte, à sa source, chez les anciens Germains.

Tout étoit Mesure, tout étoit Astronomie & Physique, en Egypte, dans les premiers âges

de la civilisation de ces Peuples, lorsqu'il n'y avoit pas encore d'Hébreux sur terre. L'ame du Monde, quoique diversifiée par ses symboles, y avoit le Culte le plus pur qu'on lui eût jamais rendu. Ces symboles, adaptés aux vicissitudes des saisons & des phénomènes propres à la Contrée, donnèrent aussi lieu d'imaginer des Dieux Métaphysiques, qui ne désignoient que des faits purement physiques. Ainsi Typhon (1) ou *Vent-Géant*, désigna tous les phénomènes nuisibles, l'hiver, la tempête, les vapeurs malignes qui infectoient l'air, ou un vent particulier qui souffle de l'Arabie, & pénètre les corps au point de les décharner. Ce Typhon fut l'ennemi redoutable d'Osiris & d'Isis. Le Sagittaire, outre ce que j'en ai dit, indiquoit, par sa forme demi-cheval & son trait, la guerre que Thyphon alloit déclarer au Nil ou à Osiris, dont il dispersoit bientôt les membres dans les plaines.

Au solstice d'été, Typhon jouissoit de toute sa victoire. Le Verseau avoit couvert l'Egypte des eaux. En vain auroit-on cherché Osiris ou le lit du fleuve : l'Egypte n'étoit plus qu'une mer : les villes y paroissoient autant d'îles.

(1) Hésiode le fait présider aux vents humides. Il a raison. C'est lui qui amène les nuages d'où tombent les pluies en Egypte.

Peu-à-peu les eaux baïſſoient ; le Nil rentroit dans ſon lit : mais les eaux laiſſoient encore des Lagunes , & la plupart des canaux remplis ; ce qui eſt figuré par un poiſſon dans un Zodiaque Egyptien. Enfin le Soleil deſſéchoit le limon : la terre ſe ranimoit ; ce qui eſt figuré par deux enfans. Les beſtiaux, le cheval pouvoient enſuite parcourir les plaines, comme l'indique le même monument : enfin on répandoit les ſemences , après un léger (1) labour ; ce qui eſt figuré par le taureau. Mais, en Mars, le Nil étoit deſcendu au point le plus bas, pour recroître peu-à-peu. C'étoit alors qu'on faiſoit la récolte. Cependant cette récolte étoit précédée d'une Fête générale. On alloit avec les Prêtres , & en grande cérémonie, remplir dans chaque Diſtrict, trois urnes que les Prêtres portoient dans le Temple reſpectif de chaque emblème de l'ame du Monde. Le Peuple uiſoit enſuite au fleuve l'eau dont il avoit beſoin , & jettoit l'ancienne dans le fleuve ou dans les canaux. C'étoit alors qu'Iſis faiſoit entendre ſon *ſiſtre*, en mémoire de la victoire qu'elle avoit (2) remportée ſur Typhon. Elle avoit

(1) Si le limon étoit trop gras, on y répandoit d'abord du fable.

(2) C'eſt la fable de Bellone qui combat contre *Mars* & l'accable en lui lançant un rocher. C'eſt auſſi Typhée ſous un volcan.

recouvré les membres de son mari, c'est-à-dire que le Nil ne couloit plus que dans ses différens bras. Elle ne tarδοit pas à retrouver les testicules; car il est faux, selon une tradition, qu'elle ne les trouvât pas. Ces testicules étoient les grains qu'on recueilloit & qu'on engrangeoit. Voilà comment Isis ferroit ces testicules dans une boîte, pour en semer une partie en Novembre prochain.

Telle est cette Fête des Hydrophories que toute la terre reçut de l'Égypte, en adoptant son *Calendrier*, quoiqu'il ne convint qu'à l'Égypte seule. C'est ce qui prouve bien l'ignorance où étoient alors les autres Peuples, Perses, Indiens, Chinois.

Les trois urnes pleines que les Prêtres gardoient dans les Temples, & dont Horus a fait mention, y restoient jusqu'à l'année suivante. Ce fut, sans doute, une théorie physique qui fit conserver cette eau, comme actuellement on examine la pesanteur spécifique du limon, pour juger du terme où monteront les eaux de l'inondation imminente, si je dois en croire le célèbre la Chambre. (1)

(1) Voyez son *Discours* sur la Cause de l'accroissement au Nil; accroissement qu'il attribue à la fermentation du nitre qui se trouve dans les eaux de ce fleuve, & qui,

Horus, selon son Traducteur Philippe, dit qu'on gardoit ces urnes pleines, en mémoire du Déluge : mais il est certain que cet ancien Traducteur Grec l'a mal compris. Horus, qui étoit Prêtre Egyptien, ne pouvoit parler que de l'inondation annuelle de l'Egypte, puisque, selon la Physique des Prêtres, jamais cette Contrée ne fut exposée aux différens Déluges qui dévastèrent les autres parties du Globe. D'ailleurs, les Slaves, qui ont eu anciennement quelques théories Egyptiennes, avoient un usage analogue. Le Prêtre Slave (1) emplissoit de vin un vaisseau fait en forme de corne, & même de métal. Il le déposoit, jusqu'à l'année suivante, dans le Temple de son Idole. Au bout de l'an, il l'ouvroit, examinoit dans quel état étoit le vin, & prononçoit, d'après la quantité qui s'y trouvoit de moins, sur l'avantage ou le désavantage de la récolte prochaine. Cet usage des Slaves étoit-il fondé en expérience? c'est ce que j'ignore. Mais je me crois bien fondé à dire que le Prêtre Egyptien ne conservoit pas l'eau du Nil, sans en avoir quelque raison

dit-il, les fait monter par-dessus les bords. Je le cite d'après l'extrait qu'il y a dans les *Transact. Philosoph. Tom. 1. pag. 251. Edit. Angl.*, n'ayant pas l'Ouvrage sous la main.

(1) Voyez M. le Clerc, *Histoire de Russie.*

physique; & je ne dis rien de trop, en assûrant que c'est-là l'origine de l'Hydromantie.

Prévenons une objection, avant de passer à la Chronologie. Eustathe donneroit peut-être lieu de croire que l'Asie, en général, n'a pas reçu de l'Egypte la Fête des Eaux. Il nous dit, sur le vers 1130 de Denys Périégète, que le fleuve *Acésinès*, qui se joint à l'Hydaspe, croît tous les ans, au solstice d'été, de quarante coudées, dont vingt se répandent dans les terres, en même temps que le Nil en Egypte, &c. : mais c'est tout ce qu'il nous apprend, sans rien dire de la Fête de l'Egypte; & aucun Ancien ne nous dit que cette inondation de l'Acésinès, fût accompagnée, ou suivie des mêmes cérémonies que celle du Nil. Ainsi nous ne devons rien supposer. M. Larcher remarque aussi, dans son *Hérodote*, que le Ménan, dans le Royaume de Siam, & plusieurs autres fleuves de l'Asie & de l'Afrique débordent, tous les ans, en même temps que le Nil: c'est tout ce que nous savons. Mais, en supposant que les débordemens de ces différens fleuves aient donné lieu à une Fête des Eaux analogue à celle de l'Egypte, cela prouveroit encore que cette Fête n'est pas la commémoration lugubre d'un Déluge universel.

Il me reste à examiner la Chronologie. Fréret s'est particulièrement occupé de la date du Déluge de Deucalion. J'ai cité son *Mémoire*

dans les *Lettres* de ce Volume. Mais, de bonne foi, pouvoit-on s'occuper sensément de fixer la date de l'existence du Verseau ? On a rapporté son Déluge à l'époque de la séparation des monts Olympe & Ossa, produite par une secousse de tremblement de terre. Les Eaux, dit-on, qui s'écoulèrent par cette ouverture, submergèrent subitement tous les pays où elles s'épanchèrent ; & la Thessalie, qui auparavant étoit en partie couverte de ces eaux, devint totalement habitable. Rien de plus possible que tout cela. Mais qu'y a-t-il de commun entre le Verseau Egyptien & ces Révolutions ?

M. Larcher, que je me fais gloire de suivre pour les dates, dit que cet événement arriva 1885 ans avant notre ère. Trois ans après, ou l'an 1882, on institua, en mémoire de cette révolution, les *Saturnales* ou les *Pélories*, pour perpétuer le souvenir de la *séparation de ces deux montagnes (Pel-ories)*. Or Deucalion, selon l'Histoire de la Fable, est postérieur de plus de trois siècles à cette convulsion du sol, qui auroit du produire son Déluge. Ainsi cette date n'est pas la sienne, qu'il soit Scythe ou Grec, si on le veut. En outre, c'est la Fête des *Pélories* qu'on établit alors, non celle des *Hydrophories* ; donc ce n'est pas à cette submersion qu'il faut rapporter cette Fête. A quel Déluge donc ? Je ne vois que les prétendus Déluges de la Syrie,

où l'on en suppose plusieurs. La Fête des Eaux ne seroit par conséquent plus la commémoration du Déluge Grec, après lequel notre Deucalion se seroit sauvé sur le Parnasse pour créer des hommes lithophytes. Ainsi l'on ne trouve de Deucalion que de dates imaginaires, dans la Fable & l'Histoire, à moins qu'on ne passe en Scythie. J'avoue que là nous pourrions lui donner la date que nous voudrions, les enfans que nous voudrions, & même la généalogie de Gébeline, qui le retrouve dans le mot *Nyctimus* ou *Noé l'intègre*. Malheureusement, en trouvant le père Hébreu, il est obligé d'aller chercher sa descendance en Grèce, pour trouver une longue suite d'enfans au Verseau Egyptien : *Spectatum admitti risum teneatis, &c.* Voilà comment Gébeline fagote l'histoire de Moïse. Mais c'est une de ses moindres erreurs. A la faveur de quelques idées un peu plus directes, que n'a-t-il fait une fable suivie des astérismes du corbeau, de la colombe, de l'Arche de Noé, transformée en navire Argo : il auroit peut-être donné matière à quelques réflexions fugitives : mais laissons-là les fables. Abandonnons donc aussi la Scythie, puisque, selon Prométhée, Jupiter, ou le Soleil, ne peut pas y être le mari de Téthys, de Clymène, ou de l'inondation ; ni Phaéton brûler la terre quand Deucalion l'inonde ; ni le signe du Verseau occuper

le signe du Lion ; ni les Hydrophories être la cérémonie de l'eau qu'on porte en procession dans les Temples. Or nous retrouvons toutes ces circonstances réunies en Egypte, & dans l'Egypte seule : donc c'est-là qu'il faut chercher le Déluge de Deucalion ou de l'Urne pleurante, & l'origine de la Fête des Eaux, &c. &c.

Telles sont, Monsieur, les réflexions par lesquelles j'ai cru devoir éclaircir ce point important.



L E T T R E X L V I I I .

Phalléphories ou Fête des Phalls. Son Origine.

JE vous ai promis, dans la *Lettre* précédente, de vous communiquer mes réflexions sur l'origine de cette Fête qui, dans son institution primitive, n'avoit rien que de respectable. On se tromperoit donc au titre de ces réflexions, si l'on s'imaginait que je vais entrer ici dans tous les détails des orgies infâmes que l'Antiquité a connues sous le nom *Phalléphories*; dans des âges postérieurs aux saines théories de l'Égypte; c'est en consultant la Langue & les Usages des Égyptiens, que je vais traiter cette matière.

La Fête des *Phalls* est originaire de l'Égypte. Cette Nation, qui tenoit directement aux restes des Peuples primitifs, que la dernière révolution du Globe avoit épargnés, & dont les Prêtres éclairés firent de chaque usage civil, de chaque travail, un objet vraiment religieux, & chez laquelle conséquemment tout ce qui servoit aux occupations journalières même étoit révééré; cette Nation, dis-je, ne pouvoit, dans les premiers siècles de sa constitution civile, se livrer aux dissolutions des âges

qui avoient perdu, en grande partie, la connoissance des vraies théories. Chez toutes les anciennes Nations, comme de nos jours, le Peuple a toujours respecté, avec raison, le Sacerdoce, lorsque le Prêtre a suivi strictement les devoirs de son état; & il s'est livré au désordre quand l'exemple du Prêtre lui a prouvé que la Doctrine qu'il prêchoit étoit fautive. Mais le Prêtre Egyptien fut long-temps sage, & le Peuple, heureux, pendant ces beaux jours du Sacerdoce. J'ai déjà dit qu'une colonne du Temple de Thèbes portoit une Inscription par laquelle on maudissoit le Prêtre qui, au lieu de s'appliquer aux Sciences, se seroit livré aux plaisirs & à l'oisiveté. Ainsi tout *Ménès*; c'est-à-dire, selon même le langage actuel des Abyssins, tout voluptueux, soit dans les plaisirs de la table, soit dans sa manière d'être, encourageoit l'indignation publique. La Fête des Phalls ne pouvoit donc pas être licencieuse à cette époque.

Les mots *Phal* & *Priape* sont Egyptiens. En vain a-t-on voulu les déduire d'autres Langues. Les prétendues étymologies qu'on en donne ne se rapportent plus aux circonstances: car voilà sur-tout ce qu'il faut bien considérer dans les étymologies. Mais je m'arrête d'abord à un passage qu'on pourroit objecter tant sur l'origine du mot, que sur le caractère de la Fête.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a encore de nos jours des gens pour qui l'Hébreu est un Pérou Littéraire. Tout est dans l'Hébreu; tout vient de l'Hébreu; tout doit retourner à l'Hébreu; parce qu'on ne peut rien expliquer sans l'Hébreu!... Déplorable aveuglement! Mais les Hébreux, Moïse, d'où ont-ils eu leurs connoissances? De l'aveu de l'Écriture même, c'est de l'Égypte: tenons-nous donc à cette source.

Voyons en conséquence le Passage qu'on a plusieurs fois cité au sujet de cette Fête. S. Jérôme, ce docte & vénérable interprète de la Bible a cru appercevoir l'origine de cette dénomination dans le mot Hébreu *Phalz*, désignant l'*effroi* & le *tremblement*. Il a donc vu Priape, ou le Dieu de l'Hellepont, dans le *Miphlezet* (1) du *Liv. des Rois*, *Ch. XV*, v. 13, selon la Vulgate. D'autres ont entendu *Hécate* dans ce Passage; d'autres enfin *Belphégor*, qui a été pour eux le même que *Priape*.

Le sens de *crainte* & de *tremblement* ne suffit pas pour décider, puisque Dieu même est appelé la *crainte* des Patriarches ou *Pahad*. Néan-

(1) On peut voir Selden & Bayer, son Commentateur, & les *Epigrammes* attribuées au chaste Virgile, à la fin de la dernière *Édition de Pétrone*, qu'a publiée depuis peu M. Antoni, docte Professeur Allemand. On me permettra de ne pas m'y arrêter.

moins, dans les théories secondaires, Priape ayant été la terreur des voleurs & des oiseaux, le sens qu'a pris S. Jérôme, seroit soutenable, quoiqu'il ne nous donnât pas l'étymologie. Le Dieu de Lampsaque étoit vraiment venu de l'Égypte, mais de l'Égypte dégénérée. Les Syriens l'avoient aussi connu à cette époque. Si d'ailleurs on réfléchit au Passage, par lequel le Prophète Ezéchiel peint les dissolutions des femmes Juives, *Ch. XXIII, v. 20*, Passage que le plus grand libertin de nos jours se feroit un scrupule de traduire dans notre Langue, selon la force des mots Hébreux, il est facile de se persuader que le Culte du Dieu de l'Hellespont pouvoit leur convenir, & que la mère du Roi Afa s'étoit chargée, sans hésiter, de présider à ces orgies. Malgré cela, le mot Hébreux n'a rien de commun, pour l'origine, avec le mot Egyptien. Il ne rappelle que le Culte de Priape, tel que les Colons Egyptiens, que Sésostris avoit laissés le long du Pont, l'avoient établi en se fixant dans ces parrages : mais l'Égypte avoit perdu pour lors presque jusqu'à l'idée de ses théories primitives.

Voyons donc le sens du mot *Phal* en Égypte. Je suis obligé de vous rappeler ici quelques détails de ma *Lettre* précédente. J'ai dit que, lors du débordement du Nil on mesuroit soigneusement *la hauteur* à laquelle les eaux s'éle-

voient. Pour cet effet on alloit chercher en grande pompe, la coudée qui servoit à déterminer cette hauteur. On la mesura d'abord en plongeant perpendiculairement dans l'eau une verge de fer, sur laquelle on portoit la coudée sacrée, certain nombre de fois, selon la hauteur du cours du fleuve; mais ensuite on profita de l'expérience pour prendre cette mesure plus commodément. On avoit remarqué que la récolte étoit toujours abondante, lorsque l'eau montoit à telle hauteur. Cette hauteur ne pouvoit être la même pour les différentes Contrées de tout le cours du Nil. A Memphis, l'eau devoit monter à seize coudées. On avoit donc porté seize fois la coudée sacrée sur la verge de fer. Ensuite on marqua cette hauteur par une barre en travers, dont les croisillons, fixés à angles droits sur la tige, formoient une vraie croix. Or cette élévation des eaux se disoit en Egyptien *P-al* ou *Ph-al*; & la coudée simple ou le Nilomètre de seize coudées, se disoit *P-eri-epi*, c'est-à-dire *ce qui fait la mesure*, ou simplement *la mesure*, comme chez nous *toise*, *perche*, &c.

La vraie mesure ou le *Priépi* de Memphis étoit de seize coudée à la barre, qui déterminoit la hauteur ou *Phal*. Mais on indiqua ensuite cette hauteur sur un monument consacré au Nil. L'Art le représenta, selon la copie que nous

en avons au grand bassin des Thuileries , couché & appuyé sur une urne , avec seize enfans , chacun d'une coudée de haut.

La verge eut ensuite indistinctement le nom de *Phal* ou de *Priépi*. On y mit un anneau, qui servit à la tenir en la plongeant dans l'eau ; & l'on en grava la figure sur les obélisques, sans cependant l'y représenter dans toute sa longueur, parce qu'elle ne pouvoit être la même par tout le cours du Nil , comme je viens de le dire. Voilà donc cette croix à anse, qui a tant embarrassé les Antiquaires , & qui cependant est la chose la plus simple.

Le *Diphthal* & le *Triphthal* n'ont rien de plus obscur. L'eau ne montoit pas toujours dans la même Province, à la même hauteur requise. Tantôt elle restoit plus bas ; tantôt elle s'élevoit plus haut. Dans le premier cas, c'étoit une année de disette. On marqua donc au-dessous de la mesure requise, celle qui étoit toujours le signe de la disette, par une seconde barre, qui formoit alors une double croix ou un *double Phal*. Si l'eau montoit seulement à telle hauteur au-dessus de la mesure requise, le Nil causoit les plus grands ravages, portoit sur les terres un limon que le Soleil n'avoit pas le temps de dessécher à la retraite trop lente des eaux ; & l'Egypte étoit plongée dans une misère excessive. On marqua donc cette élévation funeste
par

par une troisième barre, & au-dessus de la juste mesure. Telles sont les raisons de la double & de la triple croix que Jablonski n'a pas aperçues, non plus que d'autres Savans.

Chaque Contrée, ne devant avoir respectivement qu'une juste mesure, étoit cependant exposée à des eaux plus ou moins grosses, comme Memphis. On y eut donc aussi la double & la triple croix, ou le double ou le triple *Phal* ou *Triphallum*, comme dit Tibulle, & on les grava sur tous les obélisques. Le Lingham des Perses n'est autre chose que le simple *Phal* de l'Égypte. Les Perses en remportèrent cet emblème, lorsqu'ils la ruinèrent sous la conduite de Cambyse. C'est aujourd'hui le signe de la planète de Vénus. On ne pouvoit choisir un signe plus convenable à cette Divinité, qui étoit le *Thor* de l'Égypte, puisque le simple *Phal* étoit le signe de la fertilité & de la fécondité de tout le Pays.

Mais, avant de passer outre sur l'article du *Phal*, voyons un autre emblème de la fertilité ou de la stérilité de l'Égypte. Nous avons vu le Nil représenté par cette figure colossale, & la juste mesure de l'eau par seize enfans : ce qui désignoit une bonne année ; mais la Fable nous a conservé un autre emblème qui se retrouve dans l'*Histoire de Joseph*, fils de Jacob. Comme il est relatif aux eaux du Nil, il faut

en dire deux mots ; & l'on verra que j'ai eu raison de faire Prométhée *Egyptien*.

Io, fille d'Inachus se trouve métamorphosée en vache. Laissons la courir où il plaît aux Poètes, & expliquons la chose. Ceux qui entendent les Langues anciennes savent que, chez presque toutes les Nations primitives, ou au moins des premiers âges connus, *Io* ou *Ia* fut le nom de la Lumière ou de la Divinité : mais, considérée sous un rapport féminin, en Egypte, comme je l'ai dit, en parlant d'Isis, la Divinité ou l'Âme du Monde, fut *Io*, c'est-à-dire la *Lune*. La première phase de la Lune (ou le croissant) fut peinte sur le front de cette Divinité femelle, comme on le voit au centre du Zodiaque Egyptien de Bianchini. Ensuite on mit plus grossièrement, de chaque côté de la tête, les deux pointes du croissant, & l'on eut une tête cornue. Mais cette Divinité étant femelle, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour y adapter un corps d'animal auquel ces cornes pouvoient convenir, & l'emblème de la Divinité fut une vache. Les Egyptiens, qui n'ignoient pas que la Lune ne brilloit que d'un éclat emprunté, firent Io fille d'Inachus ; & ils eurent raison. En effet *Inachus* étoit, en Egypte, un des noms du *Soleil*, qu'ils appelloient *Ein-ach*, mot à mot, en Latin, *Anni-Rex* ou *Roi de l'année*. Vous excuserez donc, avec moi, ceux

qui ont dit tant de choses absurdes sur l'étymologie du mot *Inachus*.

La Divinité ou l'Âme universelle (*Phtas*), connue en Egypte sous le nom d'*Isis* ou mieux *Iziç*, n'y étoit représentée par cet emblème que sous le rapport de l'abondance, comme l'indique ce mot; mais, sous le nom d'*Io* ou l'emblème de la vache, on avoit voulu marquer les conséquences de l'élévation différente des eaux du Nil. Ainsi *Io*, ou la *Vache*, étoit tantôt grasse & tantôt maigre : ou plutôt une Vache maigre & une Vache grasse, désignoient le bonheur ou le malheur de l'Egypte. Or voici la Fable qui le confirme.

Il est dit que Prométhée, voulant éprouver si Jupiter étoit réellement aussi fin que lui, fit un jour cette proposition au Maître du Tonnerre : *Jupiter, voici deux vaches, choisis la meilleure*. Ces deux vaches n'étoient que deux peaux remplies l'une de viandes grasses & succulentes, l'autre d'os tout décharnés. Jupiter prit celle qui étoit remplie d'os, & fut dupe. Voilà donc l'emblème auquel Moïse fait allusion. Il étoit naturel que Pharaon pensât en songe à cet emblème, plutôt qu'à tout autre, puisqu'il appartient à l'Egypte.

On voit en même temps que l'espoir de l'Egyptien n'étoit pas toujours rempli, & qu'outre le Nil, avec ses seize enfans, & le Nilomètre,

il y avoit encore divers symboles pour indiquer le bien ou le mal que le fleuve pouvoit faire au pays, ou ce qu'on pouvoit espérer ou craindre, selon les différens états de l'atmosphère; mais je sortirois de mon sujet en m'y arrêtant.

Voyons l'origine des abus de la théorie des Phals ou des Nilomètres. Ceux qui lisent savent que les Peuples primitifs se représentoient la Divinité comme un principe igné qui animoit la Nature. Le feu tendant toujours à s'élever, ils prirent, en conséquence, la forme pyramidale (1) pour l'emblème de ce qu'ils concevoient sous le nom de *Dieu*. Mais, le feu n'ayant de vie que par l'air, ils figurèrent ces deux élémens par deux colonnes rondes pyramidales, & rarement ils les séparoient. Ce furent les *obélisques*, chez les Ethiopiens & les Egyptiens; les *colonnes d'Hercule* ou du Soleil, chez les *Phéniciens*, les *Chamanim*, chez les *Syriens*, les *Pénes* ou *Pénates*, chez les *Arcadiens*, les *Romains*, & différentes Peuplades

(1) Le Soleil étoit représenté, en Laconie, par une pyramide, au tour de laquelle il y en avoit sept autres. Chez les Syriens, le Dieu *Bélus* étoit une pyramide. Ils tenoient cet emblème des Egyptiens, qui avoient porté les connoissances astronomiques en Syrie & en Caldée, comme les Babyloniens le reconnoissoient eux-mêmes.

des îles de l'Archipel, dont les médailles les présentent aux portails des Temples. Macrobe observe qu'on en faisoit aussi de forme quarrée, comme pour indiquer les quatre points cardinaux du Globe. Les pyramides de l'Égypte ont cette forme, & sont (1) parfaitement orientées vers ces quatre points. Les Égyptiens préférèrent la forme quarrée, en pointe ou aiguille, pour figurer le Soleil par un de ses rayons; en Égyptien *Pira*. Ainsi, dit Pline, le Soleil étoit bien représenté par son emblème. Les Grecs les ont nommées *obélisques* d'*obélos*, qui signifie proprement une *broche*, ou un instrument pointu, une aiguille. Je parlerai ailleurs des colonnes d'Hercule qu'on n'a pas bien conçues. Les *Pénates* des Romains ou des Arcadiens étoient ces mêmes colonnes, comme le désigne le mot Phénicien *Pen*, pointe, sommité, cime. Les Arcadiens étoient originaires de Phénicie, & s'en étoient sauvés, comme les autres Habitans des Villes que bouleversa le tremblement de terre, à la suite duquel fut absorbée l'île qui étoit dans le lac de Sodome. Je dirai, en passant, qu'il y parut alors un volcan, qui y brûla long-temps, & en

(1) Voyez la *Dissertation* de M. Paulton sur les *Pyramides*; (il y a des choses très-intéressantes à savoir) & l'*Eloge de Chazelle*, par Fontenelle.

infecta les eaux (1). C'est le léviathan de Job.

Lorsqu'on sortoit la coudée sacrée du Temple de Sérapis, elle étoit fichée, par le bas, dans une petite pyramide portative, ornée à sa pointe d'une couronne rayonnée, pour représenter le Soleil, emblème de la Divinité à laquelle on l'avoit consacrée. Une joie extrême accompagnoit cette cérémonie, à la suite de laquelle on déterminoit la mesure des bienfaits d'Osiris ou du Nil. Le Peuple voyoit, dans cet emblème, ce que les Romains, ou plutôt l'Arcadien fixé en Italie, voyoit dans son Dieu, *Atzur* ou *Jupiter Lapis*, (2) *Jupiter Anxur*, par abus de mots, & qui n'étoit autre chose qu'une semblable pyramide.

J'ai dit, dans la *Lettre* précédente, que cette coudée fut indistinctement nommée *Priepi*

(1) L'Histoire, qui a conservé la tradition de cet événement, ne permet pas de douter que Sodome & plusieurs autres villes périrent de cette manière. Moïse profita de cette catastrophe, la proposant comme un exemple terrible de la vengeance Divine, afin de détourner son Peuple du vice horrible dont il lui parloit, peut-être avec beaucoup de raison.

(2) Les Arabes avoient aussi leurs *Vénus Lapis* ou *Pierre quarrée*, pour emblème de l'Âme du Monde: elle a été, pour cette raison, l'emblème de l'Eternité.

ou *Phal*, parce que l'on confondit l'instrument avec la hauteur de l'eau qu'il déterminoit. Mais, par la suite, cet instrument, révééré, depuis long-temps, comme le symbole de la *fertilité*, & de la *fécondité*, devint, de même que Typhon & autres, un Dieu métaphysique que les Grecs connurent sous le nom de *Priape*, muni d'un *Phal*, qui étoit l'instrument de la génération. Ce fut l'Égypte même qui donna lieu à cette méprise. D'autres Peuples de l'Asie, & la plupart des Contrées de l'ancien Hémisphère, admirent ce Dieu, qu'on retrouva même en Amérique, à Panuco, à Culvaca (1), désigné par les mêmes attributs que dans nos Continens. J'ai observé qu'on en célébroit encore les orgies en France, il y a cent cinquante ans : il y étoit passé d'Espagne. La ville de Nébrissa fut sur-tout renommée par le Culte de son Dieu *Orthane*, qui est le même que *Priape*, désigné par son *Phal*, *tentigine tumens*, selon le sens du mot Grec *Orthos*.

J'ai dit, dans la *Lettre* précédente, que la Divinité où l'Ame universelle, considérée sous le rapport de la génération, avoit été nommée *Mendès* ou *Producteur*, Dieu mâle métaphy-

(1) Voyez *Beycr* sur *Selden de Diis Syris*.

sique. On lui consacra (1) le Bouc, dans un Temple particulier, comme symbole vivant du rapport sous lequel on l'adoroit ; parce que cet animal est le plus salace des quadrupèdes, & le plus porté à la reproduction. En effet le Bouc s'accouple avec les femelles de tous les quadrupèdes, si on le laisse faire, & même avec les volatils, comme je l'ai vu faire à un petit Bouc du Cap. La Dinde qu'il vouloit saillir ne se refusoit pas à ses carresses.

La salacité d'un pareil animal n'inspiroit pas des sentimens vertueux à un Peuple qui ne voyoit plus que des libertins dans ses Prêtres, corrompus par l'excès de leur bonheur ; & le symbole vivant de la Divinité productrice fut confondu avec le rapport sous lequel on la confidéroit.

Au lieu de la petite pyramide dans laquelle on fichoit la coudée sacrée qui servoit à mesurer la fécondité que le Nil alloit répandre par ses eaux, on se fit des figures arbitraires, auxquelles on mit un *Phal* de forme naturelle, considéré comme l'instrument de la fécondité. On en mit jusqu'à trois, pour s'accorder avec la triple croix, & l'on y ajouta le *scrotum*, où

(1) Quelques Savans ont cru que le mot *Menès* signifie Bouc ; mais c'est une étrange erreur.

la Nature prépare le principe de la reproduction. Des femmes, qui portoient ces figures obscènes, furent assez licencieuses pour les promener de village en village, en remuer & (1) faire lever les *Phals* de forme naturelle, moyennant des fils tels qu'on en voit à ces petites figures que nous appellions *Pantins*.

Le Soleil fut représenté par un homme travesti en Bouc, armé d'une torche allumée, telle qu'on en voit aux figures de Pan, sur les belles médailles que Spanheim a fait graver dans ses *Césars* de Julien, ou dans Bianchini & autres Antiquaires. Ainsi commencèrent les Priapes. A leur origine, ce n'étoit qu'une pompe très-décente & même religieuse, dans laquelle on transportoit la coudée sacrée d'un Temple à un autre.

Les hommes, travestis de cette manière, avoient pris leur dénomination du mot qui désignoit aussi la Divinité ou l'Ame universelle, sous le rapport du penchant qui porte tout animal à l'accouplement. Ce nom étoit *Thor*, *Thyr* ou *Tyr*, &c. Ainsi ces gens furent nommés *Sa-Tyr*, c'est-à-dire *Adorateurs de Tyr* ou autrement *de Vénus*. Cette théorie, que les Scythes connurent dans les excursions qu'ils

(1) Hérodote, *Liv. II*, dit que cette agitation des *Phals* étoit un mystère qu'on ne vouloit pas expliquer.

firent en Asie & jusques dans l'Égypte, est rappelée chez les *Slaves*, où *Tur* étoit proprement l'analogue de la *Vénus* ou du *Mendès* de l'Égypte, comme je l'ai dit.

Mais *Tyr*, *Thor* ou *Athyr*, étoit aussi le rapport sous lequel on considéroit la Divinité comme présidante à la nuit. Ce fut en effet pendant la nuit que se célébrèrent, dans le second âge de l'Égypte, ces orgies scandaleuses. Les *Satyrs*, les *Pans*, armés de torches ardentes, conduisoient les troupes qui les suivoient, sur les montagnes où l'on célébroit les plus honteux Mystères. Cette discipline (1) sévère, cette morale pure, cette assiduité au travail & à la méditation, qui avoient fait le bonheur de l'Égypte, n'étoient plus connues ni du Prêtre, ni du Peuple. C'étoit à lui seul que le Prêtre rapportoit tout depuis long-temps. Le nom de son Dieu étoit même le moyen qu'il employoit

(1) Cette discipline étoit si sévère, que de jeunes Prêtresses de seize ans, uniquement couvertes du voile de la décence publique, portoient les corbeilles sacrées, dans les pompes Isiaques, sans faire plus d'impression sur les Prêtres que les jeunes Lacédémoniennes, qui luttoient nues, aux assemblées, devant le nombreux concours de la jeunesse de l'autre Sexe. Mais nos mœurs ne nous laissent pas même l'idée de cette austère vertu : ainsi nous devons la mépriser.

pour séduire la femme qui se seroit refusée à sa lubricité. L'honneur de coucher avec un Dieu peut au moins flatter une femme crédule, autant que celui d'être la maîtresse d'un Roi. On fait que ce fut une pareille séduction qui fit chasser de Rome Isis & ses suppôts. Combien d'autres n'auroit-on pas du en chasser, pour cette même raison. D'un autre côté, l'extérieur singulier des Prêtres d'Isis avoit quelque chose de bien choquant pour ces fiers Romains qui voyoient la terre assujettie à leurs Loix. Couverts d'une méchante houpelande, ils avoient la tête rasée, une barbe pointue & marchoient pieds nuds, faisant entendre une sonnette pour demander les charités dont ils avoient besoin, & mettoient ces bonnes œuvres dans une besace qu'ils ne quittoient pas. Cet extérieur bizarre aura sans doute été une seconde raison pour les chasser de la ville.

Ce fut dans cet état de corruption que ces Fêtes passèrent en Syrie, en Grèce, dans l'Inde, en Amérique même : elles furent sur-tout célèbres dans l'Hellespont. Priape fut cependant chassé de Lampsaque. Mais les femmes chagrines, trouvèrent le moyen de rendre leurs maris malades ; & attribuèrent cet événement à l'expulsion du Dieu. On consulta l'Oracle ; & le Dieu fut rappelé. Si l'on en croyoit une tradition greque, la Fête des *Phals* ne fut intro-

duite que difficilement à Athènes, qui avoit encore des mœurs, & les perdit à cette époque. Pégase y ayant apporté d'Eleuthère, ville de Béotie des figures de Bacchus (le même que Priape, selon le Scholiaste de Théocrite), fut un objet de risée pour tous les Athéniens. Bacchus, irrité de cette réception envoya aux Athéniens un mal, qu'on ne connut pas, aux parties viriles. L'Oracle fut consulté. On reçut Bacchus, qu'on introduisit en pompe avec des Thyrses, au haut desquels on avoit attaché la figure des parties qui avoient été malades. Une autre tradition attribue à Mélampus d'avoir introduit ces Fêtes chez les Grecs, laissant les statues ou figures que portoient les Egyptiens dans leurs cérémonies, & n'en prenant que les *Phals*. Au reste ces Fêtes y étoient de très-ancienne date. Les Dionysiaques le prouvent.

La Comédie d'Athènes, née de ces orgies, aux Fêtes qui se célébroient avant & après les divers travaux de la campagne, admit sur son Théâtre les *Phals* monstrueux avec lesquels les *Satyrs* de l'Eypte paroissoient dans les cérémonies licencieuses de leurs Fêtes. On représenta même sur le Théâtre d'Athènes des Pièces où les Acteurs, transformés en *Satyrs*, jouoient les rôles les plus indécents. Le temps nous a envié ces Pièces, auxquelles nous n'avons pas beaucoup perdu. On voit un Acteur avec son appareil

phallique dans le *Traité des Masques Anciens* de Ficoroni. Les Pères de l'Eglise ont beaucoup déclamé contre ces Fêtes du Paganisme, & avec raison. Ils en ont rapporté toutes les indécentes & le scandale; mais aucun n'a eu assez de justice pour les voir à leur origine. Peut-être qu'ils l'ignoroient. Je ne vois même, parmi les Savans modernes, aucun Ecrivain qui ait remonté à l'époque primitive. Nous avons dans Hérodote, Athénée, Plutarque, &c. quelques descriptions, plus ou moins étendues, de ces Processions des Phals. On y voit encore des restes de la première institution, comme le vase plein d'eau, & les prémices portées, dans des corbeilles, par de jeunes filles: mais, en général, ce n'est que l'Egypte dégradée par l'excès de la licence. En effet quel plus affreux débordement que de voir une femme se livrer publiquement au symbole vivant de Mendès. Les femmes Romaines, qui s'arrangeoient aussi bien de ces orgies que les femmes Juives, chez qui une Reine en étoit la Présidente, avoient au moins certaine réserve quand elles se marioient. Voyez, sur le *Postoon* ou *Mutunus*, ce que rapporte Beyer, dans ses Additions au *Traité de Selden de Diis Syris*, pag. 235.

Les *Satyrs*, dont on avoit en vain cherché l'étymologie jusqu'au moment où j'écris ceci, ayant été confondus avec les Faunes par des

circonstances analogues , il n'est pas inutile de savoir si l'on peut les distinguer par des caractères particuliers. La *Dissertation* que M. Heyne a écrite sur les *Faunes & les Satyrs* me faisoit espérer quelque lumière sur cet article ; mais je n'y ai rien vu qui méritât la moindre (1) attention. Il propose aux Savans de les distinguer à l'avenir dans leurs Ouvrages, sans leur en distinguer les attributs. Il se plaint d'ailleurs de l'extrême confusion qu'il trouve dans les Poètes & les Profateurs anciens ; rapporte ce qu'on a dit , mais sans rien déterminer : ce n'étoit pas la peine d'écrire.

La Fête des Phals , & celle de *Fatua* , femme de Faune , paroissent d'abord bien différentes : cependant les Acteurs n'auroient-ils pas été les mêmes ? Remontons à l'origine du mot *Faune*. La Grèce , l'Italie , le Nord l'ont eu de l'Égypte : c'est déjà une présomption favorable à l'identité des rapports. Nous trouvons le Soleil désigné , en Égypte , par *P-on* ou *Ph-on* , dont les Grecs ont fait *Pan* , les Latins *Phon* , écrit *Fon* , dans l'ancien Idiôme , ensuite *Faun* , & dans le Nord *Fan*. Or *Ph-on* , *Phon* , *Fon* , *Faun* , *Pan* ont désigné le Soleil & un Dieu qui ren-

(1) On la trouvera dans un *Recueil* imprimé chez Barrois l'aîné , à Paris.

Étoit des oracles. C'étoit *Fan* que les (1) *Saga* du Nord alloient consulter pour leurs procédés magiques. Apollon, le même que Pan (l'un & l'autre Dieux *Fauidiques*) est trop connu par ses oracles, pour que je m'y arrête. Horace confond aussi *Faun* avec *Pan*, lorsqu'il les fait passer l'un & l'autre du mont Lycée au mont Ménale : ainsi les médailles où Pan paroît avec des pieds de Bouc, des cornes, une torche à la main, courant vers la cime d'une montagne, conviennent également à Faune. Le Soleil, considéré comme l'organe ou le principe par lequel l'âme universelle donnoit la vie à notre système planétaire, fut pris pour cette âme même. Ainsi *Pan*, *Faun* ou *Fan* fut représenté par l'emblème vivant qu'on crut convenir le mieux à son énergie productrice. *Faune* fut fils de Saturne, en Italie, c'est-à-dire cette énergie vivifiante du Soleil, connue sous le nom de Saturne, ou d'astre par excellence. Les Satyrs étoient ses compagnons en Italie, comme ils étoient celui de Pan Egypte. Mais *Pan*, ou *Bacchus*, selon Macrobe, & avec raison, ne sont que des noms différens du Soleil. Ne soyons donc plus surpris de trouver des *Satyrs* avec *Faune* & *Bacchus*, c'est-à-dire primitivement des Prêtres du Soleil ou adorateurs de l'âme du Monde. Les *Silènes*

(1) Voyez Sturleson.

étoient d'autres compagnons de Faune, comme ils l'étoient de Bacchus. Les Silènes passioient même pour Fils de Faune. On voit donc que toutes ces Familles se confondent. Mais Bacchus avoit son vieux Silène pour père-nourricier : en voici la raison :

Quoiqu'il n'y eût de vin en Egypte que dans deux Contrées , la vendange étoit sur-tout la Fête qui animoit le plaisir. Les Vendangeurs, vraiment déguifés en *Bouc*, avoient à leur tête un homme expérimenté dans l'art de faire le vin : ce qui n'est pas une connoissance si commune qu'on le croit. C'étoit lui qui dirigeoit les opérations du pressoir. Il fut donc appelé, chez les Grecs, *Seilene* de *Seioo*, j'agite, & *Lenos*, pressoir. Mais, en faisant le vin, il falloit le préparer de manière qu'il se conservât longtemps avec les qualités requises. Cet homme devenoit donc le *père-nourricier* de Bacchus ou du vin. On verra dans le seul *Traité* de Baccius, quel soin les Anciens prenoient pour la *confécion du vin*. Voilà donc le vieux Silène au milieu des Satyrs, représenté quelquefois vidant son broc, ou le *Carchesium*, quelquefois l'ayant à ses pieds.

Il y avoit des *Satyrs* mâles & femelles : cela devoit être ; puisqu'il y avoit nécessairement des femmes à ces orgies licencieuses, ou aux Fêtes de la vendange. Les Grecs, qui font

Pan

Pan amoureux de la Nimphe *Syrinx*, indiquent assez les Cavernes ou les Siringes de l'Égypte, dans lesquels on célébroit les mystères les plus cachés de ces Fêtes. C'étoit aussi la nuit qu'on célébroit les orgies de Bacchus, en Espagne, où les Ménades, armées de leur Thyrsé, portoient le Phal ou l'Orthane, aux Fêtes de la vendange. Il est d'autant moins singulier de retrouver ces orgies dans un pays de vignoble, que quelques Colonies Égyptiennes s'étoient fixées dans la Bétique, où l'on adoroit la Divinité sous le nom de *Néthos*. Or *Néthos* est certainement le mot *Neith* de l'Égypte, qui désignoit, sous ce nom, la *Minerve* des Grecs, ou l'esprit qui présidoit à l'Univers, au moins l'âme universelle.

Mais *Faune*, le même que le Soleil ou Bacchus, paroît aussi avoir été connu dans l'ancienne Italie, sous le rapport du Dieu des vendanges. Sa femme *Fatua*, un peu trop éprise de la liqueur du pressoir, en fut sévèrement punie. Cette bonne Déesse s'avisa de mettre le nez dans un broc, & ne le quitta que quand il fut vide. *Faune* revient au logis, trouve sa femme ivre, prend une poignée de myrthe, & la (1) fouette si bien qu'elle expire dans ses

(1) La vérité est que les Anciens mettoient infuser des baies de myrthe dans leur vin, pour en modérer les fumées.

bras. Le châtement étoit sévère. Au désespoir d'avoir tué sa femme, la seule femme qui passoit pour avoir été fidelle à son mari, Faune lui bâtit un Temple, & veut qu'on l'adore.

Mais ses Fêtes ne se célébrèrent que dans l'obscurité; ce qui leur fit donner le nom d'*Operantées*; & tous les Dieux de sa classe, c'est-à-dire les Satyrs (1), furent les *Operti*. Qui ne reconnoîtroit, à ce Culte secret, les mystères des *Siringes*, ou autres de l'Egypte? L'Italie les appella les Mystères de la Bonne-Déesse (2). Il étoit défendu de boire du vin dans ces Fêtes mystérieuses. Mais on appella *lait* le vin qu'on y buvoit. Ainsi tout s'y passoit comme en Egypte.

D'après ces détails, quelle différence mettre entre les Faunes & les Satyrs? Les uns sont également cornipèdes & cornifronts; ou ils ne le sont ni les uns ni les autres. On en voit avec toute la partie inférieure du corps, telle que celle de l'homme, ayant seulement une queue, de courtes oreilles, un nez épaté & une grande bouche: d'autres ont tout le corps d'un Bouc,

(1) Les Silvains, les Silènes.

(2) Cette Divinité étoit l'âme de la Nature, connue sous les noms d'*Ops*, *Cybèle*, *Melitta*, *Astarte*, *Io*, *Vénus*, *Lilith*, enfin *Isis* myrionyme ou de dix mille Noms. Voyez *Selden*.

avec de petites cornes ou sans cornes. Les premiers me paroissent avoir été la représentation pure & simple des campagnards qui n'avoient pour habit qu'une peau de Bouc. Les autres sont plus analogues à l'emblème vivant du Dieu Mendès ou à ses Suppôts. Mais l'imagination des Peintres ou des Sculpteurs est, je crois, ce qui en faisoit plus la différence, que les attributs particuliers; & les *Satyrs* ou les *Faunes* ont été pris indistinctement les uns pour les autres. Cependant il est certain que toutes les fois qu'on a voulu représenter le Dieu Pan, sa figure étoit analogue à celle du Bouc, autant que l'Artiste pouvoit le faire. Ainsi ce Dieu étoit par-tout *Cornipède* & *Cornifront*.

Les Critiques ont donc perdu bien du temps lorsqu'ils ont voulu nous donner la généalogie de Faune en Italie. La famille de ce Dieu cornu réclame contre toutes les dates. Que Mercure produise les Faunes avec la Nymphe *Iphchime* ou vigoureuse; ou que Bacchus en soit le père avec la Nymphe *Nicé* ou victorieuse; que l'armée de Bacchus ne soit même composée que de ces hommes cornus dans l'Inde, ce ne doit pas être l'objet de nos recherches. Nous en concluons seulement que ce devoit être une famille de la plus haute Noblesse, & la plus nombreuse. Bartholin, ce célèbre Anatomiste, rapporte, dans ses *Centuries*, l'exemple de quelques

hommes *cornus*, comme des accidens très-rares ; il a aussi vu des femmes de cette famille ; entr'autres la nommée *Meiner* : & dit qu'il n'a jamais pu les guérir : il en a même fait graver les formes. Mais cette famille ne fut chez les Anciens qu'un écart de l'imagination : chez nous c'est un jeu de la Nature : c'est au moins Bacchus qui a réuni le plus grand nombre de ces Individus ; & j'en conclus qu'il étoit impossible que le célèbre Huet crût que *Bacchus* fût *Moyse*, lorsqu'il réunit tant d'érudition pour le prouver.

Mais n'a-t-il jamais existé de Satyrs ? Il est certain que quelques Hermites de la Thébaïde l'ont cru. Les Suppôts de *Mendès*, dont le Culte subsista long-temps en Egypte, après la publication de l'Evangile, apparurent, sous cette forme, à ces bons Solitaires, leur parlèrent, leur assurèrent qu'ils étoient des créatures mortelles que les hommes adoroient sous cette forme : & S. Jérôme l'a rapporté, comme un Ecrivain qui en est réellement persuadé. L'histoire du *Satyr* apporté à Constantinople, du temps de Constantin, est connue : mais M. Schenneberg assure, avec raison, que c'est un conte imaginé sur un Passage de Plutarque.

Les Naturalistes ont cru reconnoître ces personnages imaginaires dans la première espèce du Singe ou l'Homme des bois. Il est très-possible

que les Anciens ayent vu l'un ou l'autre de ces animaux, dont la forme externe & interne est si analogue à celle de l'homme. Mais pourquoi aller chercher au hazard des faits qui ne sont plus liés avec les circonstances qui doivent les accompagner? Assûrément lorsque l'Antiquité a mis Pan sur le mont Lycée ou sur le Ménale, ou sur les montagnes de l'Égypte, avec une torche à la main, & sous la forme du symbole vivant de *Mendès*, elle n'avoit en vue aucune espèce de Singe. Un *Sa-tyr* étoit un *Adorateur* ou un *Prêtre de l'Etre Générateur*: il ne falloit donc pas sortir de la Théologie Physique de l'Égypte; ou plutôt il falloit l'avoir étudiée avant de parler de ces êtres dont le nom étoit une énigme. On eût alors trouvé ces Satyrs à la procession des *Phals*, aux orgies de Bacchus, comme le sçavant Médecin Arétée les y avoit bien vus, *arrecto veretro*. Les hommes velus, qu'avoit pris Hannon sur les côtes de la *Serraliona*, ceux que Ptolémée plaçoit dans une île du Gange, ceux que Méla connoissoit dans la Mauritanie étoient, sans doute, de vrais Singes: mais il suffisoit de comparer le pied fourchu de Satyrs imaginaires des Poètes avec ceux des Singes, pour ne pas les confondre: c'est aussi ce qu'ont oublié les Voyageurs qui ont voulu les identifier.

Il me reste à parler de la différence & de

la forme des *Phals*. Cet instrument, qui faisoit, à son origine, la partie supérieure du Nilomètre, ou une croix, avec un anneau, devint, par la suite, l'instrument obscène dont j'ai parlé. C'est tout ce que je puis en dire ici, renvoyant le Lecteur au Tom. II. du *Voyage de Naples & de Sicile* de M. de S. N. Il a fait graver une superbe planche où l'on verra les différentes formes de ces *Phals* d'un âge postérieur, avec tous les accessoires qui les accompagnoient. On faisoit sous cette forme des vases de plusieurs espèces, des lampes, des verres à boire; (1) *vitreo tibi ille Priapo*, dit Juvénal; des amulettes qu'on pendoit au cou des enfans, pour les empêcher d'être ensorcelés: car il n'y a pas de gens si superstitieux que les ignorans; & ce n'est pas pour eux que j'ai écrit. La décence ne me permet pas d'en dire davantage.

(1) Voyez Pignorius de *Servis*, Edit. 1764, p. 144.



L E T T R E X L I X.

EXTRAIT d'une Lettre que m'a écrite M. d'Ansse
de Villoison, de l'Académie des Inscriptions.

VOICI l'extrait que j'ai promis concernant
la connoissance qu'on avoit eue des Antilles
avant Colomb.

« M. — Le Manuscrit Italien, n° LXXVI de
» la Bibliothèque S.-Marc, à Venise, contient
» une *Carte Marine*, dessinée avec beaucoup
» d'exactitude. Elle est composée de dix feuilles.
» On lit sur la première page le nom de son
» Auteur, & la date de l'année où elle a été
» faite, avec ces mots : *Andreas Bianco de*
» *Venetis me fecit, M. CCCC. XXXVI.* On
» trouve sur cette *Carte* les Antilles tracées
» de la même main, & l'on y voit écrit du même
» caractère : *Isola Antillia.* Ceci est d'autant plus
» remarquable, qu'on attribue la découverte
» des Antilles à Christophe Colomb, & qu'on
» la fixe à l'an 1492. Frappé de cette singula-
» rité, j'ai fait calquer très-exactement sous mes
» yeux cette précieuse *Carte*, & je l'envoyai,
» en 1781, à M. le Comte de Vergennes, qui
» la présenta au Roi. Un de mes amis à qui
» j'avois envoyé cette notice en Allemagne.

» la fit imprimer dans la *Gazette de Gotha*, pag.
 » 39, de l'année 1782. — Conférez ensuite la
 » curieuse *Dissertation* de M. Sigismond Hade-
 » lich, dans le second Tome des *Mémoires de*
 » *l'Académie d'Erfort*. Ce Savant y cite des
 » Passages incontestables de David Kimchi &
 » d'autres Rabbins contemporains qui, quatre-
 » cents ans avant Colomb, ont parlé de la
 » terre & du bois du Brésil. Voyez aussi les
 » deux belles *Dissertations* de Jean-Philippe
 » Cassel, Professeur à Brême. Elles sont inti-
 » tulées, l'une, de *Frisorum navigatione fortuitâ*
 » *in Americam, sæculo XI factâ, Magdeburgi,*
 » 1741; l'autre, de *Navigacionibus fortuitis in*
 » *Americam, ante Columbum factis: ibid. 1742.* »

» Il ne faut pas confondre la *Carte* dont je
 » viens de parler, avec celle qui se trouve chez
 » les Camaldules de S.-Michel de Murano (1),
 » près de Vénise. Cette dernière *Carte* est l'Ou-
 » vrage de Frz-Mauro, Religieux de ce Cou-
 » vent. On y voit l'Éthiopie Orientale beau-
 » coup mieux représentée que dans les *Tables*
 » de Ptolémée, & des Pays qui n'avoient pas
 » encore été découverts par les Portugais.
 » Alphonse IV, Roi de Portugal, connoissant
 » l'habileté de ce Moine, lui fit faire, à ses
 » dépens, une *Carte* pareille à celle de Mu-

(1) Celle dont parle M. Carli,

» rano. Etienne Trévisan l'envoya à Lisbonne
» en 1459; & elle se trouvoit encore en Por-
» tugal en 1528, dans l'Abbaye des Bénédic-
» tins d'Alcobara. On conserve dans la Biblio-
» thèque des Camaldules de Murano, un état
» des revenus & des dépenses de ce Couvent,
» Cet état est de la main de Maffée Girani,
» qui en fut Abbé en 1448. Il devint Patriarche
» de Venise en 1466, & Cardinal en 1489. On y
» voit la note des frais qu'a coûtés cette *Carte*.
» C'étoit Etienne Trévisan qui étoit chargé de
» faire les avances, & de payer au nom d'Al-
» phonse IV. Ce grand Roi fit faire des copies
» de cette *Mappemonde* de Mauro, & les distri-
» bua à tous ses Capitaines de Vaisseaux & à
» tous ses Pilotes. Quant à l'origine de cette
» *Carte* curieuse, que j'ai vue à S.-Michel de
» Murano, voyez ce qu'en disent Rannusio
» dans ses *Eclaircissemens sur Marco Polo, Voyages,*
» *Tom. II. pag. 17,* Augustin Fortunio dans
» son *Histoire Italienne des Camaldules,* Renaudot
» dans ses *Notes sur les Anciennes Relations des*
» *Indes & de la Chine,* & sur-tout le *Procurateur*
» Marco Foscarini, depuis Doge, *pag. 419,* &
» *suiv. de son bel Ouvrage, intitulé della Lit-*
» *teratura Veneziana,* & le *Traité intéressant du P.*
» *Abondio Collina, Considerazioni Istoriche sopra*
» *l'Origine della Bussola Nautica, nell' Europa,*
» *e nell' Asia,* p. 76 & *suiv. à Faënza, 1748.* »

La même conversation qui me procura ces détails, me fit examiner ce qui concernoit les assertions des Rabbins mentionnés, & le texte Hébreu où plusieurs Savans ont cru trouver le nom du haut & bas Pérou, dans le mot *Parvaïm* : les Flottes de Salomon y faisoient un voyage de trois ans. Je ferai imprimer mes détails séparément. Je dirai, en attendant, que ce n'étoit pas au Pérou, mais au Brésil ou à *Parava-iam* ou à la mer de *Parava* qu'elles alloient. Parlant aussi à M. de Villoison des Maladies Vénériennes, que je soutenois être originaires de notre Hémisphère, non d'Amérique, il me communiqua deux Passages de Pallade, qui entra dans la solitude de Nitrie en 388. Ces Passages concernent, 1° un Anachorète, nommé *Héron*, qui, ayant vécu dans la débauche des femmes & du vin, fut attaqué d'un chancre qui lui fit tomber la verge; 2° un autre Anachorète, nommé Etienne, disciple du fameux S. Antoine. Cet Etienne fut attaqué aux parties d'un ulcère rongeur, qui lui entreprit le gland & les testicules. Les autres Moines étant étonnés, & ne pouvant concevoir qu'un homme si saint fut attaqué d'une maladie si honteuse, il leur dit : *Peut-être ces membres qu'on coupe sont-ils rendus coupables.* M. de Villoison cite l'*Histoire Lausaque*, pag. 82 — 83, Edition de Meursius. Leyde 1616, in-4°.

Comme j'ai promis, dès les premières de ces *Lettres*, de prouver que ces Maladies étoient connues en Europe long-temps avant Colomb, j'ajouterai ces citations générales. Pline le jeune, dans une de ses *Lettres*, nous apprend que la femme d'un Fermier, voyant les parties de son mari pourries d'ulcères, lui dit qu'il ne leur restoit d'autre ressource que de se jeter à l'eau. Sans doute qu'elle lui avoit donné ce mal : & ils se noyèrent. J'aurois pu citer Celse auparavant. Une Dame, dans Martial, a la partie sexuelle si ulcérée qu'elle ne peut plus s'asseoir qu'en faisant une espèce de coussin de sa robe. Les Soldats d'Attila, selon une très-ancienne chronique de Misnie, citée dans les *Commentaires de Léipsic*, infectèrent (en Allemagne) de maux vénériens toutes les femmes dont ils jouirent ; de sorte qu'elles en moururent toutes. Gérard de Carmone (dont j'ai tenu quatre Manuscrits, deux du Roi, deux de Saint-Victor) dans son *Commentaire sur le Viatique* du savant Moine Constantin, nous parle des bubons, des chancres, d'écoulement purulent, d'ulcères rongeur aux parties génitales. Il vivoit du XI^e au XII^e siècle. Constantin étoit plus ancien. Guy de Chauliac, Brunnus, Bertapalia, Hugo parlent des mêmes ulcères. Henri d'Hermondaville, sous Philippe Auguste, Arnaud de Villeneuve, comme je l'ai vu dans leurs Ouvrages manuscrits, à la Bibliothèque

du Roi, ont traité ces maux. Si la mémoire ne me trompe (car il y a long-temps que j'ai lu, ce que je vais citer) : Guillaume, Evêque de Paris, dit, dans son second *Supplément* à son *Traité de la Pénitence*, à un jeune Confesseur : « Voici ce que vous demanderez au Confés- » sional sur l'article de l'incestence : Avez-vous » eu communication avec une femme ? Outre » la perte de votre âme, vous risquez encore » d'attrapper des maladies terribles ; & il les lui » nomme en décrivant la partie de la femme ». Théodoric, Evêque de Servie, habile Médecin, nous donne dans le XII^e siècle cinq recettes d'onguent mercuriel, pour traiter ces maladies par la salivation, & les moyens d'arrêter cette salivation, si elle est trop abondante. Il appelle cet onguent *Saracenicum* : en effet les Arabes s'en servoient déjà au IX^e siècle. C'est ce même onguent qu'employa le célèbre Médecin Pintor, pour guérir le Cardinal de Ségorbe. Il a connu en Espagne un Vérolé avant 1493. Delphinien a connu un autre en 1491. Le Roi Ladislas mourut de mal vénérien que lui donna sa maîtresse en 1414. Pacificus Maximus, parlant au Dieu Priape, lui demande (vers 1430) de lui guérir son Priape qui tomboit en pourriture. Il eut le bonheur de guérir, & vécut un siècle. Un Seigneur François, accompagnant Louis XII en Italie, en revint avec des maux

Vénéériens, dont il mourut. *Manuscrit de Rochouart*, Bibliothèque des Bénédictins. Mais Turner nous apprend, dans son excellent Ouvrage, que ceux qui tenoient les lieux publics de débauche en Angleterre, dans les domaines de l'Evêque (qu'il nomme), & à qui ces lieux payoient tant par an, étoient tenus, sous peine d'amende considérable, de faire visiter les femmes, & que, s'il y en avoit une attaquée de la *maladie de brûlure* (chaudepisse), il falloit la faire sortir; & on la traitoit (1). J'ai en main un extrait d'un Poëme Latin, imprimé en 1489, & dont le texte existe entier dans la Bibliothèque Mazarine. Le Poëte y dit : « Pourquoi » donc cette maladie (*hoc genus morbi com-* » *mune Gallis & Iberis*) commune en France & » en Espagne, fait-elle actuellement de si grands » ravages, tandis qu'on ne l'avoit jamais trouvée si cruelle » ? Basile Valentin, fameux Chimiste, avoit trouvé, long-temps avant Colomb, le remède des maux vénériens, & formellement *de la vérole*. Je fais qu'on a regardé cet homme comme un personnage imaginaire : mais ceux qui ont eu ce sentiment n'avoient pas consulté la *Chronique d'Erfort*, qui en constate l'existence de la manière la plus formelle. Le Docteur Sanchès, mort ces dernières années, a écrit un petit Ouvrage

(1) Cela est bien antérieur à Colomb.

très-intéressant, pour prouver que ces maux étoient venus comme reliquats d'une épidémie terrible. Etant assez lié avec lui, je lui fis voir mes recherches, & il eut assez de candeur pour convenir qu'il s'étoit trompé, ou qu'il falloit rapporter la vraie vérole à l'an 555, époque de cette gale jaune, dont les reliquats se jettèrent aux parties génitales, où parurent des bubons d'un écoulement purulent. Je la trouve, à cette date, en Lombardie, en Basse-Bretagne, & sur le Danube. On verra, dans un des *Journaux de Médecine* Suédois, qu'Astruc ou étoit mal instruit, ou de mauvaise-foi dans ses assertions. J'ose même avancer qu'il a tronqué des *Mémoires* certains, qui contredisoient l'opinion d'Oviédo, qu'il avoit entrepris de soutenir.

Je pourrois dire que Moyse parle de deux flux de semence, l'un involontaire, l'autre vraiment virulent, & qui se communiquoit par l'accouplement. Le mot *rir*, dont il se sert pour caractériser ce dernier, signifie, en Hébreu & en Arabe, une *moëlle qui coule par putréfaction*. Or toute l'Antiquité a cru que la semence venoit de la moëlle épinière. La plus grande imprécation que David put faire contre Joab, fut qu'il y eût toujours dans sa famille une personne dévorée par la gonorrhée & la lèpre. Il ne s'agit certainement pas là d'éjaculations nocturnes involontaires.

T A B L E
D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce second Volume.

L E T T R E X X I X.

POUR découvrir le caractère original d'une Nation ; il faut confronter les Coutumes, les Usages primitifs, outre ce qui tient à la Religion. Comparaison des Péruviens & des Chinois, relativement à ces objets. Invention du Fer, de la Monnoie, de l'écriture à la Chine, du temps de Fou-Hi, 2953 avant Jésus-Christ. Mots radicaux, communs dans l'un & l'autre Continens, particulièrement pour la représentation des premières Idées, telles que Dieu, Père, Mère, &c. Des premiers Héros, tels qu'Atlante, Antée, Pallas, &c. pag. I

L E T T R E X X X.

De la conformité des anciens Usages, des Coutumes, de la Religion, il résulte que les Nations de l'un & l'autre Continens ont eu quelques relations entr'elles, à des époques très-éloignées. De l'Atlantide, située au milieu de l'Océan : Tradition conservée, à ce sujet, dans l'un & l'autre Hémisphères. Connoissances que les Anciens avoient de

l'Amérique, de ses Iles : Voyages faits ; dans le moyen âge, vers ces parties du Globe. Continent de l'Amérique découvert par Colomb, avant que d'autres en ayent parlé. Anciens Monumens de l'Amérique. Les Nations des deux Continens n'ont pas pu avoir de relation entr'elles, qu'avant l'usage du Fer, de l'Écriture & de la Monnoie, moyennant les Peuples intermédiaires, tels qu'étoient les Atlantides. pag. 25

L E T T R E X X X I.

Recherche de l'époque à laquelle les Peuples de l'Océan ont pu communiquer avec ceux de l'Amérique & de notre Continent. Quipos ou Cordelettes en usage à la Chine plus de trois mille ans avant notre Ere. Preuves de la Chronologie Chinoise, établies ou confirmées par les Observations Astronomiques. C'est vers ces premières époques que l'usage de la Monnoie & de l'Écriture fût introduit en Égypte. De la Chronologie Égyptienne. On prouve, contre Fréret, que la Période de trente-six mille cinq-cents vingt-cinq ans, consignée dans les Chroniques de l'Égypte, indique vingt-cinq apparitions de Sirius. Nombre des Eclipses enregistrées par les Prêtres de l'Égypte ; ce qui confirme, à certain point, leur Chronologie. Les Observations Astronomiques sont la voie la plus certaine pour établir les époques de l'Histoire. 58

L E T T R E

LETTRE XXXII.

Atlas, frère de Saturne, fils d'Uranus, Roi de l'Atlantide, fut le premier qui enseigna l'Astronomie. Témoignages des anciens Ecrivains & des Critiques modernes. Hercule Egyptien apprit de lui cette Science. Tentatives de Fréret & de M. Bailly pour déterminer l'époque d'Atlas avec les témoignages de Manéthon, Dicéarque, Hérodote, Dio'ore, &c. Preuves de l'incertitude ou de l'insuffisance des réductions que Fréret & M. Bailly ont faites des années indiquées par ces Ecrivains. Pour trouver l'époque des Atlantides, il faut d'abord fixer l'origine de l'Astronomie. pag. 95

LETTRE XXXIII.

Continuation des recherches relatives à l'époque d'Atlas & d'Hercule. Temps où les Nations de l'Océan communiquèrent avec celles du Continent. La recherche des Cycles ne suffit pas pour trouver l'origine de l'Astronomie. Du Cycle Sothiaque de l'Égypte ; de celui de six-cents ans chez les Caldéens ; des Chinois, &c. On ignore le commencement ou le point d'où ils partirent ; ainsi le temps est indéterminé. Opinion de Boulanger sur l'origine des Cycles. Preuves de plusieurs Cycles & Périodes. Observations Astronomiques du temps d'Atlas. Etoiles qui concouroient avec les Solstices & les Equinoxes. Premières tenta-

tives pour déduire, par l'Astronomie, l'époque d'Atlas, laquelle remonte à quatre mille six-cents ans avant notre Ere. pag. 121

L E T T R E X X X I V.

Etat de l'Astronomie en Amérique, correspondant aux Observations primitives du concours des Pléiades & des Hyades avec les points équinoxiaux, &c. Conformité des dénominations des Astres dans les deux Hémisphères. Année ancienne, divisée en trois-cents soixante jours. Correction uniforme des cinq jours épagomènes ou ajoutés, au Mexique & en Egypte. Correction de l'année Sydérale, par les six heures ajoutées aux trois-cents soixante-cinq jours, tant au Mexique, par le cycle de cinquante-deux ans & treize jours, qu'en Egypte, par la période Sothiaque de mille quatre-cents soixante ans. 148

L E T T R E X X X V.

Récapitulation des Observations précédentes. Comment les Américains, avant la découverte du Fer, de l'écriture & de la Monnoie, ont-ils pu communiquer avec notre Hémisphère ? Il y avoit probablement dans l'Océan Atlantique un grand Continent que la mer a submergé, mais dont les Peuples pouvoient communiquer tant avec l'Afrique & l'Europe, qu'avec l'Amérique actuelle. Objections. 171

LETTRE XXXVI.

Examen préliminaire des Objections. Exposé de l'Atlantide décrite par Platon. Traditions anciennes qui le confirment. A-t-elle pu exister ? A-t-elle été engloutie par la mer ? Idée de Cosmologie. Premier état de notre Hémisphère. La mer surpassa toutes les montagnes. Second état ; celui des Volcans : il eût lieu lorsque les eaux de la mer abandonnèrent les terrains qu'elles avoient couverts. On ne peut déterminer l'étendue des terrains que la mer avoit absorbés, & ce qu'elle en abandonna d'abord. . . . pag. 180

LETTRE XXXVII.

Les mers Atlantique & Méditerranée sont l'effet d'une nouvelle révolution du Globe. Traditions de l'Antiquité à ce sujet, sur-tout à l'égard de la submersion qui suivit la rupture des terres, qui réunissoient l'Afrique & l'Europe au détroit de Gibraltar, du temps d'Hercule. Idée Topographique de l'espace submergé par la Méditerranée, depuis le Déroit jusqu'à l'Isrie & la mer Noire, avant cette submersion. 206

LETTRE XXXVIII.

Idée topographique du fond de l'Océan Atlantique, & qui indique l'existence réelle de l'Atlantide, avant la révolution & la grande irruption de la mer. Les Peuples de cette île pouvoient communiquer avec l'Afrique & l'Europe, de même qu'avec

l'Amérique, & propager les connoissances avant la découverte du fer, de l'écriture & de la monnoie. De-là vient l'analogie qui se trouvoit entre les Usages des Mexicains & des Egyptiens. Rapports qu'ont eus les Péruviens avec les Chinois. Examen de la position effective de l'Asie & de l'Amérique, à l'Orient. . . pag. 224

L E T T R E X X X I X.

De la mer Pacifique & de la mer des Indes. On prouve qu'elle est en grande partie nouvelle comme la mer Atlantique & la Méditerranée. Preuves de cette assertion : d'où l'on parvient à expliquer l'origine commune de plusieurs Nations de l'Amérique & de celles de notre Hémisphère. Une aussi grande inondation doit être arrivée du temps d'Hercule. 242

L E T T R E X L.

Cette grande Inondation n'a pas été la conséquence du Déluge universel. Opinion d'un Auteur anonyme sur ce Déluge. On prouve encore que l'Inondation arrivée du temps d'Hercule, ne doit pas être confondue avec le Déluge universel. 265

L E T T R E X L I.

Fêtes des Peuples en mémoire des Déluges & des Inondations. Hydrophories, Fêtes & Cérémonies publiques du Phal & de l'Œuf. Déluge de Deucalion & d'Ogygès. Deux Deucalions : celui de

la Grèce bien postérieur : il n'y eut aucun Déluge de son temps. Déluge d'Ogygès du temps de Phoronés, fils d'Inachus. Deux Inachus. Equivoque des Chronologistes sur l'intervalle qu'il y eut entre le premier & le second. L'ancien Inachus fut contemporain d'Atlas. L'Inondation arrivée du temps d'Hercule correspondit à l'époque d'Ogygès, & fut le Déluge appelé d'Ogygès. Tentatives pour fixer l'époque de cette Inondation. Les Observations Astronomiques & Diolore nous donnent quatre mille ans avant notre Ere. Preuves ultérieures qui fixent le Déluge d'Ogygès à quatre mille ans avant notre Ere. pag. 283

L E T T R E X L I I.

Preuves physiques relativement au même sujet. Tradition d'un ancien Incendie du Globe, & du même âge que l'Inondation de la mer. La cause de cet événement a pu être l'approche d'une Comète. Système de Wiston à ce sujet. Réflexions rapides sur la Théorie des Comètes. Leurs Orbites connues. La possibilité de leur approche près du Globe terrestre. Effets qui peuvent en résulter. La Comète de 1759 paroît être celle qui causa cette révolution, 4017 ans avant notre ère, & qui sépara les deux Continens. Preuves déduites des anciennes Traditions. L'Année étoit auparavant de 360 jours. Récapitulation & Conclusions. 303

534 TABLE DES MATIÈRES.

LETTRE XLIII.

Réflexions Critiques sur l'Histoire de l'Amérique de M. Robertson. pag. 339

LETTRE XLIV.

Au P. Gregorio Fontana , Professeur des Ecoles Pies, dans l'Université de Pavie, sur l'Hypothèse présentée dans ces Lettres. 361

LETTRE XLV.

SUPPLÉMENT de l'Auteur à la Lettre XL ; Tom. II. sur les premiers Habitans de l'Italie , selon sa dernière Edition. 383

LETTRE XLVI.

Sur les Peuples primitifs de l'Italie. 390

LETTRE XLVII.

Déluge de Deucalion. Prométhée. Ce Déluge n'est que l'Inondation annuelle de l'Egypte. Origine de la Fête des Eaux : elle n'est pas la Commémoration d'aucun Déluge. La joie en faisoit le caractère , &c. , &c. 439

LETTRE XLVIII.

Phalléphories ou Fêtes des Phalls. Son Origine. 491

LETTRE XLIX.

EXTRAIT d'une Lettre que ma écrite M. d'Ansse de Villoison , de l'Académie des Inscriptions. 519

Fin de la Table des Matières.

E R R A T A.

Pages 88, Note, lig. 6, lisez, à Hipparque & à Ptolémée; non à d'autres, &c.

272, Il n'étoit pas besoin de recourir ici à un Théologien de Hollande. Plusieurs Ecrivains très-Catholiques avoient aussi été du même avis sur le mot *tout*, en quelques endroits de l'Écriture, & sur la non *Universalité du Déluge*. On citeroit entr'autres Bellarmin *de gratiâ primi Hominis*. Mais on peut consulter, pour le seul objet de curiosité, *Dissertatio Prolusoria de Diluvii Universalitate*, 1667. L'Auteur, très-Catholique, y cite plus de vingt passages de Théologiens, non suspects, pour prouver la même opinion, qui, sans avoir été condamnée, n'est cependant pas généralement admise. Au reste je ne cite ceci que comme un objet de curiosité pour les Lecteurs érudits, sans embrasser aucune opinion, conformément à mes principes.

297, ajoutez à la Note (1), cet Hermippus étoit un fourbe, sur-tout à l'égard de ce qui concerne Zoroastre & Pythagore. Voyez M. Meiner, Professeur de Gothique, que j'ai cité dans le premier volume.

358, lig. 17, lisez, les fonds; & lig. 18, ôtez une l avant qui; & suppléez aux autres légères erreurs typographiques.

497, lig. 11, lisez, ne fut d'abord autre chose que le simple phal de l'Égypte, sur lequel on figuroit, en relief, la partie virile, dans l'état de relâchement. L'anneau qui surmonte la croix se voit sur plusieurs monumens, figuré en

ovale , & se terminant même en pointe à sa partie inférieure. Quelquefois cet anneau est remplacé sur les médailles par une tête d'homme , qui sembleroit être mis en croix. Outre la faucille de Saturne , du Mercure & du Dieu du Mexique , qui répondoit au *lingam* ou au *phal Egyptien* , on voit encore la génération figurée dans une belle médaille de Lesbos , par une femme assise , jambe de-çà , jambe de-là , sur un homme. Voyez l'Archipel de Dapper & les Médailles qui l'accompagnent. On figuroit ainsi la puissance active & passive de la Nature en général. Le Peuple ignoroit le sens de ces symboles gravés sur les médailles : les Initiés seuls les entendoient. Mais cet article exigeroit de trop longs détails que je ne puis donner ici. Les Perses emportèrent de l'Egypte l'emblème ou phal , lorsqu'ils , &c.





167996

HA 119
C 282k

Author Carl, Juan Rinaldo, conde.....

Title Lettres Américaines, vol. 2.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

